Accessions Shelf No.

G. 4051.1

Barton Library. V. 2

FIDE ET FORTITUDINE

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TOME DEUXIÈME.

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

ŒUVRES DRAMATIQUES DE SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND.

La première livraison paraîtra le 20 mars prochain.

(On distribue le prospectus chez l'éditeur.)

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR SHAKSPEARE,

PAR F. GUIZOT.

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

TOME II.

G. 4051.1
v.2

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

1643

153.688
May. 1873

Thomas Pennant Barton

AVIS.

M. A. Pichot, collaborateur de M. Guizot dans cet ouvrage, et auteur de la traduction française des OEuvres de lord Byron et de celle des poésies de sir Walter Scott, prie le public de ne point le confondre avec la personne qui s'est permis d'attribuer à lord Byron un roman intitulé Irner. *Nous aurions pu multiplier les réclamations dans les journaux; mais le public a déjà jugé de quel côté était la bonne foi.*

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte1821shak2

NOTICE

SUR LA TEMPÊTE.

« Je ne saurais jurer que cela soit ou ne soit pas réel, » dit à la fin *de la Tempête* le vieux Gonzale tout étourdi des prestiges qui l'ont environné depuis son arrivée dans l'île. Il semble que, par la bouche de l'honnête homme de la pièce, Shakspeare ait voulu exprimer l'effet général de ce charmant et singulier ouvrage. Brillant, léger, diaphane comme les apparitions dont il est rempli, à peine se laisse-t-il saisir à la réflexion; à peine, à travers ces traits mobiles et transparens, se peut-on tenir pour certain d'apercevoir un sujet, une contexture de pièce, des aventures, des sentimens, des personnages réels. Cependant tout y est, tout s'y révèle; et, dans une succession rapide, chaque objet à son tour émeut l'imagination, occupe l'attention et disparaît, laissant pour unique trace la confuse émotion du plaisir et une im-

pression de vérité à laquelle on n'ose refuser ni accorder sa croyance.

« C'est ici surtout, comme le dit Warburton, » que la sublime et merveilleuse imagination de » Shakspeare s'élève au-dessus de la nature sans » abandonner la raison, ou plutôt entraîne avec » elle la nature par-delà ses limites convenues. » Tout est à la fois, dans ce tableau, fantastique et vrai. Comme s'il était le créateur de l'ouvrage, comme s'il était le véritable enchanteur entouré des illusions de son art, Prospero, en s'y montrant à nous, semble le seul corps opaque et solide au milieu d'un peuple de légers fantômes revêtus des formes de la vie, mais dépourvus des apparences de la durée. Quelques minutes s'écouleront à peine, que l'aimable Ariel, plus léger encore que lorsqu'il arrive avec la pensée, va échapper au contact même de la baguette magique, et, libre des formes qu'on lui prescrit, libre de toute forme sensible, va se dissoudre dans le vague de l'air, où s'évanouira pour nous son existence individuelle. N'est-ce pas un prestige de la magie que cette demi-intelligence qui paraît luire dans le grossier Caliban? et ne semble-t-il pas

qu'en mettant le pied hors de l'île désenchantée où il va être laissé à lui-même, nous allons le voir retomber dans son état naturel de masse inerte, s'assimilant par degrés à la terre dont il est à peine distinct? Que deviendront, loin de notre vue, cet Antonio, ce Sébastien, si prompts à concevoir le dessein du crime; cet Alonzo, si facilement et si légèrement accessible à tous les sentimens? Que deviendront ces jeunes amans, sitôt et si complétement épris, et qui, pour nous, semblent n'avoir eu d'autre existence que d'aimer, d'autre destination que de faire passer devant nos yeux les ravissantes images de l'amour et de l'innocence? Aucun de ces personnages ne nous révèle que la portion de son caractère qui convient à sa situation présente; aucun d'eux ne nous dévoile en lui-même ces abîmes de la nature, ces profondes sources de la pensée où descend si souvent et si avant Shakspeare; mais ils en déploient sous nos yeux tous les effets extérieurs: nous ne savons d'où ils viennent, mais nous reconnaissons parfaitement en eux ce qu'ils semblent être; véritables visions dont nous ne sentons ni la chair ni les os, mais dont les

formes nous sont distinctes et familières.

Aussi, par la souplesse et la légèreté de leur nature, ces créatures singulières se prêtent-elles à une rapidité d'action, à une variété de mouvemens dont peut-être aucune autre pièce de Shakspeare ne fournit d'exemple; il n'en est pas de plus amusante, de plus animée, où une gaieté vive et même bouffonne se marie plus naturellement à des intérêts sérieux, à des sentimens tristes et à de touchantes affections : c'est une féerie dans toute la force du terme, dans toute la vivacité des impressions qu'on en peut recevoir.

Le style de la *Tempête* participe de cette espèce de magie. Figuré, vaporeux, portant à l'esprit une foule d'images et d'impressions vagues et fugitives comme ces formes incertaines que dessinent les nuages, il émeut l'imagination sans la fixer, et la tient dans cet état d'excitation indécise qui la rend accessible à tous les prestiges dont voudra l'amuser l'enchanteur. Il est de tradition en Angleterre que le célèbre lord Falkland[1], M. Selden et lord C. J. Vaughan,

(1) L'homme le plus vertueux, le plus aimable et le plus instruit de l'Angleterre sous Charles Ier., de qui lord Clarendon a dit: «Qu'il faudrait haïr la révolution, ne fût-ce que pour avoir causé la

regardaient le style du rôle de Caliban, dans la *Tempête*, comme tout-à-fait particulier à ce personnage, et comme une création de Shakspeare. Johnson est d'un avis opposé; mais, en admettant que la tradition soit fondée, l'autorité de Johnson ne suffirait pas pour infirmer celle de lord Falkland, esprit éminemment élégant et remarquable, à ce qu'il paraît, par une finesse de tact qui, du moins dans la critique, a souvent manqué au docteur. D'ailleurs lord Falkland, presque contemporain de Shakspeare puisqu'il était né plusieurs années avant sa mort, aurait droit d'en être cru de préférence sur des nuances de langage qui, cent cinquante ans plus tard, devaient se perdre pour Johnson sous une couleur générale de vétusté. Si donc l'on avait quelque titre pour décider entre eux, on serait plutôt tenté d'ajouter foi à l'opinion de lord Falkland, et même d'appliquer à l'ouvrage entier ce qu'il a dit du seul rôle de Caliban. Du moins peut-on

---

mort d'un tel homme. » Après avoir énergiquement défendu dans le parlement, contre Charles Ier., les libertés de son pays, il se rallia à la cause de ce prince lorsqu'elle devint celle de la justice; et ministre de Charles Ier., il se fit tuer à la bataille de Newbury, de désespoir des malheurs qu'il prévoyait : il avait alors trente-trois ans.

remarquer que le style de la *Tempête* paraît, plus qu'aucun autre ouvrage de Shakspeare, s'éloigner de ce type général d'expression de la pensée qui se retrouve et se conserve plus ou moins partout, à travers la différence des idiomes. Il faut probablement attribuer en partie ce fait à la singularité de la situation, et à la nécessité de mettre en harmonie tant de conditions, de sentimens, d'intérêts divers enveloppés pour quelques heures dans un sort commun, et dans une même atmosphère surnaturelle. Dans aucune de ses pièces d'ailleurs, Shakspeare ne s'est montré aussi sobre de jeux de mots.

Il serait assez difficile de déterminer précisément à quel ordre de merveilleux appartient celui qu'a employé Shakspeare dans la *Tempête*. Ariel est un véritable sylphe, mais les esprits que lui soumet Prospero, fées, lutins, farfadets, appartiennent aux superstitions populaires du Nord. Caliban tient à la fois du gnome et du démon; son existence de brute n'est animée que par une malice infernale; et le *O ho! O ho!* par lequel il répond à Prospero lorsque celui-ci lui reproche d'avoir voulu déshonorer sa fille, était l'exclamation, probablement l'es-

pèce de rire attribué en Angleterre au diable dans les anciens mystères où il jouait un rôle. *Setebos* qu'invoque le monstre comme le dieu et peut-être le mari de sa mère, passait pour être le diable ou le dieu des Patagons, qui le représentaient, disait-on, avec des cornes à la tête. On ne saurait trop se figurer de quelle manière doit être fait ce Caliban qu'on prend si souvent pour un poisson; il paraît qu'on le représente avec les bras et les jambes couverts d'écailles; il me semble qu'une tête de poisson ou quelque chose de pareil serait assez nécessaire pour donner de la vraisemblance aux méprises dont il est l'objet. Mais Shakspeare peut fort bien n'y avoir pas regardé de si près, et s'être peu embarrassé de se rendre à lui-même un compte exact de la figure qui convenait à son monstre. Il s'est joué avec son sujet, et l'a laissé couler de sa brillante imagination revêtu des teintes poétiques qu'il y recevait en passant. La légèreté de son travail se fait assez connaître par les différentes inadvertances qui lui sont échappées; comme par exemple lorsqu'il fait dire à Ferdinand que le duc de Milan et *son brave fils* ont péri dans la tempête, quoiqu'il ne soit

pas question de ce fils dans tout le reste de la pièce, et que rien ne puisse faire supposer qu'il existe dans l'île, bien qu'Ariel qui assure d'ailleurs à Prospero que personne n'a péri, n'ait renfermé sous les écoutilles que les gens de l'équipage.

La *Tempête* est une pièce assez régulière quant aux unités, puisque l'orage qui submerge le vaisseau dans la première scène se passe en vue de l'île, et que toute l'action n'embrasse pas un intervalle de plus de trois heures. Quelques commentateurs ont pensé que Shakspeare pouvait avoir eu pour objet de répondre, par cet échantillon de ce qu'il pouvait faire, aux continuelles critiques de Ben Johnson sur l'irrégularité de ses ouvrages. Le docteur Johnson pense autrement et regarde cette circonstance comme un effet du hasard et le résultat naturel du sujet; mais ce qui pourrait donner lieu de croire que du moins Shakspeare a voulu se prévaloir de cet avantage, c'est le soin avec lequel les différens personnages, jusqu'au bosseman qui a dormi pendant toute la durée de l'action, marquent le temps qui s'est écoulé depuis le commencement. Il y a plus; lorsqu'Ariel avertit

Prospero qu'ils approchent de la sixième heure, celle où son maître lui a promis que finiraient leurs travaux : « Je l'ai annoncé, dit Prospero, au moment où j'ai soulevé la tempête. » Ce mot paraîtrait même indiquer une intention que le poëte a voulu faire sentir.

On ignore où Shakspeare a puisé le sujet de la *Tempête ;* il paraît cependant assez certain qu'il l'a emprunté à quelque nouvelle italienne que jusqu'à présent on n'a pu parvenir à retrouver.

La chronologie de M. Malone place en 1612 la composition de la *Tempête,* ce qui s'accorderait difficilement cependant avec une autre conjecture assez vraisemblable. En lisant le *Masque* représenté devant Ferdinand et Miranda, il est impossible de n'être pas frappé de l'idée que la *Tempête* a été faite d'abord pour être représentée à quelque fête de mariage ; et la légèreté du sujet, la brillante incurie qui se fait remarquer dans la composition, confirment tout-à-fait cette conjecture. M. Holt, l'un des commentateurs de Shakspeare, a pensé que le mariage sur lequel le poëte verse tant de bénédictions par la bouche de Junon et

de Cérès pourrait bien être celui du comte d'Essex, qui épousa en 1611 lady Frances Howard, ou plutôt termina en cette année son mariage, contracté dès l'année 1606, mais dont les voyages du comte, et probablement la jeunesse des contractans, avaient jusqu'alors retardé la consommation. Cette dernière circonstance paraît même assez clairement indiquée dans la scène où l'on insiste principalement sur la continence qu'ont promis de garder les jeunes époux jusqu'au parfait accomplissement de toutes les cérémonies nécessaires. Ne serait-il pas possible de supposer que, composée en 1611 pour le mariage du comte d'Essex, cette pièce ne fut représentée à Londres que l'année suivante ?

G.

LA TEMPÊTE.

PERSONNAGES.

ALONZO, roi de Naples.
SÉBASTIEN, frère d'Alonzo.
PROSPERO, duc légitime de Milan.
ANTONIO, son frère, usurpateur du duché de Milan.
FERDINAND, fils du roi de Naples.
GONZALE, vieux et fidèle conseiller du roi de Naples.
ADRIAN, } seigneurs napolitains.
FRANCISCO, }
CALIBAN, sauvage abject et difforme.
TRINCULO, bouffon.
STEPHANO, sommelier ivre.
LE MAITRE du vaisseau, LE BOSSEMAN et des MATELOTS.
MIRANDA, fille de Prospero.
ARIEL, génie aérien.
IRIS, } génies employés dans le ballet.
CÉRÈS, }
JUNON, }
NYMPHES, }
MOISSONNEURS, }
AUTRES GÉNIES soumis à Prospero.

La scène représente d'abord la mer et un vaisseau, puis une île inhabitée.

LA TEMPÊTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un vaisseau à la mer.
Une tempête, mêlée de tonnerre et d'éclairs.

(Entrent le Maître et le Bosseman.)

LE MAITRE.

Bosseman?

LE BOSSEMAN.

Me voici, maître. Où en sommes-nous?

LE MAITRE.

Mon ami, parlez aux matelots. — Leste! prompts à la manœuvre, ou nous courons sur terre. Hardi! hardi!

(Entrent des matelots.)

LE BOSSEMAN.

Allons, gais, mes enfans! courage, enfans! fort! ferme! Ferlez le hunier. — Attention au sifflet du maître. — Souffle, tempête, jusqu'à en crever si tu peux.

(Entrent Alonzo, Sébastien, Antonio, Ferdinand, Gonzale et plusieurs autres.)

ALONZO.

Cher bosseman, ne négligez rien. Où est le maître? Allons, montrez-vous des hommes.

LE BOSSEMAN.

Restez en bas, je vous en prie.

ANTONIO.

Bosseman, où est le maître?

LE BOSSEMAN.

Ne l'entendez-vous pas? Vous ruinez notre manœuvre. Tenez-vous dans vos cabanes; vous aidez la tourmente.

GONZALE.

Allons, mon ami, un peu de patience.

LE BOSSEMAN.

Quand la mer en aura. Hors d'ici! — Cette mer qui rugit autour de nous se soucie bien du nom de roi. A vos cabanes. Silence! laissez-nous tranquilles.

GONZALE.

Soit : n'oublie pas qui tu portes sur ton bord.

LE BOSSEMAN.

Personne que j'aime plus que moi. Vous êtes un conseiller : si vous pouvez imposer silence à ces élémens, et rétablir le calme tout à l'heure, nous ne remuerons plus un seul cordage; c'est à vous à user de votre autorité. Si vous ne le pouvez, rendez grâces d'avoir vécu si long-temps, et allez dans votre cabane vous tenir préparé aux mauvaises chances du moment, si elles doivent arriver. — Courage, mes bons amis. — Hors de mon chemin, vous dis-je.

GONZALE.

Ce drôle me rassure singulièrement. Il n'a rien d'un homme destiné à se noyer; tout son air est celui

d'un gibier de potence. Bon Destin, tiens ferme pour la potence, et que la corde qui lui est réservée nous serve de câble, car le nôtre ne nous est pas bon à grand'chose. S'il n'est pas né pour être pendu, notre sort est à plaindre.

(Il sort.)

(Rentre le Bosseman.)

LE BOSSEMAN.

Amenez le mât de hune. Ferme, plus bas, plus bas. Mettez à la cape sous la grande voile risée. (*Un cri se fait entendre dans le corps du vaisseau.*) Maudits soient leurs hurlemens ! Ils font plus de bruit que la tempête qui nous travaille. (*Entrent Sébastien, Antonio et Gonzale.*) — Encore ! que faites-vous ici ? Faut-il tout laisser là et nous perdre ? Avez-vous envie de couler bas ?

SÉBASTIEN.

La peste soit de tes poumons, braillard, blasphémateur, maraud sans pitié !

LE BOSSEMAN.

Manœuvrez donc vous-même.

ANTONIO.

Puisses-tu être pendu, mauvais chien ! Puisses-tu être pendu, insolent bélitre de criard ! Nous avons moins peur d'être noyés que toi.

GONZALE.

Je garantis qu'il ne sera pas noyé, le vaisseau fût-il aussi mince qu'une coquille de noix, et ouvert comme la porte d'une dévergondée [1].

LE BOSSEMAN.

Serrez le vent ! serrez le vent ! Prenons deux basses voiles et élevons-nous en mer. Au large !

(Entrent des matelots mouillés.)

LES MATELOTS.

Tout est perdu. — A la prière! à la prière! Tout est perdu.

(Ils sortent.)

LE BOSSEMAN.

Quoi! nos bouches seront-elles glacées?

GONZALE.

Le roi et le prince en prières! Assistons-les, car leur sort est le nôtre.

SÉBASTIEN.

Ma patience est à bout.

ANTONIO.

Nous périssons par la trahison de ces ivrognes. Ce bandit au gosier énorme, je voudrais le voir noyé et roulé par dix marées.

GONZALE.

Il n'en sera pas moins pendu, quoique chaque goutte d'eau jure le contraire et bâille de toute sa largeur pour l'avaler.

(Bruit confus au dedans du navire.)

DES VOIX.

Miséricorde! nous périssons, nous périssons. Adieu, ma femme et mes enfans. Mon frère, adieu. Nous périssons, nous abîmons, nous abîmons.

ANTONIO.

Allons tous périr avec le roi.

(Il sort.)

SÉBASTIEN.

Allons prendre congé de lui.

(Il sort.)

GONZALE.

Que je donnerais de bon cœur en ce moment

mille arpens de mer pour un acre de terre aride, joncs, friches, ou fougère, n'importe.—Les décrets d'en haut soient accomplis ! Mais, au vrai, j'aurais mieux aimé mourir à sec.

(Il sort.)

SCÈNE II.

(La partie de l'île qui est devant la grotte de Prospero.)

Entrent PROSPERO et MIRANDA.

MIRANDA.

Si c'est vous, mon bien-aimé père, qui par votre art faites mugir ainsi les eaux en tumulte, apaisez-les. Il semble que le ciel serait prêt à verser de la poix enflammée, si la mer, montant par bonds à la face du firmament, n'allait en éteindre les feux. Oh! que j'ai souffert avec ceux que je voyais souffrir ! Un vaisseau vigoureux, qui sans doute renfermait de nobles créatures, brisé tout en pièces ! Oh ! leur cri a frappé contre mon cœur. Pauvres gens ! ils ont péri. Ah ! si j'avais été quelque puissant dieu, j'aurais voulu précipiter la mer dans les gouffres de la terre, avant qu'elle eût ainsi englouti ce beau vaisseau et tous ces pauvres effrayés qu'il renfermait.

PROSPERO.

Recueillez vos sens, calmez votre effroi ; dites à votre cœur compatissant qu'il n'est arrivé aucun mal.

MIRANDA.

O jour de malheur !

PROSPERO.

Il n'y a point eu de mal. Je n'ai rien fait que pour

toi, toi que je chéris, toi ma fille qui ne sais pas encore qui tu es, et ignores d'où je suis issu, et si je suis quelque chose de plus ou de mieux que Prospero, le maître de la plus pauvre caverne, ton père et rien de plus.

MIRANDA.

Jamais l'envie d'en savoir davantage n'entra dans mes pensées.

PROSPERO.

Il est temps que je t'apprenne quelque chose de plus. Prête-moi la main; ôte-moi mon manteau magique. — Bon. (*Il quitte son manteau.*) Couche là, mon art.—Toi, essuie tes yeux, console-toi. Ce naufrage, dont l'affreux spectacle a remué en toi toutes les vertus de la compassion, a été, par la prévoyance de mon art, disposé avec tant de précaution qu'il n'y a pas une âme de perdue, qu'on n'a pas souffert le dommage d'un seul cheveu tombé de la tête d'aucune des créatures de ce vaisseau dont tu as entendu le cri. Assieds-toi, car il faut maintenant que tu en saches davantage.

MIRANDA.

Vous avez souvent commencé à m'apprendre qui je suis; mais vous vous arrêtiez bientôt, et, me laissant à des conjectures sans terme, finissiez par ces mots : *restons-en là, pas encore.*

PROSPERO.

L'heure est venue maintenant; voici l'instant précis où tu dois ouvrir ton oreille : obéis et sois attentive. Peux-tu te souvenir d'un temps de ta vie où nous n'étions pas encore venus dans cette caverne?

Je ne crois pas que tu le puisses, car tu n'avais pas alors plus de trois ans.

MIRANDA.

Très-certainement, seigneur, je peux m'en souvenir.

PROSPERO.

De quoi te souviens-tu? d'une autre demeure ou de quelque autre personne? Dépeins-moi toutes les choses qui se sont conservées dans ta mémoire.

MIRANDA.

Tout cela est bien loin, et plutôt comme un songe que comme une certitude que ma mémoire puisse me garantir. N'avais-je pas alors à la fois quatre ou cinq femmes occupées de moi?

PROSPERO.

Tu les avais, Miranda; tu en avais même davantage. Mais comment se peut-il que ce souvenir vive encore dans ta mémoire? que vois-tu encore dans cet obscur passé, dans cet abîme du temps? Si tu te rappelles quelque chose de ce qui a précédé ton arrivée dans cette île, tu dois aussi te rappeler comment tu y es venue.

MIRANDA.

Cependant je ne m'en souviens pas.

PROSPERO.

Il y a douze ans, ma fille, il y douze ans que ton père était duc de Milan et un prince puissant.

MIRANDA.

Seigneur, n'êtes-vous pas mon père?

PROSPERO.

Ta mère était un modèle de vertu, et elle m'a dit que tu étais ma fille. Ton père était duc de Milan, et son unique héritière une princesse, pas moins que je ne te le dis.

MIRANDA.

O ciel ! faut-il avoir cruellement joué de malheur pour être venus de là ici ! Ou bien, est-ce pour nous un bonheur qu'il en soit arrivé ainsi ?

PROSPERO.

L'un et l'autre, mon enfant, l'un et l'autre. On m'a cruellement joué, comme tu le dis [2], et c'est ainsi que nous avons été chassés de là; mais c'est par un grand bonheur que nous sommes arrivés ici.

MIRANDA.

Oh ! le cœur me saigne en songeant aux peines dont je renouvelle en vous l'idée, et qui sont sorties de ma mémoire. Je vous en prie, continuez.

PROSPERO.

Mon frère, ton oncle, appelé Antonio.... — Je t'en prie, songe bien à ce que je te dis. — Qu'un frère ait pu être si perfide ! Lui que dans le monde entier je chérissais le plus après toi, lui à qui j'avais confié le gouvernement de mon état ! et alors, de toutes les principautés, mon état était la première, Prospero était le premier parmi les ducs, le premier en dignité, et, dans les arts libéraux, sans égal. Ces arts faisant toute mon étude, je me déchargeai du gouvernement sur mon frère, et, transporté, ravi dans mes secrètes occupations, je devins étranger à mon état. Ton perfide oncle..... M'écoutes-tu?

MIRANDA.

Avec la plus grande attention, seigneur.

PROSPERO.

Dès qu'une fois il se fut perfectionné dans l'art d'accorder les grâces ou de les refuser, de connaître le sujet qu'il faut avancer, celui qu'il faut abattre pour s'être trop élevé, il créa de nouveau les créatures que j'avais formées; — je veux dire qu'il en changea ou qu'il les forma de nouveau. Alors, tenant la clef pour disposer à son gré de l'emploi et de celui qui le remplissait, il monta tous les cœurs au ton qui plaisait à son oreille; et bientôt il fut le lierre qui enveloppa mon arbre seigneurial et épuisa le suc de ma verdure.—Tu ne me suis pas.—Je t'en prie, écoute-moi.

MIRANDA.

Mon cher seigneur, j'écoute.

PROSPERO.

Ainsi, négligeant tous les intérêts de ce monde, dévoué tout entier à la retraite et au soin d'enrichir mon esprit de biens qui, s'ils n'étaient pas si secrets, seraient mis au-dessus de tout ce qu'estime le vulgaire, j'éveillai dans mon traître de frère un mauvais naturel : ma confiance, comme il arrive à un bon père, fit naître de lui une perfidie aussi grande, dans un sens contraire, que l'était ma foi en lui : en vérité, elle n'avait point de limites; c'était une confiance sans réserve. Ainsi, devenu maître non-seulement de ce que me rendaient mes revenus, mais encore de ce que mon pouvoir était en état d'exiger, comme un homme qui, à force de se répéter, a

rendu sa mémoire si coupable envers la vérité qu'il finit par croire à son propre mensonge, il crut qu'il était en effet le duc, parce qu'il se voyait substitué à mon pouvoir, exécutait les actes extérieurs de la royauté, et jouissait de ses prérogatives. De là son ambition croissante..... M'écoutes-tu?

MIRANDA.

Seigneur, votre récit guérirait la surdité.

PROSPERO.

Pour ne plus rien laisser qui l'offusque entre le rôle qu'il jouait et lui-même, il faut qu'il devienne réellement duc de Milan. Pour moi, pauvre homme, ma bibliothéque était un assez grand duché. Il me juge désormais inhabile à toute royauté temporelle : il se ligue avec le roi de Naples, et (tant il était avide du pouvoir)! il consent à lui payer un tribut annuel, à lui faire hommage, à soumettre sa couronne ducale à la couronne royale; et mon duché, hélas! pauvre Milan, jusqu'alors conservé dans toute sa dignité, il l'assujettit au plus honteux abaissement.

MIRANDA.

Oh ciel!

PROSPERO.

Remarque bien les conditions du traité et l'événement qui suivit, et dis-moi s'il est possible que ce soit là un frère.

MIRANDA.

Ce serait pour moi un péché de former sur ma grand'mère quelque pensée déshonorante : un sein vertueux a plus d'une fois produit de mauvais fils.

PROSPERO.

Voici les conditions de leur pacte. Ce roi de Naples, mon ennemi invétéré, écoute la requête de mon frère, c'est-à-dire qu'en retour des offres que je t'ai dites d'un hommage et d'un tribut dont j'ignore la valeur, il devait m'exclure à l'instant, moi et les miens, de la principauté, et faire passer à mon frère mon beau duché de Milan avec tous ses honneurs. En conséquence, ils levèrent une armée de traîtres, et, dans une nuit désignée, à l'heure de minuit marquée pour l'exécution de leur projet, Antonio ouvrit les portes de Milan. Au plus profond de l'obscurité, des hommes apostés me chassèrent de la ville, moi et toi qui pleurais.

MIRANDA.

Hélas ! quelle pitié ! moi qui ne me souviens plus comment je pleurai alors, je suis prête à pleurer : je sens mes larmes excitées à couler de mes yeux.

PROSPERO.

Écoute un moment encore, et je vais t'amener à l'affaire qui nous presse aujourd'hui, et sans laquelle toute cette narration serait la plus ridicule du monde.

MIRANDA.

Mais d'où vient qu'alors ils ne nous tuèrent pas sur-le-champ?

PROSPERO.

Fort bien, jeune fille ; ta question est juste ; mon récit l'amenait naturellement. Mon enfant, ils n'osèrent pas, tant était grande l'affection que me portait mon peuple ; ils n'osèrent pas non plus mar-

quer cette affaire d'un signe aussi sanglant; mais ils peignirent de belles couleurs leurs criminels desseins : en un mot, ils nous traînèrent rapidement à bord d'une barque, nous éloignèrent quelques lieues en mer, où ils avaient préparé la carcasse d'un bateau pouri, sans agrès, sans cordages, sans mâts ni voiles; les rats même, avertis par l'instinct, l'avaient déserté. Ce fut là qu'ils nous hissèrent, et nous envoyèrent adresser nos gémissemens à la mer qui mugissait sur nous, et soupirer aux vents qui, nous rendant nos soupirs, ne nous firent de mal qu'avec affection.

MIRANDA.

Hélas! quel embarras je dus être alors pour vous!

PROSPERO.

Oh! tu étais un chérubin qui me sauva. Quand je mêlais à la mer mes larmes amères, quand je gémissais sous mon fardeau, tu souris, remplie d'une force qui venait du ciel, et il s'éleva en moi une constance de cœur capable de supporter tout ce qui pouvait arriver.

MIRANDA.

Comment pûmes-nous aborder à un rivage?

PROSPERO.

Par une providence toute divine. Nous avions quelque nourriture et un peu d'eau fraîche qu'un noble Napolitain, Gonzale, chargé en chef de l'exécution de ce dessein, nous avait données par pitié; il nous donna de plus de riches vêtemens, du linge, des étoffes, et autres meubles nécessaires qui de-

puis nous ont bien servi; et de même, sachant que j'aimais mes livres, sa bonté me fournit d'un certain nombre de volumes tirés de ma bibliothéque, et qui me sont plus précieux que mon duché.

MIRANDA.

Je voudrais bien voir quelque jour cet homme.

PROSPERO.

Maintenant j'avance; demeure encore assise, et écoute comment finirent nos peines sur la mer. Nous arrivâmes dans cette île où nous sommes ici; devenu ton instituteur, je t'ai fait faire plus de progrès que n'en peuvent faire d'autres princes, parce qu'ils ont plus de temps à dépenser en momens inutiles, et des maîtres moins vigilans.

MIRANDA.

Que le ciel vous en récompense! A présent, seigneur, dites-moi, je vous prie, car cela agite toujours mon esprit, quel a été votre motif pour soulever cette tempête?

PROSPERO.

Apprends encore cela. Par un hasard des plus étranges, la fortune bienfaisante, aujourd'hui ma compagne chérie, m'amène mes ennemis sur ce rivage, et ma science de l'avenir me découvre qu'une étoile propice domine à mon zénith, et que si, au lieu de soigner son influence, je la néglige, mes chances dorénavant iront toujours en empirant. Cesse ici tes questions; tu es disposée à t'endormir; c'est un favorable assoupissement; cède à sa puissance; je sais que tu n'es pas maîtresse d'y résister.

(*Miranda s'endort*). — Viens, mon serviteur, viens, me voilà prêt. Approche, mon Ariel; viens.

(Entre Ariel.)

ARIEL.

Profond salut, mon noble maître; sage seigneur, salut. Je suis là pour te servir à ton plaisir : soit qu'il faille voler, nager, plonger dans les flammes, voyager sur les nuages onduleux, soumets à tes ordres puissans Ariel et toutes ses facultés.

PROSPERO.

Esprit, as-tu exécuté de point en point la tempête que je t'ai commandée?

ARIEL.

Jusqu'au plus petit détail. J'ai assailli le vaisseau du roi, et tour à tour sur la proue, dans les flancs, sur le tillac, dans les cabanes, partout j'allumais l'épouvante. Quelquefois, je me divisais et brûlais en plusieurs lieux à la fois; je flambais séparément sur le grand mât, le mât de beaupré, les vergues; puis je rapprochais et unissais toutes ces flammes : les éclairs de Jupiter, précurseurs des terribles éclats du tonnerre, n'étaient pas plus passagers, n'échappaient pas plus rapidement à la vue; le feu, les craquemens du soufre mugissant, semblaient assiéger le tout-puissant Neptune, et faire trembler ses vagues audacieuses, ébranler jusqu'à son trident redouté.

PROSPERO.

Mon brave esprit, s'est-il trouvé quelqu'un d'assez ferme, d'assez constant pour que ce bouleversement n'atteignît pas sa raison?

ARIEL.

Pas une âme qui n'ait senti la fièvre de la folie, qui n'ait donné quelque scène de désespoir. Tous, hors les matelots, se sont jetés dans les flots écumans; tous ont abandonné le navire que je faisais en ce moment flamber de toutes parts. Le fils du roi, Ferdinand, les cheveux dressés sur la tête, semblables alors non à des cheveux, mais à des roseaux, s'est lancé le premier en criant : « L'enfer est dépeuplé, tous ses démons sont ici ! »

PROSPERO.

Vraiment c'était là le fait, mon génie. Mais n'était-on pas près du rivage ?

ARIEL.

Tout près, mon maître.

PROSPERO.

Mais, Ariel, sont-ils sauvés ?

ARIEL.

Pas un cheveu n'a péri; pas une tache sur leurs vêtemens qui les soutenaient sur l'onde, et qui sont plus frais qu'auparavant. Ensuite, comme tu me l'as ordonné, je les ai dispersés en troupes par toute l'île. J'ai mis à terre le fils du roi séparé des autres; je l'ai laissé dans un coin sauvage de l'île, rafraîchissant l'air de ses soupirs, assis, les bras tristement croisés de cette manière.

PROSPERO.

Et les matelots des vaisseaux du roi, dis, qu'en as-tu fait ? Et du reste de la flotte ?

ARIEL.

Le vaisseau du roi est en sûreté dans cette baie profonde où tu m'appelas une fois à minuit pour t'aller recueillir de la rosée sur les Bermudes, toujours tourmentées par la tempête : c'est là qu'il est caché. Les matelots sont couchés épars sous les écoutilles : joignant la puissance d'un charme à la fatigue qu'ils avaient endurée, je les ai laissés tous endormis. Quant au reste des vaisseaux que j'avais dispersés, ils se sont ralliés tous ; et maintenant ils voguent sur les flots de la Méditerranée, faisant voile tristement vers Naples, persuadés qu'ils ont vu s'abîmer le vaisseau du roi, et périr sa personne auguste.

PROSPERO.

Ariel, tu t'es acquitté de ton ordre avec exactitude; mais il reste de plus grands travaux. A quel temps du jour sommes-nous ?

ARIEL.

Passé l'époque du milieu.

PROSPERO.

De deux sables au moins. Le temps qui nous reste entre ce moment et la sixième heure doit être par nous deux précieusement employé.

ARIEL.

Encore du travail ! Puisque tu me donnes tant de fatigue, permets que je te rappelle ce que tu m'as promis et n'as pas encore accompli.

PROSPERO.

Qu'est-ce que c'est, mutin ? que peux-tu me demander ?

ARIEL.

Ma liberté.

PROSPERO.

Avant que le temps soit expiré? Ne m'en parle plus.

ARIEL.

Je te prie, souviens-toi que je t'ai rendu une fidèle obéissance, que je ne t'ai jamais dit de mensonge, que je n'ai jamais fait de bévue, que je t'ai servi sans humeur ni murmure. Tu m'avais promis de me rabattre une année de mon temps.

PROSPERO.

Oublies-tu donc de quels tourmens je t'ai délivré?

ARIEL.

Non.

PROSPERO.

Tu l'oublies, et tu comptes pour beaucoup de fouler l'écume des abîmes salés, de courir sur le vent aigu du nord, de travailler pour moi dans les veines de la terre quand elle est durcie par la gelée.

ARIEL.

Il n'en est point ainsi, seigneur.

PROSPERO.

Tu mens, maligne race. As-tu donc oublié l'affreuse sorcière Sycorax, que la vieillesse et la méchanceté avaient courbée en cerceau? l'as-tu oubliée?

ARIEL.

Non, seigneur.

PROSPERO.

Tu l'as oubliée. Où était-elle née? parle, dis-le moi.

ARIEL.

Dans Alger, seigneur.

PROSPERO.

Oui, est-ce la vérité? Je suis obligé de te remettre une fois par mois sous les yeux ce que tu as été et ce que tu oublies. Cette sorcière maudite fut, tu le sais, bannie d'Alger pour un grand nombre de maléfices et des sortiléges que l'homme s'épouvanterait d'entendre. Mais pour une seule chose qu'elle avait faite, on ne voulut pas lui ôter la vie. Cela n'est-il pas vrai?

ARIEL.

Oui, seigneur.

PROSPERO.

Cette furie aux yeux bleus fut conduite ici grosse, et laissée par les matelots. Toi, mon esclave, tu la servais alors, comme tu me l'as raconté toi-même : mais étant un esprit trop délicat pour exécuter ses volontés terrestres et abhorrées, comme tu te refusas à ses grandes conjurations, aidée de serviteurs plus puissans, et possédée d'une rage implacable, elle t'enferma dans un pin éclaté, dans la fente duquel tu demeuras cruellement emprisonné pendant douze ans. Dans cet intervalle, la sorcière mourut, te laissant dans cette prison où tu poussais des gémissemens aussi fréquens que les coups que frappe la roue du moulin. Excepté le fils qu'elle avait mis bas ici, animal bariolé, race de sorcière, cette île alors n'était honorée d'aucune figure humaine.

ARIEL.

Oui, Caliban son fils.

PROSPERO.

C'est ce que je dis, imbécile; c'est lui, ce Caliban que je tiens maintenant à mon service. Tu sais mieux que personne dans quels tourmens je te trouvai : tes gémissemens faisaient hurler les loups, et pénétraient les entrailles des ours toujours furieux. C'était un supplice destiné aux damnés, et que Sycorax ne pouvait plus faire cesser. Ce fut mon art, lorsque j'arrivai dans ces lieux et que je t'entendis, qui força le pin de s'ouvrir et de te laisser échapper.

ARIEL.

Je te remercie, mon maître.

PROSPERO.

Si tu murmures encore, je fendrai un chêne, je te chevillerai dans ses noueuses entrailles, et t'y laisserai hurler douze hivers.

ARIEL.

Pardon, maître; je me conformerai à tes volontés, et je ferai de bonne grâce mon service d'esprit.

PROSPERO.

Tiens parole, et dans deux jours je t'affranchis.

ARIEL.

Voilà qui est dit, mon noble maître. Que dois-je faire? quoi? dis-le moi, que dois-je faire?

PROSPERO.

Va, métamorphose-toi en nymphe de la mer; ne sois soumis qu'à ma seule vue, invisible pour tous

les autres yeux. Va prendre cette forme et reviens ; pars et soit prompt.

(Ariel disparaît.)

Réveille-toi, ma chère enfant, réveille-toi; tu as dormi d'un bon sommeil. Éveille-toi.

MIRANDA.

C'est votre étrange histoire qui m'a plongée dans cet assoupissement.

PROSPERO.

Secoue ces vapeurs, lève-toi, viens. Allons voir Caliban mon esclave, qui jamais ne nous fit une réponse obligeante.

MIRANDA.

C'est un misérable, seigneur; je n'aime pas à le regarder.

PROSPERO.

Mais, tel qu'il est, nous ne pouvons nous en passer. C'est lui qui fait notre feu, qui nous porte du bois : il nous rend des services utiles. — Holà, ho, esclave! Caliban, masse de terre, entends-tu! parle.

CALIBAN en dedans.

Il y a assez de bois ici.

PROSPERO.

Sors, te dis-je. Tu as autre chose à faire. Allons viens, tortue; viendras-tu!

(Entre Ariel sous la figure d'une nymphe des eaux.)

Jolie apparition, mon gracieux Ariel, écoute un mot à l'oreille.

ARIEL.

Mon maître, cela sera fait.

(Il sort.)

PROSPERO.

Toi, esclave venimeux, que le démon lui-même a engendré à ta mère maudite, viens ici.

(Entre Caliban.)

CALIBAN.

Tombe sur vous deux le serein le plus maudit, tel que sur un marais pestilentiel ma mère en ramassa jamais avec la plume d'un hibou ! Que le vent du sud-ouest souffle sur vous et vous couvre de pustules !

PROSPERO.

Va, pour ce souhait, compte que cette nuit tu auras des crampes; des élancemens dans les flancs couperont ta respiration; les lutins, pendant tout ce temps de nuit profonde où il leur est permis d'agir, s'exerceront sur toi. Tu seras pincé aussi pressé que le sont les cellules de la ruche, et chaque pincement sera aussi piquant que l'abeille qui l'a faite.

CALIBAN.

Il faut que je mange mon dîner. Cette île que tu me voles m'appartient par ma mère Sycorax. Lorsque tu y vins, tu me caressas d'abord et fis grand cas de moi. Tu me donnais de l'eau où tu avais mis à infuser des baies, et tu m'appris à nommer la grande et la petite lumière qui brûlent le jour et la nuit. Je t'aimais alors : aussi je te montrai toutes les qualités de l'île, les sources fraîches, les puits salés, les lieux arides et les endroits fertiles. Que je sois maudit pour l'avoir fait ! que tous les maléfices de Sycorax, crapauds, hannetons, chauves-souris, fondent sur vous ! car je fais moi seul tous vos sujets, moi qui étais mon propre roi; et vous me donnez pour chenil ce dur

rocher, tandis que vous me retenez le reste de mon île.

PROSPERO.

O toi le plus menteur des esclaves, toi qui n'es sensible qu'aux coups et point aux bienfaits, je t'ai traité avec les soins de l'humanité, fange que tu es, te logeant dans ma propre caverne jusqu'au jour où tu entrepris d'attenter à l'honneur de mon enfant.

CALIBAN.

O ho, o ho ! je voudrais en être venu à bout. Tu m'en empêchas : sans cela j'aurais peuplé cette île de Calibans.

PROSPERO.

Esclave abhorré, qui ne peux recevoir aucune empreinte de bonté, en même temps que tu es capable de tout mal, j'eus pitié de toi : je me donnai de la peine pour te faire parler; à toute heure je t'enseignais tantôt une chose, tantôt une autre. Sauvage, lorsque tu ne savais pas te rendre compte de ta propre pensée et ne t'exprimais que par des cris confus, comme la plus vile brute, je fournis à tes idées des mots qui les firent connaître. Mais, bien que capable d'apprendre, tu avais dans ta vile espèce quelque chose avec quoi ne peuvent compatir les bons penchans de la nature Tu fus donc avec justice confiné dans ce rocher, toi qui méritais pis qu'une prison.

CALIBAN.

Vous m'avez appris un langage, et le profit que j'en retire c'est de savoir maudire. Que l'érésipèle vous ronge, pour m'avoir appris votre langage !

PROSPERO.

Hors d'ici, race de sorcière; apporte-nous là-dedans du bois pour le feu; et crois-moi, sois diligent à remplir tes autres devoirs. Tu regimbes, mauvaise bête. Si tu négliges ou fais de mauvaise grâce ce que je t'ordonne, je te torturerai de crampes envieillies, je remplirai tous tes os de douleurs, je te ferai mugir de telle sorte que les animaux trembleront au bruit de ton hurlement.

CALIBAN.

Non, je t'en prie. (*A part.*) Il faut que j'obéisse; son art est si fort qu'il pourrait tenir tête à Setebos, le dieu de ma mère, et en faire son sujet.

PROSPERO.

Allons, esclave, sors d'ici.

(Caliban s'en va.)

(Ariel rentre invisible, chantant et jouant d'un instrument; Ferdinand le suit.)

ARIEL chante.

Venez sur ces sables jaunes,
Et prenez-vous par les mains.
Quand vous vous serez salués et baisés
(Car les vagues turbulentes se taisent),
Pressez-les çà et là de vos pieds légers;
Et que de doux esprits répètent le refrain.
Écoutez, écoutez.

REFRAIN. (Le son se fait entendre de différens endroits.)

Ouauk, ouauk.

ARIEL.

Les chiens de garde aboient.

LE REFRAIN. (*Idem.*)

Ouauk, ouauk.

ARIEL.

Écoutez, écoutez; j'entends

La voix claire du coq crêté
Qui crie : Coq, drôle de corps.

FERDINAND.

Où cette musique peut-elle être ? Dans l'air ou sur la terre? Je ne l'entends plus : sans doute elle suit les pas de quelque divinité de l'île. Assis sur un rocher où je pleurais encore le naufrage du roi mon père, cette musique a glissé vers moi sur les eaux ; ses doux sons calmaient à la fois la fureur des flots et ma douleur : je l'ai suivie depuis ce lieu, ou plutôt elle m'a entraîné. — Mais elle est partie. Non, elle recommence.

ARIEL chante.

A cinq brasses sous les eaux ton père est gisant ;
Ses os sont changés en corail ;
Ses yeux sont devenus deux perles :
Rien de lui ne s'est flétri.
Mais tout a subi dans la mer un changement
En quelque chose de riche et de rare.
D'heure en heure les nymphes de la mer tintent son glas.
Écoutez, je les entends : ding dong, glas.

REFRAIN.

Ding dong.

FERDINAND.

Ce couplet est en mémoire de mon père submergé. Ce n'est point là l'ouvrage des mortels, ni un son que puisse rendre la terre. Je l'entends maintenant au-dessus de ma tête.

PROSPERO à Miranda.

Dirige en avant les rideaux frangés qui couvrent tes yeux ; et, dis-moi, qu'aperçois-tu là-bas ?

MIRANDA, avec la plus grande surprise.

Qu'est-ce que c'est ? un esprit ? Bon Dieu, comme

il regarde autour de lui! Croyez-moi, seigneur, il offre une forme bien noble. Mais c'est un esprit.

PROSPERO.

Non, jeune fille; il mange, il dort, il a des sens comme nous, les mêmes que nous. Ce beau jeune homme que tu vois s'est trouvé dans le naufrage, et s'il n'était un peu flétri par la douleur (ce poison de la beauté), tu pourrais le nommer une brillante créature. Il a perdu ses compagnons, et il erre dans l'île pour les retrouver.

MIRANDA.

Je pourrais bien le nommer un objet divin, car jamais je n'ai rien vu de si noble dans la nature.

PROSPERO, à part.

Les choses vont au gré de ma volonté. Esprit, charmant esprit, je te délivrerai dans deux jours pour ta récompense.

FERDINAND.

Oh! sûrement voici la déesse que suivent ces chants! — Souffrez que ma prière obtienne de vous de savoir si vous habitez cette île et si vous consentirez à me donner quelque utile instruction sur la manière dont je dois m'y conduire. Ma première requête, quoique je la prononce la dernière, c'est que vous m'appreniez, ô vous merveille, si vous êtes ou non une fille de la terre[3].

MIRANDA.

Je ne suis point une merveille, seigneur. Mais pour fille, bien certainement je le suis.

FERDINAND.

Ma langue! ô ciel! Je serais le premier de ceux qui parlent cette langue si je me trouvais là où elle se parle.

PROSPERO.

Comment? le premier? Eh! que serais-tu si le roi de Naples t'entendait?

FERDINAND.

Ce que je suis maintenant, un être isolé qui s'étonne de t'entendre parler du roi de Naples. Hélas! il m'entend et c'est parce qu'il m'entend que je pleure. C'est moi qui suis le roi de Naples, moi qui de mes yeux, dont le flux de larmes ne s'est point arrêté depuis cet instant, ai vu le roi mon père englouti dans les flots.

MIRANDA.

Hélas! pitié du ciel!

FERDINAND.

Oui, et avec lui tous ses seigneurs, et le duc de Milan et son brave fils tous deux ensemble.

PROSPERO.

Le duc de Milan et sa plus noble fille pourraient te démentir s'il était à propos de le faire en ce moment. — (*A part.*) Dès la première vue ils ont échangé leurs regards. Gentil Ariel, ceci te vaudra ta liberté. — (*Haut.*) Un mot, mon seigneur : je crains que vous ne vous soyez un peu compromis. Un mot.

MIRANDA.

Pourquoi mon père parle-t-il si rudement? C'est

là le troisième homme que j'ai vu en ma vie ; c'est le premier pour qui j'aie soupiré. Puisse la pitié disposer mon père à pencher du même côté que moi !

FERDINAND.

O si vous êtes une vierge, et que votre affection soit encore en votre disposition, je vous ferai reine de Naples.

PROSPERO.

Doucement, jeune homme : un mot encore. (*A part.*) Les voilà au pouvoir l'un de l'autre. Mais il faut que je rende difficile cette affaire si prompte, de peur que si les fatigues de la conquête sont trop légères, le prix n'en paraisse léger. — Un mot de plus. Je t'ordonne de me suivre : tu usurpes ici un nom qui ne t'appartient pas. Tu t'es introduit dans cette île comme un espion pour m'en dépouiller, moi qui en suis le maître.

FERDINAND.

Non, comme je suis un homme.

MIRANDA.

Rien de méchant ne peut habiter dans un semblable temple. Si le mauvais esprit a une si belle demeure, les gens de bien s'efforceront de demeurer avec lui.

PROSPERO, à Ferdinand.

Suis-moi. — Vous, ne me parlez pas pour lui ; c'est un traître. — Viens, j'attacherai d'une même chaîne tes pieds et ton cou : tu boiras l'eau de la mer, et tu auras pour ta nourriture les coquillages des eaux vives, les racines desséchées, et les cosses où a été renfermé le gland. Suis-moi.

FERDINAND.

Non, jusqu'à ce que mon ennemi soit plus puissant que moi, je résisterai à un pareil traitement.

(Il tire son épée.)

MIRANDA.

O mon bien-aimé père, ne le tentez pas avec trop d'imprudence. Il est doux et non pas craintif.

PROSPERO.

Vraiment, je dis, mon pied voudra me servir de gouverneur! — Lève donc ce fer, traître qui dégaînes et qui n'oses frapper, tant ta conscience est préoccupée de ton crime! Cesse de te tenir en garde, car je pourrais te désarmer avec cette baguette, et faire tomber ton épée.

MIRANDA.

Mon père, je vous conjure.

PROSPERO.

Loin de moi. Ne te suspens pas ainsi à mes vêtemens.

MIRANDA.

Seigneur, ayez pitié..... Je serai sa caution.

PROSPERO.

Tais-toi : un mot de plus m'obligera à te réprimander, si ce n'est même à te haïr. Comment, prendre la défense d'un imposteur! — Paix. — Tu t'imagines qu'il n'y a pas au monde de figures pareilles à la sienne; tu n'as vu que Caliban et lui. Petite sotte, c'est un Caliban auprès de la plupart des hommes, et ce sont des anges auprès de lui.

MIRANDA.

Mes affections sont donc des plus humbles : je

n'ai point l'ambition de voir un homme plus beau que lui.

PROSPERO, à Ferdinand.

Allons, obéis. Tes nerfs sont retombés dans leur enfance; ils ne possèdent aucune vigueur.

FERDINAND.

Oui, en effet; mes forces sont toutes enchaînées comme dans un songe. La perte de mon père, cette faiblesse que je sens, le naufrage de tous mes amis, et les menaces de cet homme par qui je me vois subjugué, me seraient des peines légères, si, seulement une fois par jour, je pouvais au travers de ma prison voir cette jeune fille. Que la liberté fasse usage de toutes les autres parties de la terre; il y aura assez d'espace pour moi dans une telle prison.

PROSPERO.

L'ouvrage marche. — Avance. — Tu as bien opéré, mon joli Ariel. (*A Ferdinand et à Miranda.*) Suivez-moi. (*A Ariel.*) Écoute ce qu'il faut que tu me fasses encore.

MIRANDA.

Prenez courage. Mon père, seigneur, est d'un meilleur naturel qu'il ne le paraît à ce langage : le traitement que vous venez d'en recevoir est quelque chose d'inaccoutumé.

PROSPERO.

Tu seras libre comme le vent des montagnes, mais exécute de point en point mes ordres.

ARIEL.

A la lettre.

PROSPERO.

Allons, suivez-moi. — Ne me parle pas pour lui.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une autre partie de l'île.)

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALE, ADRIAN, FRANCISCO et plusieurs autres.

GONZALE.

Seigneur, je vous en conjure, de la gaieté. Vous avez, nous avons tous un sujet de joie, car ce que nous avons sauvé est bien au delà de ce que nous avons perdu; ce qui fait notre tristesse est une chose commune : tous les jours la femme de quelque marin, le patron de quelque marchand, et le marchand lui-même, ont de semblables motifs de chagrin. Mais à peine quelques-uns sur des millions ont-ils comme nous à raconter un miracle : c'en est un que de nous voir sauvés. Ainsi, mon bon seigneur, mettez sagement en balance nos chagrins et nos motifs de consolation.

ALONZO.

Je t'en prie, laisse-moi en paix.

SÉBASTIEN. (4)

Il prend goût à la consolation comme à une soupe froide.

ANTONIO.

Il ne sera pas si aisément débarrassé du consolateur.

SÉBASTIEN.

Tenez, le voilà qui monte l'horloge de son esprit; elle va sonner tout à l'heure.

GONZALE.

Seigneur.

SÉBASTIEN.

Une.... Parlez donc.

GONZALE.

Lorsqu'on se plaît à nourrir quelque chagrin, tout ce qui se présente apporte à celui qui le nourrit.....

SÉBASTIEN.

Un dollar.

GONZALE.

Tout lui apporte une douleur [5], en effet. Vous avez parlé plus juste que vous ne croyez.

SÉBASTIEN.

Et vous l'avez pris plus raisonnablement que je ne l'espérais.

GONZALE.

Donc, mon seigneur.....

ANTONIO.

Fi! qu'il est prodigue de sa langue!

ALONZO.

Je t'en prie, laisse-moi.

GONZALE.

Bien, j'ai fini; mais cependant.....

SÉBASTIEN.

Cependant il continuera de parler.

ANTONIO.

Parions qui de lui ou d'Adrian entonnera le premier ses chants de joie.

SÉBASTIEN.

Va pour le vieux coq.

ANTONIO.

Pour le jeune coq.

SÉBASTIEN.

C'est dit. L'enjeu?

ANTONIO.

Un éclat de rire.

SÉBASTIEN.

Tôpe!

ADRIAN.

Quoique cette île semble déserte.....

SÉBASTIEN.

Ah, ah, ah!

ANTONIO.

Allons, vous avez payé [6].

ADRIAN.

Inhabitable et presque inaccessible.....

SÉBASTIEN.

Cependant.....

ADRIAN.

Cependant.....

ANTONIO.

Cela ne pouvait pas manquer.

ADRIAN.

Il faut qu'elle jouisse d'une température [7] subtile, moelleuse et délicate.

ANTONIO.

La tempérance était une créature délicate.

SÉBASTIEN.

Oui, et subtile, comme il l'a dit très-savamment.

ADRIAN.

L'air souffle sur nous le plus doucement du monde.

SÉBASTIEN.

Oui, comme s'il avait des poumons, et des poumons gâtés.

ANTONIO.

Ou s'il était parfumé par un marais.

GONZALE.

Tout ici semble favorable à la vie.

ANTONIO.

Oui, sauf les moyens de vivre.

SÉBASTIEN.

Il n'y en a pas, ou il n'y en a guère.

GONZALE.

Comme l'herbe ici paraît forte! comme sa verdure est brillante!

ANTONIO.

Le vrai, c'est que ces prairies sont jaunes.

SÉBASTIEN.

Avec un œil verdâtre.

ANTONIO.

Il ne se trompe pas de beaucoup.

SÉBASTIEN.

Non, seulement du tout au tout.

GONZALE.

Mais la merveille de tout ceci, c'est que, ce qui est presque hors de toute croyance.....

SÉBASTIEN.

Comme beaucoup de merveilles attestées.

GONZALE.

C'est que nos vêtemens, trempés comme ils l'ont été dans la mer, aient cependant conservé leur fraîcheur et leur éclat; ils ont été plutôt reteints que tachés par l'eau salée.

ANTONIO.

Si une de ses poches pouvait parler, ne dirait-elle pas qu'il ment?

SÉBASTIEN.

Oui, ou bien elle dirait un mensonge sous le manteau [8].

GONZALE.

Je crois que nos vêtemens sont aussi frais maintenant que quand nous les portâmes pour la première fois en Afrique, au mariage de la fille du roi, la belle Claribel, avec le roi de Tunis.

SÉBASTIEN.

C'était un beau mariage, et le retour nous a bien réussi.

ADRIAN.

Jamais Tunis ne fut ornée d'une si incomparable reine.

GONZALE.

Non, depuis le temps de la veuve Didon.

ANTONIO.

La veuve ! la peste soit ! à quel propos cette veuve ? la veuve Didon !

SÉBASTIEN.

Eh bien ! quand il aurait dit aussi le veuf Énée ? comment le prenez-vous donc, mon bon seigneur ?

ADRIAN.

La veuve Didon, avez-vous dit ? Vous m'avez fait apprendre cela : elle était de Carthage, et non de Tunis.

GONZALE.

Cette Tunis, seigneur, était autrefois Carthage.

ADRIAN.

Carthage ?

GONZALE.

Je vous l'assure, Carthage.

ANTONIO.

Ses paroles sont plus puissantes que la harpe miraculeuse.

SÉBASTIEN.

Il a élevé non-seulement les murailles, mais les maisons.

ANTONIO.

Qu'y aura-t-il d'impossible qui ne lui devienne aisé maintenant ?

SÉBASTIEN.

Je suis persuadé qu'il emportera cette île chez lui dans sa poche, et la donnera à son fils comme une pomme.

ANTONIO.

Dont il sèmera les pepins dans la mer et fera pousser d'autres îles.

GONZALE.

Oui?

ANTONIO.

Pourquoi pas, avec le temps ?

GONZALE.

Seigneur, nous parlions de nos vêtemens qui semblent aussi frais que lorsque nous étions à Tunis au mariage de votre fille, la reine actuelle.

ANTONIO.

Et la plus merveilleuse qu'on y ait jamais vue.

SÉBASTIEN.

Exceptez-en, je vous prie, la veuve Didon.

GONZALE.

N'est-ce pas, seigneur, que mon habit est aussi frais que la première fois que je l'ai porté? J'entends, en quelque sorte.....

ANTONIO.

Il a long-temps cherché pour pêcher ce *en quelque sorte*.

GONZALE.

Quand je l'ai porté au mariage de votre fille.

ALONZO.

Vous rassasiez mon oreille de ces mots, malgré la révolte de mon âme. Plût au ciel que je n'eusse jamais marié ma fille dans ce pays! car, maintenant que j'en reviens, mon fils est perdu, et si je m'en crois, ma fille l'est aussi; éloignée comme elle l'est de l'Italie, je ne la reverrai jamais. O toi l'héritier de mes états de Naples et de Milan, quel horrible poisson aura fait de toi son repas ?

FRANCISCO.

Seigneur, il se peut que votre fils soit vivant. Je l'ai vu frapper sous lui les vagues domptées et avancer sur leur dos : il se faisait route à travers les eaux, rejetant des deux côtés celles qui lui présentaient la guerre, et opposant sa poitrine à la vague plus gonflée qui venait à sa rencontre ; il élevait sa tête audacieuse au-dessus des flots en tumulte, et de ses bras robustes ramait à coups vigoureux vers le rivage, qui, courbé sur sa base minée par les eaux, semblait s'incliner pour lui porter secours. Je ne doute point qu'il ne soit arrivé en vie sur le bord.

ALONZO.

Non, non, il a quitté ce monde.

SÉBASTIEN.

Seigneur, c'est vous-même que vous devez remercier de cette grande perte, vous qui n'avez pas voulu que notre Europe s'honorât de votre fille, mais qui avez mieux aimé la sacrifier à un Africain, et l'avez ainsi pour le moins bannie de vos yeux, qui ont bien sujet de mouiller de larmes un tel regret.

ALONZO.

Je t'en prie, laisse-moi en paix.

SÉBASTIEN.

Nous nous sommes tous mis à vos genoux, nous vous avons importuné de toutes les manières ; et cette fille charmante elle-même balança entre son aversion et l'obéissance, après quoi elle finit par plier sa tête au joug. Nous avons, je le crains bien, perdu votre fils pour toujours : Naples et Milan vont

avoir, par suite de cette affaire, plus de veuves que nous ne ramenons d'hommes pour les consoler : la faute en est à vous seul.

ALONZO.

Et aussi la perte la plus chère.

GONZALE.

Mon seigneur Sébastien, ces vérités manquent un peu de douceur et d'un temps propre à les dire. Vous écorchez la plaie, lorsque vous devriez y mettre un emplâtre.

SÉBASTIEN.

Fort bien dit.

ANTONIO.

Et de la manière la plus chirurgicale.

GONZALE, au roi.

Mon bon seigneur, il fait mauvais temps pour nous dès que votre front se couvre de nuages.

SÉBASTIEN.

Mauvais temps ?

ANTONIO.

Très-mauvais.

GONZALE.

Si j'étais chargé de planter cette île, monseigneur...

ANTONIO.

Il y sèmerait des orties.

SÉBASTIEN.

Avec des ronces et des mauves.

GONZALE.

Et si j'en étais le roi, savez-vous ce que je ferais ?

SEBASTIEN.

Vous seriez sûr de ne pas vous enivrer, faute de vin.

GONZALE.

Je voudrais que dans ma république tout se fît à l'inverse du train ordinaire des choses. Il n'y aurait aucune espèce de trafic; on n'y entendrait point parler de magistrats; les procès, l'écriture, n'y seraient point connus; les serviteurs, les richesses, la pauvreté, y seraient des choses hors d'usage; point de contrats, d'héritages, de limites, de labourage; je n'y voudrais ni métal, ni blé, ni vin, ni huile; nul travail; tous les hommes seraient oisifs et les femmes aussi, mais elles seraient innocentes et pures; point de souveraineté....

SÉBASTIEN.

Et cependant il voudrait en être le roi.

ANTONIO.

La fin de sa république en a oublié le commencement.

GONZALE.

Toutes choses s'y produiraient selon le vœu de la commune nature, sans peine ni labeur. Je voudrais qu'il n'y eût ni trahison ni félonie, ni épée, ni pique, ni couteau, ni mousquet, ni aucun besoin de torture. Mais la nature, d'elle-même, par sa propre force, produirait tout à foison, tout en abondance, pour nourrir mon peuple innocent.

SÉBASTIEN.

Pas de mariage parmi ses sujets?

ANTONIO.

Non, mon cher, tous fainéans : des coquines et des fripons.

GONZALE.

Je voudrais gouverner dans une telle perfection, seigneur, que mon règne surpasserait l'âge d'or.

SÉBASTIEN.

Dieu conserve sa majesté !

ANTONIO.

Longue vie à Gonzale !

GONZALE.

Eh bien, m'écoutez-vous, seigneur ?

ALONZO.

Finis, je t'en prie ; tes paroles ne me disent rien.

GONZALE.

Je crois sans peine votre altesse : ce que j'en ai fait n'était que pour mettre en train ces deux nobles cavaliers qui ont les poumons si sensibles et si agiles, que leur habitude constante est de rire de rien.

ANTONIO.

C'est de vous que nous avons ri.

GONZALE.

De moi qui ne suis rien auprès de vous dans ce genre de facéties goguenardes? Ainsi vous pouvez continuer, et ce sera toujours rire de rien.

ANTONIO.

Quel coup il nous a porté là!

SÉBASTIEN.

S'il n'était pas tombé tout à plat.

GONZALE.

Oh ! vous êtes des personnages d'une bonne trempe ; vous seriez capables d'enlever la lune de sa sphère, si elle y demeurait cinq semaines sans changer.

(Ariel, invisible, entre exécutant une musique grave et lente.)

SÉBASTIEN.

Oui certainement, et alors nous ferions la chasse aux chauves-souris.

ANTONIO.

Allons, mon bon seigneur, ne vous fâchez pas.

GONZALE.

Non, sur ma parole, je ne compromets pas si légèrement ma prudence. Voulez-vous plaisanter assez pour m'endormir ? car déjà je me sens appesanti.

ANTONIO.

Allons, dormez et écoutez-nous.

(Tous s'endorment, excepté Alonzo, Sébastien et Antonio.)

ALONZO.

Quoi ! déjà tous endormis ! Je voudrais que mes yeux pussent, en se fermant, emprisonner mes pensées : je les sens disposés au sommeil.

SEBASTIEN.

Qu'il vous plaise, seigneur, de ne pas négliger sa présence assoupissante. Rarement il visite le chagrin ; quand il le fait, c'est un consolateur.

ANTONIO.

Tous deux, seigneur, nous allons faire la garde auprès de votre personne tandis que vous prendrez du repos, et nous veillerons à votre sûreté.

ALONZO.

Je vous remercie. Je suis étrangement assoupi.
(Il s'endort. — Ariel sort.)

SÉBASTIEN.

Quelle étrange léthargie s'est emparée d'eux tous?

ANTONIO.

C'est une propriété du climat.

SÉBASTIEN.

Pourquoi n'a-t-elle pas forcé nos yeux à se fermer? Je ne me sens point disposé au sommeil.

ANTONIO.

Ni moi; mes esprits sont en mouvement. — Ils sont tous tombés comme d'un commun accord; ils ont été abattus comme par un même coup de tonnerre. — Quel pouvoir est en nos mains, digne Sébastien! oh quel pouvoir! Je n'en dis pas davantage, et cependant il me semble que je vois sur ton visage ce que tu pourrais être. L'occasion te parle, et, dans la vivacité de mon imagination, je vois une couronne tomber sur ta tête.

SÉBASTIEN,

Quoi! es-tu éveillé?

ANTONIO.

Ne m'entendez-vous pas parler?

SÉBASTIEN.

Je t'entends, et sûrement ce sont les paroles d'un homme endormi; c'est le sommeil qui te fait parler. Que me disais-tu? C'est un étrange sommeil que de dormir les yeux tout grands ouverts, debout, par-

lant, marchant, et cependant si profondément endormi.

ANTONIO.

Noble Sébastien, tu laisses ta fortune dormir, ou plutôt mourir : tu fermes les yeux, toi, tout éveillé.

SÉBASTIEN.

Tu ronfles distinctement; tes ronflemens ont un sens.

ANTONIO.

Je suis plus sérieux que je n'ai coutume de l'être : vous devez l'être aussi si vous faites attention à ce que je vous dis; y faire attention, c'est vous tripler vous-même.

SÉBASTIEN.

A la bonne heure, mais je suis une eau stagnante.

ANTONIO.

J'enseignerai à la marée à monter.

SÉBASTIEN.

Charge-toi de le faire, car une indolence héréditaire me dispose à descendre.

ANTONIO.

O si vous saviez seulement combien ce projet vous est cher au moment même où vous vous en raillez, combien, en cherchant à le dépouiller, vous vous y enveloppez davantage! Ces hommes qui refluent en arrière arrivent souvent jusqu'au fond ou à peu près, par leur crainte et leur indolence même.

SÉBASTIEN.

Je t'en prie, poursuis : la fermeté fixe de ton regard, de tes traits, annonce quelque chose qui

veut sortir de toi, et un enfantement qui te presse et te travaille.

ANTONIO.

Voilà ce qui en est, seigneur. Quoique ce gentilhomme à la mémoire faible, et qui une fois enterré sera aussi de très-petite mémoire, ait presque persuadé au roi (car il est possédé d'un esprit de persuasion) que son fils est vivant, il est aussi impossible que ce fils ne soit pas noyé, qu'il l'est que celui qui dort ici puisse nager.

SÉBASTIEN.

Moi, je n'ai pas d'espoir qu'il ne soit pas noyé.

ANTONIO.

O que de ce défaut d'espoir il sort pour vous une grande espérance! Point d'espérance de ce côté, c'est de l'autre une espérance si haute, que l'œil de l'ambition même ne peut percer au delà et doute plutôt de ce qu'il y découvre. Voulez-vous demeurer d'accord avec moi que Ferdinand est noyé?

SÉBASTIEN.

Il n'est plus de ce monde.

ANTONIO.

Maintenant, dites-moi, quel est l'héritier le plus proche du royaume de Naples?

SÉBASTIEN.

Claribel.

ANTONIO.

Qui? la reine de Tunis? elle qui habite à dix lieues par-delà la vie de l'homme? elle qui ne peut pas avoir de nouvelles de Naples, à moins que le soleil

ne fasse office de poste (car l'homme de la lune est trop lent), avant que les mentons nouveau-nés ne soient durcis et devenus propres au rasoir? elle à cause de qui nous avons été tous engloutis par la mer, bien qu'elle en ait rejeté quelques-uns, et que nous soyons par-là destinés à exécuter une action dont ce qui vient d'arriver n'est que le prologue? Pour ce qui doit suivre, vous et moi en sommes chargés.

SÉBASTIEN.

Quelles balivernes me contez-vous là? que voulez-vous dire? Il est vrai que la fille de mon frère est reine de Tunis, et qu'elle est aussi l'héritière de Naples : entre ces deux régions il y a quelque distance.

ANTONIO.

Une distance dont chaque coudée semble s'écrier : « Comment cette Claribel nous franchira-t-elle jamais pour retourner à Naples?» Garde Claribel, Tunis, et laisse Sébastien se réveiller! Dites, si ce qui vient de les saisir était la mort, eh bien, ils n'en seraient pas plus mal qu'ils ne sont en ce moment. Il y a des gens capables de gouverner Naples aussi bien que celui-ci qui dort; des courtisans qui sauront bavarder aussi longuement, aussi inutilement que ce Gonzale; moi-même je pourrais faire un choucas aussi profondément babillard. O si vous portiez en vous l'esprit qui est moi, quel sommeil serait celui-ci pour votre élévation! Me comprenez-vous?

SÉBASTIEN.

Je crois vous comprendre.

ANTONIO.

Et comment la joie de votre cœur accueille-t-elle votre bonne fortune ?

SÉBASTIEN.

Je me rappelle que vous avez supplanté votre frère Prospero.

ANTONIO.

Oui, et voyez comme je suis bien dans mes habits, et de bien meilleur air qu'auparavant. Les serviteurs de mon frère étaient mes compagnons alors ; ce sont mes gens maintenant.

SÉBASTIEN.

Mais votre conscience?

ANTONIO.

Vraiment, seigneur, où cela loge-t-il ? si c'était une engelure à mon talon, elle me forcerait à garder mes pantoufles, mais je ne sens point cette déité dans mon sein. Vingt consciences fussent-elles entre moi et le trône de Milan, elles peuvent se candir et se fondre avant de me gêner. Voilà votre frère couché là, et s'il était ce qu'il paraît être en ce moment, il ne vaudrait pas mieux que la terre sur laquelle il est couché. Moi, avec cette épée obéissante, rien que trois pouces de lame, je le mets au lit pour jamais ; tandis que vous, de la même manière, vous faites cligner l'œil pour l'éternité à ce vieux rogaton, ce sir Prudence qu'ainsi nous n'aurons plus pour censurer notre conduite. Quant aux autres, ils prendront ce que nous voudrons leur inspirer comme un chat lape du lait : quelle que soit l'entreprise pour

laquelle nous aurons fixé un certain moment, ils se chargeront de nous dire l'heure.

SÉBASTIEN.

Ta destinée, cher ami, me servira d'exemple : comme tu gagnas Milan je veux gagner Naples. Tire ton épée : un seul coup va t'affranchir du tribut que tu paies, et te donner pour roi moi qui t'aimerai.

ANTONIO.

Tirons ensemble nos épées; et quand je lèverai mon bras en arrière, faites-en autant pour frapper aussitôt Gonzale.

SÉBASTIEN.

Oh ! un mot encore.

(Ils se parlent bas.)

(Musique. — Ariel rentre invisible.)

ARIEL.

Mon maître prévoit par son art le danger que courent ces hommes dont il est l'ami. Il m'envoie pour les conserver en vie, car autrement son projet est mort.

(Il chante à l'oreille de Gonzale.)

Tandis que vous dormez ici en ronflant,
La conspiration à l'œil ouvert
Choisit son moment.
Si vous attachez quelque prix à la vie,
Secouez le sommeil et prenez garde.
Réveillez-vous, réveillez-vous.

ANTONIO.

Maintenant frappons tous deux à la fois.

GONZALE s'éveille et s'écrie.

A nous, anges gardiens, sauvez le roi !

(Ils s'éveillent.)

ALONZO.

Quoi ! qu'est-ce que c'est ? Oh ! réveillés ! pourquoi vos épées nues ? pourquoi ces regards effroyables ?

GONZALE.

De quoi s'agit-il ?

SÉBASTIEN.

Tandis que nous veillions ici à la sûreté de votre sommeil, nous venons d'entendre tout à coup un bruit sourd de rugissemens comme de taureaux, ou plutôt de lions. Ne vous a-t-il pas réveillés ? il a frappé mon oreille de la manière la plus terrible.

ALONZO.

Je n'ai rien entendu.

ANTONIO.

Oh ! c'était un bruit capable d'effrayer l'oreille d'un monstre, de faire trembler la terre : sûrement c'étaient les rugissemens d'un troupeau de lions.

ALONZO.

L'avez-vous entendu, Gonzale ?

GONZALE.

Sur mon honneur, seigneur, j'ai ouï un murmure, un étrange murmure qui m'a réveillé. Je vous ai poussé, seigneur, et j'ai crié. Quand mes yeux se sont ouverts, j'ai vu leurs épées nues. Un bruit s'est fait entendre, c'est la vérité : il sera bon de nous tenir sur nos gardes ; ou plutôt quittons ce lieu ; tirons nos épées.

ALONZO.

Partons d'ici, et continuons d'aller à la recherche de mon pauvre fils.

GONZALE.

Que le ciel le garde de ces monstres, car sûrement il est dans cette île !

ALONZO.

Partons.

ARIEL, à part.

Prospero mon maître saura ce que je viens de faire : maintenant, roi, tu peux aller sans danger à la recherche de ton fils.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Une autre partie de l'île. On entend le bruit du tonnerre.)

CALIBAN entre avec une charge de bois.

CALIBAN.

Que tous les venins que le soleil pompe des eaux croupies, des marais et des fondrières, retombent sur Prospero, et ne laissent pas de son corps un pouce sans souffrance ! Ses esprits m'entendent, et pourtant il faut que je le maudisse. D'ailleurs ils ne viendront pas sans son ordre me pincer, m'effrayer de leurs figures de lutins, me tremper dans la mare, ou, luisans comme des brandons de feu, m'égarer la nuit loin de ma route : mais pour chaque vétille il les lâche sur moi ; tantôt en forme de singes qui me font la moue, me grincent des dents, et me mordent après ; tantôt ce sont des hérissons qui viennent se rouler sur le chemin où je marche pieds nus, et dressent leurs piquans au moment où je pose mon pied. Quelquefois je suis blessé de tous côtés par de

longs serpens qui de leur langue fourchue sifflent sur moi jusqu'à me rendre fou. — (*Trinculo paraît.*) Ah oui..... oh ! — Voici un de ses esprits ; il vient me tourmenter pour ma lenteur à porter ce bois. Je vais me jeter contre terre ; peut-être qu'il ne prendra pas garde à moi.

TRINCULO.

Point de buisson, pas le moindre arbrisseau pour se mettre à l'abri de l'injure du temps, et voilà un nouvel orage qui s'assemble : je l'entends siffler dans les vents. Ce nuage noir là-bas, ce gros nuage ressemble à un vilain tonneau qui va répandre sa liqueur. S'il allait tonner comme il a fait tantôt, je ne sais où cacher ma tête. Ce nuage ne peut manquer de tomber à pleins seaux. — Qu'est-ce que c'est que cela ? Un homme ou un poisson, vivant ou mort ? — Il sent le poisson, une odeur de poisson gâté. — Un étrange poisson ! Si j'étais en Angleterre maintenant, comme j'y ai été une fois, et que j'eusse seulement ce poisson en peinture, il n'y aurait pas de badaut endimanché qui ne donnât une pièce d'argent pour le voir. C'est là que ce monstre ferait un homme riche : chaque bête singulière y fait un homme riche ; tandis qu'il refuseront une obole pour assister un mendiant boiteux, ils vous en jetteront dix pour voir un Indien mort. — Hé, il a des jambes comme un homme, et ses nageoires ressemblent à des bras ! sur ma foi, il est chaud encore. Je laisse là ma première idée maintenant, elle ne tient plus. Ce n'est pas là un poisson, mais un insulaire que tantôt le tonnerre aura frappé. — (*Il tonne.*) Hélas ! voilà la tempête

revenue. Mon meilleur parti est de me blottir sous sa casaque; je ne vois point d'autre abri autour de moi. Le malheur fait trouver à l'homme d'étranges compagnons de lit. — Allons, je veux me gîter ici jusqu'à ce que la queue de l'orage soit passée.

(Entre Stephano chantant, et tenant une bouteille à la main.)

STEPHANO.

Je n'irai plus à la mer, à la mer.
Je veux mourir ici à terre.

C'est une peste de chanson pour un homme que celle de ses funérailles. Bien, bien, voici qui me réconforte.

(Il boit.)

Le maître, le balayeur, le contre-maître et moi,
Le canonnier et son compagnon,
Nous aimons Mall, Meg, et Marion et Marguerite;
Mais aucun de nous ne se souciait de Kate,
Car elle avait un aiguillon à la langue,
Et criait au marinier : *Va te faire pendre.*
Elle n'aimait pas l'odeur de la poix ni du goudron :
Cependant un tailleur pouvait la gratter où il lui démange.
Allons à la mer, enfans, et qu'elle aille se faire pendre.

C'est aussi une peste de chanson. Mais voici qui me réconforte.

(Il boit.)

CALIBAN.

Ne me tourmente point. Oh!

STEPHANO.

Qu'est ceci? avons-nous des diables dans ce pays? Ho, vous accoutrez-vous en sauvages et en hommes de l'Inde pour nous faire niche? Je ne suis pas réchappé de l'eau pour avoir peur ici de vos quatre jambes; car il a été dit : L'homme le plus homme

qui ait jamais cheminé sur quatre pieds ne le ferait pas reculer, et on le dira ainsi tant que l'air entrera par les narines de Stephano.

CALIBAN.

L'esprit me tourmente. Oh!

STEPHANO.

C'est là quelque monstre de l'île, avec quatre jambes. Celui-là, je m'imagine, aura gagné la fièvre. Où diable peut-il avoir appris notre langue? Ne fût-ce que pour cela, je veux lui donner quelque secours. Si je puis le guérir et l'apprivoiser, et lui faire gagner Naples avec moi, c'est un présent digne de quelque empereur que ce soit qui ait jamais marché sur cuir de bœuf.

CALIBAN.

Ne me tourmente pas, je t'en prie; je porterai mon bois plus vite à la maison.

STEPHANO

Il est dans l'accès maintenant; il ne parle pas d'une manière fort sensée. Il tâtera de ma bouteille: s'il n'a jamais encore goûté de vin, il ne s'en faudra de guère que cela ne guérisse sa fièvre. Si je parviens à le guérir et à l'apprivoiser, je n'en demanderai jamais trop cher : il défrayera le maître qui l'aura, et comme il faut.

CALIBAN.

Tu ne me fais pas encore grand mal, mais cela viendra bientôt; je le sens à ton tremblement. Dans ce moment Prospero agit sur toi.

STEPHANO à Caliban.

Allons, venez; voici qui vous donnera la parole, chat [9]. Ouvrez la bouche; je peux dire que cela secouera votre tremblement, et comme il faut. (*Caliban boit avec plaisir.*) Vous ne connaissez pas celui qui est ici votre ami. Allons, ouvrez encore vos lèvres.

TRINCULO.

Je crois reconnaître cette voix. Ce pourrait être... Mais il est noyé. Ce sont des diables. O défendez-moi.

STÉPHANO.

Quatre jambes et deux voix! un monstre tout-à-fait mignon; sa voix de devant est sans doute pour dire du bien de son ami, sa voix de derrière pour en tenir de mauvais discours et lui faire tort. Si tout le vin de mon broc suffit pour le rétablir, je veux médicamenter sa fièvre. Allons, ainsi soit-il. Je vais en verser un peu dans ton autre bouche.

TRINCULO.

Stephano?

STEPHANO.

Comment, ton autre voix m'appelle? — Miséricorde! ce n'est pas un monstre, c'est un diable. Laissons-le là, je n'ai point de cuiller [10].

TRINCULO.

Stephano? si tu es Stephano, touche-moi, parle-moi. Je suis Trinculo, ne sois pas effrayé, ton bon ami Trinculo.

STEPHANO.

Si tu es Trinculo, sors de là, je vais te tirer par les jambes les plus courtes. S'il y a ici des jambes à

Trinculo, ce sont celles-là. En effet, tu es Trinculo lui-même : comment es-tu devenu la chaise de commodité de ce veau de lune[11]? rend-il des Trinculos?

TRINCULO.

Je l'ai cru tué ici d'un coup de tonnerre. Mais n'es-tu donc pas noyé, Stephano? Je commence à espérer que tu n'es pas noyé. L'orage a-t-il crevé tout-à-fait? Moi, dans la peur de l'orage, je me suis caché sous la casaque de ce monstre mort. — Es-tu bien vivant, Stephano? O Stephano, deux Napolitains de réchappés!

STEPHANO.

Je te prie, ne tourne pas autour de moi; mon estomac n'est pas bien ferme.

CALIBAN.

Ce sont là deux beaux objets, si ce ne sont pas des lutins. Celui-ci est un brave dieu qui porte avec lui une liqueur céleste : je veux me mettre à genoux devant lui.

STEPHANO.

Comment t'es-tu sauvé? Comment es-tu arrivé ici? dis-le moi par serment sur ma bouteille, comment es-tu venu ici? Moi, j'ai échappé sur un tonneau de vin de Canarie que les matelots avaient roulé à grand'peine hors du navire. J'en jure par cette bouteille que j'ai faite de mes propres mains, avec l'écorce d'un arbre, depuis que j'ai été jeté sur le rivage.

CALIBAN.

Je veux jurer sur cette bouteille d'être ton fidèle sujet, car ta liqueur ne vient pas de la terre.

STEPHANO.

Allons, jure : comment t'es-tu sauvé?

TRINCULO.

J'ai nagé jusqu'au rivage, mon ami, comme un canard. Je nage comme un canard; j'en jurerai.

STEPHANO.

Tiens, baise le livre. — Cependant tu ne peux nager comme un canard, car tu es fait comme une oie.

TRINCULO.

O Stephano, as-tu encore de ceci?

STEPHANO.

La futaille entière, mon ami; mon cellier est dans un rocher au bord de la mer : c'est là que j'ai caché mon vin. — Hé bien, maintenant, veau de lune, comment va ta fièvre?

CALIBAN.

N'es-tu pas tombé du ciel?

STEPHANO.

Oui vraiment, de la lune. J'étais de mon temps l'homme qu'on voyait dans la lune.

CALIBAN.

Je t'y ai vu, et je t'adore. La fille de mon maître t'a montré à moi, toi, ton chien et ton buisson.

STEPHANO.

Allons, jure-le, baise le livre; tout à l'heure je le remplirai de nouveau. Jure.

TRINCULO.

Par cette bonne lumière, voilà un sot monstre!

moi, avoir peur de lui! un imbécile de monstre! l'homme de la lune! un pauvre monstre bien crédule! — C'est boire net, monstre, sur ma parole.

CALIBAN à Stephano.

Je veux te montrer dans l'île chaque pouce de terre fertile, et je veux baiser ton pied. Je t'en prie, sois mon Dieu.

TRINCULO.

Par ce ciel, le plus perfide et le plus ivrogne des monstres! — Quand son Dieu sera endormi, il lui volera sa bouteille.

CALIBAN.

Je baiserai ton pied; je jurerai d'être ton sujet.

STEPHANO

Eh bien, approche; à terre, et jure.

TRINCULO.

J'en mourrai à force de rire de ce monstre hébété. Un vilain monstre! je me sentirais en goût de le battre.....

STEPHANO.

Allons, baise.

TRINCULO.

Si ce n'était que ce pauvre monstre est ivre. C'est un abominable monstre!

CALIBAN.

Je te conduirai aux meilleures sources, je te cueillerai des baies. Je veux pêcher pour toi et t'apporter du bois à ta suffisance. La peste étreigne le tyran que je sers! je ne lui porterai plus de fagots; mais c'est toi que je servirai, homme merveilleux.

TRINCULO.

Un monstre bien ridicule, de faire une merveille d'un pauvre ivrogne !

CALIBAN.

Je t'en prie, laisse-moi te mener à l'endroit où croissent les pommes sauvages : de mes longs ongles je déterrerai des truffes; je te montrerai un nid de geais, et je t'enseignerai à prendre au piége le singe agile; je te conduirai où sont les bosquets de noisettes, et quelquefois je t'apporterai du rocher de jeunes pingouins. Veux-tu venir avec moi?

STEPHANO.

J'y consens; marche devant nous sans babiller davantage. — Trinculo, le roi et tout le reste de la compagnie étant noyés, nous héritons de tout ici. — (*A Caliban.*) Viens, porte ma bouteille. — Camarade Trinculo, nous allons tout à l'heure la remplir de nouveau.

CALIBAN chante comme un ivrogne.

Adieu, mon maître; adieu, adieu.

TRINCULO.

Monstre hurlant! ivrogne de monstre!

CALIBAN.

Je ne ferai plus de viviers pour le poisson;
Je n'apporterai plus à ton commandement de quoi faire le feu;
Je ne gratterai plus la table et ne laverai plus les plats.
Ban, ban, ca.... Caliban.
Liberté! vive la joie! vive la joie!
Liberté! liberté! vive la joie! liberté!

STEPHANO.

Le brave monstre! Allons, conduis-nous.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le devant de la caverne de Prospero.)

FERDINAND paraît, chargé d'une pièce de bois.

Il y a des jeux mêlés de travail, mais le plaisir qu'ils donnent en chasse la fatigue. Il est telle sorte d'abaissement qu'on peut soutenir avec noblesse; les plus misérables travaux peuvent avoir un but magnifique. Cette tâche ignoble qu'on m'impose serait pour moi aussi accablante qu'elle m'est odieuse; mais la maîtresse que je sers ranime ce qui est mort et change mes travaux en plaisir. Oh! elle est dix fois plus aimable que son père n'est rude, et il est tout composé de dureté. Un ordre menaçant m'oblige à transporter quelques milliers de ces morceaux de bois et à les mettre en tas. Ma douce maîtresse pleure quand elle me voit travailler, et dit que jamais un si bas emploi ne fut rempli par de telles mains. Je m'oublie, mais ces douces pensées me rafraîchissent même durant mon travail; je m'en sens moins surchargé.

(Entrent Miranda, et Prospero à quelque distance.)

MIRANDA.

Hélas! je vous en prie, ne travaillez pas de cette force: je voudrais que le tonnerre eût brûlé tout ce bois qu'on vous a commandé de ranger en piles. De grâce, mettez-le à terre, et reposez-vous: quand il brûlera, il pleurera de vous avoir fatigué. Mon père est dans le fort de l'étude: reposez-vous, je vous en prie; nous n'avons pas à craindre qu'il vienne avant trois heures d'ici.

FERDINAND.

O ma chère maîtresse, le soleil sera couché avant que j'aie fini la tâche qu'il faut que je m'efforce de remplir.

MIRANDA.

Si vous voulez vous asseoir, moi pendant ce temps je vais porter ce bois. Je vous en prie, donnez-moi cela, je le porterai au tas.

FERDINAND.

Non, précieuse créature, j'aimerais mieux rompre mes muscles, briser mes reins, que de vous voir vous abaisser, tandis que je resterais là oisif.

MIRANDA.

Cela me conviendrait tout aussi-bien qu'à vous, et je le ferais avec bien moins de fatigue, car mon cœur serait à l'ouvrage, et le vôtre y répugne.

PROSPERO.

Pauvre vermisseau, tu as pris le poison; cette visite en est la preuve.

MIRANDA.

Vous avez l'air fatigué.

FERDINAND.

Non, ma noble maîtresse : que vous soyez près de moi, l'obscurité sera pour moi un brillant matin. Je vous en conjure, et c'est surtout pour le placer dans mes prières, quel est votre nom ?

MIRANDA.

Miranda. O mon père, en le disant, je viens de désobéir à vos ordres.

FERDINAND.

Admirée Miranda ! objet en effet de la plus haute admiration, digne de ce qu'il y a de plus précieux au monde ! j'ai regardé beaucoup de femmes avec la disposition la plus favorable; plus d'une fois la mélodie de leur voix a captivé mon oreille trop prompte à les écouter. Plusieurs femmes m'ont plu par différentes qualités, mais jamais je n'en aimai aucune que toujours quelque défaut ne vînt s'opposer à l'effet de la plus noble grâce et la faire disparaître. Mais vous, si parfaite, si supérieure à toutes, vous êtes créée de ce qu'il y a de meilleur dans chaque créature.

MIRANDA.

Je n'en connais pas une de mon sexe : je ne me rappelle pas un visage de femme, si ce n'est le mien que j'ai vu dans mon miroir. Je n'ai vu non plus de ce que je puis appeler des hommes que vous, mon bon ami, et mon cher père. Je ne sais pas quels sont leurs traits hors de cette île; mais sur ma pudeur, qui est le joyau de ma dot, je ne souhaiterais dans le monde d'autre compagnon que vous, et mon imagination ne peut se peindre d'autre figure que la

vôtre qui pût me plaire. Mais je cause un peu trop imprudemment, et j'oublie en le faisant les leçons de mon père.

FERDINAND.

Je suis prince par ma condition, Miranda : je crois même être roi (je voudrais qu'il n'en fût pas ainsi), et je ne suis pas plus disposé à demeurer esclave sous ce bois, qu'à endurer sur ma bouche les piqûres de la grosse mouche à viande. Écoutez parler mon âme : à l'instant où je vous ai vue, mon cœur a volé à votre service; là réside ce qui m'assujettit, et c'est pour l'amour de vous que je suis ce bûcheron si patient.

MIRANDA.

M'aimez-vous?

FERDINAND.

O ciel et terre, rendez témoignage de cette parole, et si je parle sincèrement, couronnez d'un succès fortuné ce que je déclare; si mes discours sont trompeurs, convertissez en revers tout ce qui m'est réservé de bonheur. Je vous aime, vous estime, vous honore au delà de tout ce qui dans le monde n'est pas vous.

MIRANDA.

Je suis une folle de pleurer de ce qui me donne de la joie.

PROSPERO.

Heureuse rencontre des deux plus rares penchans! Ciel, verse tes faveurs sur l'affection qui naît entre eux.

FERDINAND.

De quoi pleurez-vous?

MIRANDA.

De mon peu de mérite, qui n'ose offrir ce que je désire donner, et bien moins encore accepter ce dont la privation me ferait mourir. Mais c'est un trouble inutile; et plus il cherche à se cacher, plus il se gonfle et devient apparent. Loin de moi, timides artifices; enhardis-moi, franche et sainte innocence : je suis votre femme si vous voulez m'épouser; sinon je mourrai fille et à vous. Vous pouvez me refuser pour votre compagne; mais, que vous le vouliez ou non, je serai votre servante.

FERDINAND.

Ma maîtresse, ma bien-aimée; et moi toujours ainsi à vos pieds.

MIRANDA.

Vous serez donc mon mari?

FERDINAND.

Oui, et d'un cœur aussi joyeux que l'esclave qui épouse la liberté. Voilà ma main.

MIRANDA.

Et voilà la mienne, et dedans est mon cœur. Maintenant adieu, pour une demi-heure.

FERDINAND.

Dites mille! mille!

(Ferdinand et Miranda sortent.)

PROSPERO.

Je ne puis être heureux de ce qui se passe autant qu'eux qui sont surpris du même coup; mais il n'est rien qui pût me donner plus de joie. Je retourne à mon livre, car il faut qu'avant l'heure du souper j'aie

fait encore bien des choses pour l'accomplissement de ceci.

(Il sort.)

SCÈNE II.

(Une autre partie de l'île.)

STEPHANO, TRINCULO, CALIBAN les suit tenant une bouteille.

STEPHANO.

Ne m'en parle plus. Quand la futaille sera à sec, nous boirons de l'eau; pas une goutte auparavant. Ainsi, ferme et à l'abordage! Mon laquais de monstre, bois à ma santé.

TRINCULO.

Son laquais de monstre! la folie de cette île les tient! On dit que l'île n'a en tout que cinq habitans : des cinq nous en voilà trois; si les deux autres ont le cerveau timbré comme nous, l'état chancelle.

STEPHANO.

Bois donc, laquais de monstre, quand je te l'ordonne. Tu as tout-à-fait les yeux dans la tête.

TRINCULO.

Où voudrais-tu qu'il les eût? Ce serait un monstre bien bâti s'il les avait dans la queue.

STEPHANO.

Mon serviteur le monstre a noyé sa langue dans le vin. Pour moi, la mer ne peut me noyer. J'ai nagé trente-cinq lieues nord et sud avant de pou-

voir gagner terre, vrai comme il fait jour. Tu seras mon lieutenant, monstre, ou mon enseigne [12].

TRINCULO.

Votre lieutenant si vous m'en croyez; il n'est pas bon à montrer comme enseigne.

STEPHANO.

Nous ne nous enfuirons pas, monsieur le monstre [13].

TRINCULO.

Vous n'avancerez pas non plus, mais vous demeurerez couchés comme des chiens, sans rien dire ni l'un ni l'autre.

STEPHANO.

Veau de lune, parle une fois en ta vie, si tu es un honnête veau de lune.

CALIBAN.

Comment se porte ta grandeur? Permets-moi de baiser ton pied. — Je ne veux pas le servir lui, il n'est pas brave.

TRINCULO.

Tu mens, le plus ignorant des monstres : je suis dans le cas de colleter un constable. Parle, toi, poisson débauché, a-t-on jamais fait passer pour un poltron un homme qui a bu autant de vin que j'en ai bu aujourd'hui? Iras-tu me faire un monstrueux mensonge, toi qui n'es que la moitié d'un poisson, et la moitié d'un monstre?

CALIBAN.

Là! comme il se moque de moi! Le laisseras-tu dire, mon seigneur?

TRINCULO.

Mon seigneur, dit-il ! — Qu'un monstre puisse être si niais !

CALIBAN

Là ! là ! encore ! Je t'en prie, mords-le à mourir.

STEPHANO.

Trinculo, tâche d'avoir dans ta tête une bonne langue. Si tu t'avisais de te mutiner, le premier arbre..... Ce pauvre monstre est mon sujet, et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte.

CALIBAN.

Je remercie mon noble maître. Te plaît-il d'ouïr encore la prière que je t'ai faite ?

STEPHANO.

Oui dà, j'y consens. A genoux, et répète-la. Je resterai debout, et Trinculo aussi.

(Entre Ariel invisible.)

CALIBAN.

Comme je te l'ai dit tantôt, je suis sujet d'un tyran, d'un sorcier qui par ses fraudes m'a volé cette île.

ARIEL.

Tu mens.

CALIBAN.

Tu mens toi-même, malicieux singe. Je voudrais bien qu'il plût à mon vaillant maître de t'exterminer. Je ne mens point.

STEPHANO.

Trinculo, si vous le troublez encore dans son récit, par cette main, je ferai sauter quelqu'une de vos dents.

TRINCULO.

Quoi ! je n'ai rien dit.

STEPHANO.

Tu peux murmurer tout bas, pas davantage. (*A Caliban.*) Poursuis.

CALIBAN.

Je dis que par sortilége il a pris cette île ; il l'a prise sur moi. S'il plaît à ta grandeur de me venger de lui, car je sais bien que tu es courageux, mais celui-là ne l'est pas.....

STEPHANO.

Cela est très-certain.

CALIBAN.

Tu seras le seigneur de l'île, et moi je te servirai.

STEPHANO.

Mais comment manœuvrer cette affaire? Peux-tu me conduire à l'ennemi ?

CALIBAN.

Oui, oui, monseigneur ; je promets de te le livrer endormi, de manière à ce que tu puisses lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL.

Tu mens, tu ne le peux pas.

CALIBAN.

Quel fou bigarré est-ce là ? Vilain pleutre ! Je conjure ta grandeur de lui donner des coups, et de lui reprendre cette bouteille : quand il ne l'aura plus, il faudra qu'il boive de l'eau de mare, car je ne lui montrerai pas où sont les sources vives.

STEPHANO.

Crois-moi, Trinculo, ne t'expose pas davantage au danger. Interromps encore le monstre d'un seul mot, et je mets ma clémence à la porte, et je fais de toi un hareng sec.

TRINCULO.

Eh quoi! que fais-je? Je n'ai rien fait; je vais m'éloigner de vous.

STEPHANO.

N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL.

Tu mens.

STEPHANO.

Oui? (*Il le bat.*) Prends ceci pour toi. Si cela vous plaît, donnez-moi un démenti une autre fois.

TRINCULO.

Je ne vous ai point donné de démenti. Quoi! avez-vous perdu la raison et l'ouïe aussi? La peste soit de votre bouteille! Voilà ce qu'opèrent l'ivresse et le vin! Le farcin sur votre monstre, et le diable vous serre les doigts!

CALIBAN.

Ha, ha, ha!

STEPHANO.

Maintenant continuez votre histoire. — Je t'en prie, va-t'en plus loin.

CALIBAN.

Bats-le bien. Après quoi je le battrai aussi, moi.

STEPHANO.

Tiens-toi plus loin. — Allons, toi, poursuis.

CALIBAN.

Eh bien, comme je te l'ai dit, c'est sa coutume à lui de dormir dans l'après-midi. Alors tu peux lui faire sauter la cervelle après avoir d'abord saisi ses livres, ou avec une bûche lui briser le crâne, ou l'éventrer avec un pieu, lui couper la gorge avec un couteau. Mais souviens-toi de t'emparer d'abord de ses livres, car sans eux il n'est qu'un sot comme moi et n'a pas un seul esprit à ses ordres : ils le haïssent tous aussi radicalement que moi. Ne brûle que ses livres. Il a de beaux ustensiles, c'est ainsi qu'il les nomme, dont il ornera sa maison quand il en aura une : et surtout, ce qui mérite d'être sérieusement considéré, c'est la beauté de sa fille; lui-même il l'appelle incomparable. Jamais je n'ai vu de femme que ma mère Sycorax et elle; mais elle l'emporte autant sur Sycorax que le plus grand sur le plus petit.

STEPHANO.

Est-ce donc un si beau brin de fille?

CALIBAN.

Oui, mon prince : je te réponds qu'elle convient à ton lit, et qu'elle te produira une belle lignée.

STEPHANO.

Monstre, je tuerai cet homme. Sa fille et moi, nous serons roi et reine. Dieu conserve nos excellences! et Trinculo et toi, vous serez nos vice-rois. Goûtes-tu le projet, Trinculo!

TRINCULO.

Excellent.

STEPHANO.

Donne-moi ta main. Je suis fâché de t'avoir battu;

mais tant que tu vivras, tâche de n'avoir dans ta tête qu'une bonne langue.

CALIBAN.

Dans moins d'une demi-heure il sera endormi : veux-tu l'exterminer alors?

STEPHANO.

Oui, sur mon honneur.

ARIEL.

Je dirai cela à mon maître.

CALIBAN.

Tu me rends gai; je suis plein d'allégresse. Allons, soyons joyeux. Voulez-vous chanter le canon que vous m'avez appris tout à l'heure [14]?

STEPHANO.

Je veux faire raison à ta requête, monstre; oui, toujours raison. Allons, Trinculo, chantons.

(Stephano chante.)

Moquons-nous d'eux; observons-les, observons-les,
Moquons-nous d'eux; la pensée est libre.

CALIBAN.

Ce n'est pas là l'air.

(Ariel joue l'air sur un pipeau et s'accompagne d'un tambourin.

STEPHANO.

Qu'est-ce que c'est que cette répétition?

TRINCULO.

C'est l'air de notre canon joué par la figure de personne [15].

STEPHANO.

Si tu es homme, montre-toi sous ta propre figure; si tu es le diable, prends celle que tu voudras.

TRINCULO.

Oh! pardonnez-moi mes péchés.

STEPHANO.

Qui meurt a payé toutes ses dettes. — Je te défie... merci de nous!

CALIBAN.

As-tu peur?

STEPHANO.

Moi, monstre? Non.

CALIBAN.

N'aie pas peur : l'île est remplie de bruits, de sons et de doux airs qui donnent du plaisir sans jamais nuire. Quelquefois des milliers d'instrumens tintent confusément autour de mes oreilles; quelquefois ce sont des voix telles que, si je m'éveillais alors après un long sommeil, elle me feraient dormir encore; et quelquefois en dormant, il m'a semblé voir les nuées s'ouvrir et me montrer des richesses prêtes à pleuvoir sur moi; en sorte que lorsque je me réveillais, je pleurais d'envie de rêver encore.

STEPHANO.

Cela me fera un beau royaume où j'aurai ma musique pour rien.

CALIBAN.

Quand Propero sera tué.

STEPHANO.

C'est ce qui arrivera tout à l'heure : je n'ai pas oublié ce que tu m'as conté.

TRINCULO.

Le son s'éloigne. Suivons-le, et après faisons notre besogne.

STEPHANO.

Guide-nous, monstre ; nous te suivons. — Je serais bien aise de voir ce tambourineur : il va bien.

TRINCULO.

Viens-tu ? — Je te suivrai, Stephano.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(Une autre partie de l'île.)

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALE, ADRIAN, FRANCISCO et autres.

GONZALE.

Par Notre-Dame, je ne puis aller plus loin, seigneur. Mes vieux os me font mal ; c'est un vrai labyrinthe que nous avons parcouru là par tant de sentiers ou droits ou tortueux. J'en jure votre patience, j'ai besoin de me reposer.

ALONZO.

Mon vieux seigneur, je ne peux te blâmer ; je sens moi-même la lassitude tenir mes esprits dans l'engourdissement. Asseyez-vous et reposez-vous ; et moi je veux laisser ici mon espoir, et ne le pas garder plus long-temps avec moi comme un flatteur. Il est noyé, celui à la découverte duquel nous errons ainsi, et la mer se rit de ces recherches trompées que nous avons faites sur la terre. Soit ; qu'il aille en paix.

ANTONIO, bas à Sébastien.

Je suis bien aise qu'il soit ainsi tout-à-fait sans espérance. — N'allez pas pour un revers renoncer au projet que vous étiez résolu d'exécuter.

SÉBASTIEN.

Nous l'accomplirons à la première occasion favorable.

ANTONIO.

Cette nuit donc; car, épuisés comme ils le sont par cette marche, ils ne voudront ni ne pourront exercer la même vigilance que lorsqu'ils ont leurs forces fraîches.

SÉBASTIEN.

Oui, cette nuit; n'en parlons plus.

(On entend une musique solennelle et singulière. Prospero est invisible dans les airs. Entrent plusieurs fantômes sous des formes bizarres, qui apportent une table servie pour un festin. Ils forment autour de la table une danse mêlée de saluts et de signes engageans, invitant le roi et ceux de sa suite à manger. Ils disparaissent ensuite.)

ALONZO.

Quelle est cette harmonie? mes bons amis, écoutons.

GONZALE.

Une musique d'une douceur merveilleuse.

ALONZO.

Ciel, ne nous livrez qu'à des puissances favorables. Qu'est-ce que c'étaient que ces gens-là ?

SÉBASTIEN.

Des marionnettes vivantes. Maintenant je croirai qu'il existe des licornes, qu'il est dans l'Arabie un arbre servant de trône au phénix, et qu'aujourd'hui encore un phénix y règne.

ANTONIO.

Je crois l'un et l'autre; et, quelque autre chose qu'on refuse de croire, qu'on vienne à moi, je jurerai que cela est vrai. Jamais les voyageurs n'ont menti, quoique dans leur pays les idiots en médisent et les condamnent.

GONZALE.

Voudrait-on me croire si je racontais ceci dans Naples? Si je leur disais que j'ai vu des insulaires ainsi faits; car certainement c'est là le peuple de cette île; et, qu'avec des formes monstrueuses, ils ont, remarquez bien ceci, des mœurs plus douces que vous n'en trouveriez chez beaucoup d'hommes de notre temps, je dirais presque chez aucun?

PROSPERO, à part.

Honnête seigneur, tu as dit le mot; car quelques-uns de vous ici présens êtes pires que des démons.

ALONZO.

Je ne me lasse point de songer à leurs formes étranges, à leurs gestes, à ces sons qui, bien qu'il y manque l'assistance de la parole, expriment pourtant dans leur langage muet d'excellentes choses.

PROSPERO, à part.

Ne louez pas avant le départ.

FRANCISCO.

Ils se sont étrangement évanouis.

SÉBASTIEN.

Qu'importe, puisqu'ils ont laissé les munitions?

car nous avons faim. — Vous plaît-il goûter de ceci?

ALONZO.

Non pas moi.

GONZALE.

En bonne foi, seigneur, vous n'avez rien à craindre. Quand nous étions enfans, qui aurait voulu croire qu'il existât des montagnards portant des fanons comme les taureaux, et ayant à leur cou des masses de chair pendantes; et qu'il y avait des hommes dont la tête était placée au milieu de leur poitrine? Et cependant nous ne voyons pas aujourd'hui d'emprunteur de fonds à cinq pour un [16] qui ne nous rapporte ces faits dûment attestés.

ALONZO.

Je m'approcherai de cette table et je mangerai, dût ce repas être pour moi le dernier. Eh! qu'importe, puisque le meilleur de ma vie est passé? Mon frère, seigneur duc, approchez-vous et faites comme nous.

(Des éclairs et du tonnerre. Ariel, sous la forme d'une harpie, fond sur la table, secoue ses ailes sur les plats, et par un tour subtil le banquet disparaît.)

ARIEL.

Vous êtes trois hommes de crime que la destinée (qui se sert comme instrument de ce bas monde et de tout ce qu'il renferme) a fait vomir par la mer insatiable dans cette île où n'habite point l'homme, parce que vous n'êtes point faits pour vivre parmi les hommes. Je vous ai rendus frénétiques.

(Voyant Alonzo, Sébastien et les autres tirer leurs épées.)

C'est avec un courage de cette espèce que des hommes se pendent et se noient. Insensés que vous

êtes, mes compagnons et moi sommes les ministres du Destin : les élémens dont est forgée la trempe de vos épées peuvent aussi aisément blesser les vents bruyans, ou, par de ridicules estocades, percer à mort l'eau qui se réunit au même instant, que raccourcir un seul brin de mes plumes. Mes compagnons sont invulnérables comme moi ; et, pussiez-vous nous blesser avec vos armes, elles sont maintenant trop pesantes pour vos forces : elles ne se laisseront plus soulever. Mais souvenez-vous, car tel est ici l'objet de mon message, que vous trois vous avez expulsé de son duché de Milan le vertueux Prospero ; que vous l'avez exposé sur la mer (qui depuis vous en a payé le salaire), lui et sa fille innocente. C'est pour cette action odieuse que des destins qui diffèrent, mais n'oublient pas, ont irrité les mers et les rivages, toutes les créatures contre votre repos. Toi, Alonzo, ils t'ont privé de ton fils. Ils vous annoncent par ma voix qu'une destruction prolongée (pire que la mort, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle vient en un seul coup) va vous suivre pas à pas et dans toutes vos actions. Pour vous préserver des vengeances (qui autrement vont éclater sur vos têtes dans cette île désolée), il ne vous reste plus que le remords du cœur, et ensuite une vie sans reproche.

(Ariel s'évanouit dans un coup de tonnerre. Ensuite, au son d'une musique agréable, les fantômes rentrent et dansent en faisant des grimaces moqueuses, et emportent la table.)

PROSPERO, à part à Ariel.

Tu as très-bien joué ce rôle de harpie, mon Ariel : elle avait de la grâce à dévorer. Dans tout ce que tu as dit, tu n'as rien omis de l'instruction

que je t'avais donnée. Mes esprits secondaires ont aussi rendu d'après nature et avec une vérité bizarre leurs différentes espèces de personnages. Mes charmes puissans opèrent, et ces hommes mes ennemis sont enchaînés tous dans le délire. Les voilà en mon pouvoir : je veux les laisser dans ces accès de frénésie, tandis que je vais revoir le jeune Ferdinand qu'ils croient noyé, et sa chère, ma chère bien-aimée.

GONZALE.

Au nom de ce qui est saint, seigneur, pourquoi demeurez-vous ainsi les yeux si étrangement fixes et effrayés ?

ALONZO.

O prodige, prodige d'horreur ! il m'a semblé que les vagues avaient une voix et m'en parlaient. Les vents le chantaient autour de moi; et le tonnerre, ce profond et terrible tuyau d'orgue, prononçait le nom de Prospero, et de sa voix de basse récitait mon injustice. Mon fils est donc dans le limon de la mer ! J'irai le chercher plus avant que jamais n'a pénétré la sonde, et reposer avec lui dans la vase.

(Il sort.)

SÉBASTIEN.

Un seul démon à la fois, et je vaincrai leurs légions.

ANTONIO.

Je serai ton second.

(Ils sortent.)

GONZALE.

Ils sont tous trois désespérés. Leur crime odieux, comme un poison qui ne doit opérer qu'après un long espace de temps, commence à ronger leurs

âmes. Je vous en conjure, vous dont les muscles sont plus souples que les miens, suivez-les rapidement, et sauvez-les des actions où peut les entraîner le désordre de leurs sens.

ADRIAN.

Suivez-nous, je vous prie.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le devant de la grotte de Prospero.)

Entrent PROSPERO, FERDINAND et MIRANDA.

PROSPERO à Ferdinand.

Si je vous ai puni trop sévèrement, tout est réparé par la compensation que je vous offre, car je vous ai donné ici un des fils de ma vie, ou plutôt celle pour qui je vis. Je la remets encore une fois dans tes mains. Toutes mes tyrannies n'étaient que les épreuves où je voulais mettre ton amour, et tu les as merveilleusement soutenues. Ici, à la face du ciel, je ratifie ce don précieux que je t'ai fait. O Ferdinand, ne souris point de moi si je la vante; car tu reconnaîtras qu'elle surpasse toute louange, et la laisse épuisée derrière elle.

FERDINAND.

Je le croirais, un oracle m'eût-il dit le contraire.

PROSPERO.

Reçois-la donc comme un don de ma main, et aussi comme un bien qui t'appartient pour l'avoir

dignement acquis. Mais si tu romps le nœud virginal avant que toutes les saintes cérémonies aient été accomplies dans la plénitude de leurs rites pieux, jamais le ciel ne répandra sur cette union les douces influences capables de la faire prospérer; la haine stérile, le dédain au regard amer, et la discorde, sèmeront votre lit nuptial de tant de ronces rebutantes, que vous le prendrez tous deux en haine. Ainsi, au nom de la lampe d'hymen qui doit vous éclairer, prenez garde à vous.

FERDINAND.

Comme il est vrai que j'espère des jours paisibles, une belle lignée, un longue vie accompagnée d'un amour pareil à celui d'aujourd'hui, l'antre le plus sombre, le lieu le plus propice, les plus fortes suggestions de notre plus mauvais génie, rien ne pourra amollir mon honneur jusqu'à des désirs impurs; rien ne me fera consentir à dépouiller de son vif aiguillon ce jour de la célébration, que je passerai à imaginer que les chevaux du soleil ont pris des javars, ou que la nuit demeure là-bas enchaînée.

PROSPERO.

Noblement parlé. Assieds-toi donc, et converse avec elle, elle est à toi. — Allons, Ariel, mon ingénieux serviteur, mon Ariel.

(Entre Ariel.)

ARIEL.

Que désire mon puissant maître?

PROSPERO.

Toi et les esprits que tu commandes, vous avez

tous dignement rempli votre dernier emploi. J'ai besoin de vous encore pour un autre artifice du même genre. Pars, et amène ici, dans ce lieu, tout ce menu peuple des esprits sur lesquels je t'ai donné pouvoir. Anime-les à de rapides mouvemens, car il faut que j'accorde aux vœux de ce jeune couple le spectacle de quelques-uns des prestiges de mon art. C'est ma promesse, et ils l'attendent de moi.

ARIEL.

Dans l'instant.

PROSPERO.

Oui, dans un clin d'œil.

ARIEL.

Vous n'aurez pas dit *va et reviens*, et respiré deux fois et crié *allons, allons*, que chacun accourant à pas légers sur la pointe du pied, sera devant vous avec sa moue et ses grimaces. M'aimez-vous, mon maître? non?

PROSPERO.

Tendrement, mon joli Ariel. N'approche pas que tu ne m'entendes appeler.

ARIEL.

Oui, je comprends.

(Il sort.)

PROSPERO, à Ferdinand.

Songe à tenir ta parole; ne donne pas trop de liberté à tes caresses : lorsque le sang est enflammé, les sermens les plus forts ne sont plus que de la paille. Sois plus retenu, ou autrement bonsoir à votre promesse.

FERDINAND.

Je la garantis, seigneur. Le froid virginal de la

blanche neige qui repose sur mon cœur amortit l'ardeur de mes sens [17].

PROSPERO.

Bien. (*A Ariel.*) Allons, mon Ariel, viens maintenant; amène un supplément plutôt que de manquer d'un seul esprit. Parais ici, et d'un ton animé.... (*A Ferdinand.*) Point de langue; tout yeux; du silence.

(Une musique douce.)

MASQUE [18].

Entre IRIS.

Cérès, bienfaisante déesse, laisse tes riches bandes de froment, de seigle, d'orge, de vesce, d'avoine et de pois; tes montagnes herbues où vivent les broutantes brebis, et tes prairies aplaties où elles sont tenues à couvert sous le chaume; tes rivages bordés de pivoine et de lis qu'avril, gonflé d'humidité, embellit à ta voix, pour former de chastes couronnes à tes froides nymphes; et tes berceaux de jonc qu'aime le jeune homme renvoyé, délaissé par la jeune fille qu'il aime; et tes vignobles ceints de palissades; et tes grèves stériles hérissées de rocs où tu vas respirer le frais : la reine du firmament, dont je suis l'humide arc-en-ciel et la messagère, te le demande, et te prie de venir ici sur ce gazon partager les jeux de sa souveraine grandeur; ses paons volent à tire d'ailes : approche, riche Cérès, pour la recevoir.

Entre CÉRÈS.

Salut, messagère vêtue de diverses couleurs, toi qui ne désobéis jamais à l'épouse de Jupiter; toi qui de tes ailes de safran verses sur mes fleurs des ro-

sées de miel et les pluies rafraîchissantes, et qui des deux bouts de ton arc bleu couronnes mes espaces bocageux et mes plaines sans arbrisseaux : pourquoi ta reine m'appelle-t-elle ici sur la verdure de cette herbe menue ?

IRIS.

Pour célébrer une alliance d'amour sincère, et pour doter généreusement ces bienheureux amans.

CÉRÈS.

Dis-moi, arc des cieux, sais-tu si Vénus ou son fils accompagnent la reine? Du jour qu'ils tramèrent le complot qui livra ma fille au ténébreux Pluton, j'ai fait serment d'éviter la scandaleuse société et de la mère et de son aveugle fils.

IRIS.

Ne crains point sa présence ici. Je viens de rencontrer sa divinité fendant les nues vers Paphos, et son fils avec elle traîné par ses colombes. Ils croyaient avoir jeté quelque charme lascif sur cet homme et cette jeune fille, qui ont fait serment qu'aucun des mystères du lit nuptial ne serait accompli avant que l'hymen n'ait allumé son flambeau. Mais ils le pensaient en vain : l'amoureuse concubine de Mars s'en est retournée; son fils, au cerveau plein de malice, a brisé ses flèches; il jure de n'en plus lancer, et désormais, jouant avec les passereaux, de n'être plus qu'un enfant.

CÉRÈS.

La plus majestueuse des reines, l'auguste Junon s'avance : je la reconnais à sa démarche.

(Entre Junon.)

JUNON.

Comment se porte ma bienfaisante sœur? Venez avec moi bénir ce couple, afin que leur vie soit prospère, et qu'ils se voient honorés dans leurs enfans.

(Elle chante.)

Honneur, richesses, bénédictions du mariage;
Longue continuation et accroissement de bonheur;
Joie de toutes les heures soit et demeure sur vous.
Junon chante sur vous sa bénédiction.

CÉRÈS.

Accroissement de terre, abondance de toutes parts;
Que vos moissons remplissent vos greniers inépuisables;
Granges et greniers toujours remplis;
Vignes se grossissant de grappes pressées;
Plantes courbées sous leurs doux fardeaux;
Que le printemps revienne pour vous au plus tard
A la fin de la récolte.
La disette et le besoin s'écarteront de vous.
Telle est sur vous la bénédiction de Cérès.

FERDINAND.

Voilà la vision la plus majestueuse, les chants les plus harmonieux!.... Puis-je oser croire que ce soient là des esprits?

PROSPERO.

Ce sont des esprits que par mon art j'ai appelé des lieux où ils sont retenus, pour exécuter ces jeux de mon imagination.

FERDINAND.

O que je vive toujours ici! Un père, une épouse, si rares, si merveilleux, font de ce lieu un paradis.

(Junon et Cérès se parlent bas, et envoient Iris faire un message.)

PROSPERO.

Silence, mon fils : Junon et Cérès s'entretiennent sérieusement tout bas. Il reste quelqu'autre chose à faire. Chut, pas une syllabe, ou notre charme est rompu.

IRIS.

Vous qu'on appelle naïades, nymphes des serpentans ruisseaux, avec vos couronnes de jonc et vos regards toujours innocens, quittez l'onde ridée de vos canaux, et venez sur ce gazon vert obéir au signal qui vous appelle : Junon l'ordonne. Hâtez-vous, nymphes chastes; aidez-nous à célébrer une alliance d'amour fidèle : ne vous faites pas attendre.

(Entrent des nymphes.)

Et vous, moissonneurs armés de faucilles, brûlés du soleil et fatigués d'août, venez ici de vos sillons, et livrez-vous à la joie. Chômez ce jour de fête; couvrez-vous de vos chapeaux de paille de seigle, et que chacun de vous se joigne à l'une de ces fraîches nymphes dans une danse rustique.

(Entrent des moissonneurs dans le costume de leur état : ils se joignent aux nymphes et forment une danse gracieuse vers la fin de laquelle Prospero tressaille tout à coup et prononce les mots suivans; après quoi les esprits disparaissent lentement avec un bruit étrange, sourd et confus.)

PROSPERO.

J'avais oublié l'odieuse conspiration de cette brute de Caliban et de ses associés contre mes jours : l'instant où ils doivent exécuter leur complot est presque arrivé. (*Aux esprits.*) Fort bien.... Éloignez-vous. Rien de plus.

FERDINAND.

Voilà qui est étrange! Votre père est saisi de quelque passion qui travaille violemment son âme.

MIRANDA.

Jamais jusqu'à ce jour je ne l'ai vu troublé d'une si violente colère.

PROSPERO.

Vous avez l'air ému, mon fils, comme si vous étiez rempli d'effroi. Soyez tranquille; maintenant voilà nos divertissemens finis : nos acteurs, comme je vous l'ai dit d'avance, étaient tous des esprits; ils se sont fondus en air, en un air subtil; et semblables à l'édifice sans base de cette vision, se dissoudront aussi les tours qui se couronnent de nues, les palais somptueux, les temples solennels, notre vaste globe, oui, notre globe lui-même, et tout ce qu'il reçoit de la succession des temps; et comme s'est évanoui cet appareil mensonger, ils se dissoudront, sans qu'à la place où ils existaient on voie seulement s'enfuir et se disperser quelque confus amas de quelques nuages [19]. Nous sommes faits de la vaine substance dont se forment les songes, et notre chétive vie est environnée d'un sommeil. — Seigneur, j'éprouve quelque chagrin : supportez ma faiblesse; ma vieille tête est troublée; ne vous tourmentez point de mon infirmité. Veuillez rentrer dans ma caverne et vous y reposer. Je vais faire un tour ou deux pour calmer mon esprit agité.

FERDINAND et Miranda.

Nous vous souhaitons la paix.

PROPERO à Ariel.

Arrive avec ma pensée. — (*A Ferdinand et Miranda.*) Je vous remercie. — Viens, Ariel.

ARIEL.

Je suis uni à tes pensées. Que désires-tu ?

PROSPERO.

Esprit, il faut nous préparer à faire face à Caliban.

ARIEL.

Oui, mon maître. Lorsque je fis paraître Cérès, j'avais eu l'idée de t'en parler; mais j'ai craint d'éveiller ta colère.

PROSPERO.

Redis-moi où tu as laissé ces misérables.

ARIEL.

Je vous l'ai dit, seigneur : ils étaient enflammés de boisson, si remplis de bravoure qu'ils châtiaient l'air de ce qu'il leur soufflait dans le visage, et frappaient la terre pour avoir baisé leurs pieds; mais toujours suivant leur projet. Alors j'ai battu mon tambour : à ce bruit, comme des poulains indomptés, ils ont dressé les oreilles, porté en avant leurs paupières, et levé le nez du côté où ils flairaient la musique. J'ai tellement charmé leurs oreilles, que, comme des veaux, appelés par le mugissement de la vache, ils ont suivi mes sons au travers des ronces dentées, des bruyères, des buissons hérissés, des épines qui pénétraient la peau mince du devant de leurs jambes. A la fin, je les ai laissés dans l'étang boueux et verdâtre qui est au delà de ta grotte, s'agitant de tout le corps pour retirer leurs pieds enfoncés dans la fange noire et puante du lac.

PROSPERO.

Tu as très-bien fait, mon oiseau. Garde encore ta

forme invisible. Va, apporte ici tout ce qu'il y a d'oripeau dans ma demeure : c'est l'appât où je prendrai ces voleurs.

ARIEL.

J'y vais, j'y vais.

(Il sort.)

PROSPERO.

Un démon, un démon incarné dont la nature ne peut jamais offrir aucune prise à l'éducation; sur qui j'ai perdu, entièrement perdu toutes les peines que je me suis données par humanité ! et comme son corps devient plus difforme avec les années, son âme se gangrène encore..... Je veux qu'ils souffrent tous jusqu'à en rugir.

(Rentre Ariel chargé d'habillemens brillans et autres choses du même genre.)

Viens, range-les sur cette corde.

(Prospero et Ariel demeurent invisibles.)

(Entrent Caliban, Stephano et Trinculo tout mouillés.)

CALIBAN.

Je t'en prie, va d'un pas si doux, que la taupe aveugle ne puisse ouïr ton pied poser. Nous voilà tout près de sa caverne.

STEPHANO.

Hé bien, monstre, votre lutin, que vous disiez un lutin sans malice, ne nous a guère mieux traités que le Follet des champs [20].

TRINCULO.

Monstre, je sens partout le pissat de cheval, ce dont mon nez est en grande indignation.

STEPHANO.

Le mien aussi, entendez-vous, monstre ? Si j'allais prendre de l'humeur contre vous, voyez-vous.....

TRINCULO.

Tu serais un monstre perdu.

CALIBAN.

Mon bon prince, conserve-moi toujours tes bonnes grâces. Aie patience, car le butin auquel je te conduis recouvrira bien cette mésaventure : ainsi, parle tout bas. Tout est coi ici, comme s'il était encore minuit.

TRINCULO.

Oui, mais avoir perdu nos bouteilles dans la mare!

STEPAHNO.

Il n'y a pas à cela seulement de la honte, du déshonneur, monstre, mais une perte immense.

TRINCULO.

Cela m'est encore plus sensible que l'eau qui me mouille. — C'est cependant votre lutin sans malice, monstre.....

STEPHANO.

Je veux aller rechercher ma bouteille, dussé-je, pour ma peine, en avoir jusque par-dessus les oreilles.

CALIBAN.

Je t'en prie, mon prince, ne souffle pas. — Vois-tu bien? voici la bouche de la caverne : point de bruit; entre dedans. Fais-nous ce bon méfait qui pour toujours te met, toi, en possession de cette île; et moi ton Caliban à tes pieds, pour les lécher éternellement.

STEPHANO.

Donne-moi ta main. Je commence à avoir des idées sanguinaires.

TRINCULO.

O roi Stephano [21]! ô mon gentilhomme! ô digne Stephano! regarde; vois quelle garde-robe voilà ici pour toi.

CALIBAN.

Laisse tout cela, imbécile; ce n'est que de la drogue.

TRINCULO.

Oh, oh, monstre, nous nous connaissons en friperie. — O roi Stephano!

STEPHANO.

Lâche cette robe, Trinculo. Par ma main! je prétends avoir cette robe.

TRINCULO.

Ta grandeur l'aura.

CALIBAN.

Que l'hydropisie étouffe cet imbécile! A quoi pensez-vous de vous amuser à ce bagage? Avançons, et faisons le meurtre d'abord. S'il se réveille, depuis la plante des pieds jusqu'au crâne, notre peau ne sera plus que pincemens; oh! il nous accoutrera d'une étrange manière!

STEPHANO.

Paix, monstre. — Madame la corde, ce pourpoint n'est-il pas pour moi? — Voilà le pourpoint hors de ligne. — A présent, pourpoint, vous êtes sous la ligne; vous courez risque de perdre vos crins et de devenir un faucon chauve [22].

TRINCULO.

Faites, faites. N'en déplaise à votre grandeur, nous volons à la ligne et au cordeau.

STEPHANO.

Je te remercie de ce bon mot. Tiens, voilà un habit pour la peine. Tant que je serai roi de ce pays, l'esprit n'ira point sans récompense. « Voler à la ligne et au cordeau ! » c'est un excellent trait d'estoc. Tiens, encore un habit pour la peine.

TRINCULO.

Allons, monstre, un peu de glu à vos doigts, et puis emportez-nous le reste.

CALIBAN.

Je ne veux rien de tout cela. Nous perdrons là notre temps, et nous serons changés en oies de mer[23], ou en singes qui auront de vilaines faces renfrognées.

STEPHANO.

Monstre, étendez vos doigts. Aidez-nous à transporter tout cela à l'endroit où j'ai mis mon tonneau de vin, ou je vous chasse de mon royaume. Vite, emportez ceci.

TRINCULO.

Et ceci.

STEPHANO.

Oui, et ceci encore.

(On entend un bruit de chasseurs. Divers esprits accourent sous la forme de chiens de chasse, et poursuivent dans tous les sens Stephano, Trinculo et Caliban. Prospero et Ariel animent la meute.)

PROSPERO.

Ho, *la Montagne* ! oh !

ARIEL.

Argent, ici la voie, *Argent !*

PROSPERO.

Furie, *Furie*, là ! *Tyran*, là ! — Écoute, écoute.

(*Caliban, Trinculo et Stephano sont pourchassés hors de la scène.*) Va, ordonne à mes lutins de briser leurs jointures par d'âpres convulsions ; que leurs nerfs se retirent dans des crampes racornies ; qu'ils soient pincés jusqu'à en être couverts de plus de taches qu'il n'y en a sur la peau du léopard ou du chat de montagne.

ARIEL.

Écoute comme ils beuglent.

PROSPERO.

Qu'il leur soit fait une chasse vigoureuse. A l'heure qu'il est, tous mes ennemis sont à ma merci. Dans peu tous mes travaux vont finir ; et toi, tu vas retrouver toute la liberté des airs.

(Ils sortent)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le devant de la grotte de Prospero.)

Entrent PROSPERO vêtu de sa robe magique, et ARIEL.

PROSPERO.

Enfin toutes les parties de mon projet se réunissent; mes opérations n'ont failli sur aucun point. Mes esprits m'obéissent; et le Temps marche tête levée, chargé de ce qu'il apporte..... Où en est le jour?

ARIEL.

Près de la sixième heure, de l'heure où vous avez dit, mon maître, que notre travail devait finir.

PROSPERO.

Je l'ai annoncé au moment où j'ai soulevé la tempête. Dis-moi, mon génie, en quel état est le roi et toute sa suite.

ARIEL.

Renfermés ensemble, et précisément dans l'état où vous me les avez remis, seigneur. Toujours prisonniers comme vous les avez laissés dans le bocage de citronniers qui abrite votre grotte, ils ne peuvent

faire un pas que vous ne les ayez déliés. Le roi, son frère et le vôtre, sont encore tous les trois dans l'égarement; et le reste, comblé de douleur et d'effroi, gémit sur eux; mais plus que tous les autres celui que je vous ai entendu nommer le bon vieux seigneur Gonzale : ses larmes descendent le long de sa barbe, comme les gouttes de la pluie d'hiver coulent de la tige creuse des roseaux. Vos charmes les travaillent avec tant de violence, que, si vous les voyiez maintenant, votre âme en serait attendrie.

PROSPERO.

Le penses-tu ainsi, esprit?

ARIEL,

La mienne le serait, seigneur, si j'étais un homme.

PROSPERO.

La mienne aussi s'attendrira. Comment, toi qui n'es formé que d'air, tu auras reçu une impression, un sentiment de leurs peines; et moi, créature de leur espèce, qui ressens aussi vivement qu'eux et les passions et les douleurs, je n'en serais pas plus tendrement ému que toi! Quoique par de hautes injures ils m'aient blessé dans le vif, je me range contre ma colère, du parti de ma raison plus noble qu'elle; il y a plus de gloire à la vertu qu'à la vengeance. Qu'ils se repentent, et le dernier effort de mes projets n'ira pas au delà les affliger d'un seul regard. Va les élargir, Ariel. Je veux délier mes charmes, rétablir leurs facultés, et il vont être rendus à eux-mêmes.

ARIEL.

Je vais les amener, seigneur.

(Ariel sort.)

PROSPERO.

Vous, fées des collines et des ruisseaux, des lacs tranquilles et des bocages; et vous qui, sur les sables où votre pied ne laisse point d'empreinte, poursuivez Neptune lorsqu'il retire ses flots, et fuyez devant lui à son retour; vous, petites figures, qui tracez au clair de la lune ces ronds [24] d'herbe amère que la brebis refuse de brouter; et vous dont le passe-temps est de faire naître à minuit les mousserons, et que réjouit le son solennel du couvre-feu; secondé par vous, j'ai pu, quelque faible que soit votre empire, obscurcir le soleil dans la splendeur de son midi, appeler les vents mutins, et soulever entre les vertes mers et la voûte azurée des cieux une guerre mugissante; le tonnerre aux éclats terribles a reçu de moi des feux; j'ai brisé le chêne orgueilleux de Jupiter avec le trait de sa foudre; par moi le promontoire a tremblé sur ses massifs fondemens; le pin et le cèdre, saisis par leurs tronçons, ont été arrachés de la terre; à mon ordre, les tombeaux ont réveillé leurs hôtes endormis, se sont ouverts et les ont laissés fuir, tant mon art a de puissance! Mais j'abjure ici cette sauvage magie; et quand je vous aurai demandé, comme je le fais en ce moment, quelques airs d'une musique céleste pour produire sur leurs sens l'effet que je médite et que doit accomplir ce prodige aérien, aussitôt je brise ma baguette; je l'ensevelis à plusieurs toises dans la

terre, et plus avant que n'est jamais descendue la sonde, je noierai sous les eaux mon livre magique.

(A l'instant une musique auguste commence.)

(Entre Ariel. Après lui s'avance Alonzo, faisant des gestes frénétiques; Gonzale l'accompagne. Viennent ensuite Sébastien et Antonio dans le même état, accompagnés d'Adrian et de Francisco. Tous entrent dans le cercle tracé par Prospero. Ils y restent sous le charme.)

PROSPERO, les observant.

Qu'une musique solennelle, que les sons les plus propres à calmer une imagination en désordre guérissent ton cerveau, maintenant inutile et bouillonnant au dedans de ton crâne. Demeurez là, car un charme vous enchaîne. — Pieux Gonzale, homme honorable, mes yeux, touchés de sympathie à la seule vue des tiens, laissent couler des larmes compagnes de tes larmes. — Le charme se dissout par degrés; et comme on voit l'aurore s'insinuer aux lieux où règne la nuit, et séparer doucement ses ténèbres, de même leur intelligence chasse en s'élevant les vapeurs imbéciles qui enveloppaient les clartés de leur raison. O mon vertueux Gonzale, mon véritable sauveur, sujet loyal du prince que tu sers, je veux dans ma patrie payer tes bienfaits en paroles et en actions. — Toi, Alonzo, tu nous as traités bien cruellement ma fille et moi. Ton frère t'excita à cette action; elle te ronge maintenant, Sébastien. — Vous, mon sang, vous formé de la même chair que moi, mon frère, qui, vous laissant séduire à l'ambition, avez chassé le remords et la nature; vous qui avec Sébastien (dont les déchiremens intérieurs redoublent pour ce crime) vouliez ici assassiner votre roi; tout dénaturé que vous êtes, je vous par-

donne. — Déjà reflue et grossit le cours leur entendement; il s'approche et va remplir les canaux de la raison, maintenant encore encombrés d'un limon impur. Jusqu'ici aucun d'eux ne m'envisage ou ne pourrait me reconnaître.—Ariel, va me chercher dans ma grotte mon chaperon et mon épée : je veux quitter ces vêtemens, et me montrer à eux tel que je fus quelquefois lorsque je régnais à Milan. Vite, esprit; avant bien peu de temps tu vas être libre.

ARIEL chante, en aidant Prospero à s'habiller.

Je suce la fleur que suce l'abeille;
J'habite le calice d'une primevère;
Et là je me repose quand les hiboux crient.
Monté sur le dos de la chauve-souris, je vole
Gaiement après l'été.
Gaiement, gaiement, je vivrai désormais
Sous la fleur qui pend à la branche.

PROSPERO.

Oui, mon délicat Ariel, il en sera ainsi. Je sentirai que tu me manques; mais tu n'en auras pas moins ta liberté. Allons, allons, allons; vite au vaisseau du roi, invisible comme tu l'es : tu trouveras les matelots endormis sous les écoutilles. Réveille le maître et le bosseman; force-les à te suivre en ce lieu. Dans l'instant, je t'en prie.

ARIEL.

Je bois l'air devant moi, et reviens avant que votre artère ait battu deux fois.

(Il sort.)

GONZALE.

Tout ce qui trouble, étonne, tourmente, con-

fond, habite en ce lieu. Oh! daigne quelque pouvoir céleste nous guider hors de cette île redoutable!

PROSPERO.

Seigneur roi, reconnais le duc outragé de Milan, Prospero. Pour te mieux convaincre que c'est un prince vivant qui te parle, je te presse dans mes bras, et je te salue cordialement toi et ceux qui t'accompagnent comme les bienvenus.

ALONZO.

Es-tu Prospero? ne l'es-tu pas? N'es-tu qu'un vain enchantement dont je doive être abusé comme je l'ai été tout à l'heure? Je n'en sais rien. Ton pouls bat comme celui d'un corps de chair et de sang; et depuis que je te vois, je sens s'adoucir l'affliction de mon esprit, qui, je le crains, a été accompagnée de démence. — Tout cela (si tout cela existe réellement) doit nous faire aspirer après d'étranges récits. Je te remets ton duché et te conjure de me pardonner mes injustices. Mais comment Prospero pourrait-il être vivant et se trouver ici?

PROSPERO, à Gonzale.

D'abord, généreux ami, permets que j'embrasse ta vieillesse, que tu as honorée au delà de toute mesure et de toute limite.

GONZALE.

Je ne saurais jurer que cela soit ou ne soit pas réel.

PROSPERO.

Vous vous ressentez encore de quelques-unes des illusions que présente cette île; elles ne vous per-

mettent plus de croire même aux choses certaines. Soyez tous les bienvenus, mes amis. Mais vous (*A part, à Antonio et Sébastien*), digne paire de seigneurs, si j'en avais l'envie, je pourrais ici recueillir pour vous de sa majesté quelques regards irrités, et démasquer en vous deux traîtres. En ce moment je ne veux point faire de mauvais rapports.

SÉBASTIEN, à part.

Le démon parle par sa voix.

PROSPERO.

Non. — Pour toi, le plus pervers des hommes, que je ne pourrais, sans souiller ma bouche, nommer mon frère, je te pardonne tes plus noirs attentats; je te les pardonne tous, mais je te redemande mon duché, qu'aujourd'hui, je le sais bien, tu es forcé de me rendre.

ALONZO.

Si tu es en effet Prospero, raconte-nous quels événemens ont sauvé tes jours. Dis-nous comment tu nous rencontres ici, nous qui depuis trois heures à peine avons fait naufrage sur ces bords où j'ai perdu (quel trait aigu porte avec lui ce souvenir!) où j'ai perdu mon cher fils Ferdinand.

PROSPERO.

J'en suis affligé, seigneur.

ALONZO.

Irréparable est ma perte, et la patience me dit qu'il est au delà de son pouvoir de m'en guérir.

PROSPERO.

Je croirais plutôt que vous n'avez pas réclamé son

assistance. Pour une perte semblable, sa douce faveur m'accorde ses tout-puissans secours, et je repose satisfait.

ALONZO.

Vous! une perte semblable?

PROSPERO.

Aussi grande pour moi, aussi récente; et pour supporter la perte d'un bien si cher, je n'ai autour de moi que des consolations bien plus faibles que celles que vous pouvez appeler à votre aide. J'ai perdu ma fille.

ALONZO.

Une fille! vous? O ciel! que ne sont-ils tous deux vivans dans Naples! que n'y sont-ils roi et reine! Pour qu'ils y fussent, je demanderais à être enseveli dans la bourbe de ce lit fangeux où est étendu mon fils! Quand avez-vous perdu votre fille?

PROSPERO.

Dans cette dernière tempête. — Ma rencontre ici, je le vois, a frappé ces seigneurs d'un tel étonnement, qu'ils en dévorent leur raison, croient à peine que leurs yeux les servent fidèlement, et que leurs paroles soient les sons naturels de leur voix. Mais, par quelques secousses que vous ayez été jetés hors de vos sens, tenez pour certain que je suis ce Prospero, ce même duc que la violence arracha de Milan, et qu'une étrange destinée a fait débarquer ici pour être le souverain de cette île où vous avez trouvé le naufrage.— Mais n'allons pas plus loin pour le moment : c'est une chronique à faire jour par jour, non un récit qui puisse figurer à un déjeuner, ou convenir à

cette première entrevue. Vous êtes le bienvenu, seigneur. Cette grotte est ma cour : là j'ai peu de suivans; et de sujets au dehors, aucun. Je vous prie, jetez les yeux dans cet intérieur : puisque vous m'avez rendu mon duché, je veux m'acquitter envers vous par quelque chose d'aussi précieux; du moins je veux vous faire voir une merveille dont vous serez aussi satisfait que je peux l'être de mon duché.

(La grotte s'ouvre, et l'on voit dans le fond Ferdinand et Miranda assis et jouant ensemble aux échecs.)

MIRANDA.

Mon doux seigneur, vous me trichez.

FERDINAND.

Non, mon très-cher amour; je ne le voudrais pas pour le monde entier.

MIRANDA.

Vraiment, quand il ne s'agirait que d'une vingtaine de royaumes, vous pourriez me faire de mauvaises chicanes, que je dirais encore que votre jeu est bon.

ALONZO.

Si c'est là une vision de cette île, il me faudra perdre deux fois un fils chéri.

SÉBASTIEN.

Voici le plus grand des miracles !

FERDINAND.

Si les mers menacent, elles font grâce aussi. Je les ai maudites sans sujet.

(Il se met à genoux devant son père.)

ALONZO.

Maintenant, que toutes les bénédictions d'un père rempli de joie t'environnent de toutes parts! Lève-toi; dis, comment es-tu venu ici?

MIRANDA.

O merveille! combien d'excellentes créatures sont ici et là encore! Que le genre humain est beau! O glorieux nouveau monde, qui contiens de pareils habitans!

PROSPERO.

Il est nouveau pour toi.

ALONZO.

Quelle est cette jeune fille avec qui tu étais au jeu? Votre plus ancienne connaissance ne peut dater de trois heures. Est elle la déesse qui nous a séparés, et qui nous réunit ainsi?

FERDINAND.

C'est une mortelle; mais grâces à l'immortelle providence, elle est à moi : j'en ai fait choix dans un temps où je ne pouvais consulter mon père, où je ne croyais plus que j'eusse encore un père. Elle est la fille de ce fameux duc de Milan, dont le renom a si souvent frappé mes oreilles, mais que je n'avais jamais vu jusqu'à ce jour. C'est de lui que j'ai reçu une seconde vie, et cette jeune dame me donne en lui un second père.

ALONZO.

Je suis le sien. Mais, oh de quel œil verra-t-on qu'il me faille demander pardon à mon enfant!

PROSPERO.

Arrêtez, seigneur : ne chargeons point notre mémoire du poids d'un mal qui nous a quittés.

GONZALE.

Je pleurais au fond de mon âme, sans quoi j'aurais déjà parlé. Abaissez vos regards, ô Dieux, et faites descendre sur ce couple une couronne de bénédiction; car vous seuls avez tracé la route qui nous a conduits ici.

ALONZO.

Je te dis *amen*, Gonzale.

GONZALE.

Le duc de Milan fut donc chassé de Milan pour que sa race un jour donnât des rois à Naples. Oh! réjouissez-vous d'une joie plus qu'ordinaire; que ceci soit inscrit en or sur des colonnes impérissables. Dans le même voyage, Claribel a trouvé un époux à Tunis, Ferdinand son frère une épouse sur une terre où il était perdu, et Prospero son duché dans une île misérable; et nous tous sommes rendus à nous-mêmes, après avoir cessé de nous appartenir.

ALONZO, à Ferdinand et à Miranda.

Donnez-moi vos mains. Que les chagrins, que la tristesse étreignent à jamais le cœur qui ne bénit pas votre union!

GONZALE.

Ainsi soit-il. *Amen.*

(Ariel reparaît avec le maître et le bosseman qui le suivent ébahis.)

GONZALE.

Seigneur, seigneur, voyez, voyez : voici encore des nôtres. Je l'avais prédit, que tant qu'il y aurait un gibet sur la terre, ce gaillard-là ne serait pas noyé. — Eh bien, bouche à blasphème, dont les imprécations chassent de ton bord la miséricorde

du ciel, quoi! pas un jurement sur le rivage! n'as-tu donc plus de langue à terre! Quelles nouvelles?

LE BOSSEMAN.

La meilleure de toutes, c'est que nous retrouvons ici notre roi et sa compagnie. Voici la seconde : notre navire, que, tout ouvert, il y a trois sables, nous avions tenu pour perdu, est radoubé, debout, et aussi lestement gréé que lorsque nous avons mis à la mer pour la première fois.

ARIEL, à part.

Maître, tout cet ouvrage, je l'ai fait depuis que tu ne m'as vu.

PROSPERO, à part.

Mon gentil esprit!

ALONZO.

Ce ne sont point là des événemens naturels : l'extraordinaire va croissant et s'ajoutant à l'extraordinaire. Encore, dites, comment êtes-vous venus ici?

LE BOSSEMAN.

Si je croyais être bien éveillé, seigneur, je tâcherais de vous le dire. Nous étions endormis-morts, et (comment? nous n'en savons rien) tous jetés sous les écoutilles. Là, il n'y a qu'un moment, des sons étranges et divers, des rugissemens, des cris, des hurlemens, des cliquetis de chaînes qui s'entrechoquaient, et beaucoup d'autres bruits tous horribles, nous ont réveillés. Nous ne faisons qu'un saut hors delà, et nous revoyons dans son assiette [25] et remis à neuf notre royal, notre bon et brave navire : notre maître bondit de joie en le regardant. En un clin d'œil, pas davantage s'il vous plaît, nous avons

été séparés des autres, et, encore tout assoupis, amenés ici comme dans un songe.

ARIEL, à part.

Ai-je bien fait mon devoir ?

PROSPERO, à part.

A ravir ! La diligence en personne ! Tu vas être libre.

ALONZO.

Voilà le plus surprenant dédale où jamais aient erré les hommes ! Il y a dans tout ceci quelque chose au delà de ce qu'a jamais opéré la nature. Il faut qu'un oracle nous instruise de ce que nous en devons penser.

PROSPERO.

Seigneur, mon suzerain, ne fatiguez point votre esprit à agiter en lui-même la singularité de ces événemens : nous choisirons, et dans peu, un instant de loisir où je vous donnerai à vous seul (et vous le trouverez raisonnable) l'explication de tout ce qui est arrivé ici ; jusque-là soyez tranquille, et croyez que tout est bien. — Approche, esprit ; délivre Caliban et ses compagnons ; dénoue le charme. — (*Ariel sort.*) Eh bien, comment se trouve mon gracieux seigneur ? Il vous manque encore de votre suite quelques malotrus que vous oubliez.

(Rentre Ariel, chassant devant lui Caliban, Stephano et Trinculo, vêtus des habits qu'ils ont volés.)

STEPHANO.

Que chacun s'évertue pour le bien de tous les autres, et que personne ne s'inquiète de soi, car tout

n'est que hasard dans la vie. — *Coraggio!* monstre querelleur, *coraggio!*

TRINCULO, à la vue du roi.

Si ces deux espions que je porte en tête ne me trompent pas, voilà une bienheureuse apparition!

CALIBAN.

O Sétébos, que voilà des esprits de bonne mine! que mon maître est beau! j'ai bien peur qu'il ne me châtie.

SÉBASTIEN.

Ah, ah! qu'est-ce que c'est que ces animaux-là, seigneur Antonio? les aurait-on pour de l'argent!

ANTONIO.

Probablement: l'un d'eux est un vrai poisson, et sans doute à vendre.

PROSPERO.

Seigneurs, considérez seulement ce que vous indique l'aspect de ces hommes, et décidez s'ils sont honnêtes gens. Cet esclave difforme eut pour mère une sorcière, et si puissante [26] qu'elle pouvait tenir tête à la lune, enfler ou abaisser les marées, et agir en son nom sans emprunter son pouvoir. Tous les trois m'ont volé : ce demi-démon, car c'est un démon bâtard, avait fait avec les deux autres le complot de m'ôter la vie. Des trois en voilà deux que vous devez connaître et réclamer. Quant à ce fruit de ténèbres, je déclare qu'il m'appartient.

CALIBAN.

Je serai pincé à mourir.

ALONZO.

N'est-ce pas là Stephano, mon ivrogne de sommelier?

SÉBASTIEN.

Il est encore ivre. Où a-t-il eu du vin?

ALONZO.

Et Trinculo est aussi branlant et tout-à-fait mûr. Où ont-ils trouvé le grand élixir qui les a ainsi dorés [27]? Comment donc t'es-tu accommodé de cette sorte [28]?

TRINCULO.

J'ai été accommodé dans une telle saumure depuis que je ne vous ai vu, que je crains bien qu'elle ne sorte plus de mes os. Je n'aurai plus peur des mouches.

SÉBASTIEN.

Comment, qu'as-tu donc, Stephano?

STEPHANO.

Oh! ne me touchez pas : je ne suis plus Stephano; Stephano n'est plus que crampes.

PROSPERO.

Monsieur le drôle, vous vouliez être le roi de cette île.

STEPHANO.

J'aurais donc été un cancre de roi.

ALONZO, montrant Caliban.

Voilà l'objet le plus étrange que mes yeux aient jamais vu.

PROSPERO.

Il est aussi monstrueux dans ses mœurs qu'il l'est dans sa forme. — Entrez dans la grotte, misérable.

Prenez avec vous vos compagnons : si vous avez envie d'obtenir mon pardon, décorez-la soigneusement.

CALIBAN.

Vraiment je n'y manquerai pas : je deviendrai sage, et je tâcherai d'obtenir ma grâce. Trois fois double âne que j'étais de prendre cet ivrogne pour un dieu, et d'adorer un si sot imbécile!

PROSPERO.

Fais ce que je te dis; va-t'en.

ALONZO.

Hors d'ici. Allez remettre tout cet équipage où vous l'avez trouvé.

SÉBASTIEN.

Où ils l'ont volé plutôt.

PROSPERO.

Seigneur, j'invite votre altesse et sa suite à entrer dans ma chétive grotte : vous vous y reposerez cette seule nuit. J'en emploîrai une partie à des entretiens qui, je n'en doute point, vous la feront passer rapidement. Je vous raconterai l'histoire de ma vie et des hasards divers qui se sont succédés depuis mon arrivée dans cette île; et dès l'aurore je vous conduirai à votre vaisseau, et de suite à Naples, où j'espère voir célébrer les noces de nos chers bien-aimés. De là je me retire à Milan, où désormais le tombeau va devenir ma troisième pensée.

ALONZO.

Je languis d'entendre l'histoire de votre vie; elle doit prendre étrangement possession de l'oreille qui l'écoute.

PROSPERO.

Je n'omettrai rien; et je vous promets des mers calmes, des vents propices, et un navire si agile qu'il devancera de bien loin votre royale flotte. — (*A part.*) Mon Ariel, mon oiseau, c'est toi que j'en charge. Libre ensuite, rends-toi aux élémens et vis joyeux. — Venez, de grâce.

(Ils sortent.)

ÉPILOGUE prononcé par Prospero.

Maintenant tous mes charmes sont détruits;
Je n'ai plus d'autre force que la mienne.
Elle est bien faible; et en ce moment, c'est la vérité,
Il dépend de vous de me confiner en ce lieu
Ou de m'envoyer à Naples. Puisque j'ai recouvré mon duché,
Et que j'ai pardonné aux traîtres, que vos enchantemens
Ne me fassent pas demeurer dans cette île.
Affranchissez-moi de mes liens
Par le secours de vos mains bienfaisantes.
Il faut que votre souffle favorable
Enfle mes voiles, ou mon projet échoue :
Il était de vous plaire. Maintenant je n'ai plus
Ni génies pour me seconder, ni magie pour enchanter;
Et je finirai dans le désespoir
Si je ne suis secouru par la prière [29],
Qui pénètre si loin qu'elle va assiéger
La miséricorde elle-même et délie toutes les fautes.
Si vous voulez que vos offenses vous soient pardonnées,
Que votre indulgence me renvoie absous.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR LA TEMPÊTE.

---

(1) *As leaky as an unstaunched wench.*

Le sens de ce passage, tel qu'il me paraît probable, est impossible à rendre en français. J'ai cherché seulement à en approcher autant qu'il se pouvait sans trop de grossièreté.

(2) Mir. *What foul play had we*, etc.

Pro. *By foul play*, *as thou say'st*, *were we*, etc.

Foul play, dans la question de Miranda, signifie *mauvaise chance;* dans la réponse de Prospero, il signifie *artifices coupables*. Prospero joue ici sur le mot d'une manière que la différence des langues ne permet pas de rendre avec une entière exactitude, à moins de défigurer le naturel du dialogue, ce qui serait, ce me semble, une inexactitude encore plus grande.

(3) *If you be made or no.* (Si vous êtes ou non un être créé.)

Miranda répond :

Not wonder, sir;
But certainly a maid.

Il y a ici équivoque entre *made* et *maid*, qui se prononcent de même. Mais ce n'est point un pur jeu de mots, c'est une véritable erreur de Miranda, et qui convient à la naïveté de son caractère : on a été obligé, pour en conserver l'effet, de s'écarter un peu du sens littéral de la question de Ferdinand.

(4) Tout ce qui suit jusqu'à ces paroles d'Alonzo, *vous rassasiez mon oreille*, etc., avait été omis dans la traduction de Letourneur, excepté la question que répète plusieurs fois Gonzale sur la fraîcheur de son habit, et qui avait été conservée une seule fois pour amener la réponse du roi.

Cette conversation se passe d'un côté entre Gonzale et Adrian, qui cherchent à consoler le roi; et de l'autre, entre Sébastien et Antonio, qui se moquent d'eux. On le verra facilement sans

qu'il soit nécessaire de multiplier ces avertissemens, *à Antonio*, *à Sébastien*, etc., qui ne sont point dans l'original, et ne font que jeter de la confusion dans le dialogue.

(5) *Dollar*, *dolour*, ont en anglais la même prononciation.

(6) *You've paid :* dans l'ancienne édition, *You're paid*, corrigé, ce me semble avec raison, par M. Steevens. M. Malone paraît assez embarrassé du sens de ce passage, qui cependant ne peut, je crois, laisser aucun doute. On a parié *un éclat de rire;* Sébastien qui a perdu éclate de rire; Antonio le prend sur le temps, et lui dit : vous avez payé. Cela est d'un genre de plaisanterie tout-à-fait conforme au reste de l'entretien de ces deux personnages.

(7) Dans l'anglais, *temperance*. Il a été impossible, dans la traduction, de conserver le jeu de mots qui paraît de plus faire allusion à quelque allégorie de la tempérance.

(8) *Pocket*, poche. *Pocket up*, faire une chose clandestinement, jeu de mots impossible à rendre littéralement.

(9) Allusion au vieux dicton anglais : *Ce vin est si bon qu'il ferait parler un chat.*

(10) Allusion au proverbe écossais : *Qui fait manger le diable, a besoin d'une longue cuillère.*

(11) Toute génération informe et monstrueuse était attribuée à l'influence de la lune.

(12) ... *Or my standard.*

TRINCULO.

Your lieutenant, if you list, he's no standard.

Standard signifie *enseigne*, *modèle* : il signifie aussi un arbre fruitier qui se soutient sans tuteur. M. Steevens croit que la plaisanterie de Trinculo porte sur ce dernier sens du mot *standard*, et qu'il répond à Stephano que Caliban, trop ivre pour se tenir sur ses pieds, ne peut être pris pour un *standard*, une chose *qui se tient debout* (*stands*). On peut supposer aussi que Trinculo

fait allusion à la difformité de Caliban, et dit qu'il ne peut être pris pour un *modèle*. Quel que soit celui des deux sens qu'a voulu présenter Shakespeare (et peut-être a-t-il songé à tous les deux), l'un et l'autre était impossible à exprimer en français sans rendre la réponse de Trinculo tout-à-fait inintelligible : on s'est approché autant qu'on l'a pu du dernier.

(13) Dans l'original, *Monsieur monster.*

(14) *Troll the catch.* L'un des commentateurs de Shakespeare, M. Steevens, paraît embarrassé du sens de cette expression. Mais il me semble que les deux mots dont elle se compose s'expliquent l'un l'autre. *Troll* signifie *mouvoir circulairement*, *rouler*, *tourner*, etc. ; *catch*, *un chant successif* (*sung in succession*) ; c'est là la définition du canon, sorte de fugue que l'académie appelle *perpétuelle*, et qu'on pourrait aussi appeler circulaire, puisqu'elle consiste dans le retour perpétuel des mêmes passages successivement répétés par un certain nombre de personnes. Ce qui confirme cette explication, c'est que Stephano, accédant au désir de Caliban, appelle Trinculo pour chanter avec lui, puis commence seul (*sings*), parce qu'en effet un canon, toujours chanté par plusieurs voix, est nécessairement commencé par une seule.

(15) La figure de *no-body*, (de personne), est une figure ridicule, représentée quelquefois en Angleterre sur les enseignes.

(16) Allusion à la coutume où l'on était alors, quand on partait pour un voyage long et périlleux, de placer une somme d'argent dont on ne devait recevoir l'intérêt qu'à son retour ; mais le placement se faisait alors à un taux très-élevé.

(17) *Of my liver* de mes reins.

(18) Le *masque* était une représentation allégorique qu'on donnait aux mariages des princes et aux fêtes des cours.

(19) *Leave not a rack behind.* Les commentateurs de Shakespeare se sont épuisés sur cette expression et sur le mot *rack*, dont les uns ont voulu faire *track* (*trace*, *sillon*), les autres *wrack*,

wreck (*destruction* , *naufrage*, *débris*), tandis que d'autres ont voulu détourner le sens du mot, qui exprime positivement en anglais la course, le mouvement d'un assemblage de nuées rapidement poussées par le vent. Il est difficile de concevoir que les commentateurs aient été assez peu frappés de l'image poétique que présente ici le mot *rack*, pris dans son sens naturel, pour vouloir lui en chercher un autre.

(20) Le mot anglais est *Jack*. On l'appelle aussi *Jack a lantern* (*Jacques à la lanterne.*)

(21) Allusion à une ancienne ballade : *King Stephen was a worthy peer* (*le roi Étienne étoit un digne gentilhomme*), où l'on célèbre l'économie de ce prince relativement à sa garde-robe. Il y a dans *Othello* deux couplets de cette ballade.

(22) *Mistress line is not this my jerkin? now is the jerkin under the line ; now jerkin, you are like to lose your hair , and prove a bald jerkin. Line* est pris ici d'abord dans le sens de *corde tendue*, puis et en même temps dans celui de *ligne équatoriale. Jerkin*, d'un autre côté, signifie *pourpoint* et *faucon.* Le pourpoint a probablement été tiré avec quelque difficulté de dessus la corde (*line*), et sous la ligne (*line*). Sous la ligne, l'équateur, certaines maladies font tomber les cheveux, et les cordes à tendre les habits sont faites de crin (*hair*, crins et cheveux). Ainsi, le pourpoint (*jerkin*) tiré de la corde, ou sous la ligne, comme on voudra, perd ses crins ou ses cheveux, et devient un *bald jerkin* (faucon chauve), espèce d'oiseau connu sous le nom de *choucas*.

Steevens soupçonne une autre équivoque, et des plus grossières, dans le mot *line* pris dans le sens de *ceinture de femme.* Mais c'en est assez et plus qu'il ne faut sur cette bizarre plaisanterie.

(23) *Barnacles*, gros oiseau qui autrefois en Écosse était supposé sortir d'une espèce de coquillage qui s'attache à la quille des vaisseaux, et porte aussi le nom de *barnacle*. Dans le nord de l'Écosse, on croyait de plus que les coquillages d'où sortaient les

barnacles croissaient sur les arbres. Dans le Lancashire, on les appelait *tree geese*, oies d'arbre.

(24). Ces ronds ou petits cercles tracés sur la pelouse sont fort communs sur les dunes de l'Angleterre : on remarque qu'ils sont plus élevés, et d'une herbe plus épaisse et plus amère que l'herbe qui croît alentour, et les brebis n'y veulent pas paître. Le peuple les appelle *fairy circles*, cercles des fées, et les croit formés par les danses nocturnes des lutins. On en voit de pareils dans la Bourgogne. Partout où se trouvent ces ronds, on est sûr de trouver des mousserons.

(25). On dit qu'un vaisseau est *en assiette* quand il a toutes ses qualités, et qu'il est dans la meilleure situation possible.

(26). *One so strong*. Dans toutes les anciennes accusations de sorcellerie en Angleterre, on trouve constamment l'épithète de *strong* (*forte*, *puissante*), associée au mot *witch* (*sorcière*), comme une qualification spéciale et augmentative. Les tribunaux furent obligés de décider, contre l'opinion populaire, que le mot *strong* n'ajoutait rien à l'accusation, et ne pouvait être un motif de poursuivre.

(27). Allusion à l'élixir des alchimistes.

(28). *How cam'st thou in this pickle*? Et Trinculo répond : *I have been in such a pickle*, etc. *Pickle* signifie *saumure*, *les choses à conserver dans la saumure*; et par extension et en plaisanterie, l'état, la condition où l'on se trouve, où l'on se conserve.

(29). Allusion aux vieilles histoires sur le désespoir des nécromanciens dans leurs derniers momens, et l'efficacité des prières que leurs amis faisaient pour eux.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

LA TRAGÉDIE DE CORIOLAN.

Coriolan, comme l'observe La Harpe, est un des plus beaux rôles qu'il soit possible de mettre sur la scène. C'est un de ces caractères éminemment poétiques qui plaisent à notre imagination qu'ils élèvent, un de ces personnages dans le genre de l'Achille d'Homère qui font le sort d'un état, et semblent mener avec eux la fortune et la gloire; une de ces âmes nobles et ardentes qui ne peuvent pardonner à l'injustice, parce qu'elles ne la conçoivent pas, et qui se plaisent à punir les ingrats et les méchans, comme on aime à écraser les bêtes rampantes et venimeuses.

Mais ce qui plaît surtout dans ce caractère si fier et si indomptable, c'est cet amour filial auquel se rapportent toutes les vertus de Coriolan, et qui fait seul plier son orgueil offensé. « Et » comme aux autres la fin qui leur faisoit » aimer la vertu estoit la gloire; aussi à luy, la » fin qui lui faisoit aimer la gloire estoit la joye

» qu'il voyoit que sa mère en recevoit; car il
» estimoit n'y avoir rien qui le rendît plus heu-
» reux, ne plus honoré, que de faire que sa mère
» l'ouist priser et louer de tout le monde, et le
» veist retourner tousjours couronné, et qu'elle
» l'embrassast à son retour, ayant les larmes
» aux yeux espraintes de joye. »

(PLUTARQUE, *trad. d'Amyot.*)

Il n'est pas étonnant que Coriolan ait été souvent reproduit sur le théâtre par les poëtes de toutes les nations. *Leone Allaci* fait mention de deux tragédies italiennes de ce nom. Il y a encore un opéra de Coriolano, que Graun a mis en musique.

En Angleterre, on compte le Coriolan de Jean Dennis, aujourd'hui presque oublié; celui de Thomas Sheridan, imprimé à Londres en 1755; et surtout celui de Thomson, l'auteur des Saisons, dont le talent descriptif est le véritable titre au rang distingué qu'il occupe dans la littérature anglaise.

Nous connaissons en France neuf tragédies sur Coriolan. La première est de Hardy, avec des chœurs, jouée dès l'an 1607, et imprimée en 1626; la seconde, sous le titre de *Véritable Coriolan*, est de Chapotin, et fut représentée en 1638; la troisième, de Chevreau, dans la même année; la quatrième, de l'abbé Abeille, de

1676; la cinquième, de Chatigny Desplanies, 1722; la sixième, de Mauger, 1748; la septième, de Richer, imprimée la même année; la huitième, de Gudin, mise au théâtre en 1776. La dernière enfin, du rhéteur La Harpe, représentée en 1784, est la seule qui soit restée au théâtre.

La Harpe se défend d'avoir emprunté son troisième acte à Shakespeare. Sa tragédie, en effet, ressemble fort peu en général à celle de l'Eschyle anglais. Il fallait un grand maître dans l'art dramatique comme Shakespeare pour répandre sur cinq actes tant de vie et de variété. Seul il a su reproduire les héros de l'ancienne Rome avec la vérité de l'histoire, et égaler Plutarque dans l'art de les peindre dans toutes les situations de la vie.

Selon Malone, Coriolan aurait été écrit en 1609. Les événemens comprennent une période de quatre années, depuis la retraite du peuple au Mont Sacré, l'an de Rome 262, jusqu'à la mort de Coriolan, 266.

L'histoire est exactement suivie par le poëte, et quelques-uns des principaux discours sont tirés de la vie de Coriolan par Plutarque, que Shakespeare pouvait lire dans l'ancienne traduction anglaise de Thomas Worth, faite sur celle d'Amyot en 1576. Nous renvoyons les

lecteurs à la Vie des hommes illustres, pour voir tout ce que le poëte doit à l'historien.

La tragédie de Coriolan est une des plus intéressantes productions de Shakespeare. L'humeur joviale du vieillard dans Menenius, la dignité de la noble romaine dans Volumnie, la modestie conjugale dans Virgilie, la hauteur du patricien et du guerrier dans Coriolan, la maligne jalousie des plébéiens et l'insolence tribunitienne dans Brutus et Sicinius, forment les contrastes les plus variés et les plus heureux. Une curiosité inquiète suit le héros dans les vicissitudes de sa fortune, et l'intérêt se soutient depuis le commencement jusqu'à la fin. M. Schlegel, admirateur passionné de Shakespeare, observe avec raison, au sujet de cette tragédie, que ce grand génie se laisse toujours aller à la gaieté lorsqu'il peint la multitude et ses aveugles mouvemens; il semble craindre, dit-il, qu'on ne s'aperçoive pas de toute la sottise qu'il donne aux plébéiens dans cette pièce, et il l'a fait encore ressortir par le rôle satirique et original du vieux Menenius. Il résulte de là des scènes plaisantes d'un genre tout-à-fait particulier, et qui ne peuvent avoir lieu que dans des drames politiques de cette espèce; et M. Schlegel cite la scène où Coriolan, pour parvenir au consulat, doit briguer les voix des citoyens

de la basse classe; comme il les a trouvés lâches à la guerre, il les méprise de tout son cœur; et ne pouvant pas se résoudre à montrer l'humilité d'usage, il finit par arracher leurs suffrages en les défiant.

Nous avons plusieurs fois pensé, en revoyant la tragédie de Coriolan, qu'il est plus d'un passage qui exigerait, pour être rendu avec tout son charme et toute sa vérité, le langage naïf et naturel de notre Amyot. Il y a dans Shakespeare une liberté d'expression qui épouvante la délicatesse du Français moderne, et dont nos pères n'eussent pas été choqués. Le tourneur a reculé devant tous les mots énergiques, et leur a substitué une périphrase élégante mais sans couleur, ou des tournures maniérées qui sont bien éloignées de l'esprit de Shakespeare. Tout le rôle de Menenius a été dénaturé par lui; il n'a pas osé le montrer un peu bouffon, oubliant que ce sénateur dit lui-même qu'on le connaît pour un patricien d'humeur joviale, aimant le vin généreux sans y mêler une goutte d'eau du Tibre. Plus loin les tribuns lui rappellent encore qu'il dit plus de bons mots à table qu'il n'ouvre de bons conseils au Capitole. Nous ne nous flattons pas d'avoir parfaitement rendu le sel et l'ironie mordante des discours de ce personnage original; mais nous avons substitué

sans hésiter aux phrases timides de Letourneur une véritable franchise d'expression, au risque de blesser quelques oreilles délicates, pour qui il faudrait dissimuler sans pitié l'énergie et la *grossièreté* de quelques bons mots de l'inimitable Molière.

Nous avons été plus hardis dans nos corrections quand la traduction adoptée par Letourneur faisait mentir le sens de Shakespeare, et nous espérons qu'on nous saura gré d'avoir fait disparaître plusieurs contre-sens importans.

A....e P....t.

CORIOLAN.

PERSONNAGES.

CAIUS MARCIUS CORIOLAN, romain de l'ordre des patriciens.
TITUS LARTIUS, } généraux de Rome dans la guerre contre les
COMINIUS, } Volsques, et amis de Coriolan.
MENENIUS AGRIPPA, ami de Coriolan.
SICINIUS VELUTUS, } tribuns du peuple et ennemis de Co-
JUNIUS BRUTUS, } riolan.
LE JEUNE MARCIUS, fils de Coriolan.
UN HÉRAULT romain.
TULLUS AUFIDIUS, général des Volsques.
UN LIEUTENANT d'Aufidius.
VOLUMNIE, mère de Coriolan.
VIRGILIE, femme de Coriolan.
VALERIE, suivante de Virgilie.
UN CITOYEN d'Antium.
DEUX SENTINELLES Volsques.
DAMES romaines.
CONSPIRATEURS VOLSQUES, ligués avec Aufidius.
SÉNATEURS ROMAINS, SÉNATEURS VOLSQUES, ÉDILES, LICTEURS, SOLDATS, foule de PLÉBÉIENS, ESCLAVES d'Aufidius, etc.

La scène est tantôt dans Rome, tantôt dans le territoire des Volsques et des Antiates.

CORIOLAN.

ACTE PREMIER.

La scène est dans une rue de Rome.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une troupe de plébéiens mutinés paraît armée de bâtons, de massues et autres armes.)

PREMIER CITOYEN.

Avant d'aller plus loin, écoutez-moi vous parler.

PLUSIEURS CITOYENS parlent à la fois.

Parlez, parlez.

PREMIER CITOYEN.

Êtes-vous tous bien résolus à mourir, plutôt que de souffrir la faim ?

TOUS.

Oui, résolus, résolus.

PREMIER CITOYEN.

Hé bien, vous savez que Caïus Marcius est le grand ennemi du peuple ?

TOUS.

Nous le savons, nous le savons.

PREMIER CITOYEN.

Tuons-le, et nous aurons le blé au prix que nous voulons. Est-ce une chose arrêtée ?

TOUS.

Oui, n'en parlons plus : exécutons ce projet sans retard ; courons.

SECOND CITOYEN.

Honnêtes citoyens, un mot encore.

PREMIER CITOYEN.

Dites *pauvres citoyens*, voilà notre titre. Celui d'*honnêtes* n'appartient qu'aux patriciens. Nos tyrans regorgent d'un superflu qui nous soulagerait : en nous cédant ce qu'ils ont de trop, tandis qu'il en serait temps encore, nous pourrions faire honneur de ce secours à leur humanité. Mais ils pensent qu'il leur en coûterait trop de nous céder leur superflu. La maigreur qui nous défigure, le tableau de notre misère, leur font mieux apprécier leur opulence. Notre détresse est un profit pour eux. Vengeons-nous avec nos piques avant que nous soyons devenus de véritables chiens maigres, car les dieux savent que ce qui me fait parler ainsi, c'est le besoin de pain et non la soif de la vengeance.

SECOND CITOYEN.

Voulez-vous agir surtout contre Caïus Marcius ?

LES CITOYENS.

Contre lui d'abord, c'est un vrai chien pour le peuple.

SECOND CITOYEN.

Mais songez-vous quels services il a rendus à son pays ?

PREMIER CITOYEN.

Nous le savons, et nous aurions du plaisir à lui en tenir bon compte : mais il s'est payé lui-même en orgueil.

TOUS.

Allons, parlez sans fiel.

PREMIER CITOYEN.

Je vous dis que tout ce qu'il a fait de glorieux, il l'a fait pour son orgueil. Il plaît à de bonnes âmes de dire qu'il a tout fait pour la patrie : je dis, moi, qu'il l'a fait d'abord pour plaire à sa mère, et puis pour avoir le droit d'être orgueilleux outre mesure. Oui, son orgueil est monté au niveau de sa valeur.

SECOND CITOYEN.

Vous lui reprochez comme un crime un défaut de nature qu'il n'a pu corriger; vous ne l'accuserez pas du moins de cupidité?

PREMIER CITOYEN.

S'il est exempt de ce reproche, il m'en reste assez d'autres à lui faire : je me fatiguerais à détailler tous ses torts avant que j'eusse tout dit. (*Des cris se font entendre dans l'intérieur.*) Que veulent dire ces cris? L'autre partie de la ville se soulève; et nous, nous nous amusons ici à babiller. Au Capitole!

TOUS.

Allons, allons.

PREMIER CITOYEN.

Doucement! — Qui s'avance vers nous?

(Survient Menenius Agrippa.)

SECOND CITOYEN.

Le digne Menenius Agrippa, un homme qui a toujours aimé le peuple.

PREMIER CITOYEN.

Oui, oui, il est assez brave homme! Plût aux dieux que tous les patriciens lui ressemblassent.

MENENIUS.

Quel projet avez-vous donc en tête, mes compatriotes? Où allez-vous avec ces bâtons et ces massues? — De quoi s'agit-il, dites, je vous prie?

SECOND CITOYEN.

Nos projets ne sont pas inconnus au sénat; depuis quinze jours il devine nos intentions : il va les connaître mieux aujourd'hui par nos faits. Il dit que de pauvres solliciteurs ont ordinairement de bons poumons : il verra que nous avons de bons bras aussi.

MENENIUS.

Quoi! mes bons amis, mes honnêtes voisins, voulez-vous donc vous perdre vous-mêmes?

PREMIER CITOYEN.

Nous ne le pouvons pas, nous sommes déja perdus.

MENENIUS.

Mes amis, je vous assure que les patriciens ont pour vous les soins les plus charitables. — Le besoin vous presse; vous souffrez dans cette disette : mais vous feriez aussi bien de menacer le ciel de vos bâtons, que de les lever contre le sénat de Rome dont les destins suivront leur cours, et briseraient devant

eux dix mille chaînes plus fortes que l'obstacle que puisse jamais opposer votre résistance. Quant à cette disette, ce n'est pas le sénat, ce sont les dieux qui en sont les auteurs : c'est à genoux, avec des prières, et non avec des armes qu'il faut demander leur secours. Hélas! vos malheurs vous entraînent à des malheurs plus grands. Vous insultez ceux qui tiennent le gouvernail de l'état, et qui, tandis que vous les maudissez comme vos ennemis, ont pour vous des soins de pères !

PREMIER CITOYEN.

Des soins de pères ? Oui, vraiment. Jamais ils n'ont pris de nous aucun soin. Nous laisser mourir de faim, tandis que leurs magasins sont pleins jusqu'au comble; faire des édits sur l'usure pour soutenir les usuriers ; abroger chaque jour quelqu'une des lois établies contre les riches, et porter les plus sanglans décrets pour enchaîner, pour assujettir de plus en plus le pauvre ! Si la guerre ne nous dévore pas, ce sera le sénat : voilà l'amour qu'il a pour nous !

MENENIUS.

Votre malice est extrême : il faut que vous en conveniez, ou bien souffrez qu'on vous taxe de folie. — Je veux vous raconter un joli conte. Peut-être l'aurez-vous déjà entendu; mais n'importe, il sert à mon but, et je vais le répéter pour vous le faire mieux comprendre.

SECOND CITOYEN.

Je vous écouterai volontiers, noble Menenius; mais n'espérez pas tromper nos maux, par le récit

d'une fable; cependant, si cela vous fait plaisir, voyons, dites.

MENENIUS.

« Un jour tous les membres du corps humain se » révoltèrent contre l'estomac. Voici leurs plaintes » contre lui : que lui seul se tenait au centre du » corps oisif et tranquille, sans cesse engloutissant, » comme un gouffre, tous les alimens, sans jamais » partager le travail des autres organes qui se fati- » guaient, l'un à voir, l'autre à entendre, l'autre à » parler, l'autre à marcher, l'autre à sentir; que » tous avaient leurs fonctions mutuelles, et ser- » vaient, en ministres laborieux, les désirs et les » vœux communs du corps entier. » L'estomac répondit....

SECOND CITOYEN.

Ah! voyons, seigneur, ce que l'estomac répondit.

MENENIUS.

Je vais vous le dire. « Il répondit, avec un sou- » rire amer (car si je fais parler l'estomac, je peux » bien aussi le faire sourire) il répondit donc, avec » dédain, aux membres mutinés et mécontens qui, » parce qu'ils le voyaient tout recevoir, lui portaient » une envie aussi raisonnable que celle qui vous » anime contre les patriciens, vous autres, parce » qu'ils tiennent dans l'état un rang différent du » vôtre. »

SECOND CITOYEN.

La réponse de l'estomac! quelle fut sa réponse? — Ah! si la tête majestueuse et faite pour la couronne; si l'œil, sentinelle vigilante; si le cœur, notre conseiller; le bras, notre soldat; la jambe,

notre coursier ; la langue, notre trompette ; si tous les autres membres, et cette foule de menus organes qui soutiennent et conservent notre machine ; si tous....

MENENIUS.

Quoi donc ! il me coupe la parole, cet homme-là ! Hé bien, quoi ? Voyons.

PREMIER CITOYEN.

Hé bien, si tous voyaient ce cormoran d'estomac, le gouffre du corps humain, prétendre leur faire la loi.....

MENENIUS.

Hé bien, qu'arriverait-il ?

PREMIER CITOYEN.

Si les principaux agens se plaignaient de l'estomac, qu'aurait-il à répondre ?

MENENIUS.

Hé, je vous le dirai, si vous pouvez m'accorder un peu de ce qui est si rare chez vous, un peu de patience ; vous la saurez, la réponse de l'estomac.

PREMIER CITOYEN.

Vous nous la faites bien attendre.

MENENIUS.

Remarquez bien ceci, mon ami. Notre grave estomac était réfléchi, et nullement inconsidéré comme ses accusateurs. Voici sa réponse : « Il est vrai, mes » amis, vous qui faites partie du corps, dit-il, que » je reçois d'abord toute la nourriture qui vous fait » vivre, et cela est juste, car je suis l'entrepôt et le » magasin du corps entier. Mais si vous y réfléchis-

» sez, je renvoie tout par les fleuves de votre sang
» jusqu'au cœur qui est la cour de l'âme, et jusqu'à
» la résidence du cerveau : car les canaux qui ser-
» pentent dans l'homme, les nerfs les plus forts, les
» veines les plus petites, reçoivent de moi cette
» nourriture suffisante qui entretient leur vie, et
» quoique vous tous à la fois, mes bons amis (c'est
» l'estomac qui parle, écoutez-moi)…. »

PREMIER CITOYEN.

Oui, oui. Bien ! bien !

MENENIUS.

« Quoique vous ne puissiez pas voir tout de suite
» ce que je distribue à chacun en particulier, je
» peux bien, pour résultat du compte que je vous
» rends, conclure que vous recevez de moi la fleur
» de tout, et qu'il ne me reste à moi que le son. »
Eh bien, qu'en dites-vous ?

PREMIER CITOYEN.

C'était une réponse. Mais quelle application en ferez-vous ?

MENENIUS.

Les sénateurs de Rome sont ce bon estomac, et vous, vous êtes les membres mutinés. Examinez leurs conseils et leurs soins ; pesez bien toute chose dans les intérêts de l'état, vous verrez que tout le bien public, auquel vous avez part, vous vient du sénat, et jamais de vous-mêmes. — Qu'en penses-tu, toi que je vois tenir dans cette assemblée la place du gros orteil dans le corps humain ?

PREMIER CITOYEN.

Du gros orteil, moi ! comment cela ?

MENENIUS.

Parce qu'étant un des plus bas, des plus lâches et des plus pauvres partisans de cette belle révolte, tu vas le premier en avant. Misérable, toi qui es du sang le plus vil, tu es le premier à faire courir les autres là où tu as quelque chose à gagner. — Allons, préparez vos bâtons et vos massues. Rome et ses rats sont à la veille de se battre : il y aura du mal pour un des deux partis.

(Caïus Marcius arrive.)

Noble Marcius, salut.

MARCIUS.

Je vous remercie. — De quoi s'agit-il, coquins de factieux, qui, en grattant votre gale de prétentions, n'avez fait qu'une croûte de vous-mêmes ?

PREMIER CITOYEN.

Nous avons toujours vos douces paroles.

MARCIUS.

Celui qui t'adresserait de douces paroles serait un flatteur qui m'inspirerait un sentiment au-dessous de l'horreur. — Que demandez-vous, chiens hargneux, qui n'aimez ni la paix ni la guerre ? La guerre vous fait peur, la paix nourrit votre insolence. Celui qui se fie à vous, au lieu de trouver des lions, ne trouve que des lièvres; au lieu de trouver des renards, ne trouve que des oies. Vous n'êtes pas plus sûrs que le charbon sur la glace, ou que la grêle au soleil. Votre vertu consiste à ériger en homme vertueux celui que ses crimes soumettent aux lois, et à blasphémer contre la justice qu'on lui rend. Qui-

conque mérite la gloire, est sûr de votre haine. Vos affections ressemblent aux goûts dépravés d'un malade, dont les désirs se portent sur tout ce qui peut augmenter son mal. S'appuyer sur votre faveur, c'est s'exposer sur l'onde avec des nageoires de plomb, c'est vouloir trancher le chêne avec des roseaux. Qu'on se fie à vous! Chaque minute vous voit changer de résolution, prodiguer les titres de gloire à l'homme qui naguère était l'objet de votre haine, et le nom d'infâme à celui que vous nommiez *votre couronne!* — Quelle est donc la cause qui vous fait élever, des différens quartiers de la ville, ces clameurs séditieuses contre l'auguste sénat? Lui seul, sous les auspices des dieux, vous tient en respect: sans lui, vous vous dévoreriez les uns les autres. — Que cherchent-ils?

MENENIUS.

Du blé taxé à leur prix, et ils disent que les magasins de Rome sont pleins!

MARCIUS.

Qu'ils aillent à la potence! *Ils disent!* Quoi! ils se tiendront assis au coin de leur feu, et prétendront savoir ce qui se fait au Capitole! juger quel est celui qui peut s'élever, celui qui prospère et celui qui décline, soutenir les factions, arranger des mariages imaginaires; dire que tel parti est fort, et abaisser celui qui leur déplaît jusque sous leurs souliers de savetier! Ils disent que le blé ne manque pas!..... Que le sénat mette enfin un terme à sa pitié, et qu'il laisse agir mon épée. J'immolerai ces esclaves par milliers; j'entasserai leurs cadavres jusqu'à la hauteur de ma lance.

MENENIUS.

Mais les voilà, je crois, calmes et tout-à-fait persuadés ; car malgré leur manque de mesure, ils sont plus que lâches. — Que dit, je vous prie, l'autre troupe ?

MARCIUS.

Elle est dispersée. Les misérables ! ils disaient que la faim les pressait, et nous étourdissaient de proverbes : *la faim brise les pierres ; il faut nourrir son chien ; le pain est fait pour être mangé ; les dieux ne font pas croître le blé seulement pour les riches*. Tels étaient les lambeaux de phrases dans lesquelles ils exhalaient leurs plaintes. On a daigné leur répondre. On a reçu leur requête, la plus étrange requête ! capable de briser tout ce qu'il y a de cœurs généreux, et de faire trembler l'autorité la plus affermie ! Leur joie a éclaté ; ils faisaient voler leurs bonnets comme s'ils eussent voulu les accrocher aux cornes de la lune, et ils exhalaient leur jalousie en exclamations séditieuses.

MENENIUS.

Que leur a-t-on accordé ?

MARCIUS.

D'avoir cinq tribuns de leur choix pour soutenir leur politique plébéienne. Ils ont nommé Junius Brutus ; Sicinius Velutus en est un autre : le reste... m'est inconnu. — Par la mort ! la populace aurait renversé toutes les maisons de Rome, plutôt que d'obtenir de moi cette victoire. Avec le temps, elle gagnera encore sur le pouvoir, et trouvera de nouveaux prétextes de révolte.

MENENIUS.

Étrange événement !

MARCIUS, au peuple.

Allez vous cacher dans vos maisons, vils restes de la sédition.

(Un messager paraît.)

LE MESSAGER.

Où est Caïus Marcius ?

MARCIUS.

Me voici. Que viens-tu m'annoncer ?

LE MESSAGER.

Les Volsques ont pris les armes, illustre Marcius.

MARCIUS.

J'en suis content; nous allons nous purger de notre superflu moisi. — Voyez, voilà les plus respectables de nos sénateurs !

(On voit entrer Cominius, Titus Lartius, d'autres sénateurs, Junius Brutus et Sicinius Velutus.)

PREMIER SÉNATEUR.

Ce que vous nous avez annoncé dernièrement était la vérité. Marcius, les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS.

Ils ont un général, Tullus Aufidius, qui vous embarrassera. J'avoue ma faiblesse, je suis jaloux de sa gloire; et si je n'étais pas ce que je suis, je ne voudrais être que Tullus.

COMINIUS.

Vous avez mesuré vos forces ensemble dans les combats ?

MARCIUS.

Si la moitié de l'univers était en guerre avec l'autre, et qu'il fût de mon parti, je me révolterais pour n'avoir à combattre que lui : c'est un lion dont je suis fier d'être le chasseur.

PREMIER SÉNATEUR.

Brave Marcius, suivez donc Cominius à cette guerre.

COMINIUS.

C'est votre promesse.

MARCIUS.

Je m'en souviens, et je sais tenir ma parole. Oui, Titus Lartius, vous me verrez encore chercher la face de Tullus, pour y adresser mes coups. — Quoi! l'âge vous a-t-il glacé? Resterez-vous ici?

TITUS.

Non, Marcius : appuyé sur une béquille, je combattrais avec l'autre, plutôt que de rester spectateur oisif de cette guerre.

MENENIUS.

O véritable fils de Rome!

PREMIER SÉNATEUR.

Accompagnez-nous au Capitole, où je sais que nos meilleurs amis nous attendent.

TITUS.

Marchez à notre tête : suivez, Cominius, et nous marcherons après vous. Vous méritez le premier rang.

COMINIUS.

Noble Lartius!

PREMIER SÉNATEUR au peuple.

Retournez à vos maisons. Retirez-vous.

MARCIUS.

Non, laissez-les nous suivre : les Volsques ont du blé en abondance. Conduisons ces rats pour ronger leurs greniers.—Respectables mutins, votre bravoure se montre à propos : je vous en prie, suivez-nous.

(Les sénateurs sortent; le peuple se disperse et disparaît.)

SICINIUS.

Fut-il jamais homme aussi superbe que ce Marcius ?

BRUTUS.

Il n'a point d'égal.

SICINIUS.

Quand le peuple nous a choisis pour ses tribuns...

BRUTUS.

Avez-vous remarqué ses lèvres et ses yeux ?

SICINIUS.

Non, mais ses railleries.

BRUTUS.

Dans sa colère, il insulterait les dieux mêmes.

SICINIUS.

Il raillerait la lune modeste.

BRUTUS.

Que cette guerre le dévore ! Il est si orgueilleux, qu'il ne mériterait pas d'être si vaillant.

SICINIUS.

Un homme de ce caractère, enflé par les succès, nous dédaigne comme l'ombre sur laquelle il mar-

che en plein midi. Mais je m'étonne que son arrogance puisse souffrir que Cominius la commande.

BRUTUS.

La gloire est tout ce qu'il ambitionne, et il en est déjà couvert. Or, pour la conserver ou l'accroître encore, le poste le plus sûr est le second rang. Les événemens malheureux seront attribués au général; quoi qu'il fasse, la censure qui blâme sans réfléchir s'écriera, en parlant de Marcius : « Oh! s'il avait » conduit cette entreprise! »

SICINIUS.

Et si nos armes prospèrent, la prévention publique, qui est entêtée de Marcius, en ravira tout le mérite à Cominius.

BRUTUS.

N'en doutez pas : tous les honneurs de Cominius, Marcius les partagera sans qu'il lui en coûte rien, et toutes les fautes de son général tourneront à sa gloire.

SICINIUS.

Allons écouter le sénat donner ses ordres, et voyons dans quelle forme nouvelle Marcius va partir pour cette expédition.

BRUTUS.

Allons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La ville de Corioles. Le sénat.

TULLUS AUFIDIUS, et le sénat de Corioles assemblé.

PREMIER SÉNATEUR.

Vous pensez donc, Aufidius, que les Romains ont pénétré nos conseils, et qu'ils sont instruits de notre marche?

AUFIDIUS.

Ne le pensez-vous pas comme moi? A-t-on jamais préparé dans cet état un coup de vigueur que Rome n'en ait été prévenue. J'en ai reçu une lettre, il n'y a pas quatre jours; elle était conçue en ces termes : Je crois l'avoir ici, cette lettre. Oui, la voilà. (*Il lit.*) « Ils ont une armée toute prête : mais » sa destination est encore inconnue; la disette » est grande, la sédition agite le peuple. On dit » que Cominius, Marcius, votre ancien ennemi, » mais plus haï dans Rome qu'il ne l'est de vous, » et Titus Lartius un des plus vaillans Romains, » marcheront tous trois à la tête de cette armée : » j'ignore où ils doivent la conduire; il est vrai- » semblable que c'est vous qu'elle menace. Tenez- » vous sur vos gardes. »

PREMIER SÉNATEUR.

Notre armée est en campagne. Nous n'avons jamais douté que Rome ne fût prête à nous répondre.

AUFIDIUS.

Et n'était-ce pas vous qui pensiez que c'était une folie de tenir secret nos grands desseins jusqu'au moment où l'exécution devait nécessairement les dévoiler? Vous voyez que Rome les connaît aussitôt qu'ils sont conçus. — Nos projets ainsi découverts n'atteindront plus leur but, qui était de prendre plusieurs villes avant même que Rome sût que nous étions sur pied.

SECOND SÉNATEUR.

Noble Aufidius, recevez votre commission et volez à vos troupes. Laissez-nous seuls garder Corioles : si les Romains viennent camper sous ses murs, ramenez votre armée pour faire lever le siége; mais vous verrez, je crois, que ces grands préparatifs n'ont pas été faits contre nous.

AUFIDIUS.

Ne doutez pas de ce que je vous dis : je ne parle que d'après des informations certaines. Je dirai plus, déjà plusieurs corps de l'armée romaine sont en campagne, et marchent droit sur nous. Je laisse vos seigneuries. Si nous venons à nous rencontrer, Marcius et moi, nous avons juré de combattre jusqu'à ce que l'un de nous deux soit hors d'état de continuer.

TOUS LES SÉNATEURS.

Que les dieux vous secondent!

AUFIDIUS.

Qu'ils veillent sur vos seigneuries.

PREMIER SÉNATEUR.

Adieu.

SECOND SÉNATEUR.

Adieu.

TOUS ENSEMBLE.

Adieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Rome. Appartement de la maison de Marcius.

VOLUMNIE et VIRGILIE entrent; elles s'assoient sur deux tabourets, et travaillent à coudre.

VOLUMNIE.

Je vous prie, ma fille, chantez, ou du moins exprimez-vous d'une manière moins décourageante. Si mon fils était mon époux, je serais plus joyeuse de cette absence qui va lui rapporter de la gloire, que de recevoir, sur la couche nuptiale, les caresses de son amour le plus tendre. — Alors qu'il était encore un enfant délicat et l'unique fils de mes entrailles, que les grâces de son âge lui attiraient tous les regards, une autre mère n'aurait pas voulu se priver une heure du plaisir de le contempler, pour un jour entier des prières d'un roi; moi je pensai combien la gloire irait bien à tant de beauté, et qu'il ne vaudrait guère mieux qu'un portrait à pendre à un mur, si l'attrait d'un grand nom ne lui donnait le mouvement; mon plaisir fut de l'envoyer chercher le danger partout où il pourrait trouver l'honneur : je l'envoyai à une guerre sanglante. Il en revint le front ceint de la couronne de chêne. Je vous le dis, ma fille, non, je ne ressen-

tis pas plus de joie à sa naissance lorsqu'on me dit que j'avais un fils, que la première fois que je le vis prouver qu'il était un homme.

VIRGILIE.

Et s'il eût été tué dans cette guerre, madame?...

VOLUMNIE.

Alors j'eusse à sa place adopté sa gloire, qui m'aurait tenu lieu de postérité. — Écoutez-moi vous parler sincèrement. Si j'avais eu douze fils, tous également partagés de ma tendresse, tous aussi passionnément chéris que le vôtre et mon Marcius, j'aurais mieux aimé en voir onze mourir généreusement pour leur pays, qu'un seul se rassasier de volupté loin des batailles.

(Une suivante se présente.)

LA SUIVANTE.

Madame, lady Valerie vient vous faire une visite.

VIRGILIE.

Permettez-moi de me retirer; je vous en conjure.

VOLUMNIE.

Non, ma fille, je ne vous le permettrai point. — Je crois entendre le tambour de votre époux : je le vois traîner Aufidius par les cheveux, et les Volsques fuir effrayés comme des enfans poursuivis par un ours; je le vois charger l'ennemi; — je l'entends rallier les Romains. « Lâches, revenez, dit-il; quoi! » nés dans le sein de Rome, vous fûtes engendrés » dans la peur? » Essuyant de ses mains couvertes de fer le sang qui coule de son front, il marche

en avant comme un moissonneur menacé de perdre son salaire, si un seul épi lui échappe.

VIRGILIE.

Le sang sur son front! ô Jupiter, point de sang!

VOLUMNIE.

Taisez-vous, folle, le sang sur le front d'un guerrier sied mieux que l'or sur les trophées! Le sein d'Hécube, allaitant Hector enfant, n'eut jamais tant d'attraits, que le front d'Hector ensanglanté par les épées des Grecs luttant contre lui. Dites à Valerie que nous sommes prêtes à la recevoir.

(La suivante sort.)

VIRGILIE.

Le ciel protége mon époux contre le féroce Aufidius!

VOLUMNIE.

Il battra Aufidius sous jambe, et foulera sa tête aux pieds.

(La suivante rentre avec Valerie et l'esclave qui l'accompagne.)

VALERIE.

Je vous salue, mesdames, et vous donne le bonjour à toutes deux.

VOLUMNIE.

Aimable dame!

VIRGILIE.

Je suis bien aise de vous voir, madame.

VALERIE.

Comment vous portez-vous, toutes deux? — Mais vous êtes d'excellentes ménagères : quel ouvrage faites-vous là? Un fort bel ouvrage, en vérité! Et votre jeune enfant, sa santé?

VIRGILIE.

Je vous rends grâce, madame, elle est très-bonne.

VOLUMNIE.

Il aimerait bien mieux voir des épées, et entendre un tambour, que les leçons de son maître.

VALERIE.

Oh! sur ma parole, il est en tout le fils de son père! je jure que c'est un joli enfant. — En vérité, mercredi dernier je pris plaisir à le regarder une demi-heure entière. — Il a une physionomie si décidée! — Je m'amusais à le voir poursuivre un papillon aux ailes dorées : il le prit, le lâcha, et le reprit un eseconde fois; alors, soit qu'il fût tombé et que sa chute l'eût fait entrer en fureur, ou je ne sais quoi, il le mit entre ses dents, et le déchira : il fallait voir comme il le mit en pièces!

VOLUMNIE.

C'est une des manières de son père.

VALERIE.

En vérité, c'est un noble enfant.

VIRGILIE.

Un petit fou, madame.

VALERIE.

Allons, quittez votre aiguille, il faut absolument que vous veniez avec moi faire la paresseuse cet après-midi.

VIRGILIE.

Non, madame, je ne sortirai pas.

VALERIE.

Vous ne sortirez pas ?

VOLUMNIE.

Elle sortira, elle sortira.

VIRGILIE.

Non, en vérité, si vous le permettez, je ne passerai pas le seuil, jusqu'à ce que mon époux soit revenu de la guerre.

VALERIE.

Fi donc ! vous vous renfermez sans aucune raison. — Venez faire une visite à cette dame qui est en couche.

VIRGILIE.

Je lui souhaite le prompt retour de ses forces, et je la visiterai dans mes prières ; mais je ne puis aller la voir.

VALERIE.

Et pourquoi, je vous prie ?

VIRGILIE.

Ce n'est de ma part ni paresse, ni indifférence pour elle.

VALERIE.

Vous voulez donc être une autre Pénélope ? Mais on dit que toute la laine qu'elle fila pendant l'absence d'Ulysse, ne servit qu'à mettre la teigne dans Ithaque. Venez donc. Je voudrais que votre toile fût sensible comme votre doigt : par pitié, vous vous lasseriez de la piquer.

VIRGILIE.

Non, ma chère dame, excusez-moi ; en vérité, je ne sortirai pas.

VALERIE.

En vérité, vous viendrez avec moi : je vous apprendrai d'heureuses nouvelles de votre époux.

VIRGILIE.

Oh ! madame, vous ne pouvez pas encore en avoir.

VALERIE.

Je ne plaisante pas : on en a reçu hier au soir.

VIRGILIE.

Est-il bien vrai, madame?

VALERIE.

Sérieusement : je ne vous trompe pas. Ce que je sais, je le tiens d'un sénateur : voici la nouvelle. Les Volsques ont une armée en campagne; le général Cominius est allé l'attaquer avec une partie de nos forces. Votre époux et Titus Lartius sont campés sous les murs de Corioles : ils ne doutent pas du succès de ce siége, qui terminera bientôt la guerre. Je vous dis la vérité, sur mon honneur. — Venez donc avec nous, je vous en conjure.

VIRGILIE.

Excusez-moi pour aujourd'hui, madame, et dans la suite je ne vous refuserai jamais rien.

VOLUMNIE.

Laissez-la seule, madame : de l'humeur qu'elle est, elle ne ferait que troubler notre gaîté.

VALERIE.

Je commence à le croire : adieu donc. — Ah! plutôt venez, aimable et chère amie; venez avec

nous, Virgilie : dites adieu à votre gravité, et suivez-nous.

VIRGILIE.

Non, madame; non, en un mot. Je ne dois pas sortir. — Je vous souhaite beaucoup de plaisir.

VALERIE.

Hé bien donc !.... Adieu.

SCÈNE IV.

La scène se passe devant Corioles.

MARCIUS, TITUS LARTIUS, entrent suivis d'officiers et de soldats, au son des tambours et avec bannières déployées. Un messager vient à eux.

MARCIUS.

Voici des nouvelles : je gage que les généraux en sont venus aux mains.

LARTIUS.

Je gage que non, mon cheval contre le vôtre.

MARCIUS.

J'accepte la gageure.

LARTIUS.

Je la tiendrai.

MARCIUS au messager.

Dis-moi, notre général a-t-il joint l'ennemi?

LE MESSAGER.

Les deux armées sont en présence : mais elles ne se sont encore rien dit.

LARTIUS.

Ainsi votre superbe cheval est à moi.

MARCIUS.

Je veux le racheter de vous.

LARTIUS.

Moi, je ne veux ni vous le vendre, ni vous le donner, mais je vous le prête pour cinquante ans. — Sommez la ville.

MARCIUS.

A quelle distance de nous sont les deux armées?

LE MESSAGER.

A un mille et demi.

MARCIUS.

Nous pourrons donc entendre leurs cris de guerre, et eux les nôtres? — C'est dans ce moment, ô Mars, que je te conjure de hâter ici notre ouvrage, afin que nous puissions, avec nos épées fumantes, voler des murs de Corioles soumise, au secours de nos amis. — Allons, souffle dans ta trompette!

(Le son de la trompette appelle les ennemis à une conférence.)

(Quelques sénateurs Volsques paraissent sur les murs au milieu des soldats.)

MARCIUS.

Tullus Aufidius est-il dans la ville?

PREMIER SÉNATEUR.

Non, ni lui, ni aucun homme qui vous craigne moins que lui, c'est-à-dire, moins que peu. Écoutez : nos tambours rassemblent notre jeunesse! Nous renverserons nos murs, plutôt que de nous y laisser emprisonner : nos portes, qui vous semblent fer-

mées, n'ont pour barrière que des roseaux; elles vont s'ouvrir d'elles-mêmes. Entendez-vous ces cris dans l'éloignement? (*Autre bruit de guerre.*) C'est Aufidius. Écoutez quel ravage il fait dans votre armée en déroute.

MARCIUS.

Oh! ils sont aux prises.

LARTIUS.

Que leurs cris nous servent de leçon : vite, des échelles.

(Les Volsques font une sortie.)

MARCIUS.

Ils ne nous craignent pas! Ils osent sortir de leur ville! — Allons, soldats, serrez vos boucliers contre votre cœur, et combattez avec un cœur plus ferme que vos boucliers. Avancez, vaillant Titus. L'eussions-nous pensé, qu'ils nous braveraient à ce point? J'en sue de rage. — Venez, braves compagnons. Celui de vous qui reculera, je le traiterai comme un Volsque. Il périra sous mon glaive.

(Le signal est donné les Romains et les Volsques se rencontrent.)

(Les Romains sont battus et repoussés jusque dans leurs retranchemens.)

MARCIUS revient.

Que toute la contagion du sud descende sur vous, vous la honte de Rome! Vous troupeau de.... — Que tous les fléaux vous couvrent de plaies, afin que vous soyez abhorrés avant d'être vus et que vous vous infestiez les uns les autres à un mille de distance. Ames d'oies qui portez des figures humaines, comment avez-vous pu fuir devant des esclaves que battrait une armée de singes? Par Pluton et l'enfer! ils

sont tous frappés par derrière, le dos rougi de leur sang et le front blème, fuyant et transis de peur. — Réparez votre faute, chargez de nouveau; ou, par les feux du ciel, je laisse là l'ennemi, et je tourne mes armes contre vous; prenez-y garde. Allons, avancez. Si vous voulez tenir ferme, nous allons les repousser jusque dans les bras de leurs femmes, comme ils nous ont poursuivis jusque dans nos retranchemens.

(Les clameurs guerrières recommencent : Marcius charge les Volsques et les poursuit jusqu'aux portes de la ville.)

Voilà les portes qui s'ouvrent. — Maintenant secondez-moi en braves. C'est pour les vainqueurs que la fortune élargit l'entrée de la ville, et non pour les fuyards : regardez-moi, imitez-moi.

(Il passe les portes.)

UN PREMIER SOLDAT.

Audace de fou ! Ce ne sera pas moi !

UN SECOND SOLDAT.

Ni moi.

TROISIÈME SOLDAT.

Vois, les portes se ferment sur lui.

(Les cris continuent.)

TOUS.

Le voilà pris, je le garantis.

(Marcius est enfermé dans Corioles.)

TITUS LARTIUS paraît.

Marcius ! qu'est-il devenu ?

TOUS.

Il est mort, seigneur; il n'en faut pas douter.

PREMIER SOLDAT.

Il était sur les talons des fuyards et il est entré dans la ville avec eux. Aussitôt les portes se sont refermées; et il est dans Corioles, seul contre tous ses habitans.

LARTIUS.

O mon brave compagnon! plus brave que l'insensible acier de son épée; quand elle plie, il tient bon. Ils n'ont pas osé te suivre, Marcius! — Un diamant de ta grosseur serait moins précieux que toi. Tu étais un guerrier accompli, égal aux vœux de Caton même. Terrible et redoutable, non-seulement dans les coups que tu portais; mais ton farouche regard et le son foudroyant de ta voix faisaient frissonner les ennemis comme si l'univers agité par une convulsion eût tremblé sous leurs pas.

(Marcius paraît sanglant, et poursuivi par l'ennemi.)

PREMIER SOLDAT.

Voyez, seigneur.

LARTIUS.

Oh! c'est Marcius : courons le sauver ou périr tous avec lui.

(Ils combattent et entrent tous dans la ville.)

SCÈNE V.

L'intérieur de la ville.

(Quelques Romains chargés de butin.)

PREMIER ROMAIN.

Je porterai ces dépouilles à Rome.

SECOND ROMAIN.

Et moi, celles-ci.

TROISIÈME ROMAIN.

Peste soit de ce vil métal, je l'avais pris pour de l'argent.

(On entend toujours dans l'éloignement les cris des combattans.)

(Marcius et Titus Lartius s'avancent, précédés d'un héraut.)

MARCIUS.

Voyez ces maraudeurs! qui estiment leur temps au prix d'une mauvaise drachme! coussins, cuillers de plomb, morceaux de fers d'un liard, vêtemens que des bourreaux enterreraient avec ceux qu'ils auroient pendus ; voilà ce que ramassent ces lâches esclaves, avant que le combat soit fini. — Tombons sur eux. — Mais écoutez, quel fracas autour du général ennemi? — Volons à lui! — C'est-là qu'est l'homme que mon cœur hait; c'est Aufidius, qui enfonce nos Romains. Allons, vaillant Titus, prenez un nombre de soldats suffisant pour garder la ville, tandis que moi, avec ceux qui ont du cœur, je vole au secours de Cominius.

LARTIUS.

Digne Romain, ton sang coule; tu es trop épuisé par ce premier exercice pour entreprendre un second combat.

MARCIUS.

Digne ami ne me louez point, l'ouvrage que j'ai fait ne m'a pas encore échauffé. Adieu. Ce sang que je perds, me soulage, au lieu de m'affaiblir. C'est dans cet état que je veux paraître devant Aufidius, et le combattre.

LARTIUS.

Que la belle déesse de la fortune t'accorde son amour; et que ses charmes puissans détournent l'épée de tes ennemis, vaillant Marcius; que la prospérité te suive comme un page.

MARCIUS.

Ton ami n'est pas au-dessous de ceux qu'elle a placés au plus haut rang. Cher Lartius, adieu.

LARTIUS.

Intrépide Marcius! — Toi, va sonner ta trompette dans la place publique et rassemble tous les officiers de la ville : c'est là que je leur ferai connaître mes intentions. Partez.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Les environs du camp de Cominius.

COMINIUS faisant retraite avec un nombre de soldats.

COMINIUS.

Respirez, mes amis ; bien combattu ! Nous quittons le champ de bataille en vrais Romains, sans folle témérité dans notre résistance, sans lâcheté dans notre retraite. — Croyez-moi, mes amis, nous serons encore attaqués. — Dans la chaleur de l'action, nous avons entendu par intervalles les clameurs de nos amis apportées par les vents. Dieux de Rome, accordez-leur le succès que nous désirons pour nous-mêmes ! Faites que nos deux armées se rejoignent, le sourire de la victoire sur le front, et puissent vous offrir ensemble un sacrifice d'actions de grâces !

(Un messager paraît.)

Quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

Les habitans de Corioles ont fait une sortie et livré bataille à Lartius et Marcius. J'ai vu nos troupes repoussées jusque dans leurs retranchemens et aussitôt je suis parti.

COMINIUS.

Quand tu dirais la vérité, ton récit, ce me semble, serait suspect. Combien y a-t-il que tu es parti ?

LE MESSAGER.

Plus d'une heure, seigneur.

COMINIUS.

Quoi ! il n'y a pas un mille de distance. Dans l'instant nous entendions encore leur tambour. Comment as-tu pu employer une heure à parcourir un mille, et m'apporter des nouvelles si tardives ?

LE MESSAGER.

Les espions des Volsques m'ont donné la chasse, et j'ai été forcé de faire un détour de trois ou quatre mille : sans cela, seigneur, vous m'auriez vu une demi-heure plus tôt vous apporter cette nouvelle.

(Marcius arrive.)

COMINIUS.

Quel est ce guerrier là-bas, qui s'avance tout couvert de sang ! O Dieux ! il a la contenance et la physionomie de Marcius ; ce n'est pas la première fois que je l'ai vu dans cet état !

MARCIUS.

Suis-je venu trop tard ?

COMINIUS.

Le berger ne distingue pas mieux le tonnerre du son d'un tambour, que moi la voix de Marcius de celle de tout homme.

MARCIUS.

Suis-je venu trop tard ?

COMINIUS.

Oui, si vous ne revenez pas couvert du sang des ennemis, mais du vôtre.

MARCIUS.

Oh ! laissez-moi vous serrer dans mes bras aussi tendrement, que lorsque je faisais l'amour ; et vous presser contre mon cœur, avec autant de joie que le premier jour de mes noces, lorsque les flambeaux de l'hymen me guidèrent à la couche nuptiale.

COMINIUS.

Fleur des guerriers, que fait Titus Lartius ?

MARCIUS.

Il est occupé à porter des décrets : il condamne les uns à mort, les autres à l'exil ; rançonne celui-ci, fait grâce à celui-là ou le menace : il régit Corioles au nom de Rome, et la gouverne comme un docile lévrier caressant la main qui le tient en lesse.

COMINIUS.

Où est ce malheureux qui est venu m'annoncer que les Volsques vous avaient repoussés jusque dans vos retranchemens ? Où est-il ? Qu'on le fasse venir.

MARCIUS.

Laissez-le en paix ; il vous a dit la vérité. Mais pour nos seigneurs les plébéiens..... (La peste..... des tribuns, voilà tout ce qu'ils méritent.) La souris n'a jamais fui le chat comme ils fuyaient devant une canaille plus méprisable qu'eux encore.

COMINIUS.

Mais comment avez-vous fait pour triompher ?

MARCIUS.

Ce temps est-il fait pour l'employer en récits ? Je ne crois pas.... Où est l'ennemi ? Êtes-vous maî-

tres du champ de bataille? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi rester dans l'inaction avant que vous le soyez devenus?

COMINIUS.

Marcius, nous avons combattu avec désavantage; et nous avons fait une retraite prudente, pour assurer l'exécution de nos desseins.

MARCIUS.

Quel est leur ordre de bataille? Savez-vous de quel côté sont placées leurs troupes d'élite?

COMINIUS.

Suivant mes conjectures, leur avant-garde est formée des Antiates, qui sont leurs meilleurs soldats : à leur tête est Aufidius, le centre de toutes leurs espérances.

MARCIUS.

Je vous conjure, au nom de toutes les batailles où nous avons combattu, et de tout le sang que nous avons versé ensemble, au nom des sermens que nous avons faits de rester toujours amis, envoyez-moi sur-le-champ contre Aufidius et ses Antiates, et ne perdons pas l'occasion. Remplissons l'air de traits et d'épées nues : tentons la fortune à cette heure même....

COMINIUS.

J'aimerais mieux vous voir conduire à un bain salutaire, et panser vos blessures : mais jamais je n'ose vous refuser ce que vous demandez. Choisissez vous-même parmi ces soldats ceux qui peuvent le mieux seconder votre entreprise.

MARCIUS.

Je choisis ceux qui auront la meilleure volonté. S'il en est parmi vous quelqu'un (et ce serait un crime d'en douter) qui aime sur son visage le fard dont il voit le mien coloré, qui craigne moins pour ses jours que pour son honneur, qui pense qu'une belle mort est préférable à une vie honteuse, et qui chérisse plus sa patrie que lui-même; que ce brave soldat seul, ou d'autres avec lui, s'il en est plusieurs qui partagent ses sentimens, étende comme moi la main (*il lève la main*) en témoignage de ses dispositions, et qu'il suive Marcius.

(Tous ensemble poussent un cri, agitent leurs épées, élèvent Marcius sur leurs bras, et font voler leurs bonnets en l'air.

Oh! moi seul pour arme : je vous suffirai : faites de moi un glaive dans vos mains. Si ces démonstrations ne sont pas une vaine apparence, qui de vous ne vaut pas quatre Volsques? Pas un de vous qui ne puisse opposer au vaillant Aufidius un bouclier aussi ferme que le sien. Je vous rends grâces à tous; mais je n'en dois choisir qu'un certain nombre. Les autres réserveront leur courage pour quelqu'autre combat que l'occasion amènera. Allons, marchons. Quatre des plus braves recevront immédiatement mes ordres.

COMINIUS.

Marchez, mes compagnons : tenez tout ce que promet cette montre de valeur; et vous partagerez avec nous tous les fruits de la guerre.

(Ils sortent et suivent Coriolan.)

SCÈNE VII.

Les portes de Corioles.

TITUS LARTIUS, ayant laissé une garnison dans Corioles, marche, avec un tambour et un trompette, vers COMINIUS et MARCIUS : UN LIEUTENANT, DES SOLDATS, UN ESPION.

LARTIUS.

Veillez à la garde des portes : suivez mes ordres chacun dans le poste que je vous ai assigné. A mon premier avis, envoyez ces centuries à notre secours : le reste ne pourra servir qu'à faire une courte résistance; si nous perdons la bataille nous ne pouvons pas garder la ville.

LE LIEUTENANT.

Reposez-vous sur nos soins, seigneur.

LARTIUS.

Rentrez et fermez vos portes sur nous. Guide, marche; conduis-nous au camp des Romains.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

L'autre camp des Romains.

On entend des cris de bataille ; MARCIUS et AUFIDIUS entrent par différentes portes et se rencontrent.

MARCIUS.

Je ne veux combattre que toi : je te hais plus que l'homme faux qui viole sa parole.

AUFIDIUS.

Ma haine égale la tienne, et l'Afrique n'a point de serpent que j'abhorre plus que ta gloire, objet de ma jalousie. Affermis ton pied.

MARCIUS.

Que le premier qui reculera meure l'esclave de l'autre, et que les dieux le punissent encore dans l'autre vie !

AUFIDIUS.

Si tu me vois fuir, Marcius, poursuis-moi de tes clameurs comme un lièvre.

MARCIUS.

Tullus, pendant trois heures entières, je viens de combattre seul dans les murs de Corioles, et je m'y suis satisfait à mon gré. Ce sang dont tu vois mon visage masqué, n'est pas le mien ; pour te venger, appelle et déploie toutes tes forces.

AUFIDIUS.

Fusses-tu cet Hector, ce héros de vos aïeux

troyens tant vanté dans votre Rome, tu ne m'échapperais pas ici.

(Ils combattent sur la place : quelques Volsques viennent au secours d'Aufidius : Marcius combat contre eux, jusqu'à ce qu'ils se retirent hors d'haleine.)

AUFIDIUS, en se retirant, aux Volsques.

Plus officieux que braves, vous m'avez déshonoré en me secondant si lâchement.

(Ils fuient poussés par Marcius.)

SCÈNE IX.

(Acclamations; cris de guerre. On donne le signal de la retraite. Cominius entre par une porte avec les Romains; Marcius entre par l'autre, un bras en écharpe.)

COMINIUS.

Si je te racontais en détail tout ton ouvrage d'aujourd'hui, tu ne croirais pas toi-même à tes propres actions. Mais je garde ce récit pour Rome : c'est là que les sénateurs, le sourire sur les lèvres, pleureront de joie; que nos illustres patriciens, attentifs et surpris, nieront d'abord en haussant les épaules, et finiront par admirer; que nos dames romaines trembleront d'effroi et de plaisir; que ces imbéciles tribuns, qui, ligués avec les vils plébéiens, détestent ta gloire, seront forcés de s'écrier, en dépit de leurs cœurs : « Nous remercions les dieux d'avoir accordé à Rome un tel guerrier. » Et pourtant, avant le banquet de cette journée dont tu es venu encore prendre ta part, tu étais déjà rassasié.

(Titus Lartius ramène ses troupes victorieuses, et lasses de poursuivre l'ennemi.)

LARTIUS.

O mon général! (*Montrant Marcius.*) Voilà le coursier, nous n'en sommes que le caparaçon. — Avez-vous vu?...

MARCIUS.

De grâce, épargnez-moi : ma mère, qui a le privilége de vanter son sang, m'afflige quand elle me donne des louanges. J'ai fait ce que vous avez fait, c'est-à-dire, tout ce que je peux; par le même motif, qui vous anime, l'amour de ma patrie. Quiconque a pu accomplir toute sa bonne volonté, a fait plus que moi.

COMINIUS.

Vous ne serez point le tombeau de votre mérite : il faut que Rome connaisse tout le prix d'un de ses enfans. Dérober à sa connaissance vos actions, serait un crime plus grand que le vol, ce serait un calomnieux silence. On peut les célébrer, les élever au comble de la louange, sans passer les bornes de la modération. Ainsi, je vous en conjure, il faut vous résoudre à m'entendre parler de vous devant toute l'armée : je ne prétends pas récompenser par-là tout ce que vous avez fait; mais simplement rendre témoignage à ce que vous êtes.

MARCIUS.

J'ai sur mon corps quelques blessures, qui deviennent plus cuisantes quand j'en entends parler.

COMINIUS.

N'en pas parler serait une ingratitude qui pourrait les envenimer et les rendre mortelles. — De tous les chevaux dont nous avons pris un bon nom-

bre, de tous les trésors que nous avons amassés dans Corioles et sur le champ de bataille, nous vous en offrons la dixième part : levez à votre choix ce tribut sur tout le butin, avant le partage général.

MARCIUS.

Mon général, je vous rends grâce : mais mon cœur ne peut consentir à recevoir aucun salaire pour payer mon épée ; je refuse votre offre, et ne veux qu'une part égale à ceux qui m'ont vu combattre.

(Fanfarès ; acclamations redoublées : tous s'écrient, *Marcius, vive Marcius!* en jetant leurs bonnets en l'air, et agitant leurs lances. Cominius et Lartius ôtent leurs casques, et restent la tête découverte devant toute l'armée.)

Puissent ces mêmes instrumens que vous profanez perdre à jamais leurs sons ! Ah ! si les tambours et les trompettes se changent en organes de la flatterie sur le champ de bataille, désormais que les cours et les cités n'offrent donc plus que les dehors perfides de l'adulation. Si le fer du soldat se plie à la molle flatterie comme la soie du parasite, qu'on prépare donc des chants efféminés pour préluder aux combats. — C'est assez, vous dis-je. Parce que vous voyez sur mon visage quelques traces de sang que je n'ai pas encore eu le temps de laver, — parce que j'ai terrassé quelques faibles ennemis, exploits qu'ont fait comme moi une foule d'autres soldats qui sont ici et qu'on ne remarque pas, vous me recevez avec des acclamations hyperboliques ; comme si j'aimais que mon faible mérite fût alimenté par des louanges assaisonnées de mensonge !

COMINIUS.

Vous avez trop de modestie, vous êtes trop ennemi

de votre gloire, et trop peu reconnaissant envers nous, qui vous rendons un hommage sincère. Si vous vous irritez ainsi contre vous-même, vous nous permettrez de vous enchaîner comme un furieux qui cherche à se détruire de ses mains; afin de pouvoir vous parler raison en sûreté. Que toute la terre sache comme nous, que c'est Caïus Marcius qui remporte la palme de cette guerre : je lui en donne pour gage mon superbe coursier, connu de tout le camp, avec tous ses ornemens; et dès ce moment, en récompense de ce qu'il a fait devant Corioles, je le proclame au milieu des cris et des applaudissemens de toute l'armée, *Caïus Marcius Coriolanus*. — Portez toujours noblement ce surnom.

(Acclamations.—Musique guerrière.)

Toute l'armée répète : Caïus Marcius Coriolanus!

MARCIUS.

Je vais laver mon visage; et alors vos yeux verront s'il est vrai que je rougisse ou non. — N'importe; je vous rends grâces. Je veux monter votre coursier, et dans tous les temps je ferai tous mes efforts pour porter avec honneur le beau surnom dont vous me gratifiez.

COMINIUS.

Allons, entrons dans notre tente; avant de nous livrer au repos, il nous faut instruire Rome de nos succès. Vous, Titus Lartius, retournez à Corioles; et envoyez-nous à Rome les citoyens les plus propres à recevoir le traité qui convient aux intérêts des vainqueurs et des vaincus.

LARTIUS.

Je vais le faire, seigneur.

MARCIUS.

Les dieux commencent à se jouer de moi : moi, qui viens tout à l'heure de refuser les plus magnifiques présens, je me vois obligé de demander une grâce à mon général.

COMINIUS.

Elle vous est accordée. Quelle est-elle ?

MARCIUS.

J'ai passé quelque temps ici dans Corioles, chez un pauvre citoyen qui m'a traité en ami. Il a poussé dans le combat un cri vers moi : je l'ai vu faire prisonnier. Mais alors Aufidius occupait mes regards, et la fureur a étouffé ma pitié. Je vous demande la liberté de mon malheureux hôte.

COMINIUS.

O noble demande! Fût-il le meurtrier de mon fils, il sera libre comme l'air. Rendez-lui la liberté, Titus !

LARTIUS.

Son nom, Marcius ?

MARCIUS.

Par Jupiter ! je l'ai oublié. — Je succombe de fatigue ; et ma mémoire en est troublée : n'avez-vous point de vin ici ?

COMINIUS.

Entrons dans nos tentes : le sang se fige sur votre visage ; il est temps que vous preniez soin de vos blessures : allons.

SCÈNE X.

Le camp des Volsques.

Bruit d'instrumens militaires : TULLUS AUFIDIUS paraît tout sanglant avec deux ou trois OFFICIERS.

AUFIDIUS.

La ville est prise.

UN OFFICIER.

Elle sera rendue à des conditions recevables.

AUFIDIUS.

Des conditions ! Je voudrais être Romain.... car étant Volsque, je ne puis me montrer tel que je suis. Des conditions ! Eh ! y a-t-il des conditions honnêtes dans un traité pour le parti qui est à la merci du vainqueur ? — Marcius, cinq fois j'ai combattu contre toi, et cinq fois tu m'as vaincu; et tu me vaincrais toujours, je crois, quand nos combats se renouvelleraient aussi souvent que nos repas ! Mais, j'en jure par les élémens, si je me rencontre encore une fois avec lui face à face, il sera mon maître, ou je serai le sien. Mon émulation renonce à l'honneur dont elle s'est piquée jusqu'ici; et au lieu d'espérer, comme je l'ai fait, de le terrasser, en luttant en brave et fer contre fer, je lui tendrai quelque piége : il faut qu'il succombe ou sous ma fureur, ou sous mon adresse.

L'OFFICIER.

C'est le démon !

AUFIDIUS.

Il a plus d'audace, mais moins de ruse. Ma valeur est empoisonnée par les affronts qu'elle a reçus de lui, elle abjure sa générosité naturelle. Qu'il soit endormi dans un sanctuaire, nu et malade : ni temple ni capitole, ni les prières des prêtres, ni l'heure du sacrifice, tous ces obstacles n'en seront plus pour ma fureur. Les priviléges et les coutumes les plus sacrés seront bravés par la haine que m'inspire Marcius. Partout où je le trouverai, dans mes propres foyers, dans les bras de mon frère, là, violant les lois de l'hospitalité, je veux plonger et replonger à loisir dans son cœur ma main ensanglantée. — Vous, allez à la ville ; voyez comment les Romains y commandent, quels otages ils ont demandés pour Rome.

L'OFFICIER.

N'y viendrez-vous pas vous-même ?

AUFIDIUS.

On m'attend au bosquet de Cyprès, au midi des moulins de la ville. Je vous prie, revenez m'apprendre en ce lieu quel cours suit la fortune afin que je règle ma marche sur celle des événemens.

L'OFFICIER.

J'exécuterai vos ordres, seigneur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La ville de Rome. Place publique.

MENENIUS, SICINIUS et BRUTUS.

MENENIUS.

L'AUGURE m'a dit que nous aurions des nouvelles ce soir.

BRUTUS.

Bonnes ou mauvaises?

MENENIUS.

Peu favorables aux vœux du peuple; car il n'aime pas Marcius.

SICINIUS.

La nature enseigne aux animaux mêmes à distinguer leurs amis.

MENENIUS.

Quel est, je vous prie, l'animal que le loup aime?

SICINIUS.

L'agneau.

MENENIUS.

Oui, pour le dévorer comme vos plébéiens, toujours affamés, voudraient dévorer le noble Marcius.

BRUTUS.

Marcius un agneau? soit : mais un agneau qui a le cri féroce de l'ours.

MENENIUS.

Un ours? soit : mais qui vit comme un agneau. Vous êtes deux vieux l'un et l'autre ; répondez à une question.

TOUS DEUX.

Voyons cette question.

MENENIUS.

Quel est le vice dont Marcius ait une petite dose et qu'on ne trouve pas chez vous dans toute son énormité !

BRUTUS.

Il n'en est aucun dont il ne soit pourvu abondamment.

SICINIUS.

D'orgueil surtout.

BRUTUS.

Son arrogance extrême surpasse tous ses autres défauts.

MENENIUS.

Voilà qui est étrange ! Et vous, savez-vous tout le mal qu'on dit de vous deux dans la ville ? Je veux dire les gens de notre ordre ? le savez-vous ?

LES DEUX TRIBUNS.

Comment, quel mal peut-on dire de nous ?

MENENIUS.

Puisque vous parlez d'orgueil, m'écouterez-vous sans humeur ?

LES DEUX TRIBUNS.

Oui : allons, voyons.

MENENIUS.

Au reste, peu m'importe car il suffira de la plus mince occasion pour vous faire perdre toute votre patience. —Suivez sans frein votre penchant naturel, et prenez de l'humeur tant qu'il vous plaira, si c'est un plaisir pour vous que de vous fâcher. Vous reprochez à Marcius de l'orgueil !

BRUTUS.

Nous ne sommes pas seuls à lui faire ce reproche.

MENENIUS.

Oh ! je sais que vous faites très-peu de choses seuls. Vous avez abondance de secours : autrement vos actions seraient vraiment uniques. Vos talens sont trop mesquins pour faire beaucoup seuls. — Vous parlez d'orgueil ? Ah ! si vous pouviez tourner les yeux et vous voir par derrière si vous pouviez faire une revue de votre personne, si vous le pouviez.....

BRUTUS.

Hé bien ! qu'arriverait-il ?

MENENIUS.

Eh bien ! vous verriez deux magistrats sans mérite, orgueilleux, violens, entêtés, en d'autres termes, sots comme il n'y en a pas dans Rome.

SICINIUS.

Menenius, on vous connaît bien aussi.

MENENIUS.

On me connaît pour un patricien d'humeur joviale, qui ne hait pas une coupe de vin généreux, sans mélange d'une seule goutte du Tibre; qui a,

dit-on, le défaut d'accueillir trop favorablement les premières plaintes du peuple, de se laisser émouvoir à son plus léger murmure, et de prendre feu pour lui. On peut dire encore qu'il m'arrive plus souvent de voir la croupe noire de la nuit que le front riant de l'aurore. Mais tout ce que je pense je le dis, et toute ma méchanceté s'exhale en paroles. Lorsque je rencontre deux hommes d'état tels que vous, il m'est impossible de les appeler des Lycurgues. Si la liqueur que vous me versez m'affecte désagréablement le palais, je fais la grimace. Je ne saurais applaudir à vos discours, quand je vois qu'il n'y a dans vos seigneuries que de quoi former un âne; et quoique je supporte ceux qui disent que vous êtes de graves personnages dignes de nos respects, je ne peux m'empêcher de donner un démenti au flatteur qui osera vous dire que vous avez une physionomie heureuse. Si c'est là ce que vous voyez dans la carte de mon microscome[1], s'ensuit-il qu'on me connaisse bien aussi? Voyons, quels défauts votre aveugle malice découvrira-t-elle dans mon caractère, si moi aussi je suis bien connu?

BRUTUS.

Allez, allez : nous vous connaissons de reste.

MENENIUS.

Non, vous ne me connaissez pas : vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, vous ne connaissez rien. Votre ambition est avide des coups de chapeaux et des génuflexions d'une populace indigente : vous perdez la plus précieuse partie du jour à entendre le plaidoyer d'une marchande de citrons avec un marchand d'al-

lumettes, et vous remettez à une seconde audience la décision de ce procès important. Quand vous êtes sur votre tribunal, juges entre deux parties, si par malheur un léger sentiment de colique vient à vous pincer, vos visages deviennent de vrais masques, vous voilà hors de vous : perdant toute patience, vous demandez un vase à grands cris, et vous renvoyez les deux plaideurs plus acharnés l'un contre l'autre, et la cause plus embrouillée ; tout l'accord que vous mettez entre eux, c'est de les traiter tous deux de fripons. Vous êtes un étrange couple!

BRUTUS.

Allez, allez; on sait que vous dites plus de bons mots à table, que vous n'ouvrez d'avis utiles au Capitole.

MENENIUS.

Nos prêtres eux-mêmes perdraient leur gravité devant des objets aussi ridicules que vous; votre meilleur raisonnement ne vaut pas un poil de votre barbe, qui toute entière ne mérite pas l'honneur d'entrer dans le coussin d'une ravaudeuse, ou dans le bât d'un âne; et vous osez dire que Marcius a de l'orgueil! Marcius, qu'on dégraderait, en assurant qu'il vaut tous vos ancêtres ensemble depuis Deucalion, quoique peut-être quelques-uns des plus illustres fussent des bourreaux héréditaires. Bonsoir à vos seigneuries; une conversation plus longue avec vous gâterait ma raison. Pâtres grossiers du troupeau plébéien, vous me permettrez de prendre congé de vous.

(Brutus et Sicinius se retirent à l'écart.)

(Surviennent Volumnie, Virgilie et Valerie.)

MENENIUS.

Qu'est-ce donc, belles et nobles dames? La lune, descendue sur la terre, n'y brillerait pas de plus de majesté que vous. Et que cherchent vos regards empressés ?

VOLUMNIE.

Honorable Menenius, mon fils Marcius approche : pour l'amour de Junon, ne nous retardez pas.

MENENIUS.

Ah ! Marcius revient dans sa patrie?

VOLUMNIE.

Oui, noble Menenius, et avec la gloire la plus éclatante.

MENENIUS.

Voilà mon bonnet, ô Jupiter, et reçois mes remercîmens. Oh! Marcius revient à Rome !

VOLUMNIE et VIRGILIE.

Oui, rien de plus vrai.

VOLUMNIE.

Voyez : cette lettre est de sa main. Le sénat en a reçu une autre, sa femme une autre, et il y en a une pour vous, je crois, à la maison.

MENENIUS.

Oh ! je vais donner ce soir des fêtes à ébranler les voûtes : une lettre pour moi !

VIRGILIE.

Oui, sûrement, il y a une lettre pour vous : je l'ai vue.

MENENIUS.

Une lettre pour moi! elle m'assure sept ans de santé. Pendant sept ans je ferai la nique au médecin. La plus fameuse ordonnance de Galien n'est que drogue d'empirique, et ne vaut pas mieux qu'une médecine de cheval, en comparaison de ce préservatif. N'est-il point blessé? Il n'a pas coutume de revenir sans blessures.

VIRGILIE.

Oh! non, non, non!

VOLUMNIE.

Oh! il est blessé : moi, j'en rends grâces aux dieux.

MENENIUS.

Et moi aussi, pourvu qu'il ne le soit pas trop. Les blessures sont la parure qui lui sied. Apporte-t-il dans sa poche une victoire?

VOLUMNIE.

Elle couronne son front. Voilà la troisième fois, Menenius, que mon fils revient avec la guirlande de chêne.

MENENIUS.

A-t-il frotté Aufidius comme il faut?

VOLUMNIE.

Titus Lartius écrit qu'ils ont combattu l'un contre l'autre; mais qu'Aufidius a pris la fuite.

MENENIUS

Oh! il était temps, je le lui garantis : s'il eût résisté encore, je n'aurais pas voulu être traité comme lui pour tous les trésors de Corioles. — Le sénat est-il informé de cette nouvelle?

VOLUMNIE.

Allons, chères dames. — Oui, oui, le sénat a reçu des lettres du général, qui donne à mon fils la gloire de cette guerre. Il a, dans cette action, deux fois surpassé l'honneur de ses premiers exploits.

VALERIE.

Il est vrai qu'on raconte de lui des choses merveilleuses.

MENENIUS.

Merveilleuses! oui, n'en doutez pas; et il a bien mérité tout ce qu'on en dit.

VIRGILIE.

Que les dieux nous en confirment la vérité.

VOLUMNIE.

La vérité? Comment, en doutez-vous?

MENENIUS.

La vérité? je vous le jure, moi; tous ces prodiges sont vrais. — Où est-il blessé? (*Aux tribuns.*) Que les dieux conservent vos bonnes seigneuries. Marcius revient à Rome. Il a de nouveaux sujets d'avoir de l'orgueil. — Où est-il blessé?

VOLUMNIE.

A l'épaule et au bras gauche. — Là resteront de larges cicatrices qu'il pourra montrer au peuple, quand il demandera la place qui lui est due. — Lorsqu'il repoussa Tarquin, il reçut sept blessures.

MENENIUS.

Il en a une sur le cou, et une dans la cuisse : je lui en connais neuf.

VOLUMNIE.

Avant cette dernière expédition, il avait déjà reçu vingt-cinq blessures.

MENENIUS.

Il en a donc maintenant vingt-sept, et chaque blessure fut le tombeau d'un ennemi. Entendez-vous les trompettes?

(Acclamations et fanfares.)

VOLUMNIE.

Voilà les avant-coureurs de Marcius : il fait marcher devant lui le bruit de la victoire, et derrière lui il laisse des pleurs. La mort, ce sombre fantôme, est assise sur son bras vigoureux : ce bras se lève, retombe, et les ennemis de Rome expirent.

(Au son des trompettes paraissent le général Cominius et Titus Lartius; Coriolan est au milieu d'eux, le front ceint d'une couronne de chêne, les chefs de l'armée et les soldats le suivent : un héraut le précède.)

LE HÉRAUT.

Apprends, ô Rome! que Marcius a combattu seul dans les murs de Corioles, où il a gagné avec gloire un nom ajouté au nom de Caïus Marcius. Soyez le bienvenu à Rome, illustre Coriolan!

(Toutes les voix et tous les instrumens applaudissent.)

TOUS ENSEMBLE.

Soyez le bienvenu à Rome, illustre Coriolan!

CORIOLAN.

Assez de louanges : elles blessent mon cœur; je vous prie, cessez.

COMINIUS.

Voyez votre mère.

CORIOLAN.

Oh! je le sais, vous avez imploré tous les dieux pour ma prospérité.

(Il fléchit le genou.)

VOLUMNIE.

Non, mon brave soldat, lève-toi; lève-toi, mon cher Marcius, mon tendre Caïus, et encore un surnom nouveau qui comble l'honneur de tes exploits! Oui, *Coriolan* : n'est-ce pas le nom qu'il faut que je te donne? Mais vois ton épouse.

CORIOLAN.

O toi, grâce silencieuse, salut! Quoi! aurais-tu donc ri si tu m'avais vu rapporté dans un cercueil, toi qui pleures à mon triomphe? Ah! ma chère, ces yeux en larmes sont pour les veuves de Corioles, et pour les mères qui ont perdu leurs enfans...

MENENIUS.

Que les dieux te couronnent!

CORIOLAN.

Ah! vous vivez encore? (*A Valerie.*) Aimable dame, pardonnez.

VOLUMNIE.

Je ne sais de quel côté me tourner. — O mon fils! sois le bienvenu dans ta patrie; et vous aussi général, soyez tous les bienvenus.

MENENIUS.

Sois mille et mille fois le bienvenu! Je suis prêt à pleurer et à rire. Mon cœur est tout à la fois triste et gai. — Sois le bienvenu, Marcius! Qu'une malédiction dévore le cœur de celui qui n'est pas joyeux de te voir! Vous êtes trois que Rome doit adorer :

mais j'en atteste tous les yeux, nous avons ici quelques vieux troncs ingrats qui ne porteront jamais que des fruits amers pour vous. N'importe : gloire à vous, braves généraux. Une ortie ne sera jamais qu'une ortie, et les travers des fous seront toujours folie.

COMINIUS.

Toujours franc !

CORIOLAN.

Toujours Menenius, toujours le même.

LE HÉRAUT.

Faites place : avancez.

CORIOLAN, à sa mère et à sa femme.

Donnez-moi votre main, et vous la vôtre. Avant que je puisse me cacher à l'ombre de nos foyers, mon devoir m'oblige à visiter nos bons patriciens, de qui j'ai reçu mille félicitations, accompagnées d'une foule d'honneurs.

VOLUMNIE.

J'ai assez vécu pour voir mes vœux accomplis, et réaliser les songes de mon imagination. Une seule chose te manque, et je ne doute pas que Rome ne te l'accorde.

CORIOLAN.

Sachez, ô tendre mère, que j'aime mieux obéir aux Romains et les servir à mon gré, que de leur commander selon leur goût.

COMINIUS.

Allons au Capitole.

(Fanfares : ils sortent en pompe comme ils sont entrés ; les tribuns restent.)

BRUTUS.

Toutes les bouches s'entretiennent de lui; les yeux affaiblis de la vieillesse empruntent le secours des lunettes pour le voir : la nourrice babillarde, toute occupée de jaser de lui, n'entend plus les cris de son nourrisson; la plus maussade cuisinière songe à sa parure, arrange son plus beau mouchoir sur sa gorge enfumée, et court gravir sur les murs pour le regarder. On se presse sur les échoppes, dans les boutiques, aux fenêtres; les toits sont couverts de peuple, et chargés d'une foule variée de spectateurs de toutes classes. Les flamines solitaires ont quitté leur retraite; et, confondus avec la multitude, ils se pressent pour arriver tout essoufflés à une place vulgaire. Les dames exposent les lis et les roses de leurs joues délicates, et livrent nus les charmes de leur visage aux brûlans baisers du soleil. C'est un bruit, un tumulte autour de lui! on dirait qu'un dieu est recélé dans sa personne mortelle, et lui donne un aspect plein de grâce.

SICINIUS.

Je vous le garantis consul dans l'instant même.

BRUTUS.

Notre charge, en ce cas, tant que durera son autorité, peut se reposer à loisir.

SICINIUS.

Il ne connaîtra jamais, dans les honneurs, cette modération qui sait le terme d'où il faut partir, et

celui où il faut s'arrêter : il perdra tout ce qu'il a gagné.

BRUTUS.

C'est là l'espérance qui nous console.

SICINIUS.

N'en doutez pas. Le peuple, dont nous sommes l'appui, toujours plein d'inconstance et de malice, oubliera, à la plus légère occasion, tous les nouveaux honneurs qu'on lui rend aujourd'hui; et, lui-même, il s'en dépouillera. J'en doute d'autant moins que son orgueil s'en fera gloire.

BRUTUS.

Je l'ai entendu jurer que, s'il briguait le consulat, jamais il ne consentirait à paraître dans la place publique couvert du manteau grossier des candidats; qu'il dédaignerait l'usage de montrer aux plébéiens ses blessures, pour mendier (disait-il) leurs voix empestées.

SICINIUS.

C'est la vérité.

BRUTUS.

Ce sont ses propres termes. Oh! il renoncera plutôt à cette dignité, que de ne la pas devoir uniquement aux suffrages des nobles, et aux vœux du sénat.

SICINIUS.

Qu'il persiste dans cette résolution, qu'il l'exécute, et je n'en désire pas davantage.

BRUTUS.

Il est vraisemblable qu'il le fera.

SICINIUS.

Alors ce sera sa ruine certaine, comme notre intérêt le demande.

BRUTUS.

Il faut le perdre, ou nous perdons notre autorité. Pour arriver à nos fins, ne nous lassons pas de représenter aux plébéiens, quelle haine Marcius a toujours nourrie contre eux; comme il a fait tous ses efforts pour en faire des bêtes de somme, imposer silence à leurs défenseurs, et les dépouiller de leurs plus chers priviléges : n'estimant pas plus leur existence et leur capacité dans le monde, que celles des chameaux employés à la guerre, qui ne reçoivent leur nourriture que pour porter des fardeaux, et qui sont maltraités de coups, quand ils succombent sous le poids.

SICINIUS.

Ces idées suggérées, comme vous dites, dans une occasion favorable, lorsque son insolence s'échappera jusqu'à offenser le peuple, enflammeront le courroux de la multitude comme une étincelle embrase le chaume desséché, et allumeront un incendie qui obscurcira pour jamais Marcius. L'occasion ne nous manquera pas, pourvu qu'on l'irrite : c'est une chose aussi aisée que de lancer des chiens contre les moutons.

(Un messager paraît.)

BRUTUS.

Que venez-vous nous apprendre ?

LE MESSAGER.

On désire votre présence au Capitole. On croit que

Marcius sera consul. J'ai vu les muets se presser en foule pour le voir, et les aveugles attentifs à ses paroles. Nos dames romaines jetaient leurs gants sur son passage. Nos jeunes beautés faisaient voler vers lui leurs écharpes, leurs gants et leurs mouchoirs[2], les nobles se prosternaient comme devant la statue de Jupiter, les plébéiens faisaient tomber autour de lui une grêle de leurs bonnets ; leurs acclamations étaient comme la voix du tonnerre. Jamais je n'ai rien vu de semblable.

BRUTUS.

Allons au Capitole; portons-y pour le moment des yeux et des oreilles : mais tenons nos cœurs prêts pour l'événement.

SICINIUS.

De la prudence.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La scène est toujours dans Rome. Le Capitole.

Deux OFFICIERS viennent placer des coussins.

PREMIER OFFICIER.

Allons, allons, ils sont ici tout à l'heure. — Combien y a-t-il de candidats pour le consulat?

SECOND OFFICIER.

Trois, dit-on, mais tout le monde croit que Coriolan l'emportera.

PREMIER OFFICIER.

C'est un brave soldat, mais il est d'un orgueil qui crie vengeance et il n'aime pas le petit peuple.

SECOND OFFICIER.

Certes, nous avons eu plusieurs grands hommes qui ont flatté le peuple, et qui n'ont pu s'en faire aimer; et il y en a beaucoup que le peuple aime sans savoir pourquoi. Si le peuple aime sans motif, il hait aussi sans fondement. Ainsi l'indifférence de Coriolan pour la haine du peuple et pour son amour est la preuve de la connaissance qu'il a de son vrai caractère; sa noble insouciance ne lui permet pas de dissimuler ses sentimens.

PREMIER OFFICIER.

S'il lui était égal d'être aimé, ou non, il serait resté dans son indifférence, et n'eût fait au peuple ni bien ni mal; mais il cherche la haine des plébéïens avec plus de zèle qu'ils n'en peuvent avoir à la lui prouver, et il n'oublie rien pour se faire connaître en tout leur ennemi déclaré. Or, s'étudier ainsi à s'attirer la haine et la disgrâce du peuple, c'est une conduite aussi blâmable que de le flatter pour s'en faire aimer, politique qu'il dédaigne.

SECOND OFFICIER.

Il a bien mérité de son pays, et il ne s'est point élevé par les mêmes degrés que tant d'autres qui s'ouvrent un chemin facile aux honneurs, en caressant le peuple, et en rampant devant lui sans avoir d'autres titres à l'estime et à la gloire que leurs coups de chapeau. Mais Coriolan a tellement mis

sa gloire dans tous les yeux et ses actions dans tous les cœurs, qu'un silence perfide qui en refuserait l'aveu, serait une énorme ingratitude ; un récit infidèle serait une calomnie qui se démentirait elle-même, et recueillerait partout le reproche et le mépris.

PREMIER OFFICIER.

N'en parlons plus. C'est un digne homme. — Retirons-nous ; les voilà.

(Les patriciens, les tribuns du peuple ; licteurs qui précèdent Coriolan ; Menenius, le consul Cominius, Sicinius et Brutus prennent place auprès d'eux.)

MENENIUS.

Après avoir décidé le sort des Volsques, et arrêté que Titus Lartius sera rappelé, il nous reste pour objet principal de cette assemblée particulière à récompenser les nobles services d'un Romain qui a si vaillamment combattu pour son pays. Qu'il plaise donc au grave et respectable sénat de Rome d'ordonner au consul ici présent, notre digne général dans cette dernière guerre si heureuse, de nous parler un peu de ces grandes choses qu'a exécutées Caïus Marcius Coriolanus. Nous sommes assemblés ici pour le remercier et pour signaler notre reconnaissance par des honneurs dignes de lui.

PREMIER SÉNATEUR.

Parlez, noble Cominius ; ne retranchez rien de peur d'être trop long. Faites-nous penser que toutes les richesses ne suffisent pas pour récompenser Marcius ; mais que nos cœurs ne sont pas en arrière. Chefs du peuple, nous vous demandons une attention favorable, et ensuite votre intervention auprès du peuple pour lui faire approuver ce qui se passe ici.

SICINIUS.

Nous sommes convoqués pour faire un heureux traité avec le sénat, et nos cœurs sont disposés à respecter et à seconder les desseins de cette assemblée.

BRUTUS.

Et nous nous trouverons encore plus heureux de le faire, si Coriolan veut se souvenir de témoigner au peuple une plus tendre estime qu'il n'a fait jusqu'à présent.

MENENIUS.

Il n'est pas question de cela; il n'en est pas question. J'aimerais mieux que vous vous fussiez tu. Voulez-vous bien écouter Cominius parler ?

BRUTUS.

Très-volontiers : mais pourtant mon avis était plus raisonnable que votre refus d'y faire attention.

MENENIUS.

Il aime vos plébéiens : mais n'exigez pas qu'il se fasse leur camarade de lit. Digne Cominius, parlez. (*A Coriolan, qui se lève et veut sortir.*) Non demeurez à votre place.

PREMIER SÉNATEUR.

Siégez avec nous, Coriolan, et n'ayez pas honte d'écouter le récit de ce que vous avez fait de glorieux.

CORIOLAN.

J'en demande pardon à vos honneurs : j'aimerais mieux avoir à guérir encore mes blessures, que d'entendre répéter comment je les ai reçues.

BRUTUS à Coriolan.

Je me flatte que ce n'est pas ce que j'ai dit qui vous fait quitter votre siége?

CORIOLAN.

Non : cependant j'ai souvent fui dans une guerre de mots, moi qui ai toujours été au-devant des coups. Vous ne flattez pas; ne m'outragez donc pas : pour vos plébéiens, je les aime comme ils le méritent.

MENENIUS.

Je vous prie, encore une fois, restez.

CORIOLAN.

Autant j'aimerais me laisser gratter la tête au soleil pendant qu'on sonne l'alarme, que d'écouter ici, tranquillement assis, le récit fastueux de mes chétifs exploits.

(Il sort.)

MENENIUS.

Chefs du peuple, comment ce héros pourrait-il flatter votre multitude toujours croissante, où l'on ne trouve pas un homme de bien sur mille, lui qui aimerait mieux risquer tous ses membres pour la gloire, qu'une seule de ses oreilles pour s'entendre louer. — Commencez Cominius.

COMINIUS.

Je manquerai d'haleine; et ce n'est pas d'une voix faible que l'on doit annoncer les exploits de Coriolan. On convient que la valeur est la première des vertus, et la plus honorable pour celui qui la possède. Le monde n'a donc point d'homme qui puisse balancer le Romain dont je parle. A seize ans, lorsque

Tarquin rassembla une armée contre Rome, Marcius surpassa tous les Romains. Le dictateur qui commandait alors, et que ma main avec respect montre présent ici, vit cet adolescent, aux joues d'une jeune amazone, chasser devant lui des vétérans à la moustache hérissée. Debout, au-dessus d'un Romain terrassé qu'il couvrait de son corps, il immola, à la vue du consul, trois adversaires acharnés sur lui. Il attaqua Tarquin même, et le coup qu'il lui porta lui fit fléchir le genou. Dans les exploits de cette journée, à un âge où il eût pu faire le rôle d'une femme sur nos théâtres [3], il se montra le premier des hommes sur le champ de bataille; et le prix de ses exploits fut la couronne de chêne. Ainsi, entrant en homme dans la carrière de l'adolescence, il s'est agrandi comme l'Océan dans le choc de dix-sept batailles successives; son épée ravit aux autres tous les lauriers. Mais ce qu'il a fait dans cette guerre devant les murs de Corioles et dans l'enceinte de la ville, il faut que je l'avoue; non, je ne puis en parler dignement : seul, il a arrêté les fuyards, et son exemple unique a appris aux lâches à se jouer avec la peur. Comme les vagues dociles se suivent devant un vaisseau voguant à pleines voiles, ainsi les hommes cédaient et tombaient par flots derrière lui. Son glaive, comme le sceau de la mort laissait son empreinte partout où il tombait : de la tête aux pieds il était une créature de sang dont chaque mouvement était marqué par les cris des mourans. Seul, il a passé les portes fatales de la ville qui sont devenues aussitôt les portes d'une destinée inévitable. Il revint seul et sans secours dans la plaine; et

alors, trouvant un renfort de troupes nouvelles, il tombe sur Corioles comme une planette : tout lui est soumis : lorsque le bruit de nos armes et d'un combat lointain frappe son oreille attentive : aussitôt son courage redouble; sa grande âme ranime son corps épuisé, et l'entraîne : il est déja au milieu de nous; et là il foule aux pieds, dans des flots de sang, la vie des hommes : c'était moins un combat qu'un carnage. En un mot, jusqu'à ce que nous ayons été maîtres du champ de bataille et de la ville, Coriolan ne s'est pas arrêté un moment pour reprendre haleine et respirer.

MENENIUS.

Digne homme!

PREMIER SÉNATEUR.

Il ne sera pas au-dessous des honneurs suprêmes que nous lui préparons.

COMINIUS.

Il a dédaigné les dépouilles des Volsques; le plus précieux butin a été vu de lui comme la fange de la terre : il désire moins que ne donnerait l'avarice même; il trouve dans ses actions sa récompense : heureux d'employer son temps à l'abréger.

MENENIUS.

Voilà un vrai noble : qu'il soit rappelé.

UN SÉNATEUR.

Qu'on appelle Coriolan.

UN OFFICIER.

Le voici.

(Coriolan rentre.)

MENENIUS.

Coriolan, tout le sénat est charmé de vous nommer consul.

CORIOLAN.

Je lui dois pour toujours mes services et ma vie.

MENENIUS.

Il ne reste plus qu'à parler au peuple.

CORIOLAN.

Permettez-moi, je vous en conjure, de m'affranchir de cet usage : je ne puis me dépouiller de ma robe, m'offrir nu à leurs regards, et les conjurer, par mes blessures, de m'accorder leurs suffrages. Que j'en sois dispensé!

SICINIUS.

Le peuple doit avoir sa voix; il ne souffrira pas qu'on omette un seul point de la cérémonie.

MENENIUS.

N'allez pas les irriter. —Et vous, soumettez-vous, je vous prie, à la coutume, et arrivez aux honneurs comme ceux qui vous ont précédé, dans les formes prescrites.

CORIOLAN.

C'est un rôle que je ne pourrai jouer sans rougir; et l'on pourrait bien ôter au peuple un tel spectacle.

BRUTUS.

Remarquez-vous ce qu'il dit là ?

CORIOLAN.

Me vanter devant eux! Dire : Voilà ce que j'ai fait, et cela encore; leur montrer des cicatrices sans douleurs que je voudrais tenir cachées : comme si je

n'avais reçu tant de blessures que pour le salaire de leurs voix.

MENENIUS.

Ne vous obstinez pas à cela. — Tribuns du peuple, nous vous recommandons les intentions du sénat auprès de lui, et nous souhaitons tous joie, honneur et prospérité à notre illustre consul.

LES SÉNATEURS.

Honneur et prospérité à Coriolan.

(Acclamations.)

(Tous sortent, excepté Sicinius et Brutus.)

BRUTUS.

Vous voyez comme il veut en agir avec le peuple.

SICINIUS.

Puissent-ils pénétrer ses pensées! Il leur demandera leurs voix, d'un ton à leur faire sentir qu'il méprise le pouvoir qu'ils ont de lui accorder ce qu'il sollicite.

BRUTUS.

Venez, nous allons les instruire de notre conduite ici : venez à la place publique, où je sais qu'ils nous attendent.

SCÈNE III.

Rome. Le Forum.

Plusieurs CITOYENS paraissent.

PREMIER CITOYEN.

En un mot, s'il demande nos voix, nous ne devons pas les lui refuser.

SECOND CITOYEN.

Nous le pouvons si nous voulons.

TROISIÈME CITOYEN.

Sans doute, nous avons bien ce pouvoir en nous-mêmes : mais c'est un pouvoir que nous ne sommes pas libres d'exercer; car s'il nous montre ses blessures et nous raconte ses exploits, nous serons forcés de prêter à ces cicatrices une voix qui parlera pour elles. Oui, s'il nous raconte tous ses nobles exploits, nous serons bien forcés de parler aussi de notre noble reconnaissance. L'ingratitude est un vice monstrueux; et si le peuple était ingrat, ce serait alors qu'il serait vraiment un monstre. Nous sommes les membres du peuple; nous deviendrions des membres monstrueux!

PREMIER CITOYEN.

Mais pour donner de nous-mêmes cette idée, il ne nous manque pas grand'chose; car lorsque nous nous sommes soulevés pour le prix du blé, il n'hésita pas à nommer le peuple, *le monstre à mille têtes*.

TROISIÈME CITOYEN.

Il n'est pas le seul qui nous ait appelés ainsi; non parce que les uns ont la chevelure brune, les autres noire, ou parce que ceux-ci ont une tête chevelue, et ceux-là une tête chauve : mais à cause de cette grande variété d'esprits de toutes couleurs qui nous distingue. Et en effet, si tous nos esprits sortaient à la fois de nos cerveaux, on les verrait voler en même temps à l'Est, à l'Ouest, au Nord et au Sud. En partant du même centre, ils arriveraient en ligne droite à tous les points de la circonférence.

SECOND CITOYEN.

Vous le croyez? Quelle route prendrait mon esprit, à votre avis?

TROISIÈME CITOYEN.

Oh! votre esprit ne délogerait pas aussi promptement qu'un autre, tant il est enfoncé dans votre tête dure : mais si une fois il pouvait s'en dégager, sûrement il irait droit au sud.

SECOND CITOYEN.

Pourquoi de ce côté-là?

TROISIÈME CITOYEN.

Pour se perdre dans un brouillard, où, après s'être fondu jusqu'aux trois quarts dans une rosée corrompue, le reste reviendrait charitablement vous aider à trouver une femme.

SECOND CITOYEN.

Vous avez toujours le mot pour rire : à votre aise.

TROISIÈME CITOYEN.

Êtes-vous résolus à donner votre voix? Mais peu importe que tous la donnent; la pluralité décide : pour moi je dis que si Coriolan était mieux porté pour le peuple, jamais il n'aurait eu son égal en mérite.

(Entrent Coriolan et Menenius.)

Le voici vêtu de la robe de l'humilité; observons sa conduite. Ne nous tenons pas ainsi tous ensemble : mais approchons de l'endroit où il se tient debout, un à un, deux à deux, ou trois à trois : il faut qu'il nous présente sa requête à chacun en particulier, afin que chacun de nous reçoive un honneur person-

nel, en lui donnant notre voix de notre propre bouche. Suivez-moi donc, et je vous montrerai comment nous devons l'approcher.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, volontiers, volontiers.

(Ils sortent.)

MENENIUS.

Ah! Coriolan, vous avez tort : ne savez-vous pas que les plus illustres Romains ont fait ce que vous faites?

CORIOLAN.

Que faut-il que je dise? Aidez-moi, je vous prie, Menenius. La peste de cet usage! Non, je ne pourrai jamais m'humilier jusqu'à dire à un plébéien : Voyez mes blessures; je les ai reçues au service de ma patrie; tandis que certains de vos frères rugissaient de peur, et prenaient la fuite au bruit de nos propres tambours.

MENENIUS.

Oh! Dieux : ne parlez pas de cela. Il faut les prier de se souvenir de vous.

CORIOLAN.

Eux se souvenir de moi! Que l'enfer les engloutisse! Je désire qu'ils m'oublient, comme ils oublient les vertus que nos prêtres leur recommandent en pure perte.

MENENIUS.

Vous gâterez tout. — Je vous laisse. Parlez-leur, je vous prie, comme il convient à votre but; encore une fois, je vous en conjure.

(Deux citoyens approchent.)

CORIOLAN.

Dites-leur donc de se décrasser le visage. — Ah! j'en vois deux qui s'avancent. — Vous savez pourquoi je suis ici debout.

PREMIER CITOYEN.

Oui, nous le savons. Dites-nous pourtant ce qui vous y conduit?

CORIOLAN.

Mon mérite.

SECOND CITOYEN.

Votre mérite?

CORIOLAN.

Oui; et non pas ma volonté.

PREMIER CITOYEN.

Pourquoi pas votre volonté?

CORIOLAN.

Non, ce ne fut jamais ma volonté d'importuner le pauvre pour lui demander l'aumône.

PREMIER CITOYEN.

Vous devez penser que, si nous vous accordons quelque chose, c'est dans l'espoir de gagner avec vous.

CORIOLAN.

Fort bien. A quel prix, s'il vous plaît, voulez-vous m'accorder le consulat?

PREMIER CITOYEN.

A quel prix? Il faut le demander honnêtement.

CORIOLAN.

Honnêtement? — Accordez-le moi, je vous prie. J'ai des blessures à faire voir, que je pourrais vous

montrer en particulier. Hé bien, vous, donnez-moi votre bonne voix. Que me répondez-vous?

SECOND CITOYEN.

Vous l'aurez, digne Coriolan.

CORIOLAN.

J'y compte. Voilà déjà deux excellentes voix! J'ai votre aumône : adieu.

PREMIER CITOYEN.

Cette manière est un peu bizarre.

SECOND CITOYEN, mécontent.

Si c'était à refaire... Mais n'importe.

(Ils se retirent.)

(Deux autres citoyens s'avancent.)

CORIOLAN.

Je vous prie, s'il dépend de votre voix que je devienne consul... Vous voyez que j'ai pris le costume d'usage.

PREMIER CITOYEN.

Vous avez servi noblement votre patrie, et vous ne l'avez pas servie noblement.

CORIOLAN.

Le mot de cette énigme?

PREMIER CITOYEN.

Vous avez été le fléau de ses ennemis; et aussi la verge de ses amis. Non, vous n'avez pas aimé le peuple.

CORIOLAN.

Vous devriez me croire d'autant plus vertueux, que j'ai été moins populaire dans mon amitié pour mon pays : mais je flatterai mes frères les plébéiens

pour obtenir d'eux une plus tendre estime. C'est une condition qu'ils croient bien douce; et puisque, dans la sagesse de leur choix, ils préfèrent mes coups de chapeau à mon cœur, je leur ferai ces courbettes qui les séduisent et j'en serai quitte avec eux pour des grimaces; oui, je leur prodiguerai ces mines qui ont été le charme de quelques hommes populaires; je leur en donnerai tant qu'ils en désireront : Je vous conjure donc de me faire consul.

SECOND CITOYEN.

Nous espérons trouver en vous notre ami; et, dans cet espoir, nous vous donnons nos voix de bon cœur.

PREMIER CITOYEN.

Vous avez reçu beaucoup de blessures pour votre pays.

CORIOLAN.

Il est inutile de vous apprendre, en vous les montrant, ce que vous savez déjà. Je m'applaudis beaucoup d'avoir reçu votre suffrage, et je ne veux pas vous importuner plus long-temps.

TOUS DEUX.

Que les dieux vous comblent de joie ! C'est le vœu de notre cœur.

(Ils se retirent.)

CORIOLAN.

O voix pleines de douceur ! Il vaut mieux mourir, il vaut mieux mourir de faim que d'implorer le salaire que nous avons déjà mérité. Pourquoi resterais-je dans cette robe de laine pour solliciter Pierre et Paul [1] ? C'est l'usage : mais si nous obéissions en tout aux caprices de l'usage, la poussière s'accumu-

lerait sur l'antique temps, et l'erreur en formerait une énorme montagne qu'il ne serait plus possible de surmonter. — Plutôt que de faire ainsi le rôle d'un fou, abandonnons la première place et l'honneur suprême à qui voudra faire l'insensé. — Mais je me vois à la moitié de ma tâche : puisque j'ai tant fait... patience, et achevons le reste.

(Trois citoyens paraissent.)

Voici de nouvelles voix. (*Aux citoyens.*) Donnez-moi vos voix. C'est pour vos voix que j'ai combattu et veillé dans les camps; c'est pour vous que j'ai reçu plus de vingt-quatre blessures et que je me suis trouvé en personne à dix-huit batailles. Pour vos voix, j'ai fait beaucoup de choses plus ou moins illustres. Donnez-moi votre voix. Je veux tout de bon être consul.

PREMIER CITOYEN.

Il a fait noblement tout ce qu'il a fait, et il n'est pas d'honnête homme dont il ne doive remporter le suffrage.

SECOND CITOYEN.

Qu'il soit donc consul; que les dieux le comblent de joie, et le rendent l'ami du peuple !

TOUS ENSEMBLE.

C'est notre vœu sincère. Que le ciel te conserve, noble consul.

(Tous se retirent.)

CORIOLAN.

O dignes suffrages !

(Menenius reparaît avec Brutus et Sicinius.)

MENENIUS.

Vous avez rempli le temps fixé. Les tribuns vous

assurent la voix du peuple. Il ne vous reste plus qu'à vous revêtir des marques de votre dignité pour retourner au sénat.

CORIOLAN, aux tribuns.

Tout est-il fini ?

SICINIUS.

Vous avez satisfait à l'usage. Le peuple vous admet et doit être convoqué de nouveau pour confirmer votre élection.

CORIOLAN.

Où ? au sénat ?

SICINIUS.

Là même, Coriolan.

CORIOLAN.

Puis-je changer de robe ?

SICINIUS.

Vous le pouvez.

CORIOLAN.

Je vais le faire sur-le-champ, afin que je puisse me reconnaître moi-même, avant de me montrer au sénat.

MENENIUS.

Je vous accompagnerai. Venez-vous ?

BRUTUS.

Nous demeurons ici pour assembler le peuple.

SICINIUS.

Salut à tous les deux.

(Coriolan sort avec Menenius.)

SICINIUS.

Il tient le consulat maintenant; et, si j'en juge par ses yeux, il triomphe dans son cœur.

BRUTUS.

L'orgueil de son âme éclatait sous les humbles vêtemens d'un candidat. — Voulez-vous congédier le peuple?

(Une foule de plébéiens.)

SICINIUS.

Hé bien, mes amis, vous avez donc choisi cet homme?

PREMIER CITOYEN.

Il a nos voix, seigneur.

BRUTUS.

Nous prions les dieux qu'il mérite votre amour.

SECOND CITOYEN.

Je le souhaite, tribun; mais si j'en crois ma petite intelligence, il se moquait de nous, quand il nous a demandé nos voix.

TROISIÈME CITOYEN.

Rien n'est plus sûr : il s'est bien amusé à nos dépens.

PREMIER CITOYEN.

Non : c'est son air et son ton. Il ne s'est pas moqué de nous.

SECOND CITOYEN.

Pas un de nous, excepté vous, qui ne dise qu'il nous traite avec mépris. Il devait nous montrer les preuves de son mérite, les blessures qu'il a reçues pour son pays.

SICINIUS.

Il les a montrées, sans doute?

PLUSIEURS PARLANT A LA FOIS.

Non : personne ne les a vues.

TROISIÈME CITOYEN.

Il nous disait qu'il avait des blessures, qu'il les pourrait montrer en particulier ; et puis faisant un geste dédaigneux avec son bonnet : « Oui je veux être » consul, ajoutait-il ; mais, d'après une vieille cou- » tume, je ne puis l'être que par votre suffrage. Don- » nez-moi donc votre voix. » Et après que nous l'a- vons donnée, il était ici, je l'ai bien entendu : « Je » vous remercie de votre voix, disait-il, je vous re- » mercie de vos voix si douces. Vous m'avez donné » vos voix ; je n'ai plus affaire à vous. » — N'é- tait-ce pas là se moquer ?

SICINIUS.

Pourquoi donc n'avez-vous pas eu l'esprit de vous en apercevoir ? Ou, si vous vous en êtes aperçus, pourquoi avez-vous eu, comme des enfans, la simplicité de lui accorder votre suffrage ?

BRUTUS.

Ne pouviez-vous pas lui dire, comme on vous en avait fait la leçon, que lors même qu'il était sans pouvoir, petit serviteur de la république, il fut votre ennemi ; qu'il déclama toujours contre vos libertés, et attaqua les priviléges que vous avez dans l'état ; que si, parvenu au souverain pouvoir dans Rome, il restait toujours l'ennemi déclaré du peuple, votre bonté, en lui donnant vos voix, vous deviendrait fatale à vous-mêmes ? Au moins vous deviez lui dire, que si ses grandes actions le rendaient digne de la place qu'il demandait, son bon naturel devait aussi lui parler en faveur de ceux qui lui ac-

cordaient leurs voix, changer sa haine contre vous en affection, et le rendre votre zélé protecteur.

SICINIUS.

Si vous aviez parlé de la sorte, et suivi nos conseils, vous auriez sondé son âme, et mis ses sentimens à l'épreuve; et vous lui auriez arraché des promesses avantageuses que vous auriez pu le forcer de vous tenir en temps et lieu; ou sinon vous auriez aigri par-là ce caractère farouche qui n'endure aisément rien de ce qui peut le contraindre; il serait devenu furieux, et sa rage vous aurait servi de prétexte pour passer sans l'élire.

BRUTUS.

Avez-vous remarqué qu'il vous sollicitait avec un mépris non déguisé alors qu'il avait besoin de votre faveur? Et pensez-vous que ce mépris ne vous accablera pas, dès que votre ennemi aura le pouvoir de vous écraser? Comment, il ne s'est pas trouvé une âme parmi tant de corps? N'avez-vous donc une langue que pour parler contre la rectitude de votre jugement?

SICINIUS.

N'avez-vous pas refusé jusqu'à présent votre suffrage à plus d'un candidat qui l'a sollicité? et aujourd'hui vous l'accordez à un homme qui, au lieu de le demander, ne fait que se moquer de vous.

TROISIÈME CITOYEN.

Notre choix n'est pas confirmé; nous pouvons le révoquer encore.

SECOND CITOYEN.

Et nous le révoquerons : j'ai cinq cents voix d'accord avec la mienne.

PREMIER CITOYEN.

Moi j'en ai mille, et des amis encore pour les soutenir, et pour réparer leur sottise.

BRUTUS.

Allez à l'instant leur dire qu'on a choisi un consul qui les dépouillera de leurs libertés, et ne leur laissera pas plus de voix qu'à des chiens, qui sont le plus souvent battus parce qu'ils aboient quoiqu'on ne les garde que pour cela.

SICINIUS.

Assemblez-les : et, sur un examen plus réfléchi, révoquez tous votre aveugle choix. Peignez vivement son orgueil, et n'oubliez pas de parler de sa haine contre vous, du dédain avec lequel il s'est montré sous l'habit de suppliant, et des railleries qu'il a mêlées à sa requête. Dites que votre amour ne s'attachant qu'à ses services, a distrait votre attention de son rôle actuel dont l'indécente ironie est l'effet de sa haine invétérée contre vous.

BRUTUS.

Rejetez même cette faute sur nous, sur vos tribuns; plaignez-vous du silence de notre autorité qui n'a mis aucune opposition, et vous a comme forcés de faire tomber votre choix sur sa personne.

SICINIUS.

Dites que dans votre choix vous avez été plutôt guidés par notre volonté que par votre inclination; que l'esprit préoccupé d'une nécessité qui vous a paru votre devoir, vous n'avez pas écouté votre penchant et que vous n'avez lâché votre suffrage qu'à contre-cœur. Rejetez toute la faute sur nous.

BRUTUS.

Oui, ne nous épargnez pas. Dites que, malgré votre répugnance, nous vous avons étourdis de son panégyrique, en faisant valoir les services qu'il a rendus si jeune à sa patrie, et qu'il lui a continués si long-temps; en vous représentant la noblesse de son origine, qui tient à l'illustre maison des Marcius, de laquelle sont sortis cet Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui, après Hostilius, régna dans Rome, Publius et Quintus, à qui nous devons les aquéducs qui font arriver la meilleure eau dans Rome; Censorinus encore, si chéri du peuple, ainsi nommé, parce qu'il fut deux fois censeur, a été un des plus vénérables ancêtres de Coriolan.

SICINIUS.

Né de tels aïeux, soutenu par un mérite personnel digne des premières places, voilà l'homme que nous avons dû recommander à votre reconnaissance; mais en mettant dans la balance sa conduite présente et sa conduite passée, vous avez trouvé en lui votre ennemi dans tous les temps, et vous révoquez vos suffrages surpris.

BRUTUS.

Dites surtout, et ne vous lassez pas de le répéter, que vous ne lui eussiez jamais accordé vos voix sans notre instigation. Aussitôt que votre nombre sera complet, allez au Capitole.

TOUS ENSEMBLE.

Nous n'y manquerons pas. Presque tous se repentent de leur choix.

(Les plébéiens se retirent.)

BRUTUS.

Laissons-les faire. Il vaut mieux hasarder cette première émeute, que d'attendre une occasion plus qu'incertaine pour en exciter une plus grande. Si, conservant son caractère, il entre en fureur en voyant leur refus, observons-le tous les deux, et répondons-lui de manière à tirer avantage de son dépit.

SICINIUS.

Allons au Capitole : nous y serons avant la foule des plébéiens ; et ce qu'ils vont faire, aiguillonnés par nous, ne semblera, comme cela est en partie, que leur propre ouvrage.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Rome.

Trompettes. CORIOLAN, MENENIUS, COMINIUS, TITUS LARTIUS, sénateurs et patriciens.

CORIOLAN.

Tullus Aufidius a donc rassemblé une nouvelle armée !

LARTIUS.

Oui, seigneur ; et voilà ce qui a fait hâter notre traité.

CORIOLAN.

Ainsi les Volsques en sont encore au même point qu'auparavant, tout prêts à faire une incursion sur notre territoire, à la première occasion qui les tentera.

COMINIUS.

Ils sont tellement épuisés, seigneur, que j'ai peine à croire que nous vivions assez pour revoir flotter encore leurs bannières.

CORIOLAN.

Avez-vous vu Aufidius?

LARTIUS.

Il est venu me trouver sur la foi d'un sauf-conduit, et il a chargé les Volsques d'imprécations, pour avoir si lâchement cédé la ville : il s'est retiré à Antium.

CORIOLAN.

A-t-il parlé de moi ?

LARTIUS.

Oui, seigneur.

CORIOLAN.

Oui ? — Et qu'en a-t-il dit ?

LARTIUS.

Il a dit combien de fois il s'était mesuré avec vous, fer contre fer ; — qu'il n'était point d'objet sur la terre qui lui fût plus odieux que vous ; qu'il abandonnerait sans retour toute sa fortune, pour être une fois nommé votre vainqueur.

CORIOLAN.

Et il a fixé sa demeure à Antium ?

LARTIUS.

Oui, à Antium.

CORIOLAN.

Mon désir serait d'avoir une occasion d'aller l'y chercher, et de me présenter en face à sa haine. — Soyez le bienvenu ! (*Sicinius et Brutus paraissent.*) Voyez : voilà les tribuns du peuple, les langues de la bouche commune. Je les méprise ; car ils se parent d'une autorité outrageante pour la noblesse.

SICINIUS à Coriolan.

N'avancez pas plus loin.

CORIOLAN surpris.

Comment! — Qu'est-ce donc?

BRUTUS.

Il est dangereux pour vous d'avancer. — Arrêtez.

CORIOLAN.

D'où vient ce changement?

MENENIUS.

La cause?

COMINIUS.

N'a-t-il pas passé par les suffrages des chevaliers et du peuple?

BRUTUS.

Non, Cominius.

CORIOLAN.

Sont-ce des enfans dont j'ai eu la voix?

UN SÉNATEUR.

Tribuns, laissez-le passer : il va se rendre à la place publique.

BRUTUS.

Le peuple est animé contre lui.

SICINIUS.

Arrêtez, ou tout va être en combustion.

CORIOLAN.

Voilà donc le troupeau que vous conduisez? Méritent-ils d'avoir une voix, ceux qui la donnent et la retirent l'instant d'après? A quoi bon vos offices? Vous qui êtes leur bouche, que ne réprimez-vous leurs dents? N'est-ce pas vous qui avez allumé leur fureur?

MENENIUS.

Calmez-vous, calmez-vous.

CORIOLAN.

C'est un dessein prémédité, un complot formé, de brider la volonté de la noblesse. Souffrez-le, si vous le pouvez, et vivez avec une populace qui ne peut commander, et ne voudra jamais obéir.

BRUTUS.

Ne traitez pas cela de complot. Le peuple se plaint hautement que vous vous êtes moqué de lui : il se plaint que dernièrement, lorsqu'on leur a fait une distribution gratuite de blé, vous en avez marqué votre mécontentement; que vous avez injurié ceux qui plaidaient la cause du peuple; que vous les avez appelés de lâches complaisans, des flatteurs, des ennemis de la noblesse.

CORIOLAN.

Comment? ceci était connu auparavant.

BRUTUS.

Non pas à tous.

CORIOLAN.

Et vous les en avez instruits depuis?

BRUTUS.

Qui, moi, je les en ai instruits?

CORIOLAN.

Vous êtes bien capable d'un trait pareil.

BRUTUS.

Je suis certainement capable de réparer vos imprudences.

CORIOLAN.

Hé! pourquoi serais-je consul? Par ces nuages qui

voilent le ciel, laissez-moi le temps de faire autant de mal que vous, et alors prenez-moi pour votre collègue.

SICINIUS.

Vous laissez trop voir de cette haine qui irrite le peuple. Si vous êtes jaloux d'arriver au terme où vous aspirez, il vous faut chercher à rentrer, avec des dispositions plus douces, dans la voie dont vous vous êtes écarté : ou bien, vous n'aurez jamais l'honneur d'être consul, ni le collègue de Brutus dans le tribunat.

MENENIUS.

Ne nous emportons point.

COMINIUS.

Le peuple est trompé. — Marchons. — Cette fraude est indigne de Rome, et Coriolan n'a pas mérité cet obstacle injurieux dont on veut perfidement embarrasser le chemin ouvert à son mérite.

CORIOLAN.

Me parler aujourd'hui de blé ? — Oui, ce fut mon propos, et je veux le répéter encore.

MENENIUS.

Pas dans ce moment, pas dans ce moment.

UN SÉNATEUR.

Non, pas dans ce moment, où les esprits sont échauffés.

CORIOLAN.

Dans ce moment même, sur ma vie, je veux le répéter. — (*Aux sénateurs.*) Vous, mes nobles amis, j'implore votre pardon. Mais pour cette igno-

ble et puante multitude, qu'elle me regarde pendant que je lui dis ses vérités, et qu'elle se reconnaisse. Oui, en la caressant, nous nourrissons contre le sénat l'ivraie de la révolte, de l'insolence et de la sédition dont nous avons nous-mêmes cultivé et ensemencé le champ, en mésalliant avec elle notre ordre illustre, nous qui ne manquons ni de vertu ni de pouvoir, si ce n'est de cette portion que nous avons donnée à la canaille.

MENENIUS.

C'est assez, calmez-vous.

UN SÉNATEUR.

Plus de paroles, nous vous en conjurons.

CORIOLAN.

Comment, plus de paroles! — De même que j'ai versé mon sang pour mon pays, sans jamais craindre aucune force ennemie,... tant que je respirerai, ma voix ne cessera d'articuler des paroles contre cette lèpre dont nous rougirions d'être atteints, et que pourtant nous prenons tous les moyens de gagner.

BRUTUS.

Vous parlez du peuple comme si vous étiez un dieu fait pour punir, et non pas un mortel soumis aux mêmes faiblesses que lui.

SICINIUS.

Il serait à propos que le peuple en fût instruit.

MENENIUS.

De quoi? de quoi? de sa colère?

CORIOLAN.

De la colère? Quand je serais aussi paisible que le sommeil de la nuit, par Jupiter, ce serait encore mon sentiment.

SICINIUS.

C'est un sentiment qui ne sera un poison que pour le cœur qui le conçoit, et n'en sortira pas; il le faudra bien.

CORIOLAN.

Il le faudra! — Entendez-vous ce Triton des fretins? Remarquez-vous son absolu *il le faudra?*

COMINIUS.

Oui, on dirait que c'est la loi qui parle.

CORIOLAN.

O bons, mais trop imprudens patriciens; graves et respectables, mais inconsidérés sénateurs, pourquoi aussi avez-vous donné à cette hydre le droit de se choisir un officier, qui avec son *il le faudra*, lui qui n'est que la trompette et le bruit du monstre, a l'audace de dire qu'il changera le fleuve de votre puissance en un vil fossé, et s'emparera de son cours. Si c'est lui qui a le pouvoir en main, humiliez donc votre impuissance; mais s'il n'en a aucun, réveillez-vous, et renoncez à votre dangereuse douceur. Si vous êtes sages, n'agissez pas comme la foule des insensés; si vous n'êtes pas plus sages qu'eux, permettez donc qu'ils viennent siéger auprès de vous. Vous n'êtes que des plébéiens, s'ils sont des sénateurs. Et certes ils ne sont pas moins que des sénateurs, lorsque dans le mélange de leurs suffrages et du vôtre, c'est le leur qui l'emporte.... Eux choisir

leur magistrat ! Et ils choisissent un homme qui oppose son *il le faudra*, son *il le faudra* populaire aux décisions d'un tribunal plus respectable que n'en vit jamais la Grèce. Par Jupiter ! cette ignominie avilit les consuls ; et mon âme souffre en songeant que lorsque deux autorités se combattent, sans que ni l'une ni l'autre soit souveraine, le désordre ne tarde pas à se glisser dans l'ouverture que laisse leur désunion, et les renverse bientôt l'une par l'autre.

COMINIUS.

Allons, rendons-nous à la place publique.

CORIOLAN.

Quiconque a pu donner le conseil de distribuer gratuitement le blé des magasins de l'état, comme on le pratiqua jadis quelquefois dans la Grèce....

MENENIUS.

Allons, allons, ne parlons plus de cet article.

CORIOLAN.

Quoique en Grèce le peuple eût dans ses mains un pouvoir plus absolu, je soutiens que c'est nourrir la révolte, et saper les fondemens de l'état.

BRUTUS.

Quoi donc? Le peuple donnerait son suffrage à un homme qui parle de lui sur ce ton ?

CORIOLAN.

Je donnerai mes raisons qui valent mieux que son suffrage. Ils savent bien que cette distribution de blé n'était pas une récompense ; ils sont bien convaincus qu'ils n'ont rendu aucun service qui la mé-

ritât. Classés pour la guerre, dans une crise où l'état était attaqué dans les sources de sa vie, ils ne voulaient pas seulement passer les portes de la ville. Pareil service ne méritait pas une distribution gratuite de blé. Dans le camp, leurs mutineries et leurs révoltes, où leur valeur s'est en effet signalée, ne parlaient pas en leur faveur. Les accusations qu'ils ont si fréquemment élevées contre le sénat, dénuées de toute raison, n'étaient pas faites pour donner l'être à ce don si généreux. Et voyez, quel en est le retour? Comment l'estomac multiple du monstre digérera-t-il cette gracieuse libéralité du sénat? Lisez dans leurs actions ce qu'il est vraisemblable qu'ils disent : *Nous l'avons demandé; nous sommes de l'ordre le plus nombreux, et c'est par crainte qu'ils nous ont accordé notre requête.* — C'est ainsi que nous avilissons l'honneur de notre rang, et que nous enhardissons la canaille à traiter de crainte notre sollicitude pour elle; avec le temps cette conduite brisera les barrières du sénat, et les corbeaux y viendront insulter les aigles à coups de bec.

MENENIUS.

Allons, en voilà assez de dit.

BRUTUS.

Oui, assez, et beaucoup trop.

CORIOLAN.

Non, je n'ai pas tout dit : je finirai par ce qu'on peut attester au nom des puissances divines et humaines. — Là où existe une double autorité, où un parti méprise l'autre et avec raison, où l'autre in-

sulte sans motif; où la noblesse, les titres, la sagesse, ne peuvent rien terminer que d'après le *oui* ou le *non* d'une ignorante multitude, il en doit résulter l'omission de mille choses d'une nécessité réelle, et bientôt une négligence et une instabilité funestes. De cette contradiction à tout propos, il arrive que rien ne se fait à propos. Je vous conjure donc, vous qui avez plus de zèle que de crainte, qui aimez les constitutions fondamentales de l'état, bien plus que vous ne soupçonnez le danger d'un changement; vous qui préférez une vie honorable à une longue vie, et qui êtes d'avis de secouer violemment par un remède dangereux un corps dont, sans cette ressource, la mort est inévitable; arrachez donc la langue de la multitude, qu'elle ne savoure plus une douceur qui est son poison. Votre déshonneur est une injure faite au bon sens; elle prive l'état de cette unité qui lui est indispensable, et lui ôte tout pouvoir de faire le bien que vous voudriez à cause du mal qui le traverse et le combat.

BRUTUS.

Il en a dit assez.

SICINIUS.

Il a parlé comme un traître; et il subira le jugement des traîtres.

CORIOLAN.

Misérable! que le dépit t'accable! Qu'a besoin le peuple de ces plats tribuns? C'est sur eux qu'il s'appuie, pour manquer d'obéissance au premier corps de l'état. Ils furent choisis dans une révolte, dans une crise, où ce fut la nécessité qui fit la loi, et non la justice. Que, dans une circonstance plus heureuse, ce

qui est juste soit reconnu juste, et renverse leur puissance dans la poussière.

BRUTUS.

Trahison manifeste !

SICINIUS.

Cet homme consul ? Non.

BRUTUS.

Édiles ! holà ! qu'on le saisisse.

(Les édiles paraissent.)

SICINIUS.

Allez, assemblez le peuple (*Brutus sort*), au nom duquel je t'attaque comme un traître novateur, un ennemi du bien public. Obéis, je te somme au nom du peuple; prépare-toi à répondre.

CORIOLAN.

Loin de moi, vieux bouc.

LES SÉNATEURS ET LES PATRICIENS.

Nous sommes tous sa caution.

COMINIUS au tribun.

Vieillard, ôte tes mains.

CORIOLAN.

Éloigne-toi, cadavre pouri, ou je secoue tes os hors de tes vêtemens !

SICINIUS.

A mon secours, citoyens !

(Brutus rentre avec les édiles et une partie de la populace.)

MENENIUS, aux deux partis.

Des deux côtés plus de respect.

SICINIUS au peuple.

Voilà l'homme qui veut vous enlever toute votre autorité.

BRUTUS.

Édiles, saisissez-le.

LA POPULACE.

Qu'on s'en empare, qu'on s'en empare !

SECOND SÉNATEUR.

Des armes, des armes, des armes !

(Tous s'attroupent autour de Coriolan.)

Tribuns, patriciens, citoyens ! — Arrêtez : qu'est-ce donc !... — Sicinius, Brutus, Coriolan, citoyens !

TOUS ENSEMBLE.

Silence, silence, arrêtez ; silence.

MENENIUS.

Que va-t-il résulter de ceci ? — Je suis hors d'haleine. Tout est prêt à se bouleverser. Je n'ai pas la force de parler. — Tribuns, Coriolan, arrêtez, contenez-vous : parlez, Sicinius.

SICINIUS.

Peuple, écoutez-moi. — Silence.

TOUT LE PEUPLE.

Écoutons notre tribun : silence. — Parlez, parlez.

SICINIUS.

Vous êtes sur le point de perdre vos priviléges : Marcius veut vous les enlever tous ; Marcius, que vous venez de désigner consul.

MENENIUS.

Honte ! honte ! c'est le moyen d'allumer l'incendie, et non pas de l'éteindre.

SECOND SÉNATEUR.

Oui, de renverser la république de fond en comble.

SICINIUS.

La république est-elle autre chose que le peuple !

LE PEUPLE.

C'est la vérité, le peuple est la république.

BRUTUS.

C'est par le suffrage universel que nous avons été établis les magistrats du peuple.

LE PEUPLE.

Et vous resterez nos magistrats.

MENENIUS.

Et vous ne songez pas à vous démettre de vos charges.

CORIOLAN.

Voilà le moyen de renverser Rome, de la bouleverser dans ses fondemens, et d'ensevelir ce qui reste d'ordre sous un amas de ruines.

SICINIUS.

Son discours mérite la mort.

BRUTUS.

Ou il faut soutenir notre autorité, ou il faut nous résoudre à la perdre. — Nous prononçons ici, de la part du peuple, dont le pouvoir nous a créés ses magistrats, que Marcius mérite la mort dans l'instant même.

SICINIUS.

Il est jugé : saisissez-le. Entraînez-le à la roche Tarpéia, et précipitez-le.

BRUTUS.

Édiles, saisissez-vous de sa personne.

(Marcius se défend.)

TOUS LES PLÉBEIENS.

Cède, Marcius; cède.

MENENIUS.

Écoutez-moi; un seul mot.... Tribuns, je vous en conjure; je ne veux dire qu'un mot.

LES ÉDILES.

Silence, silence.

MENENIUS.

Soyez ce que vous paraissez, les vrais amis de votre patrie; et au lieu de cette violence, procédez avec ordre et modération à la justice que vous voulez obtenir par violence.

BRUTUS.

Menenius! Ces voies lentes et mesurées, qui paraissent des remèdes prudens, sont funestes quand le mal est violent. Emparez-vous de lui, et traînez-le au rocher.

(Coriolan tire son épée.)

CORIOLAN.

Non : je veux mourir ici. — Il en est plus d'un parmi vous qui m'a vu combattre. Allons, essayez sur vous si je suis encore ce que vous m'avez vu devant l'ennemi.

MENENIUS.

Déposez cette épée : tribuns, retirez-vous un moment.

BRUTUS.

Saisissez-le.

MENENIUS.

Arrête, Marcius, arrête. — Vous tous, sénateurs, chevaliers, jeunes et vieux, secourez-le.

TOUT LE PEUPLE.

Entraînez-le, entraînez-le.

(Dans cette émeute, les édiles, les tribuns et le peuple sont battus et repoussés : ils disparaissent.)

MENENIUS.

Allez, regagnez votre maison : partez, sortez d'ici, ou tout va se bouleverser.

SECOND SÉNATEUR.

Sortez de cette place.

CORIOLAN.

Tenez ferme, nous avons autant d'amis que d'ennemis.

MENENIUS.

Quoi, nous en viendrions à cette extrémité !

UN SÉNATEUR.

Que les dieux nous en préservent ! Mon noble ami, je t'en conjure, retire-toi dans ta maison; laisse-nous apaiser cette cause de sédition.

MENENIUS.

C'est une plaie que vous ne pouvez guérir vous-même. Coriolan, quittez cette place, je vous en conjure.

COMINIUS.

Allons, Coriolan, venez avec nous.

CORIOLAN.

Je voudrais qu'ils fussent des barbares (ils le sont, quoique nés sur le fumier de Rome), et non des Romains (ils ne le sont pas en effet, quoiqu'ils mugissent près des portiques du Capitole).

MENENIUS.

Quittez la place : abstenez vous d'exprimer votre noble courroux ; attendez un temps plus favorable.

CORIOLAN.

En champ libre, j'en voudrais battre quarante, moi seul.

MENENIUS.

Moi-même, j'en prendrais pour ma part une couple des plus résolus d'entre eux : oui, les deux tribuns.

COMINIUS.

Mais en ce moment tout ceci est un calcul absurde; et le courage devient folie quand il attaque un rempart qui va l'écraser de ses ruines. Voulez-vous vous retirer de cette place, avant que la populace revienne? Sa fureur, comme un torrent suspendu, force à la fin et renverse les digues qui la contenaient.

MENENIUS.

Je vous en prie, partez d'ici, j'essaierai si mon vieux esprit sera de mise avec cette multitude qui n'en a pas beaucoup. Il faut masquer ceci, n'importe avec quelle couleur.

COMINIUS.

Allons, venez.

(Coriolan et Cominius sortent.)

PREMIER SÉNATEUR.

C'est un homme qui a pour jamais renversé sa fortune.

MENENIUS.

Il est d'une nature trop noble pour le monde. Il ne flatterait pas Neptune lui-même pour obtenir son trident, ni Jupiter pour disposer de sa foudre : sa bouche est son cœur. Tout ce que son sein enfante, il faut que sa langue le déclare ; et lorsqu'il est irrité, il oublie jusqu'au nom de la mort.

(On entend un bruit confus.)

Voici un beau tumulte !

SECOND SÉNATEUR.

Je voudrais que tous ces plébéiens fussent dans leur lit.

MENENIUS.

Et moi qu'ils fussent engloutis dans le Tibre. — Quoi ! ils veulent se venger? — Que ne leur parlait-il avec douceur?

(Brutus et Sicinius paraissent : Ils reviennent suivis de la populace.)

SICINIUS.

Où est-elle cette vipère qui voudrait dépeupler Rome, et s'y voir remplacer, à elle seule, tous ses habitans ?

MENENIUS.

Respectables tribuns!.....

SICINIUS.

Il faut qu'il soit précipité sans pitié de la roche Tarpéia. Il s'est révolté contre la loi, la loi dédai-

gnera de lui accorder d'autre forme de procès que la sévérité de cette puissance populaire qu'il affecte de mépriser.

PREMIER CITOYEN.

Nous lui ferons bien voir que les nobles tribuns sont la voix du peuple, et nous les bras.

TOUT LE PEUPLE.

Il le verra, soyez-en sûr.

MENENIUS.

Citoyens !....

SICINIUS.

Taisez-vous !

MENENIUS.

Ne criez pas : tue; quand vous devriez procéder avec un simple mandat d'amener.

SICINIUS.

Et vous, comment arrive-t-il que vous ayez prêté la main à son évasion ?

MENENIUS.

Écoutez-moi parler. — Je connais toutes les qualités du consul; mais aussi je sais avouer tout haut ses fautes.

SICINIUS.

Du consul !.... Quel consul ?

MENENIUS.

Le consul Coriolan.

BRUTUS.

Lui, consul !

TOUT LE PEUPLE.

Non, non, non, non.

MENENIUS.

Bons citoyens, si je puis obtenir des tribuns et de vous la faveur d'être entendu, je ne veux vous dire qu'une parole ou deux, qui ne vous feront d'autre tort que la perte d'un instant à m'écouter.

SICINIUS.

Parlez donc, mais promptement; car nous sommes déterminés à nous défaire de ce serpent venimeux : le chasser de Rome, ce serait un vrai danger; le souffrir dans Rome, serait notre ruine certaine : il est arrêté qu'il mourra ce soir.

MENENIUS.

Ah ! que les dieux bienfaisans ne permettent pas que notre glorieuse Rome, dont la reconnaissance pour ceux de ses enfans qui l'ont méritée est consignée dans le livre éternel de Jupiter, s'oublie jusqu'à les dévorer elle-même, comme une mère dénaturée !

SICINIUS,

Il est dans l'état un mal contagieux qu'il faut détruire.

MENENIUS.

Oh ! c'est un membre qu'une maladie afflige : le couper seroit mortel; le guérir est facile. Qu'a-t-il donc fait à Rome qui mérite la mort? Est-ce la ruine de nos ennemis? Le sang qu'il a perdu (j'ose dire qu'il en a plus perdu qu'il n'en reste dans ses veines), il l'a versé pour sa patrie : si sa patrie répandait ce sang qui lui reste, ce serait pour nous tous, qui commettrions ou qui souffririons cette injustice, une tache d'opprobre jusqu'à la fin de l'univers.

SICINIUS.

Ce n'est pas là ce dont il s'agit.

BRUTUS.

C'est détourner la question : tant qu'il a aimé sa patrie, sa patrie l'a honoré.

MENENIUS.

Quand la gangrène nous prive du service d'un membre, on doit donc n'avoir aucun égard pour ce qu'il fut jadis ?

BRUTUS.

Nous n'écouterons plus rien : poursuivez-le dans sa maison, arrachez-le d'ici; il est à craindre que son venin, étant d'une nature contagieuse, ne se répande plus loin.

MENENIUS.

Un mot encore, un mot. Cette rage impétueuse comme celle du tigre, quand elle viendra à se sentir punie de sa fougue inconsidérée, voudra, mais trop tard, s'arrêter et attacher à ses pas des entraves de plomb. Procédez lentement et par degrés, de peur que l'affection qu'on lui porte ne fasse éclater des factions qui renversent la superbe Rome par les Romains.

BRUTUS.

S'il arrivait que.....

SICINIUS.

De quelles vaines paroles nous amusez-vous ? N'avons-nous pas déjà l'échantillon de son obéissance ? Nos édiles maltraités, nous-mêmes repoussés ! — Allons.

MENENIUS.

Faites attention à une chose : il a toujours vécu dans les camps depuis qu'il a pu manier l'épée, et il est mal instruit dans un langage raffiné. Son ou farine, il mêle tout sans distinction. Si vous voulez le permettre, j'irai le trouver, et je me charge de l'amener à la place publique, où il faudra qu'il se justifie suivant les formes des lois, et dans une discussion paisible, au péril de ses jours.

PREMIER SÉNATEUR.

Nobles tribuns, cette voie est la plus raisonnable : l'autre coûterait trop de sang. Qui saurait, en hasardant le premier pas, quel serait le terme de son aveugle course ?

SICINIUS.

Hé bien, noble Menenius, soyez donc ici l'officier du peuple, et chargez-vous de ses intérêts. Mes concitoyens, mettez bas vos armes.

BRUTUS.

Ne rentrez pas encore dans vos maisons.

SICINIUS à Menenius.

Venez nous trouver à la place publique : nous vous y attendrons; et si vous n'amenez pas Marcius, nous en reviendrons à notre premier projet.

MENENIUS.

Je l'amènerai devant vous. (*Aux sénateurs.*) Daignez m'accompagner : il faut qu'il vienne, ou les plus grands malheurs s'ensuivraient.

PREMIER SÉNATEUR.

Permettez-nous d'aller le trouver avec vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Appartement de la maison de Coriolan.

CORIOLAN entre, accompagné de patriciens.

CORIOLAN.

Quand tous ces furieux s'acharneraient sur moi, qu'ils me présenteraient la mort sur la roue, ou à la queue de chevaux indomptés ; quand ils entasseraient dix collines encore sur la roche Tarpéia, afin que l'œil ne pût atteindre de la cime la profondeur du précipice, non, je ne changerais pas de conduite avec eux.

(Volumnie paraît.)

UN NOBLE.

Vous prenez le parti le plus noble.

CORIOLAN.

Je vois avec étonnement que ma mère commence à ne me plus approuver ; elle, qui avait coutume de les appeler des troupeaux de moutons, des êtres créés pour être vendus et achetés à vil prix, pour venir montrer leurs têtes nues dans les assemblées, et rester, la bouche béante, dans le silence de l'admiration, lorsque quelqu'un seulement de mon rang se levait pour discuter la paix, ou la guerre. — Je parle de vous, ma mère : pourquoi me souhaiteriez-vous plus de douceur ? Voudriez-vous donc que je fusse traître à mon caractère ? Dites plutôt que je me montre l'homme que je suis.

VOLUMNIE.

O Coriolan, Coriolan, j'aurais voulu vous voir consolider votre pouvoir avant de le perdre à jamais.

CORIOLAN.

Qu'il devienne ce qu'il pourra.

VOLUMNIE.

Vous auriez pu vous montrer suffisamment l'homme que vous êtes, en faisant bien moins d'efforts pour y parvenir. Votre caractère aurait trouvé bien moins de contradictions, si vous aviez dissimulé ce caractère jusqu'à ce qu'ils fussent hors d'état de vous contrarier.

CORIOLAN.

Qu'ils aillent se pendre.

VOLUMNIE.

Et que le feu les dévore.

(Menenius arrive, accompagné d'une troupe de sénateurs.)

MENENIUS.

Allons, allons, vous avez été trop dur, un peu trop dur. Il faut revenir devant le peuple, et vous amender.

LES SÉNATEURS.

Il n'y a point d'autre remède, si vous ne voulez pas voir notre belle Rome, victime de votre refus, s'abîmer sur elle-même.

VOLUMNIE.

Je vous prie, mon fils, acceptez ce conseil : je porte un cœur qui n'est pas plus souple que le vôtre; mais j'ai une tête qui sait mieux diriger mon ressentiment vers mon plus grand avantage.

MENENIUS.

Bien parlé, noble Romaine. Moi, plutôt que de le voir s'abaisser à ce point devant la multitude, si la crise violente de ces temps ne l'exigeait pas comme le seul remède qui puisse sauver l'état, on me verrait encore endosser mon armure, qu'à peine à présent je puis porter.

CORIOLAN.

Que faut-il que je fasse?

MENENIUS.

Retourner vers les tribuns.

CORIOLAN.

Et là, que faut-il encore?

MENENIUS.

Rétracter ce que vous avez dit.

CORIOLAN.

Pour eux? Je ne pourrais pas le faire pour les dieux mêmes; et il faut que je le fasse pour les tribuns?

VOLUMNIE.

Vous êtes trop absolu, quoique vous ne puissiez jamais avoir trop de cette noble fierté, excepté quand la nécessité parle.... Je vous ai ouï dire que l'honneur et la politique, comme deux amis inséparables, marchaient de compagnie dans la guerre. Eh bien! dites-moi quel tort l'un fait à l'autre dans la paix pour qu'ils ne s'y trouvent pas également unis?

CORIOLAN.

Cessez, cessez.

MENENIUS.

La question est raisonnable.

VOLUMNIE.

Si l'honneur vous permet de paraître dans vos guerres ce que vous n'êtes pas (principe utile que vous adoptez pour régler votre conduite), pourquoi serait-il moins raisonnable ou moins honnête que cette politique fût dans la paix la compagne de l'honneur, puisque la politique et l'honneur ont besoin l'un de l'autre dans la paix comme dans la guerre?

CORIOLAN.

Pourquoi me pressez-vous par vos raisonnemens?

VOLUMNIE.

Parce qu'il s'agit de parler au peuple, non pas d'après votre opinion personnelle, ni dans le langage que vous inspire votre cœur, mais dans des termes formés par la voix seule, vaines syllabes que la langue assemble, et que désavoue la vérité cachée dans votre sein. Non, il n'y a pas à cela plus de déshonneur pour vous qu'à prendre une ville avec de douces paroles, lorsque tout autre moyen mettrait votre fortune en péril et coûterait beaucoup de sang. Moi, je dissimulerais avec mon caractère naturel, lorsque mes intérêts et mes amis en danger exigeraient de mon honneur que je le fisse: et en cela, je pense comme pensent votre épouse, votre jeune enfant, ces sénateurs et toute cette noblesse. — Mais vous, vous aimerez mieux montrer à notre populace un front menaçant que de lui accorder seulement une caresse pour gagner son

amour, et prévenir des événemens qui peuvent tout perdre.

MENENIUS.

Noble dame, oui; joignez-vous à nous; continuez de parler avec cette sagesse; vous pourrez réussir non-seulement à prévenir les dangers présens, mais même à réparer les malheurs du passé.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure, ô mon fils, va reparaître devant eux, ton bonnet dans la main; et de loin tu les salueras ainsi (suppose qu'ils sont là devant toi); et mettant un genou sur les pierres (car en pareille circonstance l'éloquence est dans les gestes et les attitudes, et l'ignorant se laisse persuader par les yeux bien mieux que par l'oreille), fais à plusieurs reprises un geste repentant, qui corrige et démente ton cœur inflexible; qu'il devienne humble et docile comme le fruit mûr qui cède à la main qui le touche; ou bien, dis-leur que tu es leur guerrier, et qu'étant nourri dans le trouble des combats, tu ne connais pas ces douces manières que tu avoues qu'il te conviendrait d'employer, comme ils ont droit de l'exiger, pour obtenir leurs bonnes grâces; mais que par la suite tu te rendras leur ami autant que tu le pourras en corps et en âme.

MENENIUS.

Faites ce qu'elle dit, et tous les cœurs sont à vous; car ils sont aussi prompts à pardonner, dès qu'on les implore, qu'ils le sont à proférer des injures sur le plus léger prétexte.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure, va, et sois docile; quoique je sache bien que tu aimerais mieux descendre avec ton ennemi dans un gouffre enflammé que de le flatter dans un palais....

(Cominius entre.)

Voilà Cominius.

COMINIUS.

Je viens de la place publique; et il faut vous appuyer d'un parti puissant, ou chercher vous-même votre sûreté dans la plus grande modération ou dans l'absence. Tout le peuple est en fureur.

MENENIUS.

Seulement quelques paroles de conciliation.

COMINIUS.

Je crois qu'elles les apaiseraient, si Coriolan peut y plier sa fierté.

VOLUMNIE.

Il le faut, et il le voudra. Je te prie, mon fils, dis que tu y consens, et va l'exécuter.

CORIOLAN.

Faut-il donc que j'aille leur montrer mes cheveux en désordre? Faut-il que ma langue donne bassement à mon noble cœur un démenti, qu'il lui faudra endurer? Hé bien, soit; je le ferai. Cependant, s'il n'y avait rien de plus à sacrifier que ce corps de Marcius, j'aimerais mieux qu'ils le missent en poussière, et qu'ils la jettassent aux vents.—Au forum! Vous m'avez chargé là d'un rôle que je ne remplirai jamais au naturel.

COMINIUS.

Allons, allons; nous vous aiderons.

VOLUMNIE.

Allons, je t'en conjure, mon cher fils. Tu as dit que mes louanges t'avaient fait guerrier : hé bien, pour obtenir encore de moi d'autres louanges, exécute un rôle que tu n'as pas encore fait.

CORIOLAN.

Hé bien, il faut donc le tenter ! — Sors de mon sein, âme noble et fière, et cède la place à l'esprit d'une courtisane. Que ma voix mâle et guerrière, qui faisait chœur avec les clairons, devienne grêle comme le fausset de l'eunuque, ou comme la voix d'une jeune fille qui endort un enfant au berceau; que le sourire des fourbes sillonne mes joues, et que les pleurs d'un jeune écolier obscurcissent mes yeux; que la langue suppliante d'un mendiant se meuve entre mes lèvres, et que mes genoux, couverts de fer, qui n'ont jamais fléchi que sur mon étrier, se prosternent aussi bas que ceux du misérable qui a reçu l'aumône. — Je ne le ferai point, ou bien il faut que j'abjure ma fidélité à l'honneur, et que, par les mouvemens et les attitudes de mon corps, j'enseigne à mon âme la plus infâme lâcheté.

VOLUMNIE.

Hé bien, à ton choix. Il est plus déshonorant pour ta mère de te supplier qu'il ne l'est pour toi de supplier le peuple. Que tout tombe en ruine : ta mère aime mieux essuyer un refus de ton orgueil que de redouter sans cesse ta dangereuse inflexibilité; car

je brave la mort avec un cœur aussi fier que le tien. Fais ce qu'il te plaira. Ta valeur vient de moi ; tu l'as sucée avec mon lait : mais tu ne dois ton orgueil qu'à toi-même.

CORIOLAN.

Je vous en prie, calmez-vous , ma mère : je vais aller à la place publique ; ne m'accablez plus de vos reproches. Oui, j'irai, monté sur des tréteaux, marchander leur amitié, séduire leurs cœurs par des flatteries, et je reviendrai chez vous chéri de tous les ateliers de Rome. Vous me voyez partir : saluez pour moi mon épouse. Ou je reviendrai consul, ou ne vous fiez plus désormais au talent de ma langue dans l'art de la flatterie.

VOLUMNIE.

Fais à ta volonté.

(Elle sort.)

COMINIUS.

Venez, les tribuns vous attendent. Armez-vous de modération pour répondre avec douceur; car, suivant ce que j'ai ouï dire, ils préparent contre vous des accusations plus graves que celles dont ils vous ont déjà chargé.

CORIOLAN.

Avec douceur, avez-vous dit? Marchons, je vous prie : qu'ils m'accusent avec l'art de la fraude; moi, je répondrai dans toute la franchisse de l'honneur.

MENENIUS.

Oui, mais avec douceur.

CORIOLAN.

A la bonne heure; avec douceur donc : allons, oui, avec douceur.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La place publique.

SICINIUS et BRUTUS.

BRUTUS.

Chargez-le de cette accusation capitale, qu'il aspire à la tyrannie. S'il nous échappe de ce côté, reprochez-lui sa haine contre le peuple, et que les dépouilles conquises sur les Antiates n'ont jamais été distribuées. (*Un édile paraît.*) Hé bien, viendra-t-il?

L'ÉDILE.

Il vient.

BRUTUS.

Qui l'accompagne?

L'ÉDILE.

Le vieux Menenius et les sénateurs qui l'ont toujours appuyé de leur crédit.

SICINIUS.

Avez-vous une liste de tous les suffrages dont nous nous sommes assurés, rangés par ordre?

L'ÉDILE.

Oui, elle est prête; la voici.

SICINIUS.

Les avez-vous classés par tribus?

L'ÉDILE.

Je l'ai fait.

SICINIUS.

A présent, assemblez le peuple sur cette place; et lorsqu'ils m'entendront dire : *Il est ainsi ordonné par les droits et l'autorité du peuple*; soit que ce soit la mort, l'amende ou l'exil : alors, si je dis, *l'amende*, qu'ils s'écrient, *l'amende*; si je dis, *la mort*, qu'ils répètent, *la mort*, en insistant sur leurs anciens priviléges et sur l'autorité qui leur appartient dans la décision de la cause.

L'ÉDILE.

Je les instruirai.

BRUTUS.

Et dès qu'une fois ils auront commencé leurs clameurs, qu'ils ne cessent plus, jusqu'à ce que le bruit confus de leurs voix presse l'exécution du décret que les circonstances nous auront fait porter.

L'ÉDILE.

Fort bien !

SICINIUS.

Disposez-les à être bien déterminés, et prêts à nous soutenir dès que nous aurons lâché le mot.

BRUTUS.

Allez et veillez à tout cela.

(L'édile sort.)

(A Sicinius.)

Débutez par irriter sa colère : il est accoutumé à l'emporter partout, et à faire triompher son opinion sans contradiction. Une fois mis en couroux, rien ne pourra le ramener à la modération : alors il exhale tout ce qui est dans son cœur; et ce qui est dans son cœur est de concert avec nous pour opérer sa ruine.

(Coriolan arrive, accompagné de Menenius, Cominius et autres sénateurs.)

SICINIUS.

Bon, le voici qui vient.

MENENIUS à Coriolan.

De la modération, je vous en conjure.

CORIOLAN.

Oui, comme un hôtelier, qui, pour la plus vile pièce d'argent, se laissera traiter de fripon tant qu'on voudra. — Que les respectables dieux conservent Rome en sûreté; qu'ils placent sur ses siéges de justice des hommes de bien; qu'ils entretiennent l'amour parmi nous; qu'ils remplissent nos vastes temples des spectacles pompeux de la paix, et non pas nos rues des horreurs de la guerre.

PREMIER SÉNATEUR.

Ainsi soit-il.

MENENIUS.

Noble souhait!

(L'édile paraît, suivi des plébéiens.)

SICINIUS.

Peuple, avancez, approchez.

L'ÉDILE.

Prêtez l'oreille à la voix de vos tribuns : écoutez-les parler; silence, vous dis-je.

CORIOLAN.

Écoutez-moi parler le premier.

LES DEUX TRIBUNS.

Hé bien, soit, parlez : holà! silence.

CORIOLAN.

Est-il bien sûr que, passé cette fois, je ne serai plus accusé? Est-ce là que doivent se terminer toutes vos poursuites?

SICINIUS.

Je vous demande, moi, si vous vous soumettez aux suffrages du peuple, si vous reconnaissez ses officiers, et si vous consentez à subir une légitime censure pour toutes les fautes dont vous serez reconnu coupable?

CORIOLAN.

J'y consens.

MENENIUS.

Voyez, citoyens; il dit qu'il y consent. Considérez quels services militaires il a rendus; souvenez-vous des blessures dont son corps est couvert, comme un cimetière hérissé de tombeaux.

CORIOLAN.

Quelques égratignures de buissons, quelques cicatrices pour rire.

MENENIUS.

Souvenez-vous encore, que s'il ne parle pas comme un habitant des cités, il se montre à vous comme un soldat! Son langage, je vous le répète, est celui d'un soldat plutôt que l'expression de la haine. Ne cherchez dans les durs accens de sa voix aucune intention de vous offenser.

COMINIUS.

Fort bien, fort bien; en voilà assez.

CORIOLAN.

Quelle est la raison pour laquelle, quand je suis

nommé consul par tous les suffrages, on me fait l'affront de m'ôter le consulat l'heure d'après?

SICINIUS.

Répondez-nous.

CORIOLAN.

Parlez donc : oui, vous avez raison, je dois vous répondre.

SICINIUS.

Nous vous accusons d'avoir machiné sourdement pour dépouiller Rome de toutes ses magistratures établies, et d'avoir marché par des voies détournées à la tyrannie : en quoi, vous êtes un traître au peuple.

CORIOLAN.

Comment! moi, traître?

MENENIUS.

Allons, de la modération : votre promesse....

CORIOLAN.

Que les flammes des gouffres les plus profonds de l'enfer enveloppent le peuple! M'appeler traître au peuple! Toi, insolent tribun, quand tes yeux, tes mains et ta langue pourraient lancer à la fois contre moi chacun dix mille traits, dix mille morts, je te dirais que tu ments : oui, en face, et d'une voix aussi libre, aussi sincère que lorsque je prie les dieux.

SICINIUS.

Peuple, l'entendez-vous?

TOUT LE PEUPLE.

Qu'on l'entraîne à la roche Tarpéia!

SICINIUS.

Silence. — Nous n'avons pas besoin d'intenter

contre lui d'autres accusations : ce que vous lui avez vu faire et entendu dire, son insolence à frapper vos magistrats, à vous charger d'imprécations, à résister à vos lois par la violence, et à braver ici même l'assemblée, dont la respectable autorité doit juger son procès; tous ces attentats sont d'un genre si criminel, si capital, qu'ils méritent le dernier supplice.

BRUTUS.

Mais en considération des services utiles qu'il a rendus à Rome....

CORIOLAN;

Que parlez-vous de services ?...

BRUTUS.

Je parle de ce que je connais.

CORIOLAN.

Vous ?

MENENIUS.

Est-ce là la promesse que vous avez faite à votre mère ?

COMINIUS.

Je vous en prie, souvenez-vous.....

CORIOLAN, en fureur.

Je ne me souviens plus de rien. Qu'ils me condamnent à mourir précipité du mont Tarpéia, ou à errer dans l'exil, ou à languir enfermé avec un grain de nourriture par jour; je n'achèterais pas leur merci au prix d'un seul mot de complaisance; je n'abaisserais pas ma fierté pour tout ce qu'ils pourraient me donner; non, quand, pour l'obtenir, il ne faudrait que leur dire bonjour.

SICINIUS.

Pour avoir en différentes occasions, et autant qu'il a été en lui, fait éclater sa haine contre le peuple, cherchant les moyens de le dépouiller de son autorité; pour avoir tout récemment outragé le tribunal auguste de la justice; et cela en frappant, en sa présence, les ministres qui la distribuent : au nom du peuple, et en vertu du pouvoir que nous avons en qualité de tribuns, nous le bannissons à l'instant même, et le condamnons à ne jamais rentrer dans les portes de Rome, sous peine d'être précipité de la roche Tarpéienne; au nom du peuple, je déclare que ce jugement sera exécuté.

TOUT LE PEUPLE.

Il le sera, il le sera. Qu'il sorte de Rome; il est banni; l'arrêt est porté.

COMINIUS.

Daignez m'entendre, mes dignes citoyens, mes amis.

SICINIUS.

Il est jugé : il n'y a plus rien à entendre.

COMINIUS.

Laissez-moi parler. J'ai été consul, et je puis montrer sur moi les marques des blessures que j'ai reçues pour Rome de la main de ses ennemis. J'aime le bien de mon pays d'un amour plus tendre, plus respectueux et plus sacré que celui dont j'aime ma vie, l'honneur de mon épouse, sa fécondité et les fruits précieux de ses entrailles et de mon sang. — Hé bien, si je vous disais que....

SICINIUS.

Nous connaissons vos piéges. — Que direz-vous ?

BRUTUS.

Il n'y a plus rien à dire : il est banni comme ennemi du peuple et de sa patrie ; l'arrêt est porté.

TOUS.

Il est porté, il est porté !

CORIOLAN.

Vile meute de chiens, dont j'abhorre le souffle comme la vapeur empestée d'un marécage, et dont j'estime les faveurs comme ces cadavres privés de sépulture qui infectent l'air, je vous bannis de moi, et vous condamne à rester dans cette enceinte en proie à votre inquiète inconstance. Qu'à chaque instant de vaines rumeurs vous agitent d'effroi ! que vos ennemis, par le seul mouvement de leurs panaches, vous plongent dans le désespoir ! Vous êtes vous-mêmes vos plus grands ennemis, et ne vous épargnez pas vous-mêmes. Conservez toujours le pouvoir de bannir vos défenseurs, jusqu'à ce qu'à la fin votre aveugle stupidité, qui ne voit les maux qu'à l'instant qu'elle les sent, vous livre, comme les captifs les plus avilis, à quelque nation qui s'empare de vous sans coup férir. — Ainsi, dédaignant, à cause de vous, ma patrie, je lui tourne le dos. — Il y a encore le monde hors de Rome.

(Coriolan sort avec Cominius et les patriciens.)

L'ÉDILE.

L'ennemi du peuple est parti, il est parti.

TOUT LE PEUPLE.

Notre ennemi est banni; il est parti. Hoé, hoé!...

(Le peuple poursuit Coriolan de ses huées, en jetant ses bonnets en l'air.)

SICINIUS.

Allez, poursuivez-le jusqu'à ce qu'il soit hors des portes; suivez-le comme il vous a suivis: vexez-le, accablez-le des humiliations qu'il mérite. — Donnez-nous une escorte, qui nous accompagne dans les rues de Rome.

TOUT LE PEUPLE.

Allons, allons le voir sortir des portes de Rome. Que les dieux conservent nos dignes tribuns! Allons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est près d'une porte de Rome.

CORIOLAN paraît avec VOLUMNIE, VIRGILIE, MENENIUS, COMINIUS, et plusieurs jeunes patriciens.

CORIOLAN.

Allons, arrêtez vos larmes : abrégeons nos adieux : le monstre aux mille têtes me pousse hors de Rome. Quoi, ma mère ! où est votre ancien courage ? Vous aviez coutume de me dire que l'excès du malheur était l'épreuve des âmes ; que les hommes vulgaires pouvaient supporter des infortunes vulgaires ; que dans une mer calme, tous les pilotes paraissaient maîtres dans l'art de manœuvrer ; mais que les coups de la fortune, quand elle les frappe au cœur, pour être supportés avec calme, demandent une noble adresse. Vous ne vous lassiez point de nourrir mon âme de principes faits pour la rendre invincible.

VIRGILIE.

Ciel, ô Ciel !

CORIOLAN.

Femme, je te conjure....

VOLUMNIE.

Que la peste se répande dans tous les ateliers de Rome, et que tous les artisans périssent!

CORIOLAN.

Quoi! ils vont m'aimer dès qu'ils m'auront perdu. Allons, ma mère; rappelez le courage qui vous inspirait lorsque vous me disiez que si vous eussiez été l'épouse d'Hercule, vous vous seriez chargée de six de ses travaux, pour épargner à votre époux la moitié de ses fatigues. — Cominius, ne vous laissez pas abattre; adieu. Adieu, ma femme, adieu. Ma mère, adieu; consolez-vous : je ne suis pas sans ressource. — Toi, bon vieillard, fidèle Menenius, tes pleurs sont plus âcres que ceux d'un jeune homme; ils blessent tes yeux. — Toi, jadis mon général, je t'ai connu dans la guerre un visage inaltérable; et tu as tant vu de ces spectacles qui endurcissent le cœur! Dis à ces femmes éplorées que c'est une égale folie de gémir comme de rire d'un revers inévitable. — Ma mère, je vous ai souvent ouï dire que mes hasards ont toujours fait votre joie; et restez bien persuadée d'une chose : c'est que, si je m'en vais seul, comme un dragon solitaire qui rend son repaire redoutable, et dont chacun parle, quoique peu d'hommes l'aient vu, croyez que votre fils ou passera la renommée vulgaire, ou tombera surpris dans les piéges de la ruse et de la perfidie.

VOLUMNIE.

Mon fils, le premier des mortels, où veux-tu aller? Permets que le digne Cominius t'accompagne quelque temps; arrête avec lui un plan et une marche

certaine, plutôt que d'aller errant t'exposer à tous les hasards qui s'élèveront sous tes pas.

CORIOLAN.

O dieux !

COMINIUS.

Je t'accompagnerai pendant un mois; nous raisonnerons ensemble sur le lieu où tu dois fixer ton séjour, afin que tu puisses recevoir de nos nouvelles, et nous des tiennes. Alors, si le temps fait sortir du sein de l'avenir un événement qui prépare ton rappel, nous n'aurons pas l'univers entier à parcourir pour trouver un seul homme, au risque encore de perdre l'avantage d'un moment de chaleur, que refroidit toujours l'absence de celui qui pourrait en profiter.

CORIOLAN.

Adieu. Tu es chargé d'années, et trop rassasié des travaux de la guerre, pour venir encore courir les hasards avec un homme dont toutes les forces sont entières. Accompagne-moi seulement jusqu'aux portes de Rome. — Venez, ma tendre épouse; et vous, ô mère chérie; et vous, mes nobles et vrais amis : et lorsque je serai hors des murs, faites-moi vos adieux, et quittez-moi le sourire sur les lèvres. Je vous prie, venez. Tant que je serai debout sur la surface de la terre, vous entendrez toujours parler de moi, et vous n'apprendrez jamais rien qui démente ce que j'ai été jusqu'à ce jour.

MENENIUS.

Quelle oreille a jamais rien entendu de plus noble! Allons, séchons nos pleurs. — Ah ! si je pouvais se-

couer de ces bras et de ces jambes, affaiblis par l'âge, seulement sept années, j'atteste les dieux que je te suivrais pas à pas.

CORIOLAN.

Donne-moi ta main. Partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une rue près de la porte de Rome.

SICINIUS, BRUTUS, et un ÉDILE.

SICINIUS à l'édile.

Faites-les rentrer chez eux : il est sorti de Rome, et nous n'irons pas plus loin. Ce coup vexe les nobles, qui, nous le voyons, se sont rangés de son parti.

BRUTUS.

A présent que nous avons fait sentir notre pouvoir, songeons à paraître plus humbles après le succès.

SICINIUS à l'édile.

Faites retirer le peuple : dites-lui qu'il n'a rien perdu de son ancienne vigueur, et que son grand adversaire est sorti de ces murs.

BRUTUS.

Oui, congédiez-les. J'aperçois la mère de Coriolan qui vient à nous.

(Volumnie, Virgilie et Menenius paraissent dans la place.)

SICINIUS.

Évitons-la.

BRUTUS.

Pourquoi?

SICINIUS.

On dit qu'elle a perdu l'esprit.

BRUTUS.

Ils nous ont aperçus : continue ton chemin.

VOLUMNIE.

Oh! je vous rencontre à propos; que tous les fléaux des dieux pleuvent sur vous, et vous récompensent de votre zèle !

MENENIUS.

Calmez-vous, calmez-vous : modérez ces clameurs.

VOLUMNIE.

Ah! si mes larmes me laissaient la force, vous m'entendriez;... mais je ne vous quitte pas sans vous avoir dit.... (*A Sicinius.*) Vous voulez vous en aller!... (*A Brutus.*) Vous resterez aussi.

VIRGILIE.

Plût à Dieu que j'eusse pu dire de même à mon époux !

SICINIUS.

Êtes-vous de l'espèce humaine?

VOLUMNIE.

Imbécile! veux-tu m'en faire rougir? Mais l'entendez-vous? Mon père n'était-il donc pas homme?— as-tu bien pu être assez rusé pour bannir un citoyen qui a frappé plus de coups pour Rome que tu n'as dit de mots.

SICINIUS.

O dieux protecteurs!

VOLUMNIE.

Oui, plus de coups glorieux que tu n'as dit en ta vie de paroles sages et utiles au bien de Rome. — Je te dirai ce que.... — Mais va-t'en. —Non, tu resteras. — Je voudrais que mon fils fût dans les déserts de l'Arabie, armé de sa fidèle épée, et toute ta race devant lui.

SICINIUS.

Hé bien, qu'en arriverait-il?

VIRGILIE.

Ce qu'il en arriverait? Il aurait bientôt mis fin à ta postérité.

VOLUMNIE.

Oui, à tes bâtards et à toute ta race. Bon citoyen, toutes les blessures qu'il a reçues pour Rome....

MENENIUS.

Allons, cessez, cessez, contenez-vous.

SICINIUS.

Je souhaiterais qu'il eût continué de servir sa patrie comme il avait commencé, et qu'il n'eût pas lui-même rompu le nœud glorieux qui les attachait l'un à l'autre.

BRUTUS.

Oui, je le souhaiterais aussi.

VOLUMNIE.

Vous le souhaiteriez, dites-vous ?... Et c'est vous qui avez animé la populace, vous, chats miaulans, aussi en état d'apprécier son mérite que je le suis, moi, de pénétrer les mystères dont le ciel interdit la connaissance à la terre.

BRUTUS à Sicinius.

Je vous prie, allons-nous-en.

VOLUMNIE.

Oui, fort bien, allez-vous-en. Vous avez fait là une belle action; mais avant que vous me quittiez, vous entendrez encore cette vérité. Autant le Capitole surpasse en hauteur la plus humble maison de Rome, autant mon fils, oui, le mari de cette jeune femme qui m'accompagne, celui-là même, voyez-vous, que vous avez banni, vous surpasse en mérite tous tant que vous êtes.

BRUTUS.

A merveille, parlez : nous vous laissons-là.

SICINIUS.

Aussi-bien, pourquoi s'arrêter ici, pour se voir harceler par une femme qui a perdu la raison?

VOLUMNIE.

Emportez avec vous les prières que j'adresse au ciel pour vous. Je voudrais que les dieux ne fussent occupés qu'à accomplir mes malédictions! (*Les tribuns sortent.*) Oh! si je pouvais les rencontrer seulement une fois par jour!... cela soulagerait mon cœur du poids douloureux qui l'oppresse.

MENENIUS.

Vous leur avez dit là leur fait; et, j'en conviens, vous en avez bien sujet : voulez-vous venir prendre quelque nourriture avec moi?

VOLUMNIE.

La colère est mon aliment : je me nourris de moi-

même, et je mourrai de faim en me nourrissant ainsi. — Allons, quittons cette place; mettons un terme à ces cris et à ces pleurs d'enfant : je veux être Junon dans ma colère. Venez, venez.

MENENIUS.

Fi donc ! fi donc!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La scène change, et représente un chemin entre Rome et Antium.

UN ROMAIN et un VOLSQUE se rencontrent.

LE ROMAIN.

Sûrement je vous connais, et je suis connu de vous aussi : votre nom, ou je suis bien trompé, est Adrien.

LE VOLSQUE.

Cela est vrai : d'honneur, je ne vous remets pas.

LE ROMAIN.

Je suis un Romain; mais je sers, comme vous, contre Rome. Me reconnaissez-vous à présent ?

LE VOLSQUE.

N'êtes-vous pas Nicanor ?

LE ROMAIN.

Lui-même.

LE VOLSQUE.

Vous aviez une barbe plus épaisse, ce me semble, la dernière fois que je vous ai vu : mais le son de vo-

tre voix me rappelle vos traits. Quelles nouvelles dans notre ville? J'étais chargé par le sénat volsque d'aller vous chercher dans Rome : vous m'avez fort heureusement épargné une journée de chemin.

LE ROMAIN.

Il y a eu dans Rome d'étranges divisions : le peuple soulevé contre les sénateurs, les patriciens et les nobles.

LE VOLSQUE.

Il y a eu, dites-vous? elles sont donc finies? Notre sénat ne croit pas qu'elles le soient : on presse les plus grands préparatifs de guerre, et l'on espérait fondre sur les Romains dans le fort de leurs divisions.

LE ROMAIN.

La grande flamme est passée : mais il ne faut qu'une étincelle pour rallumer l'incendie; car les nobles prennent si à cœur le bannissement du brave Coriolan, qu'ils sont tous disposés à ôter au peuple son pouvoir, et à lui enlever ses tribuns pour jamais. Le feu couve sous la cendre, je puis vous l'assurer, et il est près d'éclater avec violence.

LE VOLSQUE.

Coriolan banni?

LE ROMAIN.

Oui, il est banni.

LE VOLSQUE.

Avec cette nouvelle, Nicanor, vous êtes sûr d'être bien reçu.

LE ROMAIN.

L'occasion sert merveilleusement votre républi-

que. J'ai entendu dire que le temps le plus favorable pour corrompre une femme, c'était quand elle était en querelle avec son mari. Votre noble Tullus Aufidius va figurer avec avantage dans cette guerre, à présent que son grand adversaire Coriolan n'a plus ni crédit ni emploi dans sa patrie.

LE VOLSQUE.

Il ne peut manquer d'y briller. Je me félicite bien de votre rencontre inattendue : grâce à vous, ma commission est remplie, et je vais vous accompagner avec joie jusqu'à mon logis.

LE ROMAIN.

D'ici au souper, je vous apprendrai bien des nouvelles de Rome qui vous surprendront, et qui toutes tendent à l'avantage de ses ennemis. N'avez-vous pas, disiez-vous, une armée prête à marcher ?

LE VOLSQUE.

Une armée vraiment royale; les centurions ont déjà reçu leurs commissions et leur paye; ils ont l'ordre d'être sur pied une heure après le premier signal.

LE ROMAIN.

Je suis ravi d'apprendre qu'ils soient tout prêts, et je suis l'homme, je crois, qui va les mettre dans le cas d'agir à l'heure même. Je m'applaudis de vous avoir rencontré, et votre compagnie me fait grand plaisir.

LE VOLSQUE.

Vous vous chargez là de mon rôle : c'est moi qui ai le plus sujet de me réjouir de la vôtre.

LE ROMAIN.

Allons, marchons ensemble.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Antium, vis-à-vis la maison d'Aufidius.

CORIOLAN entre mal vêtu, déguisé, et le visage à demi caché dans son manteau.

CORIOLAN.

C'est une belle ville qu'Antium ! Cité d'Antium, c'est moi qui t'ai remplie de veuves. Combien d'héritiers de ces beaux édifices j'ai ouïs gémir et vus périr dans mes guerres! Cité d'Antium, ne va pas me reconnaître : tes femmes et tes enfans, armés de broches et de pierres, me tueraient dans un combat sans gloire. (*Il rencontre un Volsque.*) Salut, citoyen.

LE VOLSQUE.

Et vous de même.

CORIOLAN.

Conduisez-moi, si vous avez cette complaisance, à la demeure du brave Aufidius. Est-il dans Antium ?

LE VOLSQUE.

Oui, et il donne un festin aux grands de l'état.

CORIOLAN.

Où est sa maison, je vous prie ?

LE VOLSQUE.

C'est celle-ci, là, devant vous

CORIOLAN.

Je vous remercie : adieu. (*Le Volsque s'en va.*) O monde, voilà tes révolutions bizarres ! Deux amis qui se sont juré une foi inviolable, qui paraissaient n'avoir à tous deux qu'un seul et même cœur, qui passent ensemble toutes les heures de la vie, partagent le même lit, la même table, les mêmes exercices, qui sont pour ainsi dire deux jumeaux inséparablement attachés l'un à l'autre par le nœud de l'amitié, vont dans l'espace d'une heure, sur la plus légère querelle, sur une parole, rompre violemment ensemble, et passer à la haine la plus envenimée. Et aussi deux ennemis mortels, dont la haine troublait le sommeil et les nuits, qui tramaient des complots pour se surprendre l'un l'autre, il ne faut qu'un hasard, l'événement le plus futile, pour les changer en amis tendres et réunir leurs destins. Voilà mon histoire. Je hais le lieu de ma naissance, et tout mon amour est donné à cette ville ennemie. — Entrons, si Aufidius me fait périr, il ne fera que tirer une juste vengeance ; s'il m'accueille en allié, je rendrai service à son pays.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE V.

Une salle d'entrée dans la maison d'Aufidius.

(On entend de la musique : tout annonce une fête dans l'intérieur.)

UN ESCLAVE.

Du vin, du vin. Que fait-on ici? Je crois que tous nos gens sont endormis.

UN AUTRE ESCLAVE.

Où est Cotus? mon maître le demande. Cotus!

CORIOLAN entre.

Une belle maison! Voici un grand festin : mais je n'y parais pas comme convive.

LE PREMIER ESCLAVE repasse par la salle d'entrée.

Que voulez-vous, l'ami? d'où êtes-vous? Il n'y a pas ici de place pour vous : je vous prie, regagnez la porte.

CORIOLAN, à part.

Coriolan ici ne mérite pas un meilleur accueil.

LE SECOND ESCLAVE revient.

D'où êtes-vous, l'ami? — Le portier a-t-il les yeux dans la tête pour laisser entrer de pareilles gens! Je vous prie, l'ami, sortez.

CORIOLAN.

Que je sorte, moi?

L'ESCLAVE.

Oui, vous; allons, sortez.

CORIOLAN.

Tu me deviens importun.

L'ESCLAVE.

Oh, êtes-vous si brave?... En ce cas, je veux vous faire parler à mon maître sans délai.

(Entre un troisième esclave qui aborde le premier.)

LE TROISIÈME au premier.

Quel est cet inconnu?

LE PREMIER.

L'homme le plus étrange que j'aie encore vu : je ne peux parvenir à le faire sortir. Je te prie, avertis mon maître qu'il veut lui parler.

LE TROISIÈME, à Coriolan.

Que cherchez-vous ici, l'homme? Allons, je vous prie, videz le logis.

CORIOLAN.

Laissez-moi debout ici; je ne nuis pas à votre foyer.

LE TROISIÈME.

Qui êtes-vous?

CORIOLAN.

Un noble.

LE TROISIÈME.

Ah, un pauvre noble, sur ma foi!

CORIOLAN.

J'ai dit la vérité : je le suis.

LE TROISIÈME.

De grâce, mon pauvre noble, choisissez quelqu'autre asile : il n'y a point de place ici pour vous. Allons, je vous prie, disparaissez, allons.

CORIOLAN le repoussant.

Poursuis tes affaires, et va t'engraisser des reliefs du festin.

LE TROISIÈME.

Quoi! ne voulez-vous pas sortir? Je t'en prie, annonce à mon maître quel hôte étrange l'attend ici.

LE SECOND.

Je vais l'avertir.

LE TROISIÈME.

Où demeures-tu ?

CORIOLAN.

Sous le dais.

LE TROISIÈME.

Sous le dais !

CORIOLAN.

Oui.

L'ESCLAVE.

Où donc est ce dais ?

CORIOLAN.

Dans la ville des milans et des corbeaux.

L'ESCLAVE.

Dans la ville des milans et des corbeaux ? — Quel âne est ceci ?..... Tu habites donc aussi avec les buses ?

CORIOLAN.

Non, je ne sers point ton maître.

L'ESCLAVE.

Holà ! seigneur, voudriez-vous vous mêler des affaires de mon maître ?

CORIOLAN.

Cela est plus honnête que de se mêler de celles de ta maîtresse. — Bavard éternel, prête-moi ton bâton; allons, décampe.

(Il le bat, et l'esclave se sauve.)

AUFIDIUS s'avance, précédé de l'esclave qui l'a averti.

Où est cet étranger ?

L'ESCLAVE.

Le voilà, seigneur. Je l'aurais malmené si je

n'avais craint de faire du bruit et de troubler vos convives.

AUFIDIUS.

De quel lieu viens-tu ? Que demandes-tu ? Ton nom ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? Parle : quel est ton nom ?

CORIOLAN se découvrant le visage.

Tullus, si tu ne me connais pas encore, et qu'en me regardant tu ne devines pas qui je suis, la nécessité me forcera de me nommer.

AUFIDIUS.

Quel est ton nom ?

(Les esclaves se retirent.)

CORIOLAN.

Un nom fait pour offenser l'oreille des Volsques, et qui ne sonnera pas agréablement à la tienne.

AUFIDIUS.

Parle : quel est ton nom ? Tu as un air menaçant, et l'orgueil du commandement est empreint sur ton front. Quoique ton vêtement soit déchiré, tu annonces un homme illustre. Quel est ton nom?

CORIOLAN.

Tu ne l'entendras pas sans froncer le sourcil. Me devines-tu à présent ?

AUFIDIUS.

Non, je ne te reconnais point : nomme-toi.

CORIOLAN.

Mon nom est Caïus Marcius, qui t'a fait tant de mal à toi et à tous les Volsques. C'est ce qu'atteste mon surnom de Coriolan. Mes pénibles services,

mes dangers extrêmes, et tout le sang que j'ai versé pour mon ingrate patrie, n'ont reçu pour salaire que ce surnom. Ce gage de la haine et du ressentiment que tu dois nourrir contre moi, ce surnom seul m'est demeuré. L'envie a dévoré tout le reste; l'envie et la cruauté d'une vile populace, tolérée par nos nobles sans courage; ils m'ont tous abandonné, et ils ont souffert que des voix d'esclaves me bannissent de Rome. C'est cette extrémité qui me conduit aujourd'hui dans tes foyers, non pas dans l'espérance (ne va pas t'y méprendre) de sauver ma vie : car, si je craignais la mort, tu es celui de tous les hommes de l'univers que j'aurais le plus évité. Si tu me vois ici devant toi, c'est que, dans mon dépit, je veux m'acquitter envers ceux qui m'ont banni. Si donc tu portes un cœur qui respire la vengeance des affronts que tu as reçus, si tu veux fermer les plaies de ta patrie, et effacer les traces de honte qui l'ont défigurée, hâte-toi de m'employer et de faire servir ma disgrâce à ton avantage : mets ma misère à profit, et que les actes de ma vengeance deviennent des services utiles pour toi; car je combattrai contre ma patrie corrompue, avec toute la rage des derniers démons de l'enfer [4]. Mais si tu n'oses plus rien entreprendre, et que tu sois dégoûté de tenter de nouveaux hasards, alors, je te le dis en un mot, moi-même je suis dégoûté de vivre plus long-temps, et je viens offrir ma tête à ton glaive et à ta haine. M'épargner serait en toi démence; moi, dont la haine t'a toujours poursuivi sans relâche; moi, qui ai fait couler du sein de ta patrie des tonnes de sang; je ne peux plus vivre qu'à ta honte, ou pour te servir.

AUFIDIUS.

O Marcius ! Marcius ! chaque mot que tu viens de prononcer a déraciné de mon cœur ma vieille haine. Oui, quand Jupiter, ouvrant ce nuage qui voile les cieux, m'apparaîtrait et me révélerait les mystères des dieux, en ajoutant : « Je te dis la vérité ; » je ne le croirais pas avec plus de confiance que je n'en ai en toi, brave et magnanime Marcius ! O laisse-moi entourer de mes bras ce corps, contre lequel mon javelot s'est tant de fois brisé et a effrayé la lune par ses éclats. J'embrasse ici cette poitrine qui fut l'enclume de mon épée. Mon amitié généreuse le dispute à la tienne avec plus d'ardeur que je n'en ai jamais ressenti dans la lutte ambitieuse de ma force contre la tienne. Sache que j'aimais passionnément la fille que j'ai épousée ; jamais amant ne poussa des soupirs plus sincères : hé bien, la joie de te voir ici, noble mortel, fait éprouver à mon cœur de plus violens transports que ne m'en inspira la vue de ma maîtresse franchissant pour la première fois le seuil de ma porte, le jour de mes noces. Dieu de la guerre, je t'annonce que nous avons une armée sur pied, et que j'étais décidé à tenter encore de t'arracher ton bouclier, ou d'y perdre mon bras. Tu m'as battu douze fois ; et depuis, dans mes nuits, je n'ai rêvé que combats corps à corps entre toi et moi. Nous nous sommes terrassés tous deux, cherchant à nous enlever nos casques, et nous saisissant l'un l'autre à la gorge ; et je m'éveillais à moitié mort, épuisé par un vain songe. — Vaillant Marcius, quand nous n'aurions d'autre sujet de querelle avec Rome que

l'injustice de t'avoir banni, nous ferions marcher tous les Volsques, depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de soixante-dix; et portant la guerre jusque dans les entrailles de cette ville ingrate, nous l'inonderions de soldats, comme un torrent débordé. Oh! viens, entre, et reçois la main de nos sénateurs: tu trouveras en eux tes amis; ils sont ici à prendre congé de moi. J'étais prêt à marcher, non pas encore contre Rome même, mais contre son territoire.

CORIOLAN.

Dieux ! vous me rendez heureux!

AUFIDIUS.

Ainsi, le plus indépendant des mortels, si tu veux te charger seul de conduire tes vengeances, prends la moitié du commandement : tu connais la force et la faiblesse de ton pays ; choisis et dirige tes plans et ta marche d'après ton expérience et tes lumières. Tu décideras toi-même s'il faut aller frapper droit aux portes de Rome, ou l'ébranler dans ses parties plus éloignées du centre, s'il faut l'épouvanter avant de la détruire. Mais entre avec nous dans la salle du festin : permets que je te présente à des hommes qui seront en tout dociles à tes vues. Mille et mille fois le bienvenu ! Je suis plus ton ami que je n'ai jamais été ton ennemi ; et, Marcius, c'est dire beaucoup. — Ta main : sois le bienvenu !

(Ils sortent.)

LE PREMIER ESCLAVE, s'avance.

Il s'est fait ici un étrange changement.

LE SECOND.

Sur ma foi, j'ai failli le frapper : mais certain pressentiment m'arrêtait et me disait que ses habits n'accusaient pas la vérité.

LE PREMIER.

Quelle force ! quel bras il a ! Du bout du doigt il m'a fait tourner comme un sabot.

LE SECOND.

Moi, j'ai bien vu à son air qu'il y avait en lui quelque chose... Il avait une tournure de visage.... je ne trouve pas de mot pour exprimer mon idée.

LE PREMIER.

Oui, tu as raison : un regard.... Je voyais bien à sa mine qu'il était plus qu'il ne paraissait.

LE SECOND.

C'est tout uniment l'homme du monde le plus extraordinaire.

LE PREMIER.

Je le crois : mais tu connais un plus grand guerrier que lui.

LE SECOND.

Qui ? mon maître ?

LE PREMIER.

Oui : mais il n'est point question de cela.

LE SECOND.

Je crois que celui-ci en vaut six comme lui.

LE PREMIER.

Oh non, pas tant : mais je le regarde comme un plus grand guerrier.

LE SECOND.

Cependant, pour la défense d'une ville, notre général est excellent.

LE PREMIER.

Oui, et pour un assaut aussi.

Rentre UN TROISIÈME ESCLAVE.

Ho, ho, camarades; je puis vous dire des nouvelles, moi : oui, de grandes nouvelles.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Quelles nouvelles? quelles nouvelles? Fais-nous-en part.

LE TROISIÈME.

Je ne voudrais pas être Romain; oh! plutôt de toute autre nation : oui, j'aimerais autant être un criminel condamné.

TOUS DEUX.

Pourquoi donc? pourquoi?

LE TROISIÈME.

C'est que celui qui avait coutume de battre notre général, Caïus Marcius, est ici.

LE PREMIER.

Pourquoi dis-tu battre notre général?

LE TROISIÈME.

Je ne dis pas précisément battre notre général : mais il était toujours bon pour lui tenir tête.

LE SECOND.

Allons, nous sommes camarades et amis : disons la vérité; il était trop fort pour lui. Je le lui ai entendu avouer à lui-même.

LE PREMIER.

A dire vrai, oui, il était trop fort pour lui. Devant Corioles, il vous le hacha comme une carbonnade.

LE SECOND.

Oui, ma foi; et s'il avait été anthropophage, il vous l'aurait grillé et mangé.

LE PREMIER.

Mais voyons la suite de tes nouvelles.

LE TROISIÈME.

Hé bien, on le traite ici comme s'il était le fils et l'héritier du dieu Mars. Il est placé à table sur le siége d'honneur; pas un de nos sénateurs qui osât lui faire une question; tous sont restés ébahis devant lui. Notre général lui-même le caresse comme une maîtresse, croit consacrer sa main en le touchant, et l'écoute les yeux fixés sur lui. Mais l'important de la nouvelle, c'est que notre général est coupé en deux : oui, il n'est plus aujourd'hui que la moitié de ce qu'il était hier; car cet autre a la moitié du commandement, à la prière et de l'aveu de toute l'assemblée. Il ira, dit-il, et vous traînera par les oreilles les gardes des portes de Rome; il balaiera tout et laissera son passage libre et clair derrière lui.

LE SECOND.

Et il est homme à le faire plus qu'aucun que je connaisse.

LE TROISIÈME.

Homme à le faire! Il le fera; car fais attention, camarade; il lui reste autant d'amis qu'il peut avoir d'ennemis; et ces amis n'osaient pas, en quelque

façon (tu m'entends) se montrer, comme on dit, ses amis, tant qu'il était en disgrâce [5].

LE PREMIER.

Parle plus clairement.

LE TROISIÈME.

Mais lorsqu'ils le reverront armé, lever la tête au milieu du carnage, alors ils sortiront de leurs retraites, comme les lapins après la pluie : ils se déclareront et se joindront à lui.

LE PREMIER.

Mais quand se met-on en marche?

LE TROISIÈME.

Demain, aujourd'hui, tout à l'heure : vous entendrez le tambour cette après-midi. Cette expédition fait en quelque sorte partie du festin, et ils la veulent terminer avant de s'essuyer la bouche.

LE SECOND.

Bon : nous allons donc revoir le monde en mouvement! Cette paix n'est bonne à rien qu'à rouiller le fer, enrichir les artisans, et nourrir des chansonniers.

LE PREMIER.

Moi, je dis : ayons la guerre; elle surpasse autant la paix que le jour fait la nuit : elle est vive, vigilante, sonore, et pleine d'activité et de trouble. La paix est une vraie apoplexie, une léthargie fade, sourde, assoupie, insensible : elle fait plus de bâtards que la guerre ne détruit d'hommes.

LE SECOND.

C'est cela; et comme la guerre peut s'appeler un

métier de voleur, la paix n'est bonne qu'à faire des cocus.

LE PREMIER.

Oui, et elle rend les hommes ennemis les uns des autres.

LE TROISIÈME.

Bien dit, parce qu'ils ont alors moins besoin l'un de l'autre. Allons, la guerre, pour remplir ma bourse. J'espère dans peu voir les Romains à aussi vil prix dans le marché que l'ont été les Volsques..... J'entends du bruit : ils se lèvent de table.

TOUS TROIS.

Entrons vite, vite, entrons.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Rome. Une place publique.

SICINIUS et BRUTUS.

SICINIUS.

Nous n'entendons plus parler de lui, et nous n'avons pas besoin de le craindre. Toutes ses ressources sont éteintes et ensevelies dans la paix présente, et par la tranquillité du peuple, qui auparavant était dans un horrible désordre. Ses amis rougissent à présent que le monde va à merveille sans lui. Cet homme aimait mieux voir, quoique ses amis même en souffrissent, les tribus du peuple ameutées en troupes séditieuses infester les rues de Rome,

que nos artisans chanter dans leurs ateliers, et aller en paix à leurs travaux.

(Menenius paraît.)

BRUTUS.

Nous avons bien fait de tenir bon. — N'est-ce pas là Menenius?

SICINIUS.

C'est lui, c'est lui. Ho, ho, il s'est bien adouci depuis quelque temps. — Salut, Menenius.

MENENIUS.

Salut à tous deux.

SICINIUS.

On ne s'aperçoit pas beaucoup de l'absence de votre Coriolan, si ce n'est ses amis. Vous le voyez, la république subsiste encore, et continuera de subsister, en dépit de tout son ressentiment.

MENENIUS.

Tout est bien, et aurait pu être encore mieux, s'il avait pu se plier aux circonstances.

SICINIUS.

Où est-il allé? en savez-vous quelque chose?

MENENIUS.

Non, je n'en ai rien appris : sa mère et sa femme n'ont eu de lui aucunes nouvelles.

(Arrivent trois ou quatre plébéiens.)

TOUS ENSEMBLE aux deux tribuns.

Que les dieux vous conservent!

SICINIUS.

Salut, citoyens.

BRUTUS.

Salut à vous tous ensemble, salut.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Nous, nos femmes et nos enfans à genoux, nous devons adresser pour vous nos vœux au ciel.

SICINIUS.

Vivez et prospérez.

BRUTUS.

Adieu, nos bons voisins. Nous aurions souhaité que Coriolan vous aimât comme nous vous aimons.

TOUS.

Que les dieux veillent sur vous!

LES DEUX TRIBUNS.

Adieu, adieu.

(Les plébéiens sortent.)

SICINIUS.

Ce temps est plus heureux, plus agréable pour nous, que lorsque ces gens couraient dans les rues en poussant des cris confus.

BRUTUS.

Caïus Marcius était un bon officier dans la guerre; mais insolent, bouffi d'orgueil, ambitieux au delà de toute idée, n'aimant que lui.

SICINIUS.

Et aspirant à régner seul, sans partage ni conseil.

MENENIUS.

Je ne suis pas de votre avis.

SICINIUS.

Nous en aurions fait tous la triste expérience, à notre grand malheur, s'il fût monté au consulat.

BRUTUS.

Les dieux ont heureusement prévenu ce danger, et Rome est en paix et en sûreté sans lui.

(Entre un édile.)

L'ÉDILE.

Honorables tribuns, un esclave que nous venons de faire conduire en prison rapporte que les Volsques, avec deux armées séparées, sont entrés sur le territoire de Rome; qu'ils exercent toutes les fureurs de la guerre, et détruisent tout sur leur passage.

MENENIUS.

C'est Aufidius qui, ayant appris le bannissement de notre Marcius, ose encore montrer ses cornes. Lorsque Marcius défendait Rome, il se tenait dans sa coquille, et osait à peine jeter un coup d'œil à la dérobée.

SICINIUS.

Que dites-vous de Marcius ?

BRUTUS à l'édile.

Allez, et faites fustiger ce porteur de nouvelles; il n'est pas possible que les Volsques aient l'audace de rompre la paix.

MENENIUS.

Cela n'est pas possible? Nous avons de quoi nous souvenir que cela est très-possible; et j'en ai vu, moi, dans l'espace de ma vie, trois exemples consécutifs. Mais, du moins, interrogez à fond cet esclave avant de le punir; sachez de lui d'où il tient cette nouvelle, et ne vous exposez pas à fouetter et à bat-

tre le messager qui vient vous avertir du danger qui nous menace.

SICINIUS.

Ne m'en parlez pas : moi, je suis convaincu que cela est impossible.

BRUTUS.

Non, cela ne se peut pas.

(Arrive un messager.)

LE MESSAGER.

Les nobles, d'un air très-sérieux, vont tous au sénat : il est arrivé quelque nouvelle qui a altéré leurs visages.

SICINIUS.

Ce sera cet esclave ! (*A l'édile.*) Allez, vous dis-je, et faites-le battre de verges devant le peuple assemblé. Une nouvelle de son invention ! — C'est son rapport qui cause tout ceci.

LE MESSAGER.

Oui, digne tribun, c'est le rapport de l'esclave, mais appuyé par d'autres avis plus terribles encore que le sien.

SICINIUS.

Et quels autres avis plus terribles?

LE MESSAGER.

Plusieurs voix ont dit, et tout haut (à quel point le fait est probable, je n'en sais rien), que Marcius, ligué avec Aufidius, conduit une armée contre Rome, et qu'il a fait serment d'exercer une vengeance qui enveloppera tout, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard infirme.

SICINIUS.

Voilà qui est très-probable !

BRUTUS.

C'est une fausse rumeur, inventée pour faire désirer à son faible parti le retour du bon Marcius dans Rome.

SICINIUS.

Voilà le secret de cette nouvelle.

MENENIUS.

Il est vrai que ce second avis n'est pas vraisemblable. Aufidius et lui ne peuvent pas plus s'accorder ensemble, que les deux contraires les plus ennemis.

Entre UN SECOND MESSAGER.

Vous êtes mandés par le sénat. Une armée redoutable, conduite par Caïus Marcius ligué avec Aufidius, ravage notre territoire ; ils ont déjà tout renversé sur leur passage : ils brûlent ou emmènent tout ce qu'ils rencontrent devant eux.

COMINIUS entre.

Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre !

MENENIUS.

Quelles nouvelles ? quelles nouvelles ?

COMINIUS.

Vous vous y êtes bien pris pour faire ravir vos filles, voir vos femmes déshonorées sous votre nez, et pour faire fondre sur vos têtes le plomb des toits de la ville.

MENENIUS.

Comment ! quelles nouvelles avez-vous ?

COMINIUS.

Et voir vos temples brûlés jusque dans leurs fondemens ; et vos franchises, auxquelles vous étiez si attachés, reléguées dans un pauvre trou.

MENENIUS.

De grâce, expliquez-nous.... (*Aux tribuns.*) Oui, vous avez fait là un bel ouvrage ; j'en ai peur. (*A Cominius.*) Parlez, je vous prie ; quelles nouvelles ? Si Marcius s'était joint aux Volsques !...

COMINIUS.

Si ? dites-vous ! — Il est le dieu des Volsques : il s'avance à leur tête, comme un être créé par quelqu'autre divinité que la nature, et qui s'entend mieux qu'elle à former l'homme. Les Volsques le suivent marchant contre nous, pauvres marmots, avec l'assurance des enfans qui poursuivent, en se jouant, les papillons de l'été, ou des bouchers qui tuent les mouches.

MENENIUS.

Oh ! vous avez fait là un bel ouvrage, vous et vos gens à tablier : vous, qui faisiez tant de cas de la voix des artisans et du souffle de vos mangeurs d'ail.

COMINIUS.

Il renversera votre Rome sur vos têtes.

MENENIUS.

Oui, aussi aisément que le bras d'Hercule secouait de l'arbre un fruit mûr. Vous avez fait là un bel ouvrage !

BRUTUS.

Mais votre nouvelle est-elle bien vraie ?

COMINIUS.

Oui, oui; et vous pâlirez avant de la trouver fausse. Tous les peuples des environs se révoltent avec joie. Ceux qui résistent sont raillés de leur stupide valeur, et périssent en véritables insensés. Et qui peut le blâmer? Vos ennemis et les siens trouvent en lui quelque chose de grand et d'extraordinaire.

MENENIUS.

Nous sommes tous perdus, si ce grand homme n'a pitié de nous.

COMINIUS.

Et qui ira l'implorer? ce ne sera pas les tribuns: ce serait une honte. Le peuple mérite sa clémence, comme le loup mérite la pitié des bergers. Et ses meilleurs amis, s'ils lui disaient: « Sois miséricordieux pour Rome, » se conduiraient envers lui comme ceux qui ont mérité sa haine, et se montreraient ses ennemis.

MENENIUS.

Vous avez raison. Pour moi, je le verrais approcher de ma maison le tison ardent pour la brûler, que je n'aurais pas le front de lui dire: « Je t'en conjure, arrête. » (*Aux tribuns.*) Vous avez joué là un beau jeu, avec vos ruses: vous avez bien réussi!

COMINIUS.

Vous avez jeté toute la ville dans une consternation qui n'a jamais eu d'égale, et jamais le salut de Rome ne fut plus désespéré.

LES TRIBUNS.

Ne dites pas que c'est nous qui avons attiré ce malheur.

MENENIUS.

Qui donc ? Est-ce nous ? nous l'aimions, il est vrai; mais, en nobles lâches et ingrats, nous avons laissé le champ libre à votre populace, qui l'a chassé au milieu des huées.

COMINIUS.

Mais je crains bien qu'elle ne rugisse en l'y voyant rentrer. Aufidius, le second des mortels après Coriolan, lui obéit en tout, comme s'il n'était que son officier. Le désespoir est toute la politique, la force et la défense que Rome peut leur opposer.

(Il entre une foule de citoyens.)

MENENIUS.

Voici la foule. — Et Aufidius est donc avec lui ? C'est vous qui avez infecté l'air d'une nuée de vos sales bonnets, en demandant, avec des huées, l'exil de Coriolan. Le voilà maintenant qui revient à la tête d'une armée furieuse, et chaque cheveu de ses soldats sera un fouet pour vous; autant vous êtes d'impertinens qui avez jeté vos chapeaux en l'air, autant il en foulera aux pieds pour les payer de leurs suffrages. Ce n'est pas l'affaire : s'il ne faisait de vous tous qu'un charbon, vous l'auriez mérité.

TOUS LES CITOYENS.

Il est vrai; nous entendons débiter des nouvelles bien effrayantes.

PREMIER CITOYEN.

Pour moi, quand j'ai crié : *Bannissez-le!* j'ai dit aussi que cela était injuste.

SECOND CITOYEN.

Et moi aussi, je l'ai dit.

TROISIÈME CITOYEN.

J'ai dit la même chose; et, il faut l'avouer, c'est ce qu'a dit le plus grand nombre d'entre nous : ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour le mieux; et, quoique ç'ait été librement que nous avons consenti à son exil, cependant c'était contre notre volonté.

COMINIUS.

Oh ! vous êtes de braves gens : criards !

MENENIUS.

Vous avez fait là une belle œuvre, vous et vos aboyeurs ! (*A Cominius.*) Nous rendrons-nous au Capitole?

COMINIUS.

Sans doute. Et que faire autre chose?

(Ils sortent.)

SICINIUS au peuple.

Allez, bons citoyens; rentrez dans vos maisons : ne prenez point l'épouvante. Ces deux hommes sont d'un parti qui serait bien joyeux que ces nouvelles fussent vraies, tout en feignant le contraire. Retirez-vous, et ne montrez point d'alarme.

PREMIER CITOYEN.

Que les dieux nous soient propices! Allons, con-

citoyens, retirons-nous. — Je l'ai toujours dit, moi, que nous avions tort de le bannir.

SECOND CITOYEN.

Et nous avons tous dit la même chose : mais venez, rentrons.

(Ils sortent.)

BRUTUS.

Je n'aime point cette nouvelle.

SICINIUS.

Ni moi.

BRUTUS.

Allons au Capitole. Je voudrais, pour la moitié de ma fortune, pouvoir changer cette nouvelle en mensonge.

SICINIUS.

Je vous prie, allons-nous-en.

(Les deux tribuns s'en vont.)

SCÈNE VI.

Un camp à une petite distance des portes de Rome.

AUFIDIUS et son LIEUTENANT.

AUFIDIUS.

Passent-ils toujours sous les drapeaux du Romain?

LE LIEUTENANT.

Je ne conçois pas quel sortilége il a pour les attirer ; mais vos soldats ont pour lui une espèce de culte. A table, il est le sujet de leurs entretiens ;

après le repas, c'est encore à lui que s'adressent leurs sentimens et leurs vœux; et votre gloire, seigneur, est obscurcie dans cette expédition, même par vos propres amis.

AUFIDIUS.

C'est ce que je ne pourrais empêcher à présent, sans nuire au succès de notre entreprise. Je le vois bien aujourd'hui, il se conduit avec plus d'orgueil, même vis-à-vis de moi, que je ne l'ai prévu lorsque je l'ai accueilli et embrassé. Mais c'est son caractère inné; et il faut bien que j'excuse quelque temps ce qu'il est impossible de corriger.

LE LIEUTENANT.

Moi, je souhaiterais, seigneur, pour vos propres intérêts, que vous ne l'eussiez pas associé au commandement; je voudrais qu'il eût reçu les ordres de vous, ou bien que vous l'eussiez laissé agir seul.

AUFIDIUS.

Je te comprends à merveille; et sois sûr que, lorsqu'il viendra rendre compte de cette campagne au sénat, il ne se doute pas de l'accusation que je lui prépare. Quoiqu'il semble, et c'est ce qu'il croit lui-même ainsi que le vulgaire, qu'il conduit tout heureusement et qu'il sert sans réserve les intérêts des Volsques, quoiqu'il combatte comme un lion, et qu'il triomphe aussitôt qu'il tire l'épée; cependant il est un point qu'il a laissé imparfait, et qui fera sauter sa tête ou la mienne, lorsque nous viendrons tous deux à rendre nos comptes.

LE LIEUTENANT.

Dites-moi, général, pensez-vous qu'il emporte Rome ?

AUFIDIUS.

Toutes les places se rendent à lui avant même qu'il arrive devant leurs murs, et la noblesse de Rome est pour lui. Les sénateurs et les patriciens sont aussi ses amis. Les tribuns ne sont pas des soldats ; et le peuple, toujours aussi téméraire, sera aussi prompt à le rappeler qu'il l'a été à le bannir. Je pense que Rome sera traitée de lui comme le poisson l'est par l'aigle, qui s'en empare par le droit de souveraineté qu'il tient de la nature. D'abord il a servi l'état en brave citoyen; mais il n'a pu porter ses honneurs avec modération. Soit orgueil, vice qu'engendrent des succès journaliers, et qui ternit toujours l'homme heureux; soit défaut de jugement pour ménager les heureux hasards dont il s'est vu le maître; soit inflexibilité de caractère qui fait qu'il est toujours le même, lorsqu'il faudrait changer; sur les siéges du sénat comme sous le casque, et gouvernant la paix avec la même rigueur que s'il dirigeait la guerre : un seul de ces défauts (car je lui rends justice, il ne les a pas tous, ou du moins il n'a de chacun qu'une teinte légère), un seul de ces défauts a suffi pour le faire craindre, haïr et bannir. Il n'a du mérite que pour l'étouffer dès qu'il parle. Ainsi nos vertus sont soumises aux circonstances, qui souvent les interprètent mal. Une vertu qui aime à se faire valoir elle-même trouve son tombeau dans

la tribune où elle monte pour exalter ses actions. Un feu étouffe un autre feu ; un clou chasse un autre clou ; un droit renverse un autre droit ; la force périt par une autre force. — Allons, éloignons-nous. Marcius, quand Rome sera ta proie, tu seras le plus misérable des hommes, et tu ne tarderas pas à devenir la mienne.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique de Rome.

MENENIUS, COMINIUS, SICINIUS, BRUTUS, et autres Romains.

MENENIUS.

Non, je n'irai point : vous entendez ce qu'il a dit à Cominius, qui fut jadis son général, et qui l'aima de l'amitié la plus tendre. Moi, il m'appelait son père : mais que lui importe à présent? — Allez-y, vous qui l'avez banni : prosternez-vous à mille pas de sa tente, et cherchez à genoux le chemin de sa clémence; s'il n'a écouté Cominius qu'avec indifférence, je me tiens chez moi.

COMINIUS.

Il affectait de ne me pas connaître.

MENENIUS.

L'entendez-vous?

COMINIUS.

Cependant il m'a nommé une fois par mon nom; je lui ai rappelé notre ancienne liaison, et tout le

sang que nous avons perdu dans les combats à côté l'un de l'autre. Il a refusé de répondre au nom de Coriolan que je lui donnais et à tous ses autres noms; « Il n'était plus, disait-il, qu'une espèce de néant, » il voulait rester sans titre, jusqu'à ce qu'il s'en » fût forgé un nouveau dans l'incendie de Rome. »

MENENIUS.

Hé bien, vous voyez : oh! vous avez fait là un beau chef-d'œuvre! Vous êtes un couple de tribuns qui avez tout fait pour que le charbon fût à bon marché dans Rome. Oh! vous laisserez après vous un noble souvenir!

COMINIUS.

Je lui ai représenté combien il était glorieux de pardonner à qui ne devait plus espérer de grâce. Il m'a répondu que c'était une prière bien avilissante pour un état, d'implorer le pardon d'un homme qu'il avait banni.

MENENIUS.

Très-bien; pouvait-il en dire moins?

COMINIUS.

J'ai tenté de réveiller sa tendresse pour ses amis particuliers. Sa réponse a été, qu'il ne pouvait pas perdre le temps à les trier et à les séparer d'un amas de chaume corrompu; que ce serait une folie, pour un ou deux bons grains, de ne point brûler cet amas infect.

MENENIUS.

Pour un ou deux bons grains! J'en suis un; sa mère, sa femme, son enfant, et ce brave Romain, c'est nous qui sommes les grains qu'il voudrait sauver

de l'incendie : et vous, tribuns, vous êtes le chaume corrompu qu'on sent de plus haut que la lune : il faudra donc que nous soyons brûlés à cause de vous!

SICINIUS.

De grâce, un peu de patience. Si vous refusez votre appui dans une extrémité aussi imprévue, ne nous reprochez pas du moins notre détresse. Je n'en doute point; si vous vouliez défendre la cause de votre patrie, votre éloquence, bien plus que l'armée que nous pouvons rassembler à la hâte, arrêterait notre concitoyen.

MENENIUS.

Non, je ne veux point m'en mêler.

SICINIUS.

Je vous en conjure, allez le trouver.

MENENIUS.

Hé qu'y ferai-je?

BRUTUS.

Essayez du moins ce que peut pour Rome auprès de Marcius votre amitié pour lui.

MENENIUS.

Fort bien; pour revenir vous dire que Marcius m'a renvoyé, comme il a renvoyé Cominius, sans vouloir m'entendre. Et qu'aurai-je gagné à cette démarche? Que de revenir confus comme un ami rebuté par son ami, et pénétré de douleur de sa cruelle indifférence; car convenez que cela arrivera.

SICINIUS.

Votre bonne volonté méritera du moins les remercîmens de Rome ; et votre patrie mesurera sa re-

connaissance sur tout le bien que vous aurez voulu lui faire.

MENENIUS.

Allons, je veux bien le tenter : je crois qu'il m'écoutera. Cependant, de savoir comme il mordait ses lèvres, et murmurait entre ses dents, sans répondre au bon Cominius, cela ne m'encourage pas. — Non, il n'aura pas été pris dans un moment favorable; sans doute il n'avait pas dîné [6]. Le matin, quand le sang refroidi n'enfle plus nos veines, nous sommes renfrognés, durs, et incapables de donner et de pardonner : mais quand nous avons ranimé les canaux de notre sang par un bon repas et un vin généreux, l'âme est plus flexible que dans les heures d'un jeûne religieux : j'attendrai donc, pour lui présenter ma requête, le moment qui suivra son repas, et alors j'attaquerai son cœur.

BRUTUS.

Vous connaissez trop bien le chemin qui y conduit, pour perdre vos pas.

MENENIUS.

Je vous le promets; d'honneur, je vais le tenter : en arrive ce qu'il pourra. Avant peu vous saurez quel est mon succès.

(Il sort.)

COMINIUS.

Coriolan ne voudra jamais l'entendre.

SICINIUS.

Croyez-vous?

COMINIUS.

Je vous dis qu'il est comme sur un trône d'or : son

œil est enflammé comme s'il voulait brûler Rome. Le souvenir de son injure tient l'entrée de son cœur fermée à la pitié. Je me suis mis à genoux devant lui; et à peine m'a-t-il dit, d'une voix faible : *Levez-vous*; et il m'a congédié ainsi, avec le geste muet de sa main. Ensuite il m'a fait remettre un écrit contenant ce qu'il voulait accorder et ce qu'il refusait, protestant qu'il s'était engagé par serment de ne pas céder à de nouvelles conditions : en sorte que toute espérance est vaine, à moins que sa mère et sa femme, qui, à ce que j'apprends, sont dans le dessein d'aller le solliciter elles-mêmes, ne viennent à bout de lui arracher le pardon de sa patrie. Ainsi quittons cette place, et allons, par nos instances, encourager leur résolution, et hâter leur démarche.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Les avant-postes du camp des Volsques devant Rome. Les sentinelles montent la garde. Menenius s'approche d'elles.

PREMIER SOLDAT.

Arrête : d'où es-tu?

SECOND SOLDAT.

Arrête-là, et retourne sur tes pas.

MENENIUS.

Vous faites votre devoir en braves soldats; c'est bien : mais permettez; je suis un officier de marque, et je viens pour parler à Coriolan.

PREMIER SOLDAT.

De quel lieu venez-vous?

MENENIUS.

De Rome.

PREMIER SOLDAT.

Vous ne pouvez pas avancer : il faut retourner sur vos pas. Notre général ne veut plus écouter personne venant de Rome.

SECOND SOLDAT.

Vous verrez votre Rome environnée de flammes avant que vous parliez à Coriolan.

MENENIUS.

Mes braves amis, si vous avez entendu votre général parler de Rome et des amis qu'il y conserve, il y a mille à parier contre un que, dans ses récits, mon nom aura frappé votre oreille. Mon nom est Menenius.

PREMIER SOLDAT.

Soit : rebroussez chemin; la vertu de votre nom ne passe pas ici.

MENENIUS.

Je te dis, sentinelle, que ton général est mon intime ami : j'ai été le livre qui a publié toutes ses belles actions, et qui a déployé aux yeux des hommes toute l'étendue de sa renommée sans rivale. J'ai toujours appuyé de mon témoignage les éloges de mes amis dont il est le premier, portant mon zèle jusqu'aux dernières limites de la vérité. Quelquefois même, semblable à la boule roulant sur une pente trompeuse, j'ai été tomber au delà du but, et j'ai

presque imprimé le sceau du mensonge sur la louange; tu vois, camarade, que tu dois me laisser passer.

PREMIER SOLDAT.

En vérité, seigneur, quand vous auriez débité en sa faveur autant de mensonges que vous avez déjà dit de paroles, vous ne passeriez pas encore. Non, quand il y aurait autant de vertu à mentir qu'à vivre chastement. Ainsi, retournez sur vos pas.

MENENIUS.

Je te prie, mon ami, souviens-toi bien que mon nom est Menenius, le partisan déclaré de ton général.

SECOND SOLDAT.

Quelque déterminé menteur que vous ayez pu être à sa louange, comme vous vous vantez de l'avoir été, je suis un homme, moi, qui vous dirai la vérité sous ses ordres; en conséquence, vous ne passerez pas. Reprenez votre chemin.

MENENIUS.

A-t-il dîné? Pouvez-vous me le dire? Car je ne veux lui parler qu'après dîner.

PREMIER SOLDAT.

Vous êtes un Romain, dites-vous?

MENENIUS.

Je le suis, comme l'est ton général.

PREMIER SOLDAT.

Vous devriez donc haïr Rome comme il la hait. — Pouvez-vous bien, après avoir chassé de vos portes votre défenseur, et, cédant à une ignorante

populace, envoyé votre bouclier à vos ennemis; pouvez-vous espérer d'arrêter ses vengeances avec les vains gémissemens de vos vieilles femmes, les mains suppliantes de vos jeunes filles, ou l'intercession impuissante d'un radoteur décrépit comme vous? Pensez-vous que votre faible souffle éteindra les flammes qui sont prêtes à embraser votre ville? Non, vous êtes dans l'erreur. Ainsi, retournez à Rome, et préparez-vous à subir votre arrêt : vous êtes tous condamnés; notre général a juré qu'il n'y avait plus ni pardon, ni répit.

MENENIUS.

Coquin! sais-tu bien que si ton capitaine me savait ici, il me traiterait avec distinction?

SECOND SOLDAT.

Allons, mon capitaine ne vous connaît pas.

MENENIUS.

C'est ton général que je veux dire.

PREMIER SOLDAT.

Mon général ne s'embarrasse guère de vous. Retirez-vous, vous dis-je, si vous ne voulez pas voir répandre le peu de sang qui coule dans vos veines. Retirez-vous!

MENENIUS.

Comment donc, camarade! camarade!

(Entre Coriolan avec Aufidius.)

CORIOLAN.

De quoi s'agit-il?

MENENIUS à la sentinelle.

Juge par l'accueil que je vais recevoir, si tu ne cours pas risque d'être pendu, ou de souffrir une mort plus cruelle et plus lente. Regarde-moi bien et tremble sur le sort qui t'attend. Je vais te recommander au général : tu vas voir dans le moment quel cas on fait ici de moi, et qu'un impertinent soldat n'est pas fait pour m'empêcher d'approcher mon Coriolan, que j'aime comme mon fils. — (*A Coriolan.*) Que les dieux assemblés à toutes les heures s'occupent sans cesse de ton bonheur et qu'ils t'aiment seulement autant que t'aime ton vieux père Menenius ! O mon fils, mon fils ! tu prépares des flammes pour nous ! Vois mes larmes, et qu'elles éteignent ta colère. On a eu peine à me persuader de venir à toi ; mais chacun m'assurant que je pouvais seul te fléchir, j'ai été poussé hors de nos portes par des soupirs. Je te conjure de pardonner à Rome et à tes concitoyens supplians. Que les dieux propices apaisent ta fureur, et en fassent tomber le dernier ressentiment sur ce misérable qui, comme un bloc insensible, m'a refusé tout accès vers toi !

CORIOLAN.

Loin de moi !

MENENIUS.

Comment, *loin de moi !*

CORIOLAN.

Femme, mère, enfant, je n'en connais plus. Ma volonté ne m'appartient plus ; elle est engagée au service d'autrui : et quoique je me doive à moi ma vengeance personnelle, le pardon de Rome est dans

le cœur des Volsques. Nous avons été unis par l'amitié; un ingrat oubli en empoisonnera le souvenir plutôt que de permettre à ma pitié de me rappeler combien nous fûmes intimes. Ainsi, laisse-moi : mon oreille oppose à tes demandes une dureté plus inflexible que le fer que vos portes opposent à ma force. Pourtant, car je t'ai tendrement aimé, prends avec toi cet écrit : je l'ai tracé pour toi, et je te l'aurais envoyé. (*Il lui remet un papier.*) Une parole de plus, Menenius, je ne l'écouterai pas de toi. (*Il lui tourne le dos et le quitte.*) (*A Aufidius.*) Ce vieillard, Aufidius, était pour moi un père dans Rome; et tu vois....

AUFIDIUS.

Tu sais soutenir ton caractère.

(Ils sortent ensemble.)

PREMIER SOLDAT.

Hé bien, votre nom est donc Menenius?

SECOND SOLDAT.

C'est un nom, comme vous voyez, dont le charme est bien puissant! — Vous savez par quel chemin on retourne à Rome?

PREMIER SOLDAT.

Avez-vous vu comme nous avons été réprimandés pour avoir fermé le passage à votre grandeur?

SECOND SOLDAT.

Croyez-vous que j'aie sujet de m'évanouir de peur?

MENENIUS.

Je ne m'embarrasse plus ni du monde ni de votre général. Pour des êtres tels que vous, je puis à peine

penser qu'ils existent, tant vous êtes petits à mes yeux! Celui qui est décidé à se donner la mort lui-même, ne la craint point d'un autre. Que votre général suive à son gré ses fureurs. Demeurez longtemps ce que vous êtes et puisse votre misère s'accroître avec vos années! Je vous renvoie le mot qui m'a été adressé : *Loin de moi!*

(Il sort.)

PREMIER SOLDAT.

Un noble mortel, je le garantis.

SECOND SOLDAT.

Le noble mortel, c'est notre général. C'est un rocher, un chêne que le vent ne peut ébranler.

(Les soldats s'éloignent.)

SCÈNE III.

La tente de Coriolan.

Entrent CORIOLAN, AUFIDIUS et autres.

CORIOLAN.

Demain, nous rangeons notre armée devant les murs de Rome. Toi, mon collègue, dans cette expédition, tu dois rendre compte au sénat volsque de la franchise que j'ai mise dans ma conduite.

AUFIDIUS.

Oui, tu n'as considéré que les intérêts des Volsques; tu as fermé l'oreille à la prière universelle de Rome; tu ne t'es permis aucune conférence secrète, pas même avec tes plus intimes amis, qui se croyaient sûrs de te gagner.

CORIOLAN.

Le dernier, ce vieillard que j'ai renvoyé à Rome le cœur brisé, m'aimait plus tendrement que n'aime un père : oui, il m'aimait comme son dieu. Leur dernière ressource était de me l'envoyer. C'est pour l'amour de lui, malgré la dureté que je lui ai montrée, que j'ai offert encore une fois les premières conditions : tu sais qu'ils les ont refusées; maintenant ils ne peuvent plus les accepter. C'était uniquement pour ne pas refuser tout à ce vieillard, qui se flattait d'obtenir bien davantage; et c'est lui avoir accordé bien peu. A présent, de nouvelles députations, de nouvelles requêtes, ni de la part de l'état, ni de celle de mes amis particuliers, je n'en veux plus écouter désormais. — Ah ! quelles sont ces clameurs? (*On entend des cris.*) Vient-on tenter de me faire enfreindre mon serment, au moment même où je viens de le prononcer? Je ne l'enfreindrai pas.

(Entrent Virgilie, Volumnie, Valérie, le jeune Marcius, avec un cortége de dames romaines, toutes en robes de deuil.)

CORIOLAN, de loin, les voyant avancer.

Ah ! c'est ma femme qui marche à leur tête; puis la vénérable mère dont le sein m'a porté, tenant par la main l'enfant de son fils. — Mais, loin de moi, tendresse ! Que tous les liens, tous les droits de la nature s'anéantissent ! Que ma seule vertu soit d'être inflexible ! — De quel prix est cette démarche d'une mère ! Quel pouvoir dans les regards de cette tendre colombe, qui feraient parjurer les dieux ! Je m'attendris, et je ne suis pas formé d'une argile

plus dure que les autres hommes. Ma mère fléchissant le genou devant moi ! C'est comme si le mont Olympe s'humiliait devant une taupinière. Et mon jeune enfant, dont le visage semble me supplier ; et la nature qui me crie : « Ne le refuse pas ! » — Que les Volsques promènent la charrue et la herse sur les ruines de Rome et de l'Italie entière, je ne serai point assez stupide pour obéir à un aveugle instinct. Je veux rester insensible, comme si l'homme était le seul auteur de son existence, et qu'il ne connût point de parens.

VIRGILIE.

Mon maître et mon époux !

CORIOLAN.

Je ne vous vois plus avec les mêmes yeux dont je vous voyais dans Rome.

VIRGILIE.

La douleur, qui nous offre à vous si changées, vous le fait croire.

CORIOLAN.

Comme un acteur imbécile, j'ai déjà oublié mon rôle ; je reste court, et suis tout prêt d'essuyer un affront complet. — O toi, la plus chère moitié de moi-même ! pardonne à ma tyrannie ; mais ne me dis jamais, pardonne aux Romains. — Oh ! donne-moi un baiser qui dure autant que mon exil, qui soit aussi doux que me l'est la vengeance. — Par la reine jalouse des cieux, le baiser, ma bien-aimée, que tu me donnas en partant de Rome, mes lèvres fidèles l'ont toujours depuis conservé pur et vierge. — O

dieux ! je me répands en vaines paroles, et je laisse la plus respectable mère de l'univers, sans l'avoir encore saluée. — Tombe à genoux, Coriolan, et montre ici un sentiment de respect plus profond que les enfans vulgaires. (*Il se met à genoux.*)

VOLUMNIE.

O lève-toi, mon fils, et sois béni des dieux ! c'est moi qui tombe à genoux devant toi sur les pointes de ces cailloux, et qui te montre un respect déplacé entre une mère et son enfant. (*Elle s'agenouille.*)

CORIOLAN.

Que faites-vous ? Vous, à genoux devant moi ! devant le fils dont vous avez châtié l'enfance ! Que les cailloux du rivage stérile attaquent les étoiles ; que les vents mutinés arrachent les cèdres orgueilleux et les lancent contre l'orbe de feu du soleil : par cet acte d'humiliation, ô ma mère ! vous rendez tout possible.

VOLUMNIE.

Tu es mon guerrier ; j'ai contribué à te former à la guerre. — Connais-tu cette femme ?

CORIOLAN.

Oui, la noble sœur de Publicola ; l'astre le plus doux de Rome, chaste comme la neige la plus pure que l'hiver suspende au temple de Diane : chère Virgilie !

VOLUMNIE.

Voici une image de vous deux (*montrant le jeune Marcius*), qui, développée et agrandie par les années, pourra ressembler en tout à son père.

CORIOLAN.

Que le dieu des guerriers, de l'aveu du souverain des dieux, inspire l'héroïsme à ta jeune âme! Deviens invulnérable à la honte, et parais un jour dans les champs de bataille, comme le phare brillant sur le bord des mers, qui brave tous les coups de l'orage et sauve ceux qui le voient!

VOLUMNIE.

Enfant, mettez-vous à genoux.

CORIOLAN.

Voilà mon brave enfant.

VOLUMNIE.

Eh bien! cet enfant, cette femme, ta femme et moi, nous t'adressons notre prière.

CORIOLAN.

Je vous conjure, arrêtez : ou si vous voulez me faire une demande, avant tout, souvenez-vous bien de ceci, de ne pas vous offenser de mon refus sur la chose que j'ai juré de n'accorder jamais. Ne me demandez pas de renvoyer mes soldats, ou de capituler encore avec les artisans de Rome. Ne me dites pas que je suis dénaturé. Ne cherchez pas à calmer mes fureurs et ma vengeance par vos raisons de sang-froid....

VOLUMNIE.

C'est assez! N'en dis pas davantage : tu viens de nous dire que tu ne nous accorderais rien; car nous n'avons rien autre chose à te demander que ce que tu nous refuses déjà. Mais alors nous demanderons

que, si nous succombons dans notre requête, le blâme en retombe sur ta dureté. Écoute-nous.

CORIOLAN.

Aufidius, et vous, Volsques, prêtez l'oreille ; car nous n'écouterons aucune demande de Rome en secret. Votre requête ?

VOLUMNIE.

Quand nous resterions muettes et sans parler, ces tristes vêtemens et le dépérissement de nos visages te révéleraient assez quelle vie nous avons menée depuis ton exil. Réfléchis en toi-même, et juge si tu ne vois pas en nous les plus malheureuses femmes de la terre. Ta vue, qui devrait nous faire verser des larmes de joie, faire tressaillir nos cœurs de plaisir, nous fait verser des larmes de désespoir, et trembler de crainte et de douleur, en montrant aux yeux d'une mère, d'une femme, d'un enfant, un fils, un époux et un père, qui déchire les entrailles de sa patrie. Et c'est à nous, infortunées, que ta haine est surtout fatale. Tu nous enlèves jusqu'au pouvoir de prier les dieux, douceur qui reste à tous les malheureux, excepté à nous. Car, comment pouvons-nous, hélas ! comment pouvons-nous prier les dieux pour notre patrie, comme c'est notre devoir, et les prier pour ta victoire, comme c'est aussi notre devoir ? Hélas ! il nous faut perdre, ou notre chère patrie qui nous a nourries, ou toi, qui faisais notre consolation dans notre patrie. De quelque côté que nos vœux s'accomplissent, nous trouvons partout le plus grand des malheurs ; car, ou il faudra te voir traîné comme un esclave rebelle, chargé de

fers, le long de nos rues, ou foulant en triomphe sous tes pieds les ruines de ton pays, et portant la palme de la victoire pour prix d'avoir bravement versé le sang de ta femme et de tes enfans; car pour moi, mon fils, je ne me propose pas d'attendre l'événement de la fortune, ni le dénoûment de cette guerre. Si je ne puis te déterminer à montrer une noble clémence aux deux partis, plutôt que de chercher la ruine de l'un des deux pour envahir ta patrie, il te faudra marcher (sois-en sûr, tu n'avanceras pas) sur le sein de ta mère, qui t'a conçu et mis au monde.

VIRGILIE.

Oui, et sur mon sein aussi, qui t'a donné cet enfant pour faire revivre ton nom dans l'avenir.

L'ENFANT.

Il ne marchera pas sur moi, je me sauverai; et quand je serai plus grand, alors je me battrai.

CORIOLAN, ému.

Pour n'être pas faible et sensible comme une femme, il ne faut voir ni un enfant ni le visage d'une femme. — Je me suis arrêté trop long-temps.

(Il se lève.)

VOLUMNIE.

Non, ne nous quitte pas ainsi. Si l'objet de notre prière était de te demander de sauver les Romains en détruisant les Volsques que tu sers, tu aurais raison de nous condamner comme des ennemies de ton honneur. Non : notre prière est que tu les réconcilies ensemble; que les Volsques puissent dire : « Nous avons montré cette clémence », les Ro-

mains : « Nous l'avons acceptée » ; et que chacun des deux partis te saluent ensemble, en criant : Que les dieux bénissent Coriolan, qui nous a procuré cette paix ! — Tu sais, mon illustre fils, que l'événement de la guerre est incertain : mais ce qui est certain, c'est que, si tu subjugues Rome, le fruit que tu en recueilleras sera un nom chargé de malédictions répétées ; et l'histoire dira de toi : « Ce fut un brave guerrier : mais il a effacé sa gloire par sa dernière action ; il a détruit son pays, et son nom ne passe aux générations suivantes que pour en être abhorré. » — Réponds-moi, mon fils ; tu as toujours aspiré aux plus sublimes efforts de l'honneur ; tu étais jaloux d'imiter les dieux, qui tonnent souvent sur les mortels, mais qui ne déchirent que l'air du bruit de leur tonnerre, et ne font éclater leur foudre que sur un chêne insensible. — Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Penses-tu qu'il soit honorable pour un mortel généreux de se souvenir toujours de l'injure qu'il a reçue ? — Ma fille, parle-lui. — Il ne s'embarrasse pas de tes pleurs. — Parle donc, toi, pauvre enfant ; peut-être que ta tendre enfance le touchera plus que nos raisons. — Il n'est point dans le monde entier de fils plus redevable à sa mère ; et, cependant, il me laisse ici parler en vain comme si je déclamais sur des tréteaux. Va, tu n'as jamais montré dans ta vie aucun égard pour ta tendre mère ; tandis que, comme une pauvre poule qui ne désire pas d'avoir plus d'un poussin, elle t'a élevé pour la guerre et t'a comblé d'honneurs pendant la paix. — Dis que ma requête est injuste, et chasse-moi avec mépris de ta présence ; mais si elle ne l'est pas,

tu manques à ton devoir, et les dieux te puniront de me refuser la déférence qui est due à une mère. — Il se détourne de nous. A genoux, femmes; faisons-lui honte de cette humiliation. — Sans doute il doit bien plus d'orgueil à son surnom de Coriolan, que de pitié à nos prières. Fléchissons encore une fois le genou devant lui; ce sera notre dernière supplication, et puis nous allons retourner dans Rome, et mourir dans le sein de nos concitoyens. — Ah! du moins, daigne nous accorder un regard. Ce jeune enfant, qui ne peut exprimer ce qu'il voudrait dire, mais qui tombe à genoux et tend ses faibles mains vers toi pour nous imiter, appuie notre demande de raisons plus fortes que tu n'en as de la refuser. — Allons, femmes infortunées, allons-nous-en. Oui, cet homme a une Volsque pour mère : sa femme habite à Corioles; et si ce jeune enfant lui ressemble, c'est un effet du hasard. — Renvoie-nous donc, et délivre-toi de nous. — Je ne dis plus rien, jusqu'à ce que je voie notre patrie en feu, et alors je retrouverai la parole.

CORIOLAN.

O ma mère! ma mère! (*Il la prend par la main sans parler.*) Ah! qu'avez-vous fait? Voyez, le ciel s'ouvre, et les dieux abaissent leurs regards sur cette plaine, et ils sourient de pitié en voyant cette scène contre nature..... O ma mère! ma mère! Oh, vous remportez une heureuse victoire pour Rome! mais pour votre fils, ah! croyez-le, croyez-le, cette victoire que vous remportez sur lui, lui est bien funeste, si elle ne lui devient pas mortelle. Mais n'im-

porte, j'accepte ma destinée. — Aufidius, quoique je ne puisse plus poursuivre la guerre que j'avais promise, j'arrangerai une paix convenable. — Mais quoi! généreux Aufidius; si tu étais à ma place, parle, aurais-tu moins écouté une mère? Aurais-tu pu lui moins accorder? Réponds, Aufidius.

AUFIDIUS.

J'ai été vivement ému.

CORIOLAN.

Ah! j'oserais le jurer que tu l'as été. Et ce n'était pas chose facile de forcer mes yeux à verser les larmes de la compassion. Mais, brave général, quelle paix veux-tu faire? Donne-moi tes conseils. Pour moi, je ne rentrerai pas à Rome; je retourne avec toi à Antium, et je te prie de m'appuyer dans ma défense. O ma mère! ma femme!

AUFIDIUS à part.

Je suis bien aise que tu aies mis en contradiction ta pitié et ton honneur; je saurai tirer parti de ceci pour rétablir ma fortune dans son premier état.

(Les dames romaines font des signes à Coriolan, qui leur dit :)

CORIOLAN.

Oui, tout à l'heure; mais nous viderons ensemble quelques coupes, et vous remporterez à Rome des preuves plus visibles que des paroles, dans le traité que nous aurons scellé sous des conditions égales... Venez; entrez dans notre tente. (*A Volumnie et à Virgilie.*) Et vous, illustres Romaines, vous méritez que Rome vous élève un temple : [7] toutes les épées de l'Italie, tous ses soldats ligués ensemble n'auraient pas eu le pouvoir de faire cette paix.

SCÈNE IV.

La place publique de Rome.

MENENIUS et SICINIUS.

MENENIUS.

Voyez-vous là-bas ce coin du Capitole, cette pierre qui en forme l'angle ?

SICINIUS.

Oui; mais à quel propos ?....

MENENIUS.

Si vous pouvez la déplacer avec votre petit doigt, alors je vois quelque espérance à ce que les dames de Rome, et surtout sa mère, puissent le fléchir : mais moi je dis qu'il n'y a pas le moindre espoir qu'elles y réussissent. Nos têtes sont dévouées : nous ne faisons plus qu'attendre ici l'exécution de notre arrêt.

SICINIUS.

Est-il possible qu'en si peu de temps les dispositions d'un homme éprouvent un si grand changement ?

MENENIUS.

Il y a de la différence entre un ver et un papillon, cependant le papillon n'était qu'un ver dans l'origine; de même ce Marcius, d'homme est devenu un dragon, il a des ailes et a cessé d'être une créature rampante.

SICINIUS.

Il aimait sa mère tendrement.

MENENIUS.

Et moi, il m'aimait tendrement aussi; et il ne se souvient pas plus de sa mère qu'un cheval de huit ans. L'aigreur de son visage tourne les grappes mûres. Quand il marche il se meut comme une machine de guerre, et la terre tremble sous ses pas. Son œil percerait une cuirasse du trait de son regard; sa voix a le son lugubre d'une cloche funèbre, et son murmure ressemble au bruit sourd du tonnerre. Il est assis sur son siége comme s'il eût été fait pour Alexandre. Ce qu'il commande est exécuté en un clin d'œil: il ne lui manque d'un dieu que l'éternité, et un ciel pour trône.

SICINIUS.

Qu'il ait pitié de nous, si tout ce que vous dites est vrai!

MENENIUS.

Je le peins d'après son caractère. Vous verrez quelle grâce aura obtenue sa mère. Il n'y a pas plus de pitié en lui, qu'il n'y a de lait dans un tigre: notre pauvre Rome en va faire l'épreuve; et voilà ce qui vous doit être imputé.

SICINIUS.

Que les dieux nous soient propices!

MENENIUS.

Non; les dieux refuseront de nous être propices dans une telle circonstance. Quand nous l'avons banni, nous n'avons pas respecté les dieux; et quand

il reviendra pour nous casser le cou, les dieux n'auront aucun égard pour nous.

LE MESSAGER.

Tribun, si vous voulez sauver votre vie, fuyez dans votre maison : les plébéiens ont saisi votre collègue, ils le poussent et le traînent en jurant tous que, si les dames romaines ne rapportent pas des nouvelles consolantes, ils le feront mourir à petit feu.

SICINIUS, à un autre messager qui arrive.

Quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

De bonnes nouvelles, de bonnes nouvelles ! Nos dames l'ont emporté ; les Volsques ont décampé, et Marcius est parti avec eux. Rome n'a encore jamais vu de plus heureux jour, non, pas même celui où les Tarquins furent chassés ?

SICINIUS.

Ami, es-tu bien certain que ta nouvelle est vraie? En es-tu bien sûr ?

LE MESSAGER.

J'en suis sûr, comme il est sûr que le soleil est un astre de feu. Où étiez-vous donc caché, pour en douter encore ? Jamais fleuve ne précipita ses flots sous les voûtes d'un pont avec la rapidité dont la foule du peuple consolé est rentrée dans les portes de Rome. Tenez, entendez-vous ?...

On entend les trompettes, les hautbois et les tambours auxquels se mêlent des acclamations.)

Les trompettes, les flûtes, les psalterions, les fifres, les tambours, les cymbales, et les acclama-

tions des Romains font danser le soleil. Entendez-vous ?

(On entend une acclamation.)

MENENIUS.

Voici d'heureuses nouvelles! Je veux aller au-devant de nos Romaines. Cette Volumnie vaut elle seule une ville entière de consuls, de sénateurs, de patriciens.... et de tribuns comme vous; oh! toute une terre et toute une mer remplies! Vous avez fait aujourd'hui d'heureuses prières. Ce matin je n'aurais pas donné une obole pour dix mille de vos têtes. Écoutez, quelle allégresse !

(Les instrumens et les cris continuent.)

SICINIUS, au messager.

Que les dieux te récompensent de tes bonnes nouvelles, et reçois le témoignage de ma reconnaissance.

LE MESSAGER.

Nous avons tous grand sujet de rendre aux dieux de vives actions de grâces.

SICINIUS.

Sont-elles bien près des portes?

LE MESSAGER.

Sur le point d'entrer dans la ville.

SICINIUS.

Allons au-devant d'elles : allons augmenter de notre joie la joie publique.

(Ils sortent.)

(Les dames entrent accompagnées par les sénateurs; les patriciens et le peuple. Le cortége défile sur le théâtre.

UN SÉNATEUR.

Voyez notre patronne, celle qui a rendu la vie à Rome : convoquez toutes les tribus; qu'on remercie les dieux, et qu'on allume des feux de joie comme en un jour de triomphe : semez des fleurs devant elles; surmontez par vos cris de reconnaissance les cris d'injustice qui bannirent Marcius : rappelez le fils par vos acclamations au retour de la mère; criez tous : Salut, nobles dames, salut!

TOUS ensemble répètent et crient.

Salut, nobles dames, salut.

(Nouveau bruit des instrumens.)

SCÈNE V.

La place publique d'Antium.

TULLUS AUFIDIUS paraît au milieu de sa suite.

AUFIDIUS à un officier.

Allez, annoncez aux nobles de l'état que je suis arrivé : remettez-leur ce papier; et, après qu'ils l'auront lu, dites-leur de se rendre à la place publique, où je confirmerai la vérité de cet écrit devant eux et le peuple assemblé. Celui que j'accuse est déjà rentré dans la ville par cette porte, et il se propose de paraître devant l'assemblée du peuple, espérant se justifier avec des paroles. Hâtez-vous.

(A trois ou quatre Volsques ligués avec Aufidius et qui viennent au-devant de lui.)

Soyez les bienvenus.

PREMIER CONJURÉ.

En quel état est notre général?

AUFIDIUS.

Dans l'état d'un homme empoisonné par ses propres aumônes, et tué par sa charité.

SECOND CONJURÉ.

Très-noble seigneur, si vous persistez dans le projet où vous avez désiré de nous associer, nous vous délivrerons du danger qui vous menace.

AUFIDIUS.

Je ne puis faire une réponse décidée : nous agirons selon que nous trouverons le peuple disposé.

TROISIÈME CONJURÉ.

Tant qu'il y aura de la division entre Marcius et vous, le peuple flottera incertain : mais la chute de l'un rendra le survivant héritier de toute sa faveur.

AUFIDIUS.

Je le sais ; et mon plan, pour trouver un prétexte de le frapper, est bien arrangé. — Je l'ai relevé dans sa disgrâce, j'ai engagé mon honneur pour garant de sa foi. Marcius, ainsi comblé d'honneurs, a arrosé de flatteries ses nouvelles plantations ; il a caressé et séduit mes amis, et c'est dans cette vue qu'il a plié son caractère, qu'on avait toujours connu auparavant pour être rude, indépendant et indomptable.

TROISIÈME CONJURÉ.

Telle était sa raideur quand il briguait le consulat, qu'il perdit en refusant de fléchir.

AUFIDIUS.

C'est ce dont j'allais parler. Banni pour son orgueil, il est venu dans ma maison offrir sa tête à mon glaive : je l'ai accueilli, je l'ai associé à ma fortune ; j'ai donné un libre cours à tous ses désirs : j'ai fait plus, je lui ai laissé, pour accomplir ses projets, choisir dans mon armée mes meilleurs soldats et les plus frais : j'ai servi ses desseins aux dépens de ma propre personne ; je l'ai aidé à recueillir une renommée qu'il s'est appropriée toute entière, et je mettais de l'orgueil à me nuire ainsi à moi-même, tant qu'à la fin j'ai paru le suivre en subalterne, plutôt que de marcher son égal, et il m'a traité de l'air qu'on prend avec un mercenaire.

PREMIER CONJURÉ.

Voilà en effet son procédé : l'armée en a été étonnée, et, pour dernier trait, lorsqu'il s'était emparé de Rome, et que nous nous attendions au butin et à la gloire....

AUFIDIUS.

Oui, et c'est sur ce point que je l'attaquerai avec toute l'habileté dont je serai capable. Pour quelques larmes de femme qu'on obtient aussi facilement que des mensonges, il a vendu tout le sang versé et tous les travaux qu'avait coûtés notre grande entreprise. C'est pour cela qu'il mourra, et je renaîtrai de sa chute. Mais écoutons.

(On entend le bruit des instrumens militaires, et les cris du peuple.)

PREMIER CONJURÉ.

Vous êtes entré dans notre ville natale comme un

poteau, sans que personne vous ait fait accueil; mais il revient en fatiguant l'air par le bruit qu'il cause.

SECOND CONJURÉ.

Et tout ce peuple stupide, dont il a tué les enfans, s'enroue lâchement à célébrer sa gloire.

TROISIÈME CONJURÉ.

Profitez donc du moment favorable, avant qu'il s'explique et qu'il gagne le peuple par ses discours; qu'il sente votre fer; nous vous seconderons. Lorsqu'il sera couché sur la terre, alors vous raconterez son histoire suivant vos intérêts; et votre harangue ensevelira son apologie avec son corps.

AUFIDIUS.

Cessons nos discours; voici les nobles qui arrivent.

LES SÉNATEURS VOLSQUES.

(Tous à Aufidius.)

Nous vous félicitons de votre retour dans notre ville.

AUFIDIUS.

Je ne l'ai pas mérité : mais, dignes senateurs, avez-vous lu avec attention l'écrit que je vous ai fait remettre ?

TOUS.

Nous l'avons lu.

PREMIER SÉNATEUR.

Et sa lecture nous a affligés. Les fautes que nous avions à lui reprocher auparavant, pouvaient, je pense, aisément s'oublier : mais de finir par où il aurait dû commencer, sacrifier tout le fruit de nos préparatifs de guerre, en faire retomber tout le

fardeau sur nous-mêmes, en signant un traité avec Rome, lorsque Rome se rendait à nous, c'est un crime qui n'admet aucune excuse.

AUFIDIUS.

Il approche : vous allez l'entendre.

(Coriolan paraît, marchant au milieu des instrumens de guerre et des drapeaux : le peuple le suit en foule.)

CORIOLAN.

Salut, seigneurs : je reviens votre soldat, et je rapporte un cœur qui n'est pas plus entaché de l'amour de mon pays, qu'il ne l'était lorsque je suis sorti de cette ville. Je vous suis toujours dévoué, et tout prêt à suivre vos ordres. Vous devez savoir que j'ai commencé notre expédition avec succès : et que j'ai conduit vos armées par une route sanglante jusqu'aux portes de Rome. Les dépouilles que nous rapportons dans cette ville surpassent d'un tiers les dépenses de l'armement. Nous avons fait une paix aussi honorable pour Antium, qu'elle est ignominieuse pour Rome. Nous vous en présentons ici le traité, et les articles, signés des consuls et des patriciens, et scellés du sceau du sénat.

AUFIDIUS,

Ne lisez pas, nobles sénateurs : mais dites au traître qu'il a abusé à l'excès des pouvoirs que vous lui aviez confiés.

CORIOLAN.

Traître ! Comment donc ?

AUFIDIUS.

Oui, traître ! Marcius !

CORIOLAN.

Marcius!

AUFIDIUS.

Oui, Marcius, Caïus Marcius. Espères-tu que je te ferai l'honneur de te décorer du surnom de Coriolan, que tu as volé dans Coriolès? Entendez ma voix, vous, sénateurs; vous, chefs de cet état : il a trahi lâchement vos intérêts, et cédé pour quelques gouttes d'eau Rome qui était à vous. Oui, Rome était à vous, il l'a lâchement cédée à sa femme et à sa mère. Il a violé ses sermens, et rompu la trame de ses desseins aussi facilement que le nœud d'un fil usé; et sans qu'il ait assemblé aucun conseil de guerre, à la seule vue des larmes de sa nourrice, de vains gémissemens, des clameurs de femmes lui ont fait lâcher une victoire qui était à vous, les pages ont rougi pour lui et les gens de cœur se sont regardés de surprise les uns les autres.

CORIOLAN.

O Mars, l'entends-tu?

AUFIDIUS.

Ne nomme point ce dieu, toi, enfant de larmes.

CORIOLAN.

Ah dieux!

AUFIDIUS.

Un enfant, rien de plus.

CORIOLAN.

Insigne imposteur, tu gonfles mon sein d'une rage qu'il ne peut plus contenir. Moi, un enfant? O lâche esclave! — Pardonnez, illustres sénateurs;

c'est la première fois que j'aie jamais été forcé de quereller en vaines paroles. Votre jugement, mes respectables seigneurs, doit démentir ce misérable; lui-même sera forcé de convenir de son imposture, lui qui porte les traces de mes coups sur son corps et qui les portera jusqu'au tombeau.

PREMIER NOBLE.

Silence, tous deux, et écoutez-moi parler.

CORIOLAN.

Déchirez-moi en pièces, hommes et enfans! plongez tous vos poignards dans mon sein. *Un enfant!* Lâche imposteur! — Si vous avez écrit avec vérité les annales de votre histoire, c'est à Corioles que, semblable à l'aigle qui fond dans un colombier, j'ai réduit les Volsques au silence de la peur; moi seul je l'ai fait. Un enfant!

AUFIDIUS.

Quoi, sénateurs! vous souffrirez qu'il retrace à vos yeux le souvenir d'un succès qu'il ne dut qu'à l'aveugle fortune, et qui vous couvrit de honte? Vous entendrez en paix cet orgueilleux infâme vous insulter en face, et se vanter de vos affronts?

LES CONJURÉS.

Qu'il meure pour cette insulte.

DES VOIX DU PEUPLE.

Mettons-le en pièces à l'heure même : il a tué mon fils, ma fille : il a tué mon cousin Marcus; il a tué mon père.

(Des bruits confus s'élèvent dans toute l'assemblée.)

SECOND NOBLE, au peuple.

Cessez ces clameurs : point d'outrage. Silence. C'est un brave guerrier, et sa renommée couvre toute la terre. Ses dernières fautes envers nous seront soumises à un jugement impartial. Aufidius, arrête, et ne trouble point la paix.

CORIOLAN.

Oh! si je le tenais lui, avec six autres Aufidius, et même avec toute sa race, pour me faire justice avec mon épée!

AUFIDIUS.

Lâche insolent!

TOUS LES CONJURES.

Tuez-le, tuez-le, tuez-le.

(Les conjurés tirent tous l'épée, se jettent sur Coriolan, le tuent; il tombe, et Aufidius le foule aux pieds.)

LES SÉNATEURS.

Arrêtez, arrêtez, arrêtez.

AUFIDIUS.

Mes nobles maîtres, daignez m'entendre.

PREMIER NOBLE.

O Tullus!

SECOND NOBLE.

Tu as fait là une action qui fera pleurer la valeur.

TROISIÈME NOBLE.

Ne foulez point ainsi son corps : contenez vos fureurs; remettez vos épées.

AUFIDIUS.

Seigneurs, quand vous saurez (dans ce moment

de fureur qu'il a provoquée, il m'est impossible de vous l'apprendre), quand vous saurez l'extrême danger où vous exposait la vie de cet homme, vous vous réjouirez de le voir écrasé. Daignez me mander à l'assemblée du sénat; je vous prouverai mon fidèle et loyal dévouement, ou je me soumets à votre jugement le plus rigoureux.

PREMIER NOBLE.

Emportez son corps, et pleurez sur lui. Qu'il soit regardé comme le plus illustre mort que jamais héraut ait conduit à son tombeau!

SECOND NOBLE.

Son propre emportement absout à moitié le brave Aufidius du blâme qu'il pourrait mériter. Faisons servir cet événement à notre plus grand avantage.

AUFIDIUS.

Ma fureur est passée, et je me sens pénétré de douleur. Enlevez-le. Aidez-nous, trois des principaux guerriers : je serai le quatrième. Que le tambour fasse entendre un son lugubre. Traînez vos piques renversées : oublions que cette ville offre une foule de citoyennes qu'il a privées de leurs époux et de leurs enfans, et qui, jusqu'à cette heure, gémissent dans le deuil et les larmes; il laissera un noble souvenir. Venez, aidez-moi!

(Ils sortent, emportant le corps de Coriolan, au bruit d'une marche funèbre.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR CORIOLAN.

Nous invitons nos lecteurs à consulter la vie de Coriolan par Plutarque, que Shakspeare a suivi scrupuleusement. Quelques auteurs appellent la mère de Coriolan Véturie; Plutarque lui donne le nom de Volumnie, et celui de Virgilie à sa femme.

(1) Microcosme (ou petit monde). Ce nom a été donné à l'homme par beaucoup de médecins et de philosophes anciens, qui ont considéré notre corps comme l'abrégé de l'univers.

(2) Ici Shakspeare a attribué les coutumes encore chevaleresques de son siècle, à un peuple qui ne s'en doutait guère. C'était un usage de porter dans les tournois quelque marque de la faveur des dames, et quand un champion avait jouté avec grâce et succès, il y avait toujours quelques belles qui lui jetaient un gant ou une écharpe quand il passait.

(3) Du temps de Shakspeare, c'étaient les plus jeunes acteurs qui étaient chargés de remplir les rôles de femmes; mais il y a ici anachronisme. Ce ne fut que deux cent cinquante ans après Coriolan que Rome eut un théâtre et des représentations scéniques.

(4) Shakspeare, en attribuant un sentiment de vengeance plus fort et plus invétéré dans les *esprits subalternes*, semble adopter avec raison l'idée que la vengeance est une passion plus violente dans les basses classes de la société que dans ses rangs les plus élevés. On pourrait en citer de nombreux exemples : comme celui de Jacques Cade et d'autres héros de la populace. Nous donnons cette note de Steevens pour faire remarquer qu'ici, comme presque partout, Letourneur semble avoir pris à tâche de

substituer à la mythologie romantique de Shakspeare celle du paganisme. Il y a dans le texte, *the spleen of all the underfiends*, que Letourneur traduit par : la rage des *furies de l'enfer*. Souvent Letourneur peut avoir raison contre Shakspeare, mais jamais comme traducteur.

(5) L'esclave qui veut faire le beau parleur se sert ici d'un mot qu'il ne comprend pas lui-même et que son camarade relève. Voici la phrase :

. . . . . Which friends, sir, (as it were) durst not, (look you, sir) show themselves (as we term it) his friends whilst he is *in directitude*. 1st. Servant. *Directitude !!* What is that?

(6) Cette observation est non-seulement dans la nature; mais elle convient surtout dans la bouche d'un homme qui, dès le commencement de la pièce, s'annonce comme amateur des joies d'un festin.

(7) Plutarque nous apprend qu'un temple fut élevé à la fortune des femmes, par ordre du sénat, en mémoire de cet événement.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

LA TRAGÉDIE DE JULES CÉSAR.

Parmi les tragédies de Shakspeare que l'opinion a placées au premier rang, *Jules César* est celle dont les commentateurs ont parlé le plus froidement. Le plus froid de tous, Johnson, se contente de dire : « Plusieurs passages » de cette tragédie méritent d'être remarqués, » et on y a généralement admiré la querelle et » la réconciliation de Brutus et de Cassius; » mais jamais en la lisant je ne me suis senti » fortement agité, et en la comparant à quel- » ques autres ouvrages de Shakspeare, il me » semble qu'on la peut trouver assez froide et » peu propre à émouvoir. »

C'est adopter un principe de critique entièrement faux que de juger Shakspeare d'après lui-même, et de comparer les impressions qu'il a pu produire, dans un genre et dans un sujet

donnés, avec celles qu'il produira dans un autre sujet et un autre genre; comme s'il ne possédait qu'un mérite spécial et singulier qu'il fût tenu de représenter dans chaque occasion, comme le titre unique de sa gloire. Ce génie vaste et vrai veut être mesuré sur une échelle pl[illegible] large; c'est à la nature, c'est au monde qu'il faut comparer Shakspeare; et, dans chaque cas particulier, c'est entre la portion du mon[illegible]e et de la nature qu'il a dessein de représen[illegible], et le tableau qu'il en fait, que se doit établir la comparaison. Ne demandez pas au peintre de Brutus les mêmes impressions, les mêmes effets qu'à celui du roi Léar ou de Roméo et Ju[illegible] il pénètre [illegible] fond de tous les sujets, e[illegible]er de chacun les impressions qui en découlent naturellement, les effets distincts et originaux qu'il doit produire.

Qu'après cela le spectacle de l'âme de Brutus soit, pour Johnson, moins touchant et moins dramatique que celui de telle ou telle passion, de telle ou telle situation de la vie, c'est là un résultat des inclinations individuelles de celui qui juge, et de la tournure qu'ont prises ses idées et ses sentimens; on n'y saurait trouver une règle

générale de critique, sur laquelle se doive fonder la comparaison entre des ouvrages d'un genre absolument différent. Il est des esprits formés de telle sorte que Corneille leur donnera plus d'émotions que Voltaire, et une mère se sentira plus troublée, plus agitée à Mérope qu'à Zaïre. L'esprit de Johnson plus droit et plus ferme qu'élevé, arrivait assez bien à l'intelligence des intérêts et des passions qui agitent la moyenne région de la vie, mais ne parvenait guère à ces hauteurs où vit sans efforts et sans distraction l'âme du véritable stoïque. Le temps de Johnson n'était pas d'ailleurs celui des grands dévouemens; et bien que, même à cette époque, le climat politique de l'Angleterre préservât un peu sa littérature de cette molle influence qui avait énervé la nôtre, elle ne pouvait cependant échapper entièrement à cette disposition générale des esprits, à cette sorte de matérialisme moral, qui n'accordant, pour ainsi dire, à l'âme aucune autre vie que celle qu'elle reçoit du choc des objets extérieurs, ne supposait pas qu'on pût lui offrir d'autres objets d'intérêt que le pathétique proprement dit, les douleurs individuelles de la vie,

les orages du cœur, et les déchiremens des passions. Cette disposition du 18e. siècle était si puissante qu'en transportant sur notre théâtre la mort de César, Voltaire, qui se glorifiait à juste titre d'y avoir fait réussir une tragédie sans amour, n'a pas cru cependant qu'un pareil spectacle pût se passer de l'intérêt pathétique qui résulte du combat douloureux des devoirs et des affections. Dans cette grande lutte des derniers élans d'une liberté mourante contre un despotisme naissant, il est allé chercher, pour lui donner la première place, un fait obscur, douteux, mais propre à lui fournir le genre d'émotions dont il avait besoin; et c'est de la situation réelle ou prétendue de Brutus placé entre son père et sa patrie, que Voltaire a fait le fond et le ressort de sa tragédie.

Celle de Shakspeare repose toute entière sur le caractère de Brutus; on l'a même blâmé de n'avoir pas intitulé cet ouvrage *Marcus Brutus* plutôt que *Jules César*. Mais si Brutus est le héros de la pièce, César, sa puissance, sa mort, en voilà le sujet. César seul occupe l'avant-scène; l'horreur de son pouvoir, le besoin de s'en délivrer remplissent toute la première

moitié de la pièce; l'autre moitié est consacrée au souvenir et aux suites de sa mort. C'est, comme l'a dit Antoine, l'ombre de César *promenant sa vengeance;* et pour ne pas laisser méconnaître son empire, c'est encore cette ombre qui, aux plaines de Sardis et de Philippes, apparaît à Brutus comme son mauvais génie.

Cependant à la mort de Brutus finira le tableau de cette grande catastrophe. Shakspeare n'a voulu nous intéresser à l'événement de sa pièce que par rapport à Brutus, de même qu'il ne nous a présenté Brutus que par rapport à cet événement; le fait qui fournit le sujet de la tragédie et le caractère qui l'accomplit, la mort de César et le caractère de Brutus, voilà l'union qui constitue l'œuvre dramatique de Shakspeare; comme l'union de l'âme et du corps constitue la vie, élémens également nécessaires l'un et l'autre à l'existence de l'individu. Avant que se préparât la mort de César, la pièce n'a pas commencé; après la mort de Brutus, elle finit.

C'est donc dans le caractère de Brutus, âme de sa pièce, que Shakspeare a déposé l'empreinte de son génie; d'autant plus admirable

dans cette peinture, qu'en y demeurant fidèle à l'histoire, il en a su faire une œuvre de création, et nous rendre le Brutus de Plutarque tout aussi vrai, tout aussi complet dans les scènes que le poëte lui a prêtées que dans celles qu'a fournies l'historien. Cet esprit rêveur toujours occupé à s'interroger lui-même, ce trouble d'une conscience sévère aux premiers avertissemens d'un devoir encore douteux, cette fermeté calme et sans incertitude dès que le devoir est certain, cette sensibilité profonde et presque douloureuse, toujours contenue dans la rigueur des plus austères principes; cette douceur d'âme qui ne disparaît pas un seul instant au milieu des plus cruels offices de la vertu; ce caractère de Brutus enfin tel que l'idée nous en est à tous présente, marche vivant et toujours semblable à lui-même à travers les différentes scènes de la vie où on nous le montre, et où nous ne pouvons douter qu'il n'ait paru sous les traits que lui donne le poëte.

Peut-être cette fidélité a-t-elle causé en partie la froideur des critiques de Shakspeare sur la tragédie de *Jules César*. Ils n'y pouvaient rencontrer ces traits d'une originalité presque

sauvage qui nous saisissent dans les ouvrages que Shakspeare a composés sur des sujets modernes, étrangers aux habitudes actuelles de notre vie, comme aux idées classiques sur lesquelles se sont formées les habitudes de notre esprit. Les mœurs de Hotspur sont certainement beaucoup plus originales pour nous que celles de Brutus : elles le sont davantage en elles-mêmes. La grandeur des caractères du moyen âge est fortement empreinte d'individualité; la grandeur des anciens s'élève régulièrement sur la base de certains principes généraux qui ne laissent guère, entre les individus, d'autre différence très-sensible que celle de la hauteur à laquelle ils parviennent. C'est ce qu'a senti Shakspeare ; il n'a songé qu'à rehausser Brutus et non à le singulariser; placés dans une sphère inférieure, les autres personnages reprennent un peu la liberté du caractère individuel, affranchi de cette règle de perfection que le devoir impose à Brutus. Le poëte aussi semble se jouer autour d'eux avec moins de respect, et se permettre de leur imposer quelques-unes des formes qui lui appartiennent plus qu'à eux. Cassius comparant avec dédain la force corporelle de César

à la sienne, et parcourant la nuit les rues de Rome, au fort de la tempête, pour assouvir cette fièvre de danger qui le dévore, ressemble beaucoup plus à un compagnon de Canut ou de Harold qu'à un Romain du temps de César. Mais cette teinte barbare jette sur les irrégularités du caractère de Cassius un intérêt qui ne naîtrait peut-être pas aussi vif de la ressemblance historique. M. Schlegel, dont les jugemens sur Shakspeare méritent toujours beaucoup de considération, me semble cependant tomber dans une légère erreur, lorsqu'il remarque que « le » poëte a indiqué avec finesse la supériorité » que donnaient à Cassius une volonté plus forte » et des vues plus justes sur les événemens. » Je pense au contraire que l'art admirable de Shakspeare consiste, dans cette pièce, à conserver à son principal personnage toute sa supériorité, même lorsqu'il se trompe; à la faire ressortir par ce fait même qu'il se trompe et que néanmoins on lui défère, que la raison des autres cède avec confiance à l'erreur de Brutus. Brutus va jusqu'à se donner un tort; dans la scène de la querelle avec Cassius, vaincu un moment par une effroyable et secrète douleur, il oublie la modé-

ration qui lui convient; enfin Brutus a tort une fois, et c'est Cassius qui s'humilie, car en effet Brutus est demeuré plus grand que lui.

Le caractère de César peut nous paraître un peu trop entaché de cette jactance commune à tous les temps barbares où la force individuelle, sans cesse appelée aux plus terribles luttes, ne s'y soutient que par le sentiment exalté de sa propre puissance, et même a besoin d'être secourue par l'idée qu'en conçoivent les autres. Il fallait montrer dans César la force qui soumet les Romains et l'orgueil qui les écrase ; Shakspeare n'avait qu'un coin pour les laisser entrevoir; il a forcé les couleurs. Cependant son César, je l'avoue, ne me paraît pas plus faux que le nôtre ; Shakspeare me semble même, au milieu de ces rodomontades, lui avoir mieux conservé ces formes d'égalité que le despote d'une république garde toujours envers ceux qu'il opprime.

Le ton du *Jules César* est plus généralement soutenu que celui de la plupart des autres tragédies de Shakspeare. A peine dans tout le rôle de Brutus se trouve-t-il une image basse, et c'est au moment où il se laisse aller à la co-

lère. Le soin visible qu'a mis le poëte à imiter le langage laconique que l'histoire attribue à son héros ne l'a que très-rarement conduit à l'affectation, si ce n'est dans le discours de Brutus au peuple, modèle de l'éloquence scolastique du temps de l'auteur. Le langage de Cassius plus figuré, parce qu'il est plus passionné, et d'une élévation moins simple que celui de Brutus, est cependant également exempt de trivialité. La harangue d'Antoine est un modèle de ruse et de la feinte simplicité d'un fourbe adroit qui veut gagner les esprits d'une multitude grossière et mobile. Voltaire blâme, au moins avec sévérité, Shaks[illegible] avoir présenté sous une forme comique la scène des Lupercales, dont le fond, dit-il, *est si noble et intéressant.* Voltaire ne voit ici qu'une couronne demandée à un peuple libre qui la refuse; mais César se faisant en présence du peuple l'acteur d'une farce préparée pour lui, et désespéré des applaudissemens qu'on donne à la manière dont il a joué son rôle, c'était là en effet, pour les bons esprits de Rome, quelque chose d'extrêmement comique et qui ne pouvait leur être présenté autrement.

L'action de la pièce comprend depuis le triomphe de César, après la victoire remportée sur le jeune Pompée, jusqu'à la mort de Brutus, ce qui lui donne une durée d'environ trois ans et demi.

On a en anglais une autre tragédie de *Jules César*, composée par lord Sterline, connue du public, à ce qu'il paraît, quelques années avant que Shakspeare composât la sienne, et à laquelle Shakspeare pourrait bien avoir emprunté quelques idées. Cette tragédie finit à la mort de César que l'auteur a mise en récit. Un docteur, Richard Eedes, célèbre de son temps comme poëte tragique, avait fait en latin une pièce sur le même sujet imprimée, dit-on, en 1582, mais qui n'a pas été retrouvée, non plus qu'une pièce anglaise intitulée *The history of Cœsar and Pompey*, antérieure à l'année 1579. On imprima à Londres en 1607 une pièce intitulée *The tragedie of Cœsar and Pompey, or Cœsar's revenge.* Cette pièce, qui comprend depuis la bataille de Pharsale jusqu'à celle de Philippes inclusivement, avait été représentée sur un théâtre particulier par quelques étudians d'Oxford; on suppose qu'elle fut imprimée à

l'occasion de la représentation et du succès de celle de Shakspeare, que la chronologie de M. Malone rapporte à cette même année 1607.

Le *Jules César* a été représenté, corrigé par Dryden et Davenant sous le titre de *Julius Cœsar, with the death of Brutus*, imprimée à Londres en 1719.

Le duc de Buckingham a aussi retravaillé cette même tragédie qu'il a séparée en deux parties, la première sous le titre de *Julius Cœsar* avec des changemens, un prologue, et un chœur; la seconde sous le titre de *Marcus Brutus*, avec un prologue et deux chœurs; toutes deux imprimées en 1722.

G.

JULES CÉSAR.

PERSONNAGES.

JULES CÉSAR.
OCTAVE CÉSAR,
MARC-ANTOINE,
M. EMILIUS LEPIDUS, } triumvirs après la mort de César.
CICÉRON.
PUBLIUS
POPILIUS LENA, } sénateurs.
BRUTUS,
CASSIUS,
CASCA,
TREBONIUS,
LIGARIUS,
DECIUS BRUTUS [1],
METELLUS CIMBER,
CINNA, } conjurés contre Jules César.
FLAVIUS,
MARULLUS, } tribuns du peuple.
LUCILIUS,
TITINIUS,
MESSALA,
LE JEUNE CATON,
VOLUMNIUS, } amis de Brutus et de Cassius.
ARTEMIDORE, sophiste ou rhéteur de Gnide.
UN DEVIN.
CINNA, poëte.
Un autre Poëte.
VARRON,
CLITUS,
CLAUDIUS,
STRATON,
LUCIUS,
DARDANIUS, } serviteurs de Brutus ou Romains attachés à lui.
PINDARUS, esclave de Cassius.
CALPHURNIA, femme de César.
PORCIA, femme de Brutus.
SÉNATEURS, CITOYENS, GARDES ET SUITE.

La Scène, pendant la plus grande partie de la pièce, est à Rome; ensuite à Sardis et près de Philippes.

JULES CÉSAR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Une rue.

Entrent FLAVIUS et MARULLUS, et une multitude de citoyens des basses classes.

FLAVIUS.

Loin d'ici : à vos maisons, fainéans ; rentrez dans vos maisons. Est-ce aujourd'hui fête ? Quoi ! ne savez-vous pas que vous autres artisans ne devez circuler dans les rues les jours ouvrables qu'avec les signes de votre profession ? — Parle, quel est ton métier ?

PREMIER CITOYEN.

Moi, monsieur ? charpentier.

MARULLUS.

Où sont ton tablier de cuir et ta règle ? Que fais-tu ici avec ton habit des jours de fête ? — Et vous, s'il vous plaît, quel est votre métier ?

SECOND CITOYEN.

Pour dire vrai, monsieur, par comparaison aux ouvriers dans le beau, je ne suis pas autre chose que comme qui dirait un savetier.

MARULLUS.

Quel est ton métier? Réponds-moi tout simplement.

SECOND CITOYEN.

Un métier, monsieur, que je crois pouvoir faire en sûreté de conscience : je remets en état les âmes [2] qui ne valent rien.

MARULLUS.

Quel est ton métier, maraud, mauvais drôle, ton métier?

SECOND CITOYEN.

Monsieur, je vous en prie, que je ne vous fasse pas ainsi sortir de votre caractère [3]. Cependant, si vous en sortiez par quelque bout, monsieur, je pourrais vous remettre en état.

MARULLUS.

Qu'entends-tu par-là? Me remettre en état, insolent?

SECOND CITOYEN.

Sans difficulté, monsieur, vous *resaveter.*

MARULLUS.

Tu es donc savetier? L'es-tu?

SECOND CITOYEN.

Bien vrai, monsieur, je n'ai pour vivre que mon alêne. Je n'entre pas, moi, dans les affaires de commerce, dans les affaires de femmes ; je n'entre

qu'avec mon alêne[4]. Au fait, monsieur, je suis un chirurgien de vieux souliers : quand ils sont presque perdus, je les recouvre[5] ; et on a vu bien des gens, je dis des meilleurs qui aient jamais marché sur peau de bête, faire leur chemin sur de l'ouvrage de ma façon[6].

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique aujourd'hui? pourquoi mènes-tu tous ces gens-là courir les rues ?

SECOND CITOYEN.

Vraiment, monsieur, pour user leurs souliers, afin de me procurer plus d'ouvrage. — Mais sérieusement, monsieur, nous nous sommes mis en fête pour voir César, et nous réjouir de son triomphe.

MARULLUS

Vous réjouir ! eh de quoi ? quelles conquêtes vient-il vous rapporter ! Quels nouveaux tributaires le suivent à Rome pour orner, enchaînés, les roues de son char ? Bûches que vous êtes, pierres, et pis encore que ce qu'il y a de plus insensible ! O cœurs durs, cruels enfans de Rome, n'avez-vous point connu Pompée? Plus d'une fois, souvent, n'êtes-vous pas montés sur les murailles et les créneaux, sur les fenêtres et les tours, jusque sur le haut des cheminées, vos enfans dans vos bras ; et là, patiemment assis, n'attendiez-vous pas tout le long du jour pour voir le grand Pompée traverser les rues de Rome; et de si loin que vous voyiez paraître son char, le cri universel de vos acclamations ne faisait-il pas trembler le Tibre au plus profond de son lit, de l'écho de vos voix répété sous ses rivages caverneux?

Et aujourd'hui vous prenez vos plus beaux vêtemens, et vous choisissez ce jour pour un jour de fête! et aujourd'hui vous semez de fleurs le passage de l'homme qui vient à vous triomphant du sang de Pompée! [7] — Allez-vous-en. — Courez à vos maisons, tombez à genoux, priez les dieux de suspendre l'inévitable fléau près d'éclater sur cette ingratitude.

FLAVIUS.

Allez, allez, bons compatriotes; et pour expier votre faute, assemblez tous les pauvres gens de votre sorte, conduisez-les au bord du Tibre; et là, pleurez dans son canal tout ce que vous avez de larmes, jusqu'à ce que ses eaux, à l'endroit le plus enfoncé de son cours, caressent le point le plus élevé de son rivage. (*Les citoyens sortent.*) Voyez si cette matière grossière n'est pas devenue sensible : ils disparaissent la langue enchaînée par le sentiment de leur tort. — Vous, descendez cette rue qui mène au Capitole; moi, je vais suivre ce chemin. Dépouillez les statues si vous les trouvez parées d'ornemens de fête.

MARULLUS.

Le pouvons-nous? Vous savez que c'est aujourd'hui la fête des Lupercales.

FLAVIUS.

N'importe, ne souffrons pas qu'aucune statue porte les trophées de César [8]. Je vais parcourir ces quartiers et chasser le peuple des rues; faites-en de même partout où vous le trouverez attroupé. Ces plumes naissantes arrachées de l'aile de César ne le laisseront voler qu'à la hauteur ordinaire; autre-

ment, dans son essor, il s'élèverait hors de la vue des hommes, et nous tiendrait tous dans un servile effroi.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Toujours à Rome. — Une place publique.

Entrent en procession et avec de la musique CÉSAR, ANTOINE préparé pour la course, CALPHURNIA, PORCIA, DECIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA. — Ils sont suivis d'une grande multitude dans laquelle se trouve un devin.

CÉSAR.

Calphurnia ! —

CASCA.

Holà, silence ! César parle [9].

(La musique cesse.)

CÉSAR.

Calphurnia ! —

CALPHURNIA.

Me voici, mon seigneur.

CÉSAR.

Ayez soin de vous tenir sur le passage d'Antoine, quand il courra. — Antoine ! —

ANTOINE.

César, mon seigneur.

CÉSAR.

N'oubliez pas en courant, Antoine, de toucher Calphurnia; car nos anciens disent que les femmes infécondes, en se faisant toucher dans cette sainte

course, secouent la malédiction qui les rendait stériles.

ANTOINE.

Je m'en souviendrai. Quand César dit : *Faites cela*, cela est fait.

CÉSAR.

Partez, et n'omettez aucune cérémonie.

(Musique.)

LE DEVIN.

César!

CÉSAR.

Ha! qui m'appelle?

CASCA s'adressant à ceux qui l'environnent.

Commandez que tout bruit cesse. Encore une fois, silence!

(La musique s'arrête.)

CÉSAR.

Qui est-ce, dans la foule, qui m'appelle ainsi? J'entends une voix qui perce au-dessus des instrumens, crier *César!* Parle, César se tourne pour entendre.

LE DEVIN.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Quel est cet homme?

BRUTUS.

Un devin qui vous avertit de prendre garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Amènez-le devant moi, que je voie son visage.

CASCA.

Mon ami, sors de la foule, regarde César.

CÉSAR.

Qu'as-tu à me dire maintenant? Répète encore.

LE DEVIN.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

C'est un visionnaire; laissons-le, passons.

(Les musiciens exécutent un morceau.)

(Tous sortent, excepté Brutus et Cassius.)

CASSIUS.

Irez-vous voir l'ordre de la course?

BRUTUS.

Moi? non.

CASSIUS.

Je vous en prie, allez-y.

BRUTUS.

Je ne suis point un homme de divertissemens; je n'ai pas tout-à-fait la vivacité d'Antoine. Que je ne vous empêche pas, Cassius, de suivre votre intention; je vais vous laisser.

CASSIUS.

Brutus, je vous observe depuis quelque temps: je ne reçois plus de vos yeux ces regards de douceur, ces signes d'affection que j'avais coutume d'en recevoir. Vous tenez envers votre ami, qui vous aime, une conduite trop froide et trop peu cordiale.

BRUTUS.

Ne vous y trompez point, Cassius : si mes regards se sont voilés, ce trouble de mon maintien n'a de

rapport qu'à moi-même. Je suis tourmenté depuis quelque temps de sentimens qui se contrarient, d'idées qui ne concernent que moi, et portent peut-être quelque irrégularité dans mes manières : mais que mes bons amis, au nombre desquels je vous compte, Cassius, n'en soient donc pas affligés, et ne voient rien de plus dans cette négligence, sinon que ce pauvre Brutus, en guerre avec lui-même, oublie de donner aux autres des témoignages de son amitié [10].

CASSIUS.

Alors je me suis bien trompé, Brutus, sur le sujet de vos peines, et cela m'a fait ensevelir dans mon sein des pensées d'un haut prix, d'honorables méditations. Dites-moi, digne Brutus, pouvez-vous voir votre propre visage?

BRUTUS.

Non, Cassius; car l'œil ne peut se voir lui-même, si ce n'est par réflexion, au moyen de quelque autre objet.

CASSIUS.

Cela est vrai, et l'on déplore beaucoup, Brutus, que vous n'ayez pas de miroirs qui puissent réfléchir à vos yeux votre mérite caché pour vous, qui vous fassent voir votre image. J'ai entendu plusieurs des citoyens les plus considérés de Rome (sauf l'immortel César) parler de Brutus; et, gémissant sous le joug qui opprime notre génération, ils souhaitaient que le noble Brutus fît usage de ses yeux.

BRUTUS.

Dans quels périls prétendez-vous m'entraîner,

Cassius, en me pressant de chercher en moi-même ce qui n'y est pas?

CASSIUS.

Vertueux Brutus, préparez-vous à m'écouter; et puisque vous ne pouvez jamais vous voir aussi bien que par la réflexion, moi, je vais vous montrer de vous-même ce que vous ne connaissez pas encore. Et ne vous méfiez pas de moi, excellent Brutus : si j'étais un railleur de profession, si j'avais coutume d'étaler mon amitié avec les sermens d'habitude à tous ceux qui viendraient me protester de la leur, si vous appreniez que je courtise quelques hommes, et les étouffe de caresses pour les déchirer ensuite, ou si vous veniez à savoir que dans la chaleur des festins je fais des déclarations d'amitié à toute la salle, alors tenez-moi pour dangereux.

(On entend des trompettes et une acclamation.)

BRUTUS.

Qu'annonce cette acclamation? Je crains que ce peuple n'adopte César pour roi.

CASSIUS.

Oui? le craignez-vous? — Je dois donc penser que vous ne voudriez pas qu'il le fût.

BRUTUS.

Je ne le voudrais pas, Cassius; cependant je l'aime beaucoup. — Mais pourquoi me retenez-vous si long-temps? de quoi désirez-vous me faire part? Si c'est quelque chose qui tende au bien public, placez à mes yeux l'honneur d'un côté, la mort de l'autre [11], et je les regarderai tous deux du même

œil; car les dieux me soient propices, comme il est vrai que j'aime ce qui s'appelle honneur plus que je ne crains la mort.

CASSIUS.

Je vous connais cette vertu intérieure, Brutus, tout aussi-bien que je connais l'affabilité de vos manières. Eh bien ! l'honneur est le sujet de ce que j'ai à vous exposer. Je ne puis dire ce que vous et d'autres hommes pensent de cette vie; mais, pour moi, j'aimerais autant ne pas être que de vivre dans la crainte et le respect devant un être semblable à moi. Je suis né libre comme César, vous aussi; nous avons tous deux profité de même; tous deux nous pouvons aussi-bien que lui soutenir le froid de l'hiver. — Dans un jour de tempête où le Tibre agité s'irritait contre ses rivages, César me dit : « Oses-tu, Cassius, t'élancer avec moi dans ce courant furieux, et nager jusque là-bas ? » — A ce seul mot, vêtu comme j'étais, je plongeai dans le fleuve, en le sommant de me suivre. En effet il me suivit : le torrent rugissait; nous le battions de nos muscles nerveux, rejetant ses eaux des deux côtés, et coupant le courant d'un cœur animé par la dispute. Mais avant que nous eussions atteint le but marqué, César s'écrie : « Secours-moi, Cassius, ou je péris. » Moi, comme Énée notre grand ancêtre emporta sur son épaule le vieux Anchise hors des flammes de Troie, j'emportai hors des vagues du Tibre César épuisé : et cet homme aujourd'hui est devenu un dieu, et Cassius n'est qu'une misérable créature, et il faut que son corps se courbe si César daigne seulement le saluer d'un signe de tête négligent ! — En Espagne,

il eut la fièvre, et dans l'accès je fus frappé de voir comme il tremblait. Rien n'est plus vrai, je vis ce dieu trembler : ses lèvres découragées abandonnaient leurs couleurs ; et ce même œil, dont le regard seul impose au monde, avait perdu son éclat. Je l'entendis gémir, oui, en vérité ; et cette langue qui commande aux Romains de l'écouter et de déposer ses paroles dans leurs annales [12], criait : « Hélas ! Titinius, donne-moi à boire, » comme l'aurait fait une petite fille malade. Dieux que j'atteste, je me sens confondu qu'un homme si faible de tempérament saisisse le prix de cette majestueuse carrière du monde, et seul en obtienne la palme.

(Acclamation, fanfare.)

BRUTUS.

Encore une acclamation ! Sans doute ces applaudissemens annoncent de nouveaux honneurs qu'on accumule sur la tête de César.

CASSIUS.

Eh quoi, mon cher, il foule comme un colosse cet étroit univers, et nous autres petits hommes nous circulons entre ses jambes énormes, cherchant autour de nous d'un œil inquiet où nous pourrons trouver à la fin d'ignominieux tombeaux. Les hommes, à de certains momens, sont maîtres de leur sort ; et si notre condition est basse, la faute, cher Brutus, n'en est pas dans nos étoiles ; elle est en nous-mêmes. Brutus, César.... Qu'y a-t-il donc dans ce César ? Pourquoi ferait-on résonner ce nom plus que le vôtre ? Écrivez-les ensemble, le vôtre est tout aussi beau ; prononcez-les, il remplit tout

aussi-bien la bouche ; pesez-les, son poids sera le même ; employez-les pour une conjuration, il vous sera aussi facile de faire apparaître un esprit en prononçant Brutus que César. Maintenant dites-moi, au nom de tous les dieux ensemble, de quelle viande se nourrit donc le César d'aujourd'hui pour être devenu si grand ? Siècle, tu es déshonoré. Rome, tu as perdu la race des nobles courages. Quel siècle s'est écoulé depuis le grand déluge, qui n'ait été glorifié de plus d'un seul homme ? Quand ont-ils pu dire jusqu'aujourd'hui, ceux qui parlaient de Rome, que ses vastes murs n'enfermaient qu'un seul homme ? Rome, en effet, est bien toujours la même place, et une place suffisante puisqu'il n'y a qu'un seul homme [13]. Oh ! vous et moi nous avons ouï dire à nos pères qu'il fut jadis un Brutus qui eût aussi aisément souffert dans Rome le trône du démon éternel que celui d'un roi.

BRUTUS.

Que vous m'aimiez, Cassius, je n'en doute point. Ce que vous voudriez que j'entreprisse, je crois le deviner : ce que j'en ai pensé, et ce que je pense des temps où nous sommes, je le développerai dans la suite. Quant à présent je désire, et ainsi je vous le demande au nom de l'amitié, n'être pas pressé davantage. Ce que vous m'avez dit, je l'examinerai. Ce que vous avez à me dire encore, je l'écouterai avec patience, et je trouverai un moment pour nous rencontrer tous deux, écouter et répondre sur de si hautes matières. Jusque-là, mon noble ami, méditez sur ceci : Brutus aimerait mieux être un villa-

geois, que de se compter pour un enfant de Rome aux dures conditions que ce temps doit probablement nous imposer.

CASSIUS.

Je suis bien aise que le choc de mes faibles paroles ait du moins fait jaillir cette étincelle de l'âme de Brutus.

(Rentrent César et son cortége.)

BRUTUS.

Les jeux sont terminés; César revient.

CASSIUS.

Quand ils passeront près de nous, retenez Casca par la manche; et il vous racontera avec sa manière bourrue tout ce qui s'est aujourd'hui passé de remarquable.

BRUTUS.

Oui, je le ferai. Mais regardez, Cassius : la teinte de la colère enflamme le front de César, et tout le reste a l'air d'une troupe de serviteurs réprimandés. Les joues de Calphurnia sont pâles; Cicéron tourne des yeux ardens [14] et flamboyans, tels que nous les lui avons vus au Capitole, lorsque dans nos débats il était contredit par quelques sénateurs.

CASSIUS.

Casca nous dira de quoi il s'agit.

CÉSAR.

Antoine!

ANTOINE.

César.

CÉSAR.

Que j'aie toujours autour de moi des hommes gras

et à la face brillante, des gens qui dorment les nuits. Ce Cassius là-bas a un visage hâve et décharné; il pense trop. De tels hommes sont dangereux.

ANTOINE.

Ne le crains pas, César; il n'est pas dangereux. C'est un noble Romain et bien intentionné.

CÉSAR.

Je le voudrais plus gras, mais je ne le crains pas. Cependant si quelque chose en moi pouvait être sujet à la crainte, je ne connais point d'homme que je voulusse éviter avec plus de soin que ce maigre Cassius. Il lit beaucoup, il est grand observateur, et pénètre jusqu'au fond des actions des hommes. Il n'a point comme toi le goût des jeux, Antoine; on ne le voit point écouter de musique. Rarement il sourit, et sourit alors de telle sorte qu'il a l'air de se moquer de lui-même, et de dédaigner son propre esprit pour avoir été capable de se laisser émouvoir à sourire de quelque chose. Les hommes de ce caractère n'ont jamais le cœur à l'aise tant qu'ils en voient un autre plus élevé qu'eux; et voilà ce qui les rend si dangereux, Je te dis ce qui est à craindre plutôt que ce que je crains, car je suis toujours César. Passe à ma droite, cette oreille est dure, et dis-moi franchement ce que tu penses de lui.

(César sort avec son cortége.)

(Casca demeure en arrière.)

CASCA.

Vous m'arrêtez par ma robe. Voudriez-vous me parler?

BRUTUS.

Oui, Casca. Dites-nous, que s'est-il donc passé aujourd'hui, que César a l'air si triste?

CASCA.

Quoi! vous étiez à sa suite. N'y étiez-vous pas?

BRUTUS.

Je ne demanderais pas alors à Casca ce qui s'est passé.

CASCA.

Eh bien, on lui a offert une couronne; et quand on la lui a offerte, il l'a repoussée ainsi du revers de la main. Alors tout le peuple s'est mis à faire une acclamation.

BRUTUS.

Et le second cri, quelle en était la cause?

CASCA.

Quoi! c'était encore pour cela.

CASSIUS.

Mais il y a eu trois acclamations. Pourquoi la dernière?

CASCA.

Pourquoi? pour cela encore.

BRUTUS.

Est-ce que la couronne lui a été offerte trois fois?

CASCA.

Eh vraiment oui, et trois fois il l'a repoussée, mais chaque fois plus doucement que la précédente; et à chacun de ses refus mes honnêtes voisins se remettaient à crier.

CASSIUS.

Qui lui offrait la couronne?

CASCA.

Qui? Antoine.

BRUTUS.

Dites-nous : de quelle manière l'a-t-il offerte, cher Casça?

CASCA.

Que je sois pendu si je puis vous dire la manière. C'était une vraie momerie; je n'y faisais pas attention. J'ai vu Marc-Antoine lui présenter une couronne : ce n'était pourtant pas non plus tout-à-fait une couronne; c'était une espèce de diadème [15]; et comme je vous l'ai dit, il l'a repoussé une fois. Mais malgré tout cela, j'ai dans l'idée qu'il aurait bien voulu l'avoir. — Alors Antoine la lui offre encore, — et alors il la refuse encore; — mais j'ai toujours dans l'idée qu'il avait bien de la peine à en détacher ses doigts. — Et alors il la lui offre une troisième fois. — La troisième fois encore il la repousse; et à chacun de ses refus la populace jetait des cris de joie : ils applaudissaient de leurs mains toutes tailladées; ils faisaient voler leurs bonnets de nuit trempés de sueur; et parce que César refusait la couronne, ils poussaient en telle quantité leurs puantes haleines, que César en a presque été suffoqué. Il s'est évanoui, et il est tombé; et pour ma part je n'osais pas rire, de crainte, en ouvrant la bouche, de recevoir le mauvais air.

CASSIUS.

Mais un moment, je vous en prie. Quoi! César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé au milieu de la place du marché; il avait l'écume à la bouche et ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela n'est point surprenant; il tombe du haut mal.

CASSIUS.

Non, ce n'est point César; c'est vous, c'est moi et l'honnête Casca, qui tombons du haut mal.

CASCA.

Je ne sais ce que vous entendez par-là; mais il est certain que César est tombé. Si cette canaille en haillons ne l'a pas claqué et sifflé, selon que sa conduite leur plaisait ou déplaisait, comme ils ont coutume de faire aux acteurs sur le théâtre, je ne suis pas un honnête homme.

BRUTUS.

Qu'a-t-il dit en revenant à lui?

CASCA.

Eh vraiment, avant de s'évanouir, quand il a vu ce troupeau de plébéiens se réjouir de ce qu'il refusait la couronne, il vous a ouvert son habit et leur a offert sa poitrine à percer. Pour peu que j'eusse été un de ces ouvriers, si je ne l'avais pas pris au mot, je veux aller en enfer avec les coquins [16]. Et alors il est tombé. Lorsqu'il est revenu à lui, il a dit « que s'il avait fait ou dit quelque chose de déplacé, il priait leurs Excellences de l'attribuer à son infirmité. » Trois ou quatre créatures autour de moi se sont écriées : « Helas! la bonne âme! » Elles lui

ont pardonné de tout leur cœur, mais il n'y a pas à y faire grande attention. César eût égorgé leurs mères, qu'elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et c'est après cela qu'il est revenu si chagrin ?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque chose ?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Dans quel sens ?

CASCA.

Ma foi, si je peux vous le dire, que je ne vous regarde jamais en face [17]. Ceux qui l'ont compris souriaient l'un à l'autre en secouant la tête; mais pour ma part, je n'y entendais que du grec. Je puis vous dire encore d'autres nouvelles. Flavius et Marullus, pour avoir ôté les ornemens qu'on avait mis aux statues de César, sont réduits au silence [18]. Adieu; il y a encore bien d'autres sottises, si je pouvais m'en souvenir.

CASSIUS.

Voulez-vous souper ce soir avec moi, Casca ?

CASCA.

Non, j'ai promis ailleurs.

CASSIUS.

Demain, voulez-vous que nous dînions ensemble ?

CASCA.

Oui, si je suis vivant, si vous ne changez pas d'avis, et si votre dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Il suffit; je vous attendrai.

CASCA.

Attendez-moi. Adieu tous deux.

(Il sort.)

BRUTUS.

Qu'il s'est abruti en acquérant des années! Lorsque nous le voyions à l'école, c'était un esprit plein de vivacité.

CASSIUS.

Et il est tel encore, malgré les formes pesantes qu'il affecte, lorsqu'il s'agit d'exécuter quelque entreprise noble et hardie. Cette rudesse sert d'assaisonnement à son esprit; elle réveille le goût, et fait digérer ses paroles de meilleur appétit.

BRUTUS.

Il est vrai. Pour ce moment je vais vous laisser. Demain, si vous voulez que nous causions ensemble, j'irai vous trouver chez vous; ou si vous l'aimez mieux, venez chez moi, je vous y attendrai.

CASSIUS.

Volontiers, j'irai. D'ici là songez à l'univers. (*Brutus sort.*) Bien, Brutus, tu es généreux; et cependant, je le vois, le noble métal dont tu es formé peut être travaillé dans un sens contraire à celui où le porte sa disposition naturelle. Il est donc convenable que les nobles esprits se tiennent toujours dans la société de leurs semblables; car quel est l'homme si

ferme qu'on ne puisse le séduire? César ne peut me souffrir, mais il aime Brutus. Si j'étais Brutus aujourd'hui, et que Brutus fût Cassius, César n'aurait pas d'empire sur moi. — Je veux cette nuit jeter sur ses fenêtres des billets tracés en caractères différens, comme venant de divers citoyens et exprimant tous la haute opinion que Rome a de lui. J'y glisserai quelques mots obscurs sur l'ambition de César; et après cela, que César se tienne ferme, car nous le renverserons, ou nous aurons de plus mauvais jours encore à passer [19].

(Il sort.)

SCÈNE III.

Toujours à Rome. — Une rue. — Tonnerre et éclairs.

Entrent des deux côtés opposés CASCA, l'épée à la main, et CICÉRON.

CICÉRON.

Bonsoir, Casca. Avez-vous reconduit César chez lui? Pourquoi êtes-vous ainsi hors d'haleine? Pourquoi ces regards effrayés?

CASCA.

N'êtes-vous pas ému quand toute la masse de la terre chancèle comme une machine mal assurée? O Cicéron, j'ai vu des tempêtes où les vents grondans fendaient les chênes noueux; j'ai vu l'ambitieux Océan s'enfler, s'irriter, écumer, et s'élever jusqu'au sein des nues menaçantes : mais jamais avant cette nuit, jamais jusqu'à cette heure je ne marchai à travers une

tempête qui se répandît en pluie de feu : il faut qu'il y ait guerre civile dans le ciel, ou que le monde, trop insolent envers les dieux, excite leur colère à lui envoyer la destruction.

CICERON.

Quoi ! avez-vous donc vu des choses encore plus étranges ?

CASCA.

Un esclave de la plus basse classe, vous le connaissez de vue, a levé sa main gauche en l'air, elle a flambé et brûlait comme vingt torches unies; et cependant sa main, insensible à la flamme, est restée sans brûlure. Outre cela (et depuis, mon épée n'est pas rentrée dans le fourreau), près du Capitole j'ai rencontré un lion, ses yeux reluisans se sont fixés sur moi, puis il a passé d'un air farouche sans m'inquiéter; près de là s'étaient attroupées une centaine de femmes semblables à des spectres, tant la peur les avait défigurées : elles jurent qu'elles ont vu des hommes tout flamboyans errer par les rues; et hier en plein midi, l'oiseau de la nuit s'est établi criant et gémissant sur la place du marché. Quand tous ces prodiges se rencontrent à la fois, que les hommes ne disent pas « Ils portent en eux-mêmes leurs causes, ils sont » naturels. » Pour moi, je pense que ce sont des présages menaçans pour la contrée qu'ils désignent.

CICÉRON.

En effet, ce temps semble disposé à d'étranges événemens; mais les hommes interprètent les choses selon leur sens très-différent peut-être de celui dans

lequel se dirigent les choses elles-mêmes. César vient-il demain au Capitole ?

CASCA.

Il y vient, car il a chargé Antoine de vous faire savoir qu'il y serait demain.

CICÉRON.

Sur cela je vous souhaite une bonne nuit, Casca : sous ce ciel orageux, il ne fait pas bon se promener dehors.

CASCA.

Adieu, Cicéron.

(Cicéron sort.)

(Entre Cassius.)

CASSIUS.

Qui va là ?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'est la voix de Casca.

CASCA.

Votre oreille est bonne. Cassius, qu'est-ce que c'est qu'une nuit pareille ?

CASSIUS.

Une nuit agréable aux honnêtes gens.

CASCA.

Qui jamais a vu les cieux menacer ainsi ?

CASSIUS.

Ceux qui ont vu la terre aussi pleine de crimes. Pour moi, je me suis promené le long des rues, livré à cette nuit périlleuse ; et mes vêtemens ouverts

comme vous le voyez, Casca, j'ai présenté ma poitrine nue à la pierre du tonnerre [20]; et lorsque le sillon bleuâtre entr'ouvrait le sein du firmament, je m'offrais dans la direction de son trait flamboyant.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous ainsi les cieux? C'est aux hommes à craindre et à trembler quand les dieux tout-puissans envoient en témoignages d'eux-mêmes ces hérauts formidables nous épouvanter ainsi.

CASSIUS.

Vous ne savez pas comprendre, Casca; et ces étincelles de vie que devrait renfermer en lui-même un Romain, vous manquent, ou vous demeurent inutiles. Vous pâlissez, vous paraissez interdit et saisi de crainte; vous vous abandonnez à l'étonnement en voyant cette étrange impatience des cieux : mais si vous vouliez remonter à la vraie cause, et chercher pourquoi tous ces feux, tous ces spectres glissant dans l'ombre; pourquoi ces oiseaux, ces animaux qui s'écartent des lois de leur espèce; pourquoi ces vieillards imbéciles, ces enfans qui prophétisent; pourquoi, de leur règle ordinaire, de leur nature propre, de leur manière d'être préordonnée, toutes ces choses passent ainsi à une existence monstrueuse; alors vous arriveriez à concevoir que le ciel ne leur infuse cet esprit qui les agite que pour en faire des instrumens de crainte et nous avertir d'une situation monstrueuse. Maintenant, Casca, je pourrais te nommer un homme semblable à cette effrayante nuit, un homme qui tonne, foudroie, ouvre les tombeaux et rugit comme le lion dans le

Capitole; un homme qui de sa force personnelle n'est pas plus puissant que toi ou moi, et qui cependant est devenu prodigieux et terrible comme ces étranges bouleversemens.

CASCA.

C'est de César que vous parlez: n'est-ce pas de lui, Cassius?

CASSIUS.

Qui que ce soit, qu'importe? les Romains d'aujourd'hui sont, pour la taille et la force, pareils à leurs ancêtres; mais malheur sur notre temps! les âmes de nos pères sont mortes, et nous ne sommes plus gouvernés que par l'esprit de nos mères; notre joug, et notre patience à le souffrir, ne font plus voir en nous que des efféminés.

CASCA.

En effet, on prétend que les sénateurs se proposent d'établir demain César pour roi, et qu'il portera sa couronne sur mer, sur terre, partout, excepté ici, en Italie [21].

CASSIUS.

Moi, je sais alors où je porterai ce poignard. Cassius affranchira Cassius d'esclavage. C'est là, grands dieux, que vous placez pour le faible une force invincible; c'est par-là, grands dieux, que vous déjouez les tyrans. Ni la tour de pierre, ni les murailles de bronze travaillé, ni le cachot privé d'air, ni les liens de fer massif, ne peuvent enchaîner la force de l'âme; mais la vie fatiguée de ces entraves terrestres ne manque jamais de pouvoir pour s'en élargir. Si je sais cela, que le monde entier

le sache : cette part de tyrannie que je porte, je puis à mon gré la rejeter loin de moi.

CASCA.

Je le puis de même, et tout captif porte dans sa main le pouvoir d'anéantir sa servitude.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César serait-il un tyran? Chétif mortel! je sais bien, moi, qu'il ne serait pas un loup s'il ne voyait que les Romains sont des brebis; il ne serait pas un lion si les Romains n'étaient pas des biches. Qui veut élever en un instant une flamme puissante, commence par l'allumer avec de faibles brins de paille. Quel amas d'ordures, de débris, de pouriture, doit être Rome pour fournir le vil aliment de cet éclat de lumière qui se réfléchit sur un objet aussi méprisable que César! Mais, ô douleur! où m'as-tu conduit? Peut-être parlé-je ici à un esclave volontaire, et alors je sais que j'aurai à en répondre; mais je suis armé, et les dangers me sont indifférens.

CASCA.

Vous parlez à Casca, à un homme qui n'est point un impudent faiseur de rapports. Voilà ma main; conjurez pour redresser tous ces abus : Casca posera son pied aussi avant que celui qui ira le plus loin.

CASSIUS.

C'est un traité conclu. Apprenez maintenant, Casca, que j'ai disposé un certain nombre des plus magnanimes Romains à entrer avec moi dans une entreprise dont l'importance mène après elle l'honneur et

le danger : dans ce moment, je le sais, ils m'attendent sous le portique de Pompée, car, dans cette effroyable nuit, il n'y a pas moyen de se tenir dehors ni de se promener dans les rues; et la face des élémens, comme l'œuvre qui repose dans nos mains, porte un aspect sanglant, enflammé, terrible.

(Entre Cinna.)

CASCA.

Mettons-nous un moment à l'écart; quelqu'un vient avec précipitation.

CASSIUS.

C'est Cinna, je le reconnais à sa démarche : c'est un ami. — Cinna, où courez-vous ainsi?

CINNA.

Vous chercher. Qui est là? Metellus Cimber?

CASSIUS.

Non, c'est Casca, un Romain qui fait corps avec nous pour nos entreprises. Ne suis-je pas attendu, Cinna?

CINNA.

J'en suis bien aise. Quelle terrible nuit que celle-ci! Quelques-uns d'entre nous ont vu d'étranges phénomènes.

CASSIUS.

Ne suis-je pas attendu? dites-le moi.

CINNA.

Oui, vous l'êtes. O Cassius, si vous pouviez gagner à notre parti le noble Brutus! —

CASSIUS.

Vous serez content. Cher Cinna, prenez ce pa-

pier, ayez soin de le placer dans la chaire du préteur, de façon que Brutus puisse l'y trouver. Jetez celui-ci sur sa fenêtre; fixez ce dernier avec de la cire sur la statue de Brutus l'ancien. Cela fait, revenez au portique de Pompée, où vous nous trouverez. Decius Brutus et Trebonius y sont-ils ?

CINNA.

Tous y sont, excepté Metellus Cimber qui est allé vous chercher à votre demeure. Moi, je vais me hâter, et disposer ces papiers comme vous me l'avez prescrit.

CASSIUS.

Après cela revenez au théâtre de Pompée. Venez, Casca; vous et moi cependant avant le jour irons voir Brutus à son logis : il est déjà des nôtres pour les trois quarts, et au premier combat l'homme tout entier va se rendre à nous.

CASCA.

Oh ! Brutus est placé bien haut dans le cœur du peuple; et ce qui paraîtrait en nous un attentat, l'autorité de son nom, comme la plus puissante alchimie, le transformera en mérite et en vertu.

CASSIUS.

Vous vous êtes formé une juste idée de lui, de son prix, et de l'extrême besoin que nous avons de lui. — Marchons, car il est plus de minuit; et avant le jour nous irons l'éveiller et nous assurer de lui.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours à Rome. — Les vergers de Brutus.

Entre BRUTUS.

BRUTUS.

Hola, Lucius, viens ! — Je ne puis, par l'élévation des étoiles, juger si le jour est loin encore. — Lucius, hé bien ? — Je voudrais que mon défaut fût de dormir aussi profondément. — Allons, Lucius, allons ! Éveille-toi, te dis-je ! Viens donc, Lucius !

(Entre Lucius.)

LUCIUS.

M'avez-vous appelé, seigneur ?

BRUTUS.

Lucius, porte un flambeau dans ma bibliothéque ; dès qu'il sera allumé, reviens m'avertir ici.

LUCIUS.

J'y vais, seigneur.

(Il sort.)

BRUTUS.

Sa mort est le seul moyen ; et pour moi, je ne me connais aucun motif personnel pour le rejeter que

la cause générale. Il voudrait être couronné : à quel point cela peut changer son caractère, voilà la question. C'est l'éclat du jour qui fait éclore le serpent, et nous contraint ainsi de marcher avec précaution. Le couronner ! c'est précisément cela.... C'est, je ne saurais le nier, l'armer d'un dard avec lequel il pourra à sa volonté créer le danger. Le mal de la grandeur, c'est lorsque du pouvoir elle sépare la conscience [22]; et pour rendre justice à César, je n'ai point vu que ses passions aient jamais eu plus de pouvoir que sa raison : mais c'est une vérité d'expérience que pour la jeune ambition [23], la modestie est une échelle vers laquelle tourne son visage celui qui s'élève pas à pas; mais une fois parvenu à l'échelon le plus haut, il tourne le dos à l'échelle, porte son regard dans les nues, dédaignant les humbles degrés par lesquels il est monté. Ainsi pourrait faire César : de peur qu'il ne le puisse faire, prévenons-le, et puisque ce qu'il est ne suffit pas pour qualifier l'attaque, considérons-le sous cette face : ce qu'il est étant agrandi, il s'emporterait à tels et tels excès. Regardons-le comme l'œuf d'un serpent qui, une fois éclos, deviendrait malfaisant par la loi de son espèce, et tuons-le dans sa coquille.

(Rentre Lucius.)

LUCIUS.

Le flambeau brûle dans votre cabinet, seigneur. — En cherchant une pierre à feu sur la fenêtre, j'ai trouvé ce billet ainsi scellé : je suis sûr qu'il n'y était pas quand je me suis allé coucher.

BRUTUS.

Retourne à ton lit, il n'est pas jour encore. Mon

garçon, n'avons-nous pas demain les ides de mars ?

LUCIUS.

Je ne sais pas, seigneur.

BRUTUS.

Regarde dans le calendrier, et reviens me le dire.

LUCIUS.

J'y vais, seigneur.

(Il sort.)

BRUTUS.

Ces exhalaisons qui sifflent à travers les airs jettent tant de clarté, que je puis lire à leur lumière.

(Il ouvre le billet et le lit.)

Brutus, tu dors : réveille-toi, vois qui tu es. Faudra-t-il que Rome.... Parle, frappe, rétablis nos droits. — Brutus, tu dors, réveille-toi. — J'ai trouvé souvent de pareilles exhortations jetées sur mon passage : *Faudra-t-il que Rome....* Voici ce que je dois suppléer : *Faudra-t-il que Rome demeure tremblante sous un homme* ? Qui ! Rome ? Mes ancêtres chassèrent des rues de Rome ce Tarquin qui portait le nom de roi. — *Parle, frappe, rétablis nos droits.* Ainsi donc on me presse de parler et de frapper. O Rome ! je t'en fais la promesse : s'il en résulte le rétablissement de tes droits, tu obtiendras de la main de Brutus tout ce que tu demandes.

(Rentre Lucius.)

LUCIUS.

Seigneur, mars a consumé quatorze de ses jours.

BRUTUS.

Il suffit. (*On frappe derrière le théâtre.*) Va à la

porte, quelqu'un frappe. (*Lucius sort.*) Depuis que Cassius a commencé à m'exciter contre César, je n'ai point dormi. — Entre la première pensée d'une entreprise terrible et son exécution, tout l'intervalle est comme une vision fantastique, ou un rêve hideux. Le génie de l'homme et les instrumens de mort tiennent alors conseil, et l'état de l'homme offre en petit celui d'un royaume où s'agitent tous les élémens de l'insurrection.

LUCIUS.

Seigneur, c'est votre frère Cassius qui est à la porte; il demande à vous voir.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

Non, seigneur, il y a plusieurs personnes avec lui.

BRUTUS.

Les connais-tu?

LUCIUS.

Non, seigneur; leurs chapeaux sont enfoncés jusque sur leurs oreilles, et la moitié de leurs visages est ensevelie dans leurs manteaux, au point que je n'ai pu apercevoir aucun de leurs traits capable de me les faire reconnaître [24].

BRUTUS.

Fais-les entrer. (*Lucius sort.*) Ce sont les conjurés. O conspiration! as-tu honte de montrer dans la nuit ton front redoutable, à l'heure où le mal est en pleine liberté? Où trouveras-tu donc dans le jour, une caverne assez sombre pour dissimuler ton monstrueux visage? Conspiration, n'en cherche

point; qu'il se cache dans les sourires et l'affabilité; car si tu marches portant à découvert tes traits naturels, l'Érèbe même n'est pas assez obscur pour te dérober au soupçon.

SCÈNE II.

Entrent CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS CIMBER, et TREBONIUS.

CASSIUS.

Je crains que nous n'ayons trop indiscrètement troublé votre repos. Bonjour, Brutus : sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Je suis levé depuis une heure; j'ai passé toute la nuit sans dormir. Dites-moi si je connais ceux qui vous accompagnent.

CASSIUS.

Oui, vous les connaissez tous; et pas un ici qui ne vous honore, pas un qui ne désire que vous ayez de vous-même l'opinion qu'a de vous tout noble Romain. Voici Trebonius.

BRUTUS.

Il est le bienvenu.

CASSIUS.

Celui-ci est Decius Brutus.

BRUTUS.

Il est aussi le bienvenu.

CASSIUS.

Celui-ci est Casca; celui-là Cinna; celui-là Metellus Cimber.

BRUTUS.

Tous sont les bienvenus. Quels soins vigilans sont venus s'interposer entre la nuit et vos paupières [25]?

CASSIUS.

Pourrai-je vous dire un mot?

(Ils se parlent bas.)

DECIUS.

C'est ici l'orient: n'est-ce pas là le jour qui commence à poindre de ce côté?

CASCA.

Non.

CINNA.

Oh! pardon, seigneur, c'est le jour; et ces lignes grisâtres qui prennent sur les nuages sont les messagers du jour.

CASCA.

Vous allez m'avouer que vous vous trompez tous deux. C'est là, à l'endroit même où je pointe mon épée, que se lève le soleil, qui déjà monte vers le midi, balançant la jeune saison de l'année. Dans deux mois environ, plus élevé vers le nord, il lancera de ce point ses premiers feux; et l'orient d'été est vers le Capitole, directement là.

BRUTUS.

Livrez tous vos mains à la mienne, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Et jurons d'accomplir notre résolution.

BRUTUS.

Non, point de sermens. Si notre figure d'hommes [26],

la souffrance de nos âmes, les iniquités du temps sont des motifs impuissans, rompons sans délai : que chacun de nous retourne à son lit oisif; laissons la tyrannie à l'œil hautain se promener à son gré sur nos têtes, jusqu'à ce que chacun de nous tombe désigné par le sort. Mais si, comme j'en suis certain, ces motifs portent avec eux le feu qui peut enflammer jusqu'au lâche, et tremper de l'acier du courage l'esprit mollissant des femmes; alors, compatriotes, quel autre aiguillon nous faut-il que notre propre cause pour nous exciter à ce rétablissement de nos droits? Quel autre lien que ce secret gardé par des Romains qui ont donné leur parole, et n'hésiteront pas à la remplir? et quel autre serment que la droiture promettant à la droiture que la chose s'accomplira, ou que nous périrons pour elle. Laissons jurer les prêtres, les lâches, les hommes à prudence timide, ces vieillards qu'affaiblit un corps décomposé, et ces âmes patientes de qui l'injustice reçoit un accueil serein. Qu'ils jurent dans la cause injuste, ceux-là dont on peut douter : mais nous, n'imprimons pas à l'immuable sainteté de notre entreprise, ou à l'insurmontable constance de nos âmes, la tache de cette pensée que notre cause ou notre action eurent besoin d'un serment; tandis que chaque Romain doit savoir que chaque goutte du sang qu'il porte dans ses nobles veines, est convaincue de plus d'une dégénération au moment où il rompt la moindre parole de la moindre promesse sortie de sa bouche.

CASSIUS.

Mais que pensez-vous de Cicéron? êtes-vous d'avis

de le sonder? je crois qu'il entrerait fortement dans notre projet.

CASCA.

Il ne faut pas le laisser de côté.

CINNA.

Non, gardons-nous-en bien.

METELLUS CIMBER.

Oh! ayons pour nous Cicéron : ses cheveux d'argent nous gagneront la bonne opinion des hommes, et nous achèteront des voix qui célébreront notre action : on dira que sa sagesse a dirigé nos bras; il ne sera plus question de notre jeunesse, de notre témérité; tout sera enveloppé dans sa gravité.

BRUTUS.

Oh! ne m'en parlez pas; ne nous ouvrons point à lui; jamais il n'entrera dans ce que d'autres auront commencé.

CASSIUS.

Laissons-le donc à l'écart.

CASCA.

En effet, il ne nous convient pas.

DECIUS.

Ne frappera-t-on aucun autre que César?

CASSIUS.

C'est une question bonne à élever, Decius. Moi, je pense qu'il n'est pas à propos que Marc-Antoine, si chéri de César, survive à César. Nous trouverons en lui un dangereux machinateur; et, vous le savez, ses ressources, s'il les met en œuvre, pour-

raient s'étendre assez loin pour nous susciter à tous de grands embarras. Il faut, pour les prévenir, qu'Antoine et César tombent ensemble.

BRUTUS.

On nous trouvera une marche [27] bien sanguinaire, Caïus Cassius, si après avoir abattu la tête nous mettons ensuite les membres en pièces, comme le fait la colère en donnant la mort, et la haine après; car Antoine n'est qu'un membre de César. Soyons des sacrificateurs et non pas des bouchers, Cassius. C'est contre l'esprit de César que nous nous élevons tous : dans l'esprit de l'homme il n'y a point de sang. Oh! si nous pouvions atteindre à l'esprit de César sans déchirer César! Mais, hélas! pour cela il faut que le sang de César coule; mes bons amis, tuons-le avec fermeté, et non avec furie : dépeçons la victime comme un mets propre aux dieux, au lieu de la mettre en lambeaux comme une carcasse bonne à être jetée aux chiens. Que nos cœurs soient comme ces maîtres habiles qui commandent à leurs serviteurs un acte de violence, et semblent ensuite les en réprimander. Alors notre action participera de la nature de la nécessité, non de celle de la haine; et lorsqu'elle paraîtra telle aux yeux du peuple, nous serons nommés des purificateurs, non des assassins. Quant à Marc-Antoine, ne songez point à lui : il ne peut rien de plus que le bras de César, quand la tête de César sera tombée.

CASSIUS.

Cependant je le redoute, car cette tendresse qui s'est enracinée dans son cœur pour César.....

BRUTUS.

Hélas ! bon Cassius, ne songez point à lui. S'il aime César, tout ce qu'il pourra faire n'agira que sur lui-même; il pourra se laisser aller au chagrin, et mourir pour César; et ce serait beaucoup pour lui, livré comme il l'est aux plaisirs, à la dissipation et aux sociétés nombreuses.

TREBONIUS.

Il n'est point à craindre : qu'il ne meure point par nous, car nous le verrons vivre et rire ensuite de tout cela.

(L'horloge sonne.)

BRUTUS.

Silence, comptons les heures.

CASSIUS.

L'horloge a frappé trois coups.

TREBONIUS.

Il est temps de nous séparer.

CASSIUS.

Mais il est encore incertain si César voudra ou non sortir aujourd'hui, car il est depuis peu devenu superstitieux, et s'éloigne tout-à-fait de l'opinion générale qu'il s'était autrefois formée sur les visions, les songes et les présages tirés des sacrifices [28]. Il se pourrait que ces prodiges si marquans, les terreurs inaccoutumées de cette nuit, et les sollicitations de ses augures le retinssent aujourd'hui loin du Capitole.

DECIUS.

Ne le craignez pas. Si telle est sa résolution, je

me charge de la surmonter ; car il aime à entendre répéter qu'on prend des licornes au moyen des arbres [29], les ours avec des miroirs, les éléphans dans des fosses, les lions avec des toiles, et les hommes avec des flatteries : mais quand je lui dis que pour lui il hait les flatteurs, il me répond que cela est vrai ; et c'est alors qu'il est le plus flatté. Laissez-moi faire ; je sais tourner son humeur comme il me convient, et je le mènerai au Capitole.

CASSIUS.

Nous irons tous chez lui le chercher.

BRUTUS.

A la huitième heure. Est-ce là notre dernier mot?

CINNA.

Que ce soit le dernier mot, et n'y manquons pas.

METELLUS CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César, qui l'a maltraité pour avoir bien parlé de Pompée. Je m'étonne qu'aucun de vous n'ait songé à lui.

BRUTUS.

Allez donc, cher Metellus, allez le trouver. Il m'aime beaucoup, et je lui en ai donné sujet : envoyez-le-moi seulement, et j'en ferai ce que je voudrai.

CASSIUS.

Le jour va nous atteindre. Nous allons vous quitter, Brutus ; et vous, amis, dispersez-vous : mais souvenez-vous tous de ce que vous avez dit, et montrez-vous de vrais Romains.

BRUTUS.

Mes bons amis [30], prenez un visage riant et serein. Que nos regards ne portent au dehors aucun indice de nos projets ; mais exprimons dans notre maintien, comme les acteurs de Rome, la liberté de l'esprit et le calme de la constance. Maintenant je vous souhaite à tous le bonjour.

(Tous sortent, excepté Brutus.)

BRUTUS appelle Lucius.

Garçon ! Lucius ! Il dort de toutes ses forces. A la bonne heure, goûte le bienfait de la douce rosée que le sommeil appesantit sur toi ; tu n'as point de ces images, de ces fantômes que l'active inquiétude trace dans le cerveau des hommes. Aussi dors-tu bien profondément.

(Entre Porcia.)

PORCIA.

Brutus, mon seigneur !

BRUTUS.

Porcia, quel est votre dessein ? pourquoi vous lever à cette heure ? Il n'est pas bon pour votre santé d'exposer ainsi votre complexion délicate au froid humide du matin.

PORCIA.

Cela n'est pas bon non plus pour la vôtre. Vous vous êtes dérobé de mon lit sans tendresse pour moi, Brutus ; et hier au soir à souper vous vous levâtes tout à coup et commençâtes à vous promener les bras croisés, pensif, et poussant des soupirs ; et quand je vous demandai ce qui vous occupait, vous

fixâtes sur moi des regards troublés et mécontens. Je vous pressai de nouveau : alors travaillant votre tête de vos ongles, vous frappâtes du pied avec impatience. Cependant j'insistai encore ; mais d'un geste irrité de votre main, vous me fîtes signe de vous laisser. Je vous laissai, dans la crainte d'irriter cette impatience qui déjà ne paraissait que trop allumée, espérant d'ailleurs que ce n'était là qu'un des accès de cette humeur qui de temps à autre trouve son moment près de tout homme quel qu'il soit [31]. Ce chagrin ne vous laisse ni manger, ni parler, ni dormir ; et s'il agissait autant sur votre figure qu'il a déjà altéré votre manière d'être, je ne vous reconnaîtrais plus, Brutus. Mon cher époux, faites-moi connaître la cause de votre chagrin.

BRUTUS.

Je ne me porte pas bien ; voilà tout.

PORCIA.

Brutus est sage, et s'il ne se portait pas bien, il emploîrait les moyens nécessaires pour recouvrer sa santé.

BRUTUS.

Et c'est ce que je fais. Ma bonne Porcia, retournez à votre lit.

PORCIA.

Brutus est malade ! Est-ce donc un régime salutaire que de se promener à demi vêtu, et de respirer les humides exhalaisons du matin ? Quoi ! Brutus est malade, et il se dérobe au repos bienfaisant de son lit pour affronter les malignes influences de la nuit, et un air impur et brumeux qui ne peut

qu'aggraver son mal ! Non, non, cher Brutus; c'est dans votre âme qu'est le mal dont vous souffrez; et en vertu de mes droits, de mon titre auprès de vous, je dois en être instruite; et à deux genoux je vous adjure, au nom de ma beauté autrefois vantée, au nom de tous vos sermens d'amour, et de ce serment solennel qui a réuni nos personnes en une seule, de me découvrir, à moi cet autre vous-même, à moi votre moitié, ce qui pèse sur votre âme; dites-moi aussi quels étaient ceux qui sont venus vous trouver cette nuit? car il est entré ici six ou sept hommes qui cachaient leurs visages à l'obscurité même.

BRUTUS.

Ne vous mettez pas ainsi à genoux, ma bonne Porcia.

PORCIA.

Je n'en aurais pas besoin si vous étiez bon pour moi, Brutus. Dites-moi, Brutus, a-t-on fait pour nous cette exception aux liens du mariage, que je ne participerais point aux secrets qui vous appartiennent? ne suis-je une autre vous-même que jusqu'à un certain point, et avec de certaines réserves? pour vous tenir compagnie à table, faire la douceur de votre couche, et vous adresser quelquefois la parole? N'occupé-je donc que les avenues de votre affection? Ah ! si je n'ai rien de plus, Porcia est la concubine [32] de Brutus, et non pas sa femme.

BRUTUS.

Vous êtes ma femme fidèle et honorée, aussi précieuse pour moi que les gouttes rougeâtres qui viennent se rendre à mon triste cœur.

PORCIA.

Si cela était vrai, je saurais déjà ce secret. Je suis une femme, j'en conviens, mais une femme que le grand Brutus a prise pour épouse. Je suis une femme, j'en conviens, mais une femme de bon renom, la fille de Caton. Pensez-vous que je ne sois pas plus forte que mon sexe, fille comme je le suis d'un tel père et femme d'un tel époux? Dites-moi ce que vous méditez, je ne le révélerai point. J'ai voulu fortement éprouver ma constance; je me suis fait une blessure ici à la cuisse: capable de soutenir ceci avec patience, pourrais-je ne pas l'être de porter les secrets de mon mari?

BRUTUS.

O vous, dieux, rendez-moi digne de cette noble épouse. (*On frappe derrière le théâtre.*) Écoutez, écoutez, on frappe. — Porcia, rentre un moment, et bientôt ton sein va partager tous les secrets de mon cœur; je te développerai tous mes engagemens et tout ce qui est écrit sur mon triste front[33]. Retire-toi promptement.

(Porcia sort.)

BRUTUS.

Lucius, qui est-ce qui frappe?

LUCIUS.

Il y a là un homme malade qui voudrait vous entretenir.

BRUTUS.

C'est Caïus Ligarius, dont Metellus nous a parlé. Lucius, éloigne-toi. — Caïus Ligarius, comment êtes-vous?

LIGARIUS.

Recevez le bonjour que vous adresse une voix bien faible.

BRUTUS.

Oh ! quel temps avez-vous choisi, brave Caïus, pour garder votre bonnet de nuit ? Que je voudrais que vous ne fussiez pas malade !

LIGARIUS.

Je ne suis plus malade, si Brutus a en main quelque action digne d'être marquée du nom de l'honneur.

BRUTUS.

J'ai en main une action de ce genre, Ligarius, si pour l'entendre vous aviez l'oreille de la santé.

LIGARIUS.

Par tous les dieux devant qui se prosternent les Romains, je chasse loin de moi mon infirmité. Ame de Rome, fruit généreux des reins d'un père respecté, comme un exorciste tu as conjuré l'esprit de maladie. Ordonne-moi d'aller en avant, et mes efforts tenteront des choses impossibles ; que dis-je ! ils en viendront à bout. — Que faut-il faire ?

BRUTUS.

Une œuvre par qui des hommes malades retrouveront la santé.

LIGARIUS.

Mais n'est-il pas quelques hommes en santé que nous devons rendre malades ?

BRUTUS.

C'est aussi ce qu'il faudra. Ce que c'est, cher

Caïus, je te l'expliquerai en nous rendant ensemble au lieu où la chose doit se faire.

LIGARIUS.

Que votre pied m'indique la route, et d'un cœur animé d'une flamme nouvelle, je vous suivrai sans savoir à quelle entreprise : il suffit que Brutus me guide.

BRUTUS.

Suis-moi donc.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Toujours à Rome. — Une pièce du palais de César. — Tonnerre et éclairs.

Entre CÉSAR, en robe de chambre.

CÉSAR.

Ni le ciel ni la terre n'ont été en paix cette nuit. Trois fois Calphurnia dans son sommeil s'est écriée : « Au secours ! oh ! ils assassinent César ! » — Y a-t-il là quelqu'un ?

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Mon seigneur ? —

CÉSAR.

Va, commande aux prêtres d'offrir à l'instant un sacrifice, et reviens m'apprendre quel succès ils en augurent.

LE SERVITEUR.

J'y vais, mon seigneur.

(Il sort.)

(Entre Calphurnia.)

CALPHURNIA.

Que prétendez-vous, César? Penseriez-vous à sortir? vous ne sortirez point aujourd'hui de chez vous.

CÉSAR.

César sortira. Les choses qui m'ont menacé ne m'ont jamais vu que par derrière : dès qu'elles apercevront le visage de César, elles s'évanouiront.

CALPHURNIA.

César, jamais je ne me suis arrêtée aux présages; mais aujourd'hui ils m'épouvantent. Sans parler de tout ce que nous avons entendu et vu, il y a de l'autre côté un homme qui raconte d'horribles phénomènes vus par les gardes. Une lionne a fait ses petits au milieu des rues; la bouche des sépulcres s'est ouverte et a laissé échapper leurs morts; de terribles guerriers de feu combattaient sur les nuages, en lignes, en escadrons, et avec toute la régularité de la guerre; il en pleuvait du sang sur le Capitole; le choc de la bataille retentissait dans les airs; on entendait les hennissemens des coursiers et les gémissemens des mourans, et des spectres ont poussé le long des rues des cris aigus et lamentables! O César, ces présages sont inouïs, et je les redoute.

CÉSAR.

Que peut-on éviter de ce qui est déterminé dans l'intention des puissans dieux? César sortira, car ces

présages s'adressent au monde entier autant qu'à César.

CALPHURNIA.

Quand il meurt des mendians, on ne voit pas de comètes; mais les cieux mêmes signalent par leurs feux la mort des princes.

CÉSAR.

Les lâches meurent plusieurs fois avant leur mort, le brave ne goûte jamais la mort qu'une fois. De tous les prodiges dont j'aie encore ouï parler, le plus étrange pour moi, c'est que les hommes puissent sentir la crainte, voyant que la mort est une fin inévitable qui arrivera à l'heure où elle doit arriver. (*Rentre le serviteur.*) Que disent les augures?

LE SERVITEUR.

Ils voudraient que vous ne sortissiez pas aujourd'hui : en retirant les entrailles d'une des victimes, ils n'ont pu retrouver le cœur de l'animal.

CÉSAR.

Les dieux ont voulu faire honte à la lâcheté. César serait une brute sans cœur si la peur le retenait aujourd'hui dans sa maison : non, César n'y restera pas. Le danger sait très-bien que César est plus dangereux que lui : nous sommes deux lions mis bas le même jour, mais je suis l'aîné et le plus terrible, et César sortira.

CALPHURNIA.

Hélas ! mon seigneur, vous consumez toute votre sagesse en confiance. Ne sortez point aujourd'hui : donnez ma crainte et non la vôtre pour le motif qui vous retiendra ici. Nous enverrons Marc-Antoine

au sénat : il dira que vous ne vous portez pas bien aujourd'hui; qu'à vos genoux je réussisse à l'obtenir.

CÉSAR.

Marc-Antoine dira que je ne me porte pas bien; et pour complaire à ton caprice, je resterai.

(Entre Decius.)

Voici Decius Brutus; il le leur dira.

DECIUS.

Plein salut à César ! Bonjour, digne César ! Je viens vous chercher pour aller au sénat.

CÉSAR.

Et vous êtes venu fort à propos, Decius, pour porter mes salutations aux sénateurs, et leur dire que je ne veux pas aller aujourd'hui au sénat. Que je ne le puis, serait faux ; que je ne l'ose pas, plus faux encore [34]. Je ne veux pas y aller aujourd'hui : dites-le leur ainsi, Decius.

CALPHURNIA.

Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

César leur fera-t-il porter un mensonge ? Ai-je étendu si loin mon bras dans les conquêtes, pour craindre de dire la vérité à quelques barbes grises ? — Decius, allez leur dire que César ne veut pas y aller.

DECIUS.

Très-puissant César, faites-moi connaître quelques-unes de vos raisons, de peur qu'on ne me rie au nez quand je leur rendrai ce discours.

CÉSAR.

La raison est dans ma volonté : je n'y veux pas aller ; c'en est assez pour satisfaire le sénat. Mais, pour votre satisfaction particulière et parce que je vous aime, je vous dirai que c'est Calphurnia que voilà, ma femme, qui me retient ici. Elle a rêvé cette nuit qu'elle voyait ma statue, semblable à une fontaine, verser le sang tout pur par cent tuyaux. Plusieurs Romains vigoureux sont venus le front riant, et ont baigné leurs mains dans ce sang. Elle prend tout cela pour des avis et des présages de maux imminens ; et, à genoux, elle m'a conjuré de demeurer aujourd'hui chez moi.

DECIUS.

Ce songe est interprété à contre-sens : c'est une vision heureuse et favorable. Votre statue jetant par un grand nombre de tuyaux du sang dans lequel tant de Romains se baignent en souriant, signifie que l'illustre Rome va recevoir de vous un sang qui la ranimera, et que, parmi les hommes magnanimes, il y aura empressement à en être teint, à en obtenir quelque marque, quelque empreinte sacrée qui les fasse reconnaître [35]; et voilà ce que signifie le songe de Calphurnia.

CÉSAR.

Vous en avez ainsi très-bien expliqué le sens.

DECIUS.

Vous le verrez quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire. Sachez maintenant que le sénat a résolu de décerner aujourd'hui une couronne au

puissant César : si vous envoyez dire que vous ne voulez pas vous y rendre, les esprits peuvent changer. D'ailleurs il s'en pourrait faire quelques plaisanteries, et l'on traduirait ainsi votre message : « Rompez le sénat; ce sera pour une autre fois, quand la femme de César aura fait de meilleurs rêves. » Si César se cache, ne se diront-ils pas à l'oreille : « Voyez, César a peur ? » Pardonnez-moi, César ; c'est mon tendre, mon bien tendre zèle pour votre fortune, qui me commande de vous parler ainsi ; et la raison est ici dans l'intérêt de mon affection.

CÉSAR.

Que vos terreurs semblent absurdes maintenant, Calphurnia ! J'ai honte d'y avoir cédé. Qu'on me donne ma robe ; je veux aller au sénat.

(Entrent Publius, Brutus, Ligarius, Metellus, Casca, Trebonius et Cinna.)

Et voyez, Publius vient ici me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, César.

CÉSAR.

Soyez le bienvenu, Publius. Quoi ! Brutus aussi sorti de si bonne heure ! Bonjour, Casca. Caïus Ligarius, jamais César ne fut autant votre ennemi que cette fièvre qui vous a ainsi maigri. — Quelle heure est-il ?

BRUTUS.

Huit heures sont sonnées.

CÉSAR.

Je vous rends grâces de votre complaisance et de

vos soins. (*Entre Antoine.*) Voyez Antoine. Lui qui se divertit tant que la nuit dure, il n'en est pas moins levé. Bonjour, Antoine.

ANTOINE.

Bonjour à l'illustre César.

CÉSAR.

Dites-leur là-dedans de tout préparer. — Je mérite des reproches, pour me faire ainsi attendre. — Voilà maintenant Cinna qui arrive; voilà Metellus: Ha, Trebonius, j'en ai à causer avec vous pour une heure : souvenez-vous de venir ici aujourd'hui. Tenez-vous près de moi, de peur que je ne vous oublie.

TREBONIUS.

Je le ferai, César. (*A part.*) Et j'en serai si près, que vos meilleurs amis souhaiteront que j'en eusse été plus loin.

CÉSAR.

Entrez, mes bons amis, et prenez une coupe de vin avec moi [36]; puis nous nous en irons tout à l'heure ensemble comme des amis.

BRUTUS.

Ce qui navre le cœur de Brutus, ô César, c'est de penser que tout ce qui se ressemble ne soit pas la même chose.

SCÈNE IV.

Toujours à Rome. — Une rue près du Capitole.

ARTÉMIDORE entre, lisant un papier.

ARTÉMIDORE.

« César, défie-toi de Brutus; prends garde à Cassius; n'approche point de Casca; aie l'œil sur Cinna; ne te fie point à Trebonius; observe bien Metellus Cimber. Decius Brutus ne t'aime point; tu as offensé Caïus Ligarius. Un même esprit anime tous ces hommes, et il est tendu contre César. Si tu n'es pas immortel, veille autour de toi; la sécurité laisse le champ libre à la conspiration. Que les puissans dieux te défendent!

» Ton ami ARTÉMIDORE. »

Je veux attendre ici que César passe; alors je lui présenterai ceci comme une supplique. Mon cœur déplore que la vertu ne puisse vivre hors de la portée des dents de l'envie. Si tu lis cette note, ô César, tu peux vivre; sinon, les destins conspirent avec les traîtres.

SCÈNE V.

Toujours à Rome. — Une autre partie de la même rue, devant la maison de Brutus.

Entrent PORCIA et LUCIUS.

PORCIA.

Je t'en prie, mon garçon, cours au sénat. Ne t'arrête point à me répondre, mais pars sur-le-champ. Pourquoi restes-tu là ?

LUCIUS.

Pour savoir quel est mon message, madame.

PORCIA.

Je voudrais que tu fusses déjà arrivé au sénat, et revenu avant que j'eusse pu te dire ce que tu as à faire. — O constance! tiens-toi ferme à mes côtés; place une énorme montagne entre mon cœur et ma langue : j'ai l'âme d'un homme, mais je n'ai que la force d'une femme. Qu'il est difficile aux femmes de se soumettre à la prudence! — Quoi ! te voilà encore !

LUCIUS.

Que faut-il que je fasse, madame? Courir au Capitole, et pas autre chose? Puis revenir auprès de vous, et pas autre chose?

PORCIA.

Oui, mon garçon, viens me redire si ton maître a l'air bien portant, car il est sorti malade; et remarque bien ce que fait César, quels sont les sup-

plians qui se pressent autour de lui. — Écoute, mon garçon!.... quel bruit est-ce là?

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Je t'en prie, écoute bien. J'ai entendu un bruit tumultueux, comme de gens qui se battent; le vent l'apporte du Capitole.

LUCIUS.

En vérité, madame, je n'entends rien.

(Entre le devin.)

PORCIA.

Approche, mon ami : de quel côté viens-tu ?

LE DEVIN.

De ma maison, ma bonne dame.

PORCIA.

Quelle heure est-il?

LE DEVIN.

Environ la neuvième heure, madame.

PORCIA.

César est-il déjà rendu au Capitole?

LE DEVIN.

Madame, pas encore. Je vais prendre ma place pour le voir, quand il passera pour s'y rendre.

PORCIA.

Tu as quelque supplique à faire à César, n'est-ce pas?

LE DEVIN.

J'en ai une, madame. S'il plaît à César de vou-

loir assez de bien à César pour m'écouter, je le conjurerai de se traiter lui-même en ami.

PORCIA.

Quoi ! as-tu appris qu'on voulût lui faire quelque mal ?

LE DEVIN.

Aucun dont j'aie la certitude, beaucoup dont je crains la possibilité. Bonjour, madame. La rue est étroite ici. Cette foule de sénateurs, de préteurs, de supplians de la classe commune, qui se presse sur les pas de César, pourrait s'amasser au point qu'un homme faible comme moi en serait presque étouffé. Je veux gagner un endroit moins obstrué, et là parler au grand César au moment de son passage.

(Il sort.)

PORCIA.

Il faut que je rentre. Oh que je souffre ! quelle faible chose que le cœur d'une femme ! O Brutus, que les dieux te secondent dans ton entreprise ! — Sûrement ce garçon m'aura entendue. — Brutus a une requête que César n'accordera pas. — Oh ! je me sens défaillir. Cours, Lucius; va parle de moi à mon mari. Dis-lui que je suis joyeuse; puis reviens ici et me rapporte ce qu'il t'aura dit.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours à Rome. — Le Capitole. — Le sénat est assemblé.

(Dans la rue qui conduit au Capitole, une foule de peuple dans laquelle se trouvent Artémidore et le devin. — Fanfares.)

Entrent CÉSAR, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DECIUS, METELLUS, TREBONIUS, CINNA, ANTOINE, LEPIDUS, POPILIUS, PUBLIUS, et plusieurs autres.

CÉSAR.

Les ides de mars sont arrivées.

LE DEVIN.

Oui, César, mais non passées.

ARTÉMIDORE.

Salut à César. — Lis ce billet.

DECIUS.

Trebonius vous demande de parcourir à votre loisir son humble requête que voici.

ARTÉMIDORE.

O César, lisez d'abord la mienne, car c'est la mienne dont l'objet touche César de plus près. Lisez-la, grand César.

CÉSAR.

Ce qui n'intéresse que nous sera examiné le dernier.

ARTÉMIDORE.

Ne différez pas, César; lisez la mienne à l'instant.

CÉSAR.

Je crois vraiment que cet homme est fou.

PUBLIUS.

Allons, l'ami, place.

CASSIUS.

Quoi, vous présentez vos pétitions dans les rues! Venez au Capitole.

POPILIUS, à part à Cassius.

Je souhaite que votre entreprise d'aujourd'hui puisse réussir.

CASSIUS.

Quelle entreprise, Popilius?

POPILIUS.

Portez-vous bien.

(Il s'avance vers César.)

BRUTUS.

Que vous a dit Popilius Lena?

CASSIUS.

Qu'il souhaitait que notre entreprise d'aujourd'hui pût réussir.

BRUTUS.

Regardez quel sera son maintien en parlant à César. Observez-le.

CASSIUS, bas à Casca.

Casca, soyez prompt; car nous craignons d'être

prévenus. (*A Brutus.*) Brutus, que ferons-nous, si la chose se sait? De Cassius ou de César, il y en a un qui n'en reviendra pas [37], car je me tuerai.

BRUTUS.

Cassius, ne perdez pas courage; Popilius Lena ne parle point de notre dessein. Regardez, il sourit, et César ne change point de visage.

CASSIUS.

Trebonius sait prendre son temps. Remarquez-vous, Brutus? il tire Marc-Antoine à l'écart.

(Sortent Antoine et Trebonius. César et les sénateurs prennent leurs siéges.)

DECIUS.

Où est Metellus Cimber? Qu'il s'avance et présente en ce moment sa requête à César.

BRUTUS.

Il s'est présenté : il faut nous serrer autour de lui et le seconder.

CINNA, bas.

Casca, c'est vous qui devez le premier lever le bras.

CÉSAR.

Sommes-nous prêts? Quels sont les abus que César et son sénat doivent réformer?

METELLUS CIMBER.

Très-noble, très-grand et très-puissant César, Metellus apporte devant ton tribunal les humbles vœux de son cœur.

(Il se met à genoux.)

CÉSAR.

Je dois te prévenir, Cimber, que ces formes rampantes, ces hommages pleins de bassesse, peuvent

enflammer le sang des hommes vulgaires, et changer en vains projets d'enfans les décrets arrêtés dans leurs premières résolutions. Mais ne te flatte point de cette idée que César porte en lui-même un sang si rebelle, qu'il se laisse relâcher de son énergie naturelle par ce qui débilite les imbéciles, de douces paroles, des révérences courbées jusqu'à terre, et toutes les flatteries d'un vil chien couchant. Ton frère est banni par un décret : si tu t'avises de venir pour lui t'incliner, prier, faire des courbettes, je te chasserai de mon chemin comme un chien déplaisant. Apprends que César ne fait point d'injustices, et qu'il ne se laisse point apaiser sans motifs [38].

METELLUS CIMBER.

N'est-il point ici quelque voix plus recommandable que la mienne, qui, avec des accens plus doux à l'oreille du grand César, sollicite le rappel de mon frère exilé?

BRUTUS.

Je baise ta main, mais non pas par flatterie, César, en te demandant que Publius Cimber obtienne à l'instant la liberté de revenir.

CÉSAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Pardon, César; César, pardon : Cassius s'abaisse jusqu'à tes pieds pour obtenir de toi que Publius Cimber soit délivré de son exil.

CÉSAR.

Vous pourriez me fléchir si je vous ressemblais; si je pouvais supplier pour émouvoir, je pourrais

être ému par les prières. Mais je suis immuable comme l'étoile du nord, qui seule dans le firmament demeure vraiment fixe et dans sa constante immobilité. Les cieux sont peints d'un nombre inconnu de brandons de flamme et tous resplendissans, mais il n'en est qu'un entre tous qui garde constamment sa place. Ce monde est de même suffisamment peuplé d'hommes, et tous ces hommes sont de chair et de sang, tous doués d'intelligence; mais dans le nombre je n'en connais qu'un qui sache conserver son rang à l'abri de toute atteinte, inaccessible à tout mouvement : cet homme, c'est moi; je veux en donner une légère preuve même en ceci. C'est parce que je suis ferme que Cimber a dû être banni; et je demeure ferme en voulant qu'il le demeure.

METELLUS CIMBER.

O César !

CÉSAR.

Loin de moi. Ébranleras-tu l'Olympe ?

DECIUS.

Grand César !

CÉSAR.

Brutus n'a-t-il pas fléchi le genou en vain ?

CASCA.

Mon bras, parle pour moi !

(Casca frappe César au cou. César lui saisit le bras : il est alors frappé par plusieurs autres conjurés, et enfin par Marcus Brutus.)

CÉSAR.

Et tu Brute (39) ! — Péris donc, César.

(Il meurt. Les sénateurs et le peuple se retirent en tumulte)

CINNA.

Liberté ! délivrance ! La tyrannie est morte. Courez, allez le proclamer, le crier dans toutes les rues.

CASSIUS.

Quelques-uns de vous aux tribunes. Allez et criez : Liberté ! délivrance ! affranchissement !

BRUTUS.

Peuple et sénateurs, ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez à vos places : la dette de l'ambition est acquittée.

CASCA.

Allez à la tribune, Brutus.

DECIUS.

Et Cassius aussi.

BRUTUS.

Où est Publius ?

CINNA.

Le voici, tout consterné de ce soulèvement.

METELLUS CIMBER.

Demeurons fermes tous ensemble, de crainte que quelques amis de César n'essaient....

BRUTUS.

Ne parle point de demeurer. — Publius, point d'abattement ; on n'a point le dessein de vous faire aucun mal, ni à aucun autre Romain. Annoncez-le à tous, Publius.

CASSIUS.

Et quittez-nous, Publius, de peur que ce peuple, en fondant sur nous, ne mette votre vieillesse en danger.

BRUTUS.

Oui, éloignez-vous, et que nul homme n'ait à supporter les suites de cette action, que nous qui l'avons faite [40].

(Rentre Trebonius.)

CASSIUS.

Où est Antoine?

TREBONIUS.

Dans sa maison, où il s'est enfui d'épouvante. Hommes, femmes, enfans, les regards pleins de terreur, crient et courent comme si nous étions au jour du jugement.

BRUTUS.

Destins, nous connaîtrons vos volontés. Que nous devons mourir, nous le savons. Ce n'est que de l'époque et du soin d'en retarder le jour que s'inquiètent les hommes.

CASSIUS.

Véritablement, celui qui retranche vingt années de la vie retranche vingt années de crainte de la mort.

BRUTUS.

Cela convenu, la mort est un bienfait, et nous nous sommes montrés les amis de César en abrégeant le temps qu'il avait à la craindre.

CASCA.

Arrêtez, Romains, arrêtez : baignons jusques à l'épaule nos bras dans le sang de César, et que nos épées en soient enduites. Marchons ensuite jusqu'à la place publique, et brandissant nos glaives rougis au-dessus de nos têtes, crions tous : Paix! délivrance! liberté!

CASSIUS.

Baissons-nous donc et qu'ils en soient trempés.... — Combien de siècles futurs verront représenter la noble scène que nous donnons ici, dans des empires à naître et dans des langages encore inconnus!

BRUTUS.

Combien de fois verra-t-on couler, par manière de jeu, le sang de ce César que voilà étendu sur la base de la statue de Pompée, de pair avec la poussière !

CASSIUS.

Et chaque fois que cela se verra, on dira de notre association : Ce sont là les hommes qui donnèrent à leur pays la liberté.

DECIUS.

Eh bien! sortirons-nous ?

CASSIUS.

Oui, marchons tous, Brutus nous conduira; et, attachés à ses pas, les cœurs les plus intrépides et les plus vertueux de Rome vont honorer sa marche.

(Entre un serviteur.)

BRUTUS.

Un moment, qui vient à nous? un serviteur d'Antoine.

LE SERVITEUR.

Brutus, mon maître m'a recommandé de fléchir ainsi le genou; ainsi Marc-Antoine m'a enjoint de me jeter à vos pieds, et il m'a ordonné, lorsque je me serais prosterné, de vous parler en ces mots : « Brutus est noble, sage, vaillant et vertueux; César fut puissant, intrépide, illustre et capable d'affection. Dis que j'aime Brutus et que je l'ho-

nore; dis que je craignais César, l'honorais, et l'aimais. Si Brutus veut permettre qu'Antoine vienne à lui sans avoir rien à craindre, et lui expliquer comment César a mérité d'être frappé de mort, Marc-Antoine n'aimera pas César mort autant que Brutus vivant; mais il suivra avec une entière fidélité la fortune et les intérêts du noble Brutus à travers les hasards de cette situation encore inusitée. » Ainsi parle Antoine mon maître.

BRUTUS.

Ton maître est un sage et brave Romain; jamais je n'en jugeai d'une manière moins favorable. Dis-lui que, s'il lui plaît de venir en ce lieu, il sera satisfait, et que, sur mon honneur, il en sortira sans nul outrage.

LE SERVITEUR.

Je vais le chercher à l'instant.

(Il sort.)

BRUTUS.

Je sais que nous l'aurons aisément pour ami.

CASSIUS.

Je désire qu'il en soit ainsi : cependant j'ai en pensée qu'il faut le redouter beaucoup, et toujours mes pressentimens sinistres vont droit à l'événement

(Rentre Antoine.)

BRUTUS.

Voilà Antoine qui s'avance. Soyez le bienvenu, Marc-Antoine.

MARC-ANTOINE.

O puissant César, es-tu donc tombé si bas? tes conquêtes, toutes tes gloires, tes triomphes, les

dépouilles que tu as remportées sont-ils donc resserrés dans ce court espace ? sois en paix. — Patriciens, j'ignore vos intentions : j'ignore quel autre que César doit verser son sang, quel autre est devenu trop puissant. Si c'est moi, il n'est point pour ma mort d'heure aussi convenable que l'heure de la mort de César, ni d'arme aussi digne de moitié que ces épées que vous tenez, illustrées par le plus noble sang de cet univers. Je vous en conjure, si vous me voulez du mal, maintenant, tandis que vos mains rougies fument encore de la vapeur du sang, satisfaites votre désir. J'aurais mille ans à vivre, que jamais je ne me trouverais si disposé à mourir. Aucun lieu, aucun genre de mort, ne me plairont jamais comme de mourir ici près de César et par vos coups, vous l'élite des grandes âmes de cet âge.

BRUTUS.

O Antoine, n'implorez point de nous votre mort. Nous devons maintenant paraître sanguinaires et cruels, ainsi que par l'état de nos mains et par l'action que nous venons d'exécuter nous le paraissons à vos yeux : mais vous ne voyez que nos mains et cette œuvre sanglante qu'elles ont accomplie : nos cœurs, vous ne les voyez pas ; ils sont pitoyables, et c'est la pitié pour l'injure publique faite à Rome (car la flamme chasse une autre flamme, et de même la pitié une autre pitié) qui a exécuté cette action sur César. Mais pour vous, Marc-Antoine, nos épées n'ont qu'une pointe de plomb, et nos bras, nos cœurs, frères en énergique colère, vous reçoi-

vent avec toute la bienveillance de l'affection, avec estime, avec égard.

CASSIUS.

Votre voix aura autant d'influence que celle d'aucun autre dans la distribution des nouvelles dignités.

BRUTUS.

Seulement ayez patience jusqu'à ce que nous ayons calmé la multitude hors d'elle-même de frayeur; et alors nous vous expliquerons par quel motif moi qui aimais César au moment même où je le frappai, je me suis conduit ainsi.

ANTOINE.

Je ne doute point de votre sagesse. — Que chacun de vous me donne sa main sanglante. D'abord, Marcus Brutus, je veux secouer la vôtre. Puis je prends votre main, Caïus Cassius; maintenant la vôtre, Decius Brutus; et la vôtre, Metellus; et la vôtre, Cinna; et la vôtre, mon brave Casca; la vôtre enfin, bon Trebonius, nommé le dernier, mais non pas le moindre dans mon amitié. — Vous tous, patriciens..... Hélas! que dirai-je? Ma réputation repose maintenant sur un terrain si glissant, que vous devez concevoir de moi l'une de ces mauvaises pensées, ou que je suis un lâche, ou que je suis un flatteur. — Que je t'aimai, César, oh c'est la vérité! Si ton âme nous contemple maintenant, ne te sera-ce pas une douleur plus sensible que ta mort, de voir ton Antoine faisant sa paix avec tes ennemis, et secouant leur main sanglante, ô grand homme, en présence de ton cadavre? Si j'avais autant d'yeux que tu as de blessures, et qu'ils versassent

des larmes aussi abondantes que les ruisseaux qu'elles versent de ton sang, cela me siérait bien mieux que de m'unir par des conventions d'amitié avec tes ennemis. — Pardonne-moi, Jules. — Ici tu fus environné, cerf courageux; ici tu es tombé : et ici se sont arrêtés les chasseurs portant les marques de ton massacre, et rougis de ta destruction. O monde, tu étais la forêt de ce cerf; et véritablement, ô monde, il était ton centre[41]. —Maintenant te voilà étendu comme le cerf frappé par plusieurs princes.

CASSIUS.

Marc-Antoine !....

ANTOINE.

Pardonnez-moi, Cassius; les ennemis de César en diront autant. C'est donc de la part d'un ami une bien froide modération.

CASSIUS.

Je ne vous blâme point de louer ainsi César. Mais quel traité prétendez-vous faire avec nous? Voulez-vous être inscrit au nombre de nos amis, ou bien poursuivrons-nous sans compter sur vous?

ANTOINE.

Vous le savez, j'ai pris vos mains; mais il est vrai, j'ai été distrait de mon objet en baissant les yeux sur César. Je suis de vos amis à tous, et tous je vous aime, dans l'espérance que vous me donnerez des raisons qui m'expliqueront comment et en quoi César était dangereux.

BRUTUS.

S'il en était autrement ce serait un atroce spec-

tacle. Les explications que nous avons à vous donner abondent tellement en considérations légitimes, que fussiez-vous, vous Antoine, le fils de César, vous devriez en être satisfait.

ANTOINE.

C'est entièrement ce que je désire; et de plus, je voudrais obtenir de vous qu'il me fût permis de présenter son corps sur la place du marché, et de parler à la tribune, dans la cérémonie de ses funérailles, comme il convient à un ami.

BRUTUS.

Vous le pourrez, Marc-Antoine.

CASSIUS.

Brutus, un mot. (*A part.*) Vous ne savez ce que vous accordez là. Ne consentez point qu'Antoine parle à ses funérailles : savez-vous à quel point ce qu'il dira ne sera pas capable d'émouvoir le peuple?

BRUTUS.

Permettez. — Je monterai le premier à la tribune : j'exposerai les motifs de la mort que nous avons donnée à César; tout ce qu'Antoine dira, je déclarerai qu'Antoine le dit de notre aveu, par notre permission, et que nous consentons qu'on accomplisse pour César tous les rites réguliers, toutes les cérémonies légales. Cela nous sera plutôt avantageux que contraire.

CASSIUS.

Je ne sais ce qui en peut arriver : cela me déplaît.

BRUTUS.

Approchez, Marc-Antoine; disposez du corps de

César. Dans votre harangue funéraire, vous vous abstiendrez de nous blâmer ; mais dites de César tout le bien qui vous viendra en pensée, et ajoutez que vous le faites par notre permission ; autrement vous n'aurez aucune espèce de part dans ses funérailles.

ANTOINE.

Soit ; je n'en désire pas davantage.

BRUTUS.

Préparez donc le corps et suivez-nous.

(Tous sortent, excepté Antoine.)

ANTOINE.

O pardonne-moi, masse de terre encore saignante, si je parais doux et pacifique avec ces bouchers ! Tu es le débris du plus grand homme qui ait jamais vécu dans la durée des âges. Malheur à la main qui répandit ce sang précieux ! Je le prédis en ce moment sur tes blessures, qui, comme autant de bouches muettes, ouvrent leurs lèvres rougies pour me demander une voix et des paroles. La malédiction va fondre sur la tête des hommes; les fureurs intestines, la terrible guerre civile vont envahir toutes les parties de l'Italie. Le sang, la destruction seront des choses si communes, et les objets effroyables deviendront si familiers, que les mères ne feront plus que sourire à la vue de leurs enfans déchirés des mains de la guerre. Toute pitié sera étouffée par l'habitude des actions atroces ; et conduisant avec elle Até, sortie brûlante de l'enfer, l'ombre de César promènera sa vengeance, criant d'une voix puissante dans l'intérieur de nos fron-

tières : *Carnage* [42] ! et alors seront lâchés les chiens de la guerre, jusqu'à ce qu'enfin l'odeur de cette action exécrable s'élève au-dessus de la terre avec les exhalaisons des cadavres pouris, gémissant après la sépulture.

(Entre un serviteur.)

Vous servez Octave César, n'est-il pas vrai ?

LE SERVITEUR.

Je le sers, Marc-Antoine.

ANTOINE.

César lui a écrit de se rendre à Rome.

LE SERVITEUR.

Il a reçu les lettres de César. Il est en chemin, et il m'a chargé de vous dire de vive voix.... (*Il aperçoit le corps de César.*) O César !

ANTOINE.

Ton cœur se gonfle : retire-toi à l'écart et pleure. La douleur, je le sens, est contagieuse; et mes yeux, en voyant rouler dans les tiens ces marques de ton affliction, commencent à se remplir de larmes. — Ton maître vient-il ?

LE SERVITEUR.

Il couche cette nuit à sept lieues de Rome.

ANTOINE.

Retourne sur tes pas en diligence, et dis-lui ce qui est arrivé. Il n'y a plus ici qu'une Rome en deuil, une Rome dangereuse, et non point une Rome où Octave puisse encore trouver la sûreté [43]. Hâte-toi de partir et de lui donner cet avis. — Non, demeure

encore : tu ne partiras point que je n'aie porté ce corps sur la place du marché. Là, dans ma harangue, je pressentirai les dispositions du peuple sur le cruel succès de ces hommes de sang, et, selon l'événement, tu rendras compte au jeune Octave de l'état des choses. — Prêtez-moi la main.

(Ils sortent, emportant le corps de César)

SCÈNE II.

Toujours à Rome. — Le Forum.

Entrent BRUTUS et CASSIUS, et une foule de citoyens.

LES CITOYENS.

Nous voulons qu'on nous rende raison de ce qui a été fait : rendez-nous en raison.

BRUTUS.

Suivez-moi donc et me donnez audience, amis. — Vous, Cassius, passez dans la rue voisine et partageons le peuple entre nous. — Ceux qui voudront m'entendre parler, qu'ils demeurent ici; que ceux qui veulent écouter Cassius aillent avec lui, et il va être rendu un compte public des motifs de la mort de César.

PREMIER CITOYEN.

Je veux entendre parler Brutus.

SECOND CITOYEN.

Je veux entendre Cassius, afin de comparer leurs

raisons quand nous les aurons écoutés séparément l'un et l'autre.

(Cassius sort avec une partie du peuple. Brutus monte dans le rostrum.)

TROISIÈME CITOYEN.

Le noble Brutus est monté ; silence.

BRUTUS.

Écoutez patiemment jusqu'à la fin. Romains, compatriotes, amis, entendez-moi dans ma cause, et faites silence pour que vous puissiez entendre. Croyez-moi pour mon honneur, et ayez égard à mon honneur, afin que vous puissiez me croire. Jugez-moi dans votre sagesse, et faites usage de votre raison afin de pouvoir mieux juger. S'il est dans cette assemblée quelque ami tendre de César, je lui dis que l'amour de Brutus pour César n'était pas moindre que le sien. Si cet ami demande pourquoi Brutus s'est élevé contre César, voici ma réponse : ce n'est pas que j'aimasse moins César, mais j'aimais Rome davantage. Vaudrait-il mieux à votre gré que César fût vivant et mourir tous esclaves, au lieu que, César mort, vous vivrez tous libres ? César m'aimait, je le pleure ; il fut heureux, je m'en réjouis ; il était vaillant, je l'honore : mais il fut ambitieux, et je l'ai tué. Il y a en moi des larmes pour son amitié, du respect pour sa vaillance, de la joie pour sa fortune, et la mort pour son ambition. — Quel est ici l'homme assez abject pour vouloir être esclave ? S'il en est un, qu'il parle, car pour lui je l'ai offensé. Quel est ici l'homme assez stupide pour ne vouloir pas être un Romain? S'il en est un, qu'il parle, car pour lui je l'ai offensé. Quel est ici l'homme assez vil pour

ne pas aimer sa patrie ? S'il en est un, qu'il parle, car pour lui je l'ai offensé. — Je m'arrête pour attendre une réponse.

PLUSIEURS CITOYENS parlant à la fois.

Personne, Brutus, personne.

BRUTUS.

Je n'ai donc offensé personne. Je n'en ai pas fait plus contre César que vous n'avez droit de faire contre Brutus. Les motifs de sa mort sont enregistrés au Capitole, sans atténuer la gloire qu'il méritait, sans appuyer sur ses fautes, pour lesquelles il a subi la mort.

(Entrent Antoine et plusieurs autres conduisant le corps de César.)

Voici son corps qui s'avance accompagné de deuil par les soins de Marc-Antoine, qui, sans avoir participé à sa mort, recueillera les fruits de son trépas, un emploi dans la république. Et qui de vous n'en recueillera pas ? Voici ce que j'ai à vous dire en vous quittant : Ainsi que j'ai tué mon meilleur ami pour le bien de Rome, de même je garde ce poignard pour moi dès que ma patrie voudra juger ma mort nécessaire.

LES CITOYENS.

Vivez, Brutus, vivez, vivez !

PREMIER CITOYEN.

Reconduisons-le en triomphe jusque dans sa maison.

SECOND CITOYEN.

Élevons-lui une statue parmi ses ancêtres.

TROISIÈME CITOYEN.

Qu'il soit fait césar.

QUATRIÈME CITOYEN.

Les meilleures qualités de César seront couronnées dans Brutus.

PREMIER CITOYEN.

Il faut le conduire à sa maison avec de bruyantes acclamations.

BRUTUS.

Mes concitoyens !

SECOND CITOYEN.

Paix, silence ; Brutus parle.

PREMIER CITOYEN.

Holà, silence.

BRUTUS.

Bons compatriotes, laissez-moi me retirer seul, et, pour l'amour de moi, demeurez ici avec Antoine. Accueillez le corps de César, et accueillez aussi sa harangue à la gloire de César. — C'est notre permission qui autorise Marc-Antoine à la faire. Je vous conjure, que personne ne sorte d'ici que moi seul, jusqu'à ce qu'Antoine ait parlé.

(Il sort.)

PREMIER CITOYEN.

Holà, restez ; écoutons Marc-Antoine.

TROISIÈME CITOYEN.

Qu'il monte dans la tribune, nous l'écouterons. Noble Antoine, montez.

ANTOINE.

Je suis reconnaissant de ce que vous m'accordez pour l'amour de Brutus.

QUATRIÈME CITOYEN.

Que dit-il de Brutus ?

TROISIÈME CITOYEN.

Il dit qu'il est reconnaissant envers nous tous de ce que nous lui accordons pour l'amour de Brutus.

QUATRIÈME CITOYEN.

Il fera bien de ne pas mal parler de Brutus.

PREMIER CITOYEN.

Ce César était un tyran.

TROISIÈME CITOYEN.

Oui, cela est certain : nous sommes bien heureux que Rome en soit délivrée.

SECOND CITOYEN.

Paix : écoutons ce qu'Antoine pourra dire.

ANTOINE.

Généreux Romains....

LES CITOYENS.

Silence, holà, écoutons-le.

ANTOINE.

Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi l'oreille. — Je viens pour inhumer César, non pour le louer. Le mal que font les hommes vit après eux; le bien est souvent enterré avec leurs os. Qu'il en soit ainsi de César. — Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux : s'il l'était, ce fut une faute grave, et César en a été gravement puni. — Ici, par la permission de Brutus et des autres (car Brutus est un homme honorable : ils le sont tous, tous des hommes honorables), je viens pour parler aux funérailles de César. Il était mon

ami, il fut fidèle et juste envers moi; mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. — Il a ramené dans Rome une foule de captifs dont les rançons ont rempli les coffres publics : César en ceci parut-il ambitieux? Lorsque les pauvres ont gémi, César a pleuré : l'ambition devrait être formée d'une matière plus dure. — Cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. — Vous avez tous vu qu'aux Lupercales, trois fois je lui présentai une couronne de roi, et que trois fois il la refusa. Était-ce là de l'ambition? — Cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et sûrement Brutus est un homme honorable. Je ne parle point pour contredire ce que Brutus a dit, mais je suis ici pour dire ce que je sais. — Vous l'aimiez tous autrefois, et ce ne fut pas sans cause : quelle cause vous empêche donc de pleurer sur lui? O discernement, tu as fui chez les brutes grossières, et les hommes ont perdu leur raison! — Soyez indulgens pour moi; mon cœur est dans ce cercueil avec ce César : il faut que je m'arrête jusqu'à ce qu'il me soit revenu.

PREMIER CITOYEN.

Il y a, ce me semble, beaucoup de raison dans ce qu'il dit.

SECOND CITOYEN.

Si tu examines sensément cette affaire, César a essuyé une grande injustice.

TROISIÈME CITOYEN.

Serait-il vrai, compagnons? Je crains qu'il n'en vienne à sa place un plus mauvais que lui.

QUATRIÈME CITOYEN.

Avez-vous remarqué ces mots : « Il ne voulut pas prendre la couronne ? » Donc il est certain qu'il n'était pas ambitieux.

PREMIER CITOYEN.

Si cela est prouvé, il en coûtera cher à quelques-uns.

SECOND CITOYEN.

Pauvre homme ! ses yeux sont rouges comme le feu à force de pleurer.

TROISIÈME CITOYEN.

Il n'est pas dans Rome un homme d'un plus grand cœur qu'Antoine.

QUATRIÈME CITOYEN.

Attention maintenant, il recommence à parler.

ANTOINE.

Hier encore la parole de César aurait pu résister à l'univers : aujourd'hui le voilà étendu, et pas un homme si chétif qu'il croie avoir à lui rendre quelque respect ! O citoyens, si j'avais envie d'exciter vos cœurs et vos esprits à la révolte et à la fureur, je pourrais faire tort à Brutus, faire tort à Cassius, qui, vous le savez tous, sont des hommes honorables. Je ne veux pas leur faire tort : j'aime mieux faire tort au mort, à moi-même, et à vous aussi, que de faire tort à des hommes si honorables. — Mais voici un parchemin scellé du sceau de César ; je l'ai trouvé dans son cabinet. Si le peuple entendait seulement ce testament, que, pardonnez-le-moi, je n'ai pas dessein de vous lire, tous courraient

baiser les blessures du corps de César, et tremper leurs mouchoirs dans son sang sacré; oui, je vous le dis, tous solliciteraient en souvenir de lui un de ses cheveux qu'à leur mort ils mentionneraient dans leurs testamens, le léguant à leur postérité comme un précieux héritage.

QUATRIÈME CITOYEN.

Nous voulons entendre le testament : lisez-le, Marc-Antoine.

LES CITOYENS.

Le testament! le testament! nous voulons entendre le testament de César.

ANTOINE.

Modérez-vous, mes bons amis; je ne dois pas le lire. Il n'est pas à propos que vous sachiez combien César vous aimait. Vous n'êtes pas de bois, vous n'êtes pas de pierre, vous êtes des hommes; et dès que vous êtes des hommes, si vous entendiez le testament de César, il vous rendrait frénétiques. Il est bon que vous ne sachiez pas que vous êtes ses héritiers; car si vous le saviez, oh! qu'en arriverait-il?

QUATRIÈME CITOYEN.

Lisez le testament; nous voulons l'entendre, Antoine. Vous nous lirez le testament, le testament de César.

ANTOINE.

Voulez-vous avoir de la patience? voulez-vous différer quelque temps? — Je me suis laissé entraîner trop loin en parlant du testament. Je crains de faire tort à ces hommes honorables dont les poignards ont massacré César; je le crains.

QUATRIÈME CITOYEN.

Ce furent des traîtres. Eux des hommes honorables!

LES CITOYENS.

Le testament! les dispositions de César!

SECOND CITOYEN.

Ce sont des scélérats, des assassins. — Le testament! le testament!

ANTOINE.

Vous voulez donc me contraindre à lire le testament? Puisqu'il en est ainsi, formez un cercle autour du corps de César, et laissez-moi vous montrer celui qui fit le testament. — Descendrai-je? y consentez-vous?

LES CITOYENS.

Venez, venez.

SECOND CITOYEN.

Descendez.

TROISIÈME CITOYEN.

Nous y consentons.

(Antoine descend de la tribune.)

QUATRIÈME CITOYEN.

Formons un cercle, mettons-nous autour de lui.

PREMIER CITOYEN.

Écartez-vous du cercueil, écartez-vous du corps.

SECOND CITOYEN.

Place pour Antoine, le noble Antoine.

ANTOINE.

Ne vous jetez pas ainsi sur moi, tenez-vous éloignés.

LES CITOYENS.

En arrière, place, reculons en arrière.

ANTOINE.

Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre maintenant. — Vous connaissez tous ce manteau. — Je me souviens de la première fois où César le porta : c'était un soir d'été dans sa tente, le jour même qu'il vainquit les Nerviens. — Regardez ; à cet endroit il a été traversé par le poignard de Cassius. Voyez quelle large déchirure y a faite le haineux Casca ! C'est à travers celle-ci que le bien-aimé Brutus a poignardé César ; et lorsqu'il retira son détestable fer, voyez jusqu'où le sang de César l'a suivi, se précipitant au dehors comme pour s'assurer si c'était bien Brutus qui frappait si cruellement ; car Brutus, vous le savez, était un ange pour César. Jugez, ô vous, grands dieux, avec quelle tendresse César l'aimait : cette blessure fut pour lui la plus cruelle de toutes ; car lorsque le noble César vit Brutus le poignarder, l'ingratitude, plus forte que les bras des traîtres, acheva de le vaincre : alors son cœur puissant se brisa, et de son manteau enveloppant son visage, au pied même de la statue de Pompée qui ruisselait de son sang, le grand César tomba. — Oh ! quelle a été cette chute, mes concitoyens ! Alors vous et moi, et chacun de nous, tombâmes avec lui, tandis que la trahison sanguinaire brandissait triomphante son glaive sur nos têtes. — Oh ! maintenant vous pleurez ; je le vois, vous sentez le pouvoir de la pitié. Ce sont de généreuses larmes. Bons cœurs, quoi, vous pleurez, en

ne voyant encore que les plaies du manteau de notre César ! Regardez-ici : le voici lui-même déchiré, comme vous le voyez, par des traîtres !

PREMIER CITOYEN.

O spectacle de pitié !

SECOND CITOYEN.

O noble César !

TROISIÈME CITOYEN.

O jour de malheur !

QUATRIÈME CITOYEN.

O traîtres ! scélérats !

PREMIER CITOYEN.

O sanglant, sanglant spectacle !

SECOND CITOYEN.

Nous voulons être vengés. Vengeance ! — Courons, cherchons. — Brûlons. — Du feu ! — Tuons, massacrons. — Ne laissons pas vivre un des traîtres.

ANTOINE.

Arrêtez, concitoyens. —

PREMIER CITOYEN

Paix-là ; écoutez le noble Antoine.

SECOND CITOYEN.

Nous l'écouterons, nous le suivrons ; nous mourrons avec lui.

ANTOINE.

Bons amis, chers amis, que ce ne soit point moi qui vous précipite dans ce soudain débordement de révolte. — Ceux qui ont fait cette action sont des hommes honorables. Quels griefs personnels ils ont

eu pour la faire, hélas ! je ne le sais pas : ils sont sages et honorables, et sans doute ils auront des raisons à vous donner. — Je ne viens point, amis, surprendre insidieusement vos cœurs ; je ne suis point comme Brutus un orateur ; je suis tel que vous me connaissez tous, un homme simple et sans art qui aime son ami, et que connaissent bien aussi ceux qui m'ont donné la permission de parler de lui en public ; car je n'ai ni conceptions, ni talent de parole, ni autorité, ni grâces d'action, ni organe, ni aucun de ces pouvoirs d'éloquence qui émeuvent le sang des hommes. Je ne sais qu'exprimer la vérité ; je ne vous dis que ce que vous savez vous-mêmes : je vous montre les blessures du bon César, (pauvres, pauvres bouches muettes !) et je les charge de parler pour moi. Mais si j'étais Brutus, et que Brutus fût Antoine, il y aurait alors un Antoine qui porterait le désordre dans vos esprits, et donnerait à chaque plaie de César une langue qui remuerait les pierres de Rome et les soulèverait à la révolte.

LES CITOYENS.

Nous nous soulèverons.

PREMIER CITOYEN.

Nous brûlerons la maison de Brutus.

TROISIÈME CITOYEN.

Courons à l'instant, venez, cherchons les conspirateurs.

ANTOINE.

Écoutez-moi encore, compatriotes ; écoutez encore ce que j'ai à vous dire.

LES CITOYENS.

Holà, silence; écoutons Antoine, le très-noble Antoine.

ANTOINE.

Quoi, mes amis, savez-vous ce que vous allez faire? En quoi César a-t-il mérité de vous tant d'amour? Hélas! vous l'ignorez : il faut donc que je vous le dise. Vous avez oublié le testament dont je vous ai parlé.

LES CITOYENS.

Oh, il est vrai! — Le testament; restons et écoutons le testament.

ANTOINE.

Le voici le testament, et scellé du sceau de César. — A chaque citoyen romain, à chacun de vous tous, il donne soixante-quinze drachmes.

SECOND CITOYEN.

O noble César! — Nous vengerons sa mort.

TROISIÈME CITOYEN.

O royal César!

ANTOINE.

Écoutez-moi avec patience.

LES CITOYENS.

Silence donc.

ANTOINE.

En outre il vous a légué tous ses jardins, ses bocages fermés, et ses vergers récemment plantés sur cette rive-ci du Tibre. Il vous les a laissés, à vous et à vos héritiers à perpétuité, pour en faire des jardins publics destinés à vos promenades et à vos amusemens. — C'était là un César : quand en naîtra-t-il un pareil?

PREMIER CITOYEN.

Jamais, jamais. — Venez, partons, partons; allons brûler son corps sur la place sacrée, et avec les tisons incendier toutes les maisons des traîtres. — Enlevez le corps.

SECOND CITOYEN.

Allez, apportez du feu.

TROISIÈME CITOYEN.

Jetez bas les siéges.

QUATRIÈME CITOYEN.

Enlevez les bancs, les fenêtres, tout.

(Le peuple sort emportant le corps.)

ANTOINE, à part.

Maintenant laissons ce mouvement à lui-même. — Désordre, te voilà lancé; suis le cours qu'il te plaira. — (*Entre un serviteur.*) Qu'est-ce que c'est?

LE SERVITEUR.

Seigneur, déjà Octave est arrivé dans Rome.

ANTOINE.

Où est-il?

LE SERVITEUR.

Lui et Lepidus sont dans la maison de César.

ANTOINE.

Je vais l'y voir à l'instant; il arrive à souhait. — La Fortune est en belle humeur, et dans ce caprice elle nous accordera tout.

LE SERVITEUR.

Octave a dit devant moi que Brutus et Cassius

étaient sortis au galop hors des portes de Rome, comme des hommes qui ont la tête perdue.

ANTOINE.

Sans doute ils auront reçu du peuple quelque nouvelle de la manière dont je l'ai animé. — Conduis-moi vers Octave.

(Antoine sort, suivi du serviteur.)

SCÈNE III.

Toujours à Rome. — Une rue.

Entre CINNA le poëte.

CINNA.

J'ai rêvé cette nuit que j'étais à un banquet avec César, et mon imagination est obsédée d'idées funestes. Je me sens de la répugnance à sortir de ma maison; cependant quelque chose m'entraîne.

(Entrent des citoyens.)

PREMIER CITOYEN.

Quel est votre nom?

SECOND CITOYEN.

Où allez-vous?

TROISIÈME CITOYEN.

Où demeurez-vous?

QUATRIÈME CITOYEN.

Êtes-vous marié ou garçon?

SECOND CITOYEN.

Répondez positivement à chacun de nous.

PREMIER CITOYEN.

Oui, et en peu de mots.

QUATRIÈME CITOYEN.

Oui, et sensément.

TROISIÈME CITOYEN.

Oui, et sans déguisement; vous ferez bien.

CINNA.

Quel est mon nom, où je vais, où je demeure, si je suis marié ou garçon; et répondre à chacun de vous sans détour, en peu de mots, sans déguisement et sensément? — Sensément je réponds : Je suis garçon.

SECOND CITOYEN.

C'est comme s'il disait : Il n'y a que les imbéciles qui se marient. J'ai peur que vous ne gagniez à cela quelque coup. Ensuite, sans détour.

CINNA.

Sans détour? J'allais aux funérailles de César.

PREMIER CITOYEN.

Comme ami, ou comme ennemi?

CINNA.

Comme ami.

SECOND CITOYEN.

C'est répondre sans détour.

QUATRIÈME CITOYEN.

Et votre demeure? En peu de mots.

CINNA.

En peu de mots? Je demeure près du Capitole.

TROISIÈME CITOYEN.

Et votre nom, s'il vous plaît? sans déguisement.

CINNA.

Sans déguisement? Mon nom est Cinna.

PREMIER CITOYEN.

Mettons-le en pièces : c'est un conspirateur.

CINNA.

Je suis Cinna le poëte, je suis Cinna le poëte.

QUATRIÈME CITOYEN.

Mettons-le en pièces pour ses mauvais vers, mettons-le en pièces pour ses mauvais vers.

CINNA.

Je ne suis point Cinna le conspirateur.

QUATRIÈME CITOYEN.

N'importe, il se nomme Cinna; arrachons seulement son nom de son cœur, et puis nous le laisserons aller.

TROISIÈME CITOYEN.

Déchirons-le, déchirons-le. — Allons, des brandons, holà, des brandons de feu! — Chez Brutus, chez Cassius, brûlons tout. — Quelques-uns à la maison de Decius, quelques-uns chez Ligarius : partons, courons.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours à Rome. — Une pièce de la maison d'Antoine.

ANTOINE, OCTAVE, LEPIDUS, assis autour d'une table.

ANTOINE.

Ainsi, tous ceux-là périront. Leurs noms sont pointés.

OCTAVE.

Votre frère aussi doit mourir. Y consentez-vous, Lepidus ?

LEPIDUS.

J'y consens.

OCTAVE.

Pointez, Antoine.

LEPIDUS.

A condition que Publius (44) ne vivra pas, le fils de votre sœur, Antoine.

ANTOINE.

Il ne vivra pas : voyez, ce point que je marque ici le condamne. — Mais, Lepidus, allez à la maison de César, rapportez-nous le testament, et nous verrons à faire quelques coupures dans les charges qu'il nous a léguées.

LEPIDUS.

Mais vous retrouverai-je ici ?

OCTAVE.

Ou ici, ou au Capitole.

(Lepidus sort.)

ANTOINE, regardant aller Lepidus.

C'est là un homme nul et sans mérite, bon à être envoyé en message. Lorsqu'il se fait trois parts de l'univers, convient-il qu'il demeure l'un des trois qui le partagent ?

OCTAVE.

Vous en aviez cette idée, et vous avez pris sa voix sur ceux qui doivent être désignés à la mort dans notre noire sentence de proscription !

ANTOINE.

Octave, j'ai vu plus de jours que vous ; et si nous plaçons ces honneurs sur cet homme dans la vue de nous soulager nous-mêmes de divers fardeaux odieux, il ne fera que les porter comme l'âne porte l'or, gémissant et suant sous sa charge, conduit ou chassé dans la voie que nous lui indiquerons; et quand il aura voituré notre trésor au lieu qui nous convient, alors nous lui reprendrons son fardeau, et le renverrons, comme l'âne déchargé, secouer ses oreilles et paître dans les prés du commun.

OCTAVE.

Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira ; mais c'est un soldat intrépide et éprouvé.

ANTOINE.

Mon cheval l'est aussi, Octave ; et pour ce mérite

je lui assigne sa ration de fourrage. C'est un animal que j'instruis à combattre, volter, s'arrêter ou courir en avant. Ses mouvemens physiques sont gouvernés par mon intelligence, et à certains égards Lepidus n'est rien de plus; il a besoin d'être instruit, dressé et averti de se mettre en marche. C'est un esprit stérile de sa nature, ne prenant goût à quoi que ce soit, objets d'art, imitations de mœurs, que lorsqu'usés pour les autres hommes, ils se trouvent hors de mode, et c'est alors qu'il en fait la sienne. Ne t'en occupe que comme d'une chose qui nous appartient; maintenant, Octave, tourne ton attention vers de grands intérêts. — Brutus et Cassius lèvent des armées; il faut nous hâter de leur faire tête. Songeons donc à combiner notre alliance, à nous assurer de nos meilleurs amis, à déployer nos plus puissantes ressources; et allons de ce pas nous réunir pour délibérer sur les moyens les plus efficaces de découvrir les choses cachées, sur les plus sûrs moyens de faire face aux périls évidens.

OCTAVE.

J'en suis d'avis; car nous sommes comme la bête attachée au poteau, entourés d'ennemis qui aboient et nous harcèlent; et plusieurs qui nous sourient renferment, je le crains bien, dans leurs cœurs des millions de projets perfides.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le devant de la tente de Brutus, au camp de Sardis.

Tambours. — Entrent BRUTUS et LUCILIUS. LUCIUS et des soldats, TITINIUS et PINDARUS viennent à leur rencontre.

BRUTUS.

Holà, halte !

LUCILIUS.

Le mot d'ordre ; holà ! halte !

BRUTUS.

Qu'est-ce que c'est, Lucilius ? Cassius est-il près d'ici ?

LUCILIUS.

Tout près ; et Pindarus vient vous saluer de la part de son maître.

(Pindarus donne une lettre à Brutus.)

BRUTUS.

Je reçois son salut avec plaisir. Pindarus, votre maître, soit par son propre changement, soit par le tort de ses subordonnés, m'a donné quelques sujets de souhaiter que des choses faites ne le fussent pas. Mais puisqu'il arrive, il me satisfera lui-même.

PINDARUS.

Je ne doute point que mon noble maître ne se montre tel qu'il est, plein d'égards et de considération pour vous.

BRUTUS.

Je n'en fais aucun doute. — Lucilius, un mot. Je voudrais savoir comment il vous a reçu. Éclairez-moi à ce sujet.

LUCILIUS.

Avec civilité et assez d'égards, mais non pas avec cet air de familiarité, avec ce ton de conversation franche et amicale qui lui étaient ordinaires autrefois.

BRUTUS.

Tu viens de peindre un ami chaud qui se refroidit. Remarque, Lucilius, que toujours l'amitié, quand elle commence à s'affaiblir et à décliner, a recours à un redoublement de politesses cérémonieuses. Il n'y a point d'art dans la franche et simple bonne foi ; mais les hommes doubles, semblables à des chevaux ardens à la main, se montrent si vigoureux, qu'à les voir on doit tout attendre de leur courage ; puis au moment où il faudrait savoir supporter l'éperon sanglant, ils laissent tomber leur tête, et, comme une bête usée qui n'a que l'apparence, ils succombent dans l'épreuve. — Vient-il avec toutes ses troupes ?

LUCILIUS.

Elles comptent prendre cette nuit leurs quartiers dans Sardis. Le gros de l'armée, la cavalerie entière, arrivent avec Cassius.

(Une marche derrière le théâtre.)

BRUTUS.

Écoutons, il approche. Marchons obligeamment à sa rencontre.

(Entrent Cassius et des soldats.)

CASSIUS.

Halte, holà !

BRUTUS.

Halte ! Faites passer l'ordre le long des files.

(Derrière le théâtre.)

Halte ! halte ! halte !

CASSIUS à Brutus.

Mon noble frère, vous m'avez fait une injustice.

BRUTUS.

O dieux que j'atteste, jugez-moi. — Ai-je jamais fait une injustice à mes ennemis ? Et si cela ne m'est pas arrivé, comment voudrais-je faire injustice à mon frère ?

CASSIUS.

Brutus, ces manières austères cachent des injustices, et quand vous en faites.....

BRUTUS.

Cassius, veuillez exposer vos griefs sans violence. Je vous connais bien. Ne nous querellons point ici sous les yeux de nos deux armées qui ne devraient apercevoir entre nous que de l'amitié. Faites retirer vos soldats ; et alors, Cassius, venez dans ma tente, détaillez vos griefs, et je vous écouterai.

CASSIUS.

Pindarus, commande à nos chefs de conduire leurs troupes à quelque distance.

BRUTUS.

Donne le même ordre, Lucilius ; et tant que du-

rera notre conférence, ne laisse personne approcher de la tente. Que Lucius et Titinius en gardent l'entrée.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

L'intérieur de la tente de Brutus. — Lucius et Titinius à une certaine distance.

Entrent BRUTUS et CASSIUS.

CASSIUS.

Que vous ayez des torts envers moi, cela est manifeste en ceci : vous avez condamné et noté Lucius Pella [45] pour s'être ici laissé corrompre par les Sardiens, et n'avez ainsi tenu aucun compte des lettres que je vous écrivais en sa faveur parce que je le connaissais.

BRUTUS.

C'était vous faire tort à vous-même que d'écrire pour une pareille affaire.

CASSIUS.

Dans le temps où nous sommes, il n'est pas à propos que la plus légère faute soit ainsi soumise à l'examen.

BRUTUS.

Mais vous, Cassius, vous-même, souffrez que je vous le dise : on vous reproche d'avoir une main avide, de trafiquer des emplois qui dépendent de vous, et de les vendre pour de l'or à des hommes sans mérite.

CASSIUS.

Moi une main avide !.... Vous savez bien que vous êtes Brutus lorsque vous me parlez ainsi ; ou, par les dieux, ce discours eût été pour vous le dernier.

BRUTUS.

La corruption s'honore ainsi du nom de Cassius, et le châtiment est obligé de cacher sa tête.

CASSIUS.

Le châtiment !

BRUTUS.

Souvenez-vous du mois de mars, souvenez-vous des ides de mars. Le sang du grand César ne coula-t-il pas pour la justice ? Parmi ceux qui portèrent la main sur lui, quel était le scélérat qui l'eût poignardé pour une autre cause que la justice ? Quoi ! nous qui frappâmes le premier homme de l'univers pour avoir seulement protégé des brigands, nous souillerons aujourd'hui nos doigts de présens infâmes ? nous vendrons l'imposante carrière de notre vaste gloire pour cette poignée de scories que peut contenir ma main ? J'aimerais mieux être un chien et aboyer à la lune, que d'être un pareil Romain.

CASSIUS.

Brutus, ne vous plaisez point ainsi à m'irriter ; je ne l'endurerai pas : c'est vous oublier vous-même que de m'imposer des règles de conduite. Je suis un soldat, moi, plus ancien que vous dans le métier, plus instruit que vous à traiter avec les hommes.

BRUTUS.

Allons donc! vous ne l'êtes nullement, Cassius.

CASSIUS.

Je le suis.

BRUTUS.

Je vous dis que vous ne l'êtes pas.

CASSIUS.

Ne continuez pas à me pousser ainsi, il pourra se faire que je m'oublie. Songez à vous garder de mal; ne me provoquez pas davantage.

BRUTUS.

Laissez-moi, homme sans consistance.

CASSIUS.

Est-il possible?

BRUTUS.

Écoutez-moi, car je prétends parler. Suis-je obligé de laisser un libre cours à votre fougueuse colère? Me verra-t-on m'effrayer de l'air égaré d'un fou?

CASSIUS.

O dieux! dieux qui m'écoutez! me faudra-t-il endurer tout cela?

BRUTUS.

Oui, tout cela, et plus encore. Fermentez en vous-même jusqu'à ce que votre cœur orgueilleux en éclate. Allez montrer à vos esclaves à quel point vous êtes colère, et faire trembler ceux que vous tenez enchaînés à vos volontés. Irai-je m'en déranger? irai-je vous observer avec inquiétude? irai-je me tenir immobile et craintif lorsque la colère vous saisit? Par les dieux, vous dévorerez tout le fiel de

votre bile, dussiez-vous en crever, car désormais je veux que vos accès de fureur servent à m'égayer, oui, à me faire rire.

CASSIUS.

Quoi! nous en sommes-là!

BRUTUS.

Vous dites que vous êtes un meilleur soldat, faites-le voir; justifiez votre bravade, et ce sera me faire un vrai plaisir. Je serai bien aise, pour mon compte, d'apprendre quelque chose des hommes supérieurs.

CASSIUS.

Vous me faites injure sur tous les points; vous me faites injure, Brutus! J'ai dit un plus ancien soldat, et non un meilleur. Ai-je dit meilleur?

BRUTUS.

Quand vous l'auriez dit, peu m'importe.

CASSIUS.

César, lorsqu'il vivait, n'eût pas osé m'irriter à ce point.

BRUTUS.

Paix, paix; vous n'auriez pas osé le provoquer ainsi.

CASSIUS.

Je n'eusse pas osé?

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

Quoi! pas osé le provoquer?

BRUTUS.

Non, sur votre vie, vous ne l'eussiez pas osé.

CASSIUS.

Ne présumez pas trop de mon amitié; je pourrais faire ce qu'après je serais fâché d'avoir fait.

BRUTUS.

Vous l'avez fait ce que vous devriez être fâché d'avoir fait. Cassius, il n'y a point pour moi de terreur dans vos menaces ; je suis si solidement armé de ma probité, qu'elles passent près de moi comme le vain souffle du vent, sans que j'y fasse attention. Je vous ai envoyé demander quelques sommes d'or que vous m'avez refusées ; car moi, je ne puis me procurer d'argent par d'indignes moyens. Par le ciel, j'aimerais mieux monnayer mon cœur, et livrer chaque goutte de mon sang pour en faire des drachmes, que d'extorquer par des voies illégitimes, de la main durcie des paysans, leur misérable portion de vil métal. Je vous ai envoyé demander de l'or pour payer mes légions, vous me l'avez refusé. Cette action était-elle de Cassius? Quand Marcus Brutus deviendra assez sordide pour tenir ces gredins de jetons interdits à ses amis, soyez prêts, vous dieux, à le réduire en cendres.

CASSIUS.

Je ne vous ai point refusé.

BRUTUS.

Vous l'avez fait.

CASSIUS.

Je ne l'ai pas fait. — C'était un imbécile que celui qui vous a rapporté cette réponse. — Brutus a déchiré mon cœur. Un ami devrait supporter les faiblesses de son ami; mais Brutus exagère les miennes.

BRUTUS.

Non, en vérité, jusqu'au moment où vous m'en faites ressentir l'effet.

CASSIUS.

Vous ne m'aimez point.

BRUTUS.

Je n'aime point vos fautes.

CASSIUS.

De pareilles fautes, l'œil d'un ami ne les verrait jamais.

BRUTUS.

L'œil d'un flatteur ne voudrait pas les voir, quoiqu'elles se montrent aussi énormes que le haut Olympe.

CASSIUS.

Viens, Antoine; jeune Octave, viens. Vengez-vous sur Cassius seul; Cassius est las du monde : haï d'un homme qu'il aime, insulté par son frère, maltraité comme un esclave, toutes ses fautes remarquées, enregistrées, étudiées, sues par cœur pour me les jeter au visage. Oh! mes yeux pourraient pleurer tout mon courage. Tiens, voilà mon poignard, et voici mon sein nu, et dedans est un cœur plus précieux que les mines de Plutus, plus riche que l'or. Si tu es un Romain, arrache-le : moi qui te refusai de l'or, je t'offre mon cœur; frappe comme tu frappas César, car je sais que, lors même que tu l'as le plus haï, tu l'aimais plus encore que tu n'aimas jamais Cassius.

BRUTUS.

Renfermez votre poignard ; emportez-vous quand vous voudrez, je vous en laisserai entière liberté. Faites ce que vous voudrez ; d'une action honteuse je dirai : c'est son humeur. O Cassius, vous êtes attelé avec un agneau qui porte en lui la colère comme le caillou porte le feu : le plus grand effort en fait apparaître une rapide étincelle, et aussitôt il est refroidi.

CASSIUS.

Cassius a-t-il vécu jusqu'ici pour voir les chagrins, les mouvemens pénibles que lui cause un sang mal réglé, n'être à son Brutus que des sujets de gaieté et des occasions de rire ?

BRUTUS.

Quand j'ai parlé ainsi, j'étais mal disposé moi-même.

CASSIUS.

Vous en convenez ? Donnez-moi votre main.

BRUTUS.

Et aussi mon cœur.

CASSIUS.

O Brutus !

BRUTUS.

Eh bien, quoi ?

CASSIUS.

N'avez-vous pas assez de tendresse pour me supporter quand cette humeur fougueuse, que je tiens de ma mère, me fait tout oublier ?

BRUTUS.

Oui, Cassius ; et désormais quand vous vous em-

porterez contre votre Brutus, il pensera que c'est votre mère qui gronde, et il vous laissera faire.

(Bruit derrière le théâtre.)

LE POÈTE (derrière le théâtre).

Laissez-moi entrer, je veux voir les généraux : il y a de la discorde entre eux ; il n'est pas prudent de les laisser seuls.

LUCIUS (derrière le théâtre).

Vous ne passerez point jusqu'à eux.

LE POÈTE (derrière le théâtre).

Rien ne peut m'arrêter que la mort.

(Entre le poëte.)

CASSIUS.

Qu'est-ce que c'est? de quoi s'agit-il?

LE POÈTE.

Quelle honte à vous, généraux! que prétendez-vous? Aimez-vous ; soyez amis comme doivent l'être deux hommes tels que vous : j'ai vu, soyez-en sûrs, plus d'années que vous (46).

CASSIUS.

Ah! ah! ah! que ce cynique fait de mauvais vers.

BRUTUS.

Sortez d'ici, faquin, insolent; hors d'ici!

CASSIUS.

Ne vous fâchez pas, Brutus; c'est sa manière.

BRUTUS.

J'apprendrai à me faire à ses manières quand il apprendra à choisir son temps. Qu'a-t-on besoin à

l'armée de ces sots faiseurs de vers? Hors d'ici, compagnon.

CASSIUS.

Allons, allons, va-t'en.

(Le poëte sort.)

(Entrent Lucilius et Titinius.)

BRUTUS.

Lucilius et Titinius, commandez aux chefs de préparer le logement de leurs troupes pour cette nuit.

CASSIUS.

Revenez ensuite sur-le-champ tous les deux, et amenez avec vous Messala.

(Lucilius et Titinius sortent.)

BRUTUS.

Lucius, une coupe de vin.

CASSIUS.

Je n'aurais pas cru que vous fussiez capable de tant de colère.

BRUTUS,

O Cassius, je suis accablé de bien des chagrins.

CASSIUS.

Vous ne faites pas usage de votre philosophie, si vous laissez votre âme ouverte aux maux accidentels.

BRUTUS.

Nul homme ne supporte mieux la douleur. Porcia est morte (47).

CASSIUS.

Ah! Porcia!—

BRUTUS.

Elle est morte.

CASSIUS.

Comment ne m'avez-vous pas tué quand je vous ai tourmenté ainsi? O perte sensible, insupportable! — De quelle maladie?

BRUTUS.

De n'avoir pu soutenir mon absence, et du chagrin de voir grossir à ce point les forces d'Antoine et du jeune Octave; car j'ai reçu cette nouvelle avec celle de sa mort : sa raison en fut altérée; et dans l'absence de ceux qui la servaient, elle avala du feu.

CASSIUS.

Et elle en est morte?

BRUTUS.

Elle en est morte.

CASSIUS.

O dieux immortels!

(Lucius entre, tenant une coupe et des flambeaux.)

BRUTUS.

N'en parlons plus. — Donne-moi une coupe de vin. — Cassius, j'ensevelis ici tout sentiment d'aigreur.

(Il boit.)

CASSIUS.

Mon cœur a soif de la noble coupe [48] qui va vous faire raison. Remplis, Lucius, jusqu'à ce que le vin déborde : je ne puis trop boire de l'amitié de Brutus.

(Rentre Titinius avec Messala.)

BRUTUS.

Entre, Titinius. — Sois le bienvenu, brave

Messala. — Maintenant prenons place, serrons-nous autour de ce flambeau, et délibérons sur ce que nous avons à faire.

CASSIUS.

O Porcia, as-tu donc cessé de vivre ?

BRUTUS.

Cessez, je vous conjure. — Messala, ces lettres que j'ai reçues m'apprennent que le jeune Octave et Marc-Antoine viennent à nous avec une puissante armée, et dirigent leur marche sur Philippes.

MESSALA.

J'ai aussi des lettres qui annoncent absolument la même chose.

BRUTUS.

Qu'y ajoute-t-on ?

MESSALA.

Que par des décrets de proscription et de mise hors la loi (49), Octave, Antoine et Lepidus ont fait périr cent sénateurs.

BRUTUS.

En cela nos lettres ne s'accordent pas bien. Les miennes ne parlent que de soixante-dix sénateurs morts par l'effet de cette proscription : Cicéron en est un.

CASSIUS.

Cicéron en est ?

MESSALA.

Oui, Cicéron est mort, il était sur la liste de proscription. — Brutus, avez-vous reçu des lettres de votre femme ?

BRUTUS.

Non, Messala.

MESSALA.

Et dans vos lettres, ne vous mande t'on rien sur elle ?

BRUTUS.

Rien, Messala.

MESSALA.

Cela me paraît étrange.

BRUTUS.

Pourquoi me le demandez-vous? En avez-vous appris quelque chose dans les vôtres?

MESSALA.

Non, mon seigneur.

BRUTUS.

Si vous êtes Romain, dites-moi la vérité.

MESSALA.

Supportez donc en Romain la vérité que je vous annonce. Il est certain qu'elle est morte, et d'une manière cruelle.

BRUTUS.

Eh bien, adieu, Porcia. — Il nous faut mourir, Messala : c'est pour avoir médité cette pensée qu'elle devait mourir un jour, que j'ai la patience de le supporter aujourd'hui.

MESSALA.

C'est ainsi que les grands hommes devraient toujours supporter les grandes pertes.

CASSIUS.

J'en ai là-dessus appris tout autant que vous, et cependant ma nature ne pourrait jamais s'y soumettre de même.

BRUTUS.

Soit. — A notre tâche qui est vivante. — Si nous marchions à l'instant vers Philippes ? qu'en pensez-vous ?

CASSIUS.

Je ne crois pas que ce fût bien fait.

BRUTUS.

La raison ?

CASSIUS.

La voici : il vaut mieux que l'ennemi nous cherche ; par-là il consumera ses ressources, fatiguera ses soldats, et se nuira ainsi à lui-même ; tandis que nous, qui n'aurons pas changé de place, nous nous trouverons pleins de repos, entiers et prêts à tout.

BRUTUS.

De bonnes raisons doivent nécessairement céder à de meilleures. Les peuples qui sont entre Philippes et ce camp ne sont contenus que par une affection forcée, car ils ne nous ont accordé qu'à regret des subsides. L'ennemi, en traversant leur pays, complétera chez eux ses troupes ; il s'avancera rafraîchi, recruté et plein d'un nouveau courage, avantages que nous lui interceptons si nous allons le rencontrer à Philippes, tenant ces peuples sur nos derrières.

CASSIUS.

Mon bon frère, écoutez-moi.

BRUTUS.

Permettez ; il faut de plus faire attention à ceci. Nous savons à présent le compte de nos amis jusqu'au dernier. Nos légions sont complètes ; notre

cause est mûre; de jour en jour l'ennemi se fortifie; tandis que nous, montés à notre plus haut période, nous sommes près de décliner. Les affaires des hommes ont leur flux qui, saisi au moment où le flot s'élève, les conduit à la fortune; s'ils le manquent, tout le voyage du reste de leur vie demeure enchaîné dans les bas-fonds et dans une suite de détresses. En ce moment nous voguons sur la haute mer : il faut prendre le courant tandis qu'il nous est favorable, ou perdre toutes nos chances.

CASSIUS.

Eh bien, vous le voulez, marchez. Nous vous accompagnerons et irons les trouver à Philippes.

BRUTUS.

Les heures les plus profondes de la nuit sont insensiblement arrivées sur notre entretien : il faut que la nature obéisse à une nécessité que nous obligerons à se contenter d'un léger repos. Il ne nous reste rien de plus à dire?

CASSIUS.

Rien de plus. Bonne nuit. Demain de grand matin nous serons prêts et en marche.

(Entre Lucius.)

BRUTUS.

Lucius, ma robe. — Adieu, digne Messala. — Bonne nuit, Titinius. — Noble Cassius, bonne nuit et bon repos.

CASSIUS.

O mon cher frère, elle a bien mal commencé, cette nuit. — Que jamais semblable discorde ne se mette entre nos âmes! Ne le permets pas, Brutus.

BRUTUS.

Tout est bien.

CASSIUS.

Bonne nuit, mon maître.

BRUTUS.

Bonne nuit, mon bon frère.

TITINIUS et MESSALA.

Bonne nuit, Brutus, notre maître à tous.

BRUTUS.

Adieu, tous.

(Cassius, Titinius et Messala se retirent.)

(Rentre Lucius, avec la robe de Brutus.)

Donne-moi cette robe. Où est ton instrument?

LUCIUS.

Ici dans la tente.

BRUTUS.

Tu réponds d'une voix assoupie. Pauvre garçon, je ne t'en fais point un reproche, tu es harrassé de veilles. Appelle Claudius et quelques autres de mes gens : je veux qu'ils restent là ; ils dormiront sur des coussins dans ma tente.

LUCIUS.

Varron! Claudius!

(Entrent Varron et Claudius.)

VARRON.

Appelez-vous, mon seigneur?

BRUTUS.

Je vous prie, mes amis, couchez et dormez dans

ma tente : il est possible que je vous réveille bientôt pour quelque message vers mon frère Cassius.

VARRON.

Permettez-nous de rester debout, seigneur, et de veiller en attendant vos ordres.

BRUTUS.

Non, je ne veux pas que vous veilliez; couchez-vous, mes amis. Il peut se faire que je change de pensée. — Vois, Lucius, voici le livre que j'ai tant cherché; je l'avais mis dans la poche de ma robe.

(Les serviteurs se couchent.)

LUCIUS.

J'étais bien sûr que vous ne me l'aviez pas donné, seigneur.

BRUTUS.

Excuse-moi, mon bon garçon, je suis sujet à oublier. — Peux-tu tenir ouverts un moment tes yeux appesantis, et jouer sur ton instrument un air ou deux?

LUCIUS.

Oui, mon seigneur, si cela vous fait plaisir.

BRUTUS.

J'en serai bien aise, mon garçon. Je te fatigue trop, mais tu as bonne volonté.

LUCIUS.

C'est mon devoir, seigneur.

BRUTUS.

Je ne devrais pas étendre tes devoirs au delà de tes forces. Je sais qu'un jeune sang demande son temps de sommeil.

LUCIUS.

J'ai dormi, mon seigneur.

BRUTUS.

Tu as bien fait, et tu dormiras encore : je ne te retiendrai pas long-temps. Si je vis je te ferai du bien. (*Musique accompagnée de chant.*) C'est un chant à endormir. O sommeil meurtrier! tu appesantis donc ta massue de plomb sur ce garçon qui te jouait un air! Honnête serviteur, dors bien ; je ne veux pas te faire le tort de t'éveiller. Si tu laisses tomber ta tête, tu briseras ton instrument : je vais te l'ôter, et bonne nuit, mon bon garçon. — Voyons, voyons ; n'ai-je pas plié le feuillet en quittant ma lecture ? C'est ici, je crois.

(Il s'assied.)

(Entre l'ombre de Jules César.)

BRUTUS.

Que ce flambeau éclaire mal! — Ah! qui entre ici ? C'est apparemment la faiblesse de mes yeux qui produit cette horrible vision ! — Il s'avance sur moi ! — Es-tu quelque chose ? es-tu quelque dieu, quelque ange ou quelque démon, toi qui glaces mon sang et fais dresser mes cheveux ? Parle-moi, qu'es-tu ?

L'OMBRE DE CÉSAR.

Ton mauvais génie, Brutus.

BRUTUS.

Pourquoi viens-tu ?

L'OMBRE DE CÉSAR.

Pour te dire que tu me verras à Philippes.

BRUTUS.

A la bonne heure. Je te reverrai donc encore ?

L'OMBRE DE CÉSAR.

Oui, à Philippes.

BRUTUS.

Eh bien, je te reverrai à Philippes.

(L'ombre disparaît.)

Quand je retrouvais mon courage, tu t'évanouis : fatal génie, j'aurais voulu t'entretenir plus longtemps. — Garçon ! Lucius ! Varron ! Claudius ! amis ! éveillez-vous. Claudius !

LUCIUS.

Il y a des cordes fausses, mon seigneur.

BRUTUS.

Il croit être encore à son instrument. — Lucius, réveille-toi.

LUCIUS.

Mon seigneur.

BRUTUS.

Était-ce un songe, Lucius, qui t'a fait pousser ce cri ?

LUCIUS.

Seigneur, je n'ai pas d'idée d'avoir crié.

BRUTUS.

Oui, tu as crié. — As-tu vu quelque chose ?

LUCIUS.

Rien, mon seigneur.

BRUTUS.

Rendors-toi, Lucius ! — Allons, Claudius ; et toi, mon ami, éveille-toi.

VARRON.

Seigneur.

CLAUDIUS.

Seigneur.

BRUTUS.

Pourquoi donc, je vous en prie, avez-vous tous deux crié dans votre sommeil ?

VARRON et CLAUDIUS.

Nous, seigneur ?

BRUTUS.

Oui, vous. Avez-vous vu quelque chose ?

VARRON.

Non, mon seigneur, je n'ai rien vu.

CLAUDIUS.

Ni moi, mon seigneur.

BRUTUS.

Allez, saluez de ma part mon frère Cassius : dites-lui qu'il mette de bonne heure ses troupes en marche; nous le suivrons.

VARRON et CLAUDIUS.

Vous serez obéi, mon seigneur.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les plaines de Philippes.

Entrent ANTOINE et OCTAVE, et leur armée.

OCTAVE.

Vous le voyez, Antoine, l'événement a répondu à nos espérances. Vous disiez que l'ennemi ne descendrait point en plaine, mais qu'il tiendrait les collines et le haut pays. Il arrive le contraire ; leurs armées sont en vue. Leur intention est de venir ici nous provoquer au combat, et ils répondent avant que nous les ayons demandés.

ANTOINE.

Bah ! je suis dans leur âme, et je sais bien pourquoi ils le font. Ils consentiraient volontiers à se trouver ailleurs : c'est la peur qui les fait descendre pour nous braver, s'imaginant par cette montre nous donner une ferme conviction de leur courage ; mais ils n'en ont aucun.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Préparez-vous, généraux : l'ennemi vient en belle

ordonnance ; il a déployé l'enseigne sanglante de la bataille. Il faut à l'instant faire quelques dispositions.

ANTOINE.

Octave, menez au pas votre armée sur la gauche de la plaine.

OCTAVE.

C'est moi qui tiendrai la droite, prenez vous-même la gauche.

ANTOINE.

Quoi ! voulez-vous entrer en débat avec moi dans un moment aussi critique ?

OCTAVE.

Je n'entre point en débat avec vous, mais je le veux ainsi.

(Marche. — Tambour.)

(Entrent Brutus et Cassius, avec leur armée; Lucilius, Titinius, Messala et plusieurs autres.)

BRUTUS.

Ils s'arrêtent, et voudraient parlementer.

CASSIUS.

Faites halte, Titinius; nous allons sortir des lignes pour conférer avec eux.

OCTAVE.

Marc-Antoine, donnerons-nous le signal du combat ?

ANTOINE.

Non, César; nous attendrons leur attaque. Les généraux voudraient s'aboucher un moment.

OCTAVE.

Ne vous ébranlez point jusqu'au signal.

BRUTUS.

Les paroles avant les coups, n'est-il pas vrai, compatriotes?

OCTAVE.

Il n'est pas vrai pour nous que nous préférions les paroles, comme il l'est pour vous.

BRUTUS.

De bonnes paroles, Octave, valent mieux que de mauvais coups.

ANTOINE.

En portant vos mauvais coups, Brutus, vous donnez de bonnes paroles : témoin l'ouverture que vous avez faite dans le cœur de César, en criant : « Salut et longue vie à César. »

CASSIUS.

Antoine, la place où vous portez vos coups est encore inconnue (50); mais pour vos paroles, elles vont dépouiller les abeilles d'Hybla, et les laissent privées de miel.

ANTOINE.

Mais non pas d'aiguillon.

BRUTUS.

Oh vraiment, d'aiguillon et de voix; car vous leur avez dérobé leur bourdonnement, Antoine, et très-prudemment vous avez soin de menacer avant de frapper.

ANTOINE.

Traîtres, vous n'en fîtes pas de même, quand de vos lâches poignards vous vous blessâtes l'un l'autre dans les flancs de César : vous lui montriez vos dents comme des singes, rampiez devant lui comme des

levriers, et, prosternés comme des captifs, baisiez les pieds de César; tandis que le détestable Casca, venant par-derrière comme un chien abâtardi, perça le cou de César. O flatteurs!

CASSIUS.

Flatteurs! Rends-toi grâces, Brutus. Si Cassius en avait été cru, cette langue ne nous outragerait pas ainsi aujourd'hui.

OCTAVE.

Finissons, allons au fait. Si le débat nous met en sueur, elle coulera plus rouge au moment de la preuve. — Voyez, je tire l'épée contre les conspirateurs : quand pensez-vous que l'épée rentrera dans le fourreau? Jamais, jusqu'à ce que les vingt-trois blessures de César soient pleinement vengées, ou que le meurtre d'un second César se soit accumulé sur l'épée des traîtres.

BRUTUS.

César, tu ne peux pas mourir de la main des traîtres, à moins que tu ne les amènes avec toi.

OCTAVE.

Je l'espère bien; je ne suis pas né pour mourir par l'épée de Brutus.

BRUTUS.

O fusses-tu le plus noble de ta race, jeune homme, tu ne pourrais périr d'une main plus honorable.

CASSIUS.

Écolier mal appris indigne d'un tel honneur! l'associé d'un farceur et d'un débauché!

ANTOINE.

Vieux Cassius, tiens-toi tranquille.

OCTAVE.

Venez, Antoine; éloignons-nous. — Défi, traîtres! nous vous le jetons par la face. Si vous osez combattre aujourd'hui, venez en plaine; sinon, venez quand vous en aurez le cœur.

(Octave et Antoine sortent avec leur armée.)

CASSIUS.

Allons, vents, soufflez maintenant; vagues, enflez-vous, et vogue la barque! La tempête est soulevée, et tout est à la merci du hasard.

BRUTUS.

Lucilius, écoutez un mot.

LUCILIUS.

Mon seigneur.

(Brutus et Lucilius s'entretiennent à part.)

CASSIUS.

Messala.

MESSALA.

Que veut mon général ?

CASSIUS.

Messala, ce jour est celui de ma naissance; ce même jour vit naître Cassius. Donne-moi ta main, Messala : sois-moi témoin que c'est malgré moi que je suis forcé, comme le fut Pompée, de confier au hasard d'une bataille toutes nos libertés. Tu sais combien je fus attaché à la secte d'Épicure et à ses principes : aujourd'hui mes pensées ont changé, et

j'ajoute quelque foi aux signes qui prédisent l'avenir. Dans notre marche depuis Sardis, deux puissans aigles se sont abattus sur notre enseigne avancée; ils s'y sont posés, et là, prenant leur pâture de la main de nos soldats, ils nous ont accompagnés jusqu'à ces champs de Philippes. Ce matin ils ont pris leur vol, et ont disparu : à leur place une nuée de corbeaux et de vautours planent sur nos têtes; du haut des airs ils fixent la vue sur nous, comme sur une proie déjà mourante, et, nous couvrant de leur ombre, semblent former un dais fatal sous lequel s'étend notre armée près de rendre l'âme.

MESSALA.

Ne croyez point à tout cela.

CASSIUS.

Je n'y crois que jusqu'à un certain point, car je me sens plein d'ardeur, et déterminé à affronter avec constance tous les périls.

BRUTUS.

Que cela se fasse exactement ainsi, Lucilius.

CASSIUS.

Maintenant, noble Brutus, que les dieux nous soient aujourd'hui assez favorables pour que nous puissions, toujours amis, conduire nos jours jusqu'à la vieillesse. Mais puisqu'il reste toujours quelque incertitude dans les choses humaines, raisonnons sur ce qui peut arriver de pis. Si nous perdons cette bataille, cet instant est le dernier où nous converserons ensemble : qu'avez-vous résolu de faire alors ?

BRUTUS.

De me régler sur cette philosophie qui me fit blâmer Caton pour s'être donné la mort à lui-même. Je ne puis m'empêcher de trouver qu'il est lâche de prévenir ainsi, par crainte de ce qui peut arriver, le terme assigné à la vie : je m'armerai de patience, attendant ce que voudront ordonner ces puissances suprêmes, quelles qu'elles soient, qui nous gouvernent ici-bas (51).

CASSIUS.

Ainsi donc, si nous perdons cette bataille, vous consentez à être conduit en triomphe à travers les rues de Rome ?

BRUTUS.

Non, Cassius, non. Ne pense pas, noble Romain, que jamais Brutus soit conduit enchaîné à Rome; il porte un cœur trop grand. Il faut que ce jour même consomme l'ouvrage commencé aux ides de mars, et je ne sais si nous devons nous revoir encore : faisons-nous donc notre éternel adieu. Pour jamais, et pour jamais adieu, Cassius. Si nous nous revoyons, eh bien, ce sera avec un sourire; sinon, nous aurons eu raison de nous dire adieu.

CASSIUS.

Pour jamais, et pour jamais adieu, Brutus. Si nous nous revoyons, oui, sans doute, ce sera avec un sourire ; sinon, tu as dit vrai, nous aurons eu raison de nous dire adieu.

BRUTUS.

Allons, en marche. — Oh ! si l'on pouvait connaître la fin des événemens de ce jour avant le mo-

ment qui doit l'amener! Mais il suffit, le jour finira; et alors nous le saurons. — Allons, ho! partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Toujours près de Philippes. — Le champ de bataille. — Une alarme.

Entrent BRUTUS et MESSALA.

BRUTUS vivement.

A cheval, à cheval, Messala : cours, remets ces billets aux légions de l'autre aile. (*Une vive alarme.*) Qu'elles donnent à la fois; car je vois que l'aile d'Octave va mollement : un choc soudain la culbutera. A cheval, vole, Messala : qu'elles fondent toutes ensemble.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Toujours près de Philippes. — Une autre partie du champ de bataille. — Une alarme.

Entrent CASSIUS et TITINIUS.

CASSIUS.

Oh! regarde, Titinius, regarde; les lâches fuient. Je me suis fait l'ennemi de mes propres soldats : cette enseigne que voilà, je l'ai vu tourner en arrière; j'ai tué le lâche, et je l'ai reprise de sa main.

TITINIUS.

O Cassius! Brutus a donné trop tôt le signal. Se voyant quelque avantage sur Octave, il s'y est abandonné avec trop d'ardeur : ses soldats se sont livrés au pillage, tandis qu'Antoine nous enveloppait tous.

PINDARUS.

Fuyez plus loin, seigneur, fuyez plus loin : Marc-Antoine est dans vos tentes. Fuyez donc, mon seigneur ; noble Cassius, fuyez au loin.

CASSIUS.

Cette colline est assez loin.—Vois, vois, Titinius : est-ce dans mes tentes que j'aperçois cette flamme?

TITINIUS.

Ce sont elles, mon seigneur.

CASSIUS.

Titinius, si tu m'aimes, monte mon cheval, et enfonce-lui les éperons dans les flancs jusqu'à ce que tu sois arrivé à ces troupes là-bas, et de là ici : que je puisse être assuré si ces troupes sont amies ou ennemies.

TITINIUS.

Je revole ici dans l'espace d'une pensée.

(Il sort.)

CASSIUS.

Toi, Pindarus, monte plus haut vers ce sommet ; ma vue fut toujours trouble ; suis de l'œil Titinius, et dis-moi ce que tu remarques sur le champ de bataille.

(Pindarus sort.)

Ce jour fut le premier où je respirai : le temps a

décrit son cercle, et je finirai au point où j'ai commencé : le cours de ma vie est révolu. — Eh bien, dis-moi, quelles nouvelles ?

PINDARUS, de la hauteur.

Oh ! mon seigneur !

CASSIUS.

Quelles nouvelles ?

PINDARUS.

Voilà Titinius investi par la cavalerie, qui le poursuit à toute bride. — Cependant il galope encore. — Les voilà près de l'atteindre. — Maintenant Titinius..... maintenant quelques-uns mettent pied à terre. — Oh ! il met pied à terre aussi. — Il est pris ! — Écoutez, ils poussent un cri de joie.

(On entend des cris lointains.)

CASSIUS.

Descends, ne regarde pas davantage. — O lâche que je suis, de vivre assez long-temps pour voir mon fidèle ami pris sous mes yeux !

(Entre Pindarus.)

Toi, viens ici : je t'ai fait prisonnier chez les Parthes, et, en conservant ta vie, je te fis jurer que quelque chose que je pusse te commander, tu l'entreprendrais : maintenant remplis ton serment. De ce moment sois libre ; prends cette fidèle épée qui se plongea dans les flancs de César, et traverses-en mon sein. Ne t'arrête point à me répliquer : obéis, prends cette poignée, et dès que j'aurai couvert mon visage comme je le fais en ce moment, toi, dirige

le fer. — César, tu es vengé avec la même épée qui te donna la mort.

(Il meurt.)

PINDARUS.

Me voilà donc libre ! Si j'avais osé suivre ma volonté, je n'eusse pas voulu le devenir ainsi. — O Cassius ! Pindarus fuira si loin de ces contrées, que jamais Romain ne pourra le reconnaître.

(Il sort.)

(Rentrent Titinius et Messala.)

MESSALA.

Ce n'est qu'un échange, Titinius ; car Octave est renversé par l'effort du noble Brutus, comme les légions de Cassius le sont par Antoine.

TITINIUS.

Ces nouvelles vont bien consoler Cassius.

MESSALA.

Où l'avez-vous laissé ?

TITINIUS.

Tout désespéré, avec son esclave Pindarus, ici, sur cette colline.

MESSALA.

N'est-ce point lui qui est couché sur l'herbe ?

TITINIUS.

Il n'est pas couché comme un homme vivant. — Oh que mon cœur frémit !

MESSALA.

N'est-ce pas lui ?

TITINIUS.

Non, ce fut lui, Messala ; Cassius n'est plus ! O soleil couchant, de même que tu descends dans la

nuit au milieu de tes rayons rougeâtres, de même le jour de Cassius s'est couché rougi de son sang. Le soleil de Rome est couché, notre jour est fini : viennent les nuages, les vapeurs de la nuit, les dangers; notre tâche est faite. C'est la crainte que je ne pusse réussir qui l'a conduit à cette action.

MESSALA.

C'est la crainte de ne pas réussir qui l'a conduit à cette action. O détestable erreur, fille de la mélancolie, pourquoi montres-tu à la vive imagination des hommes des choses qui ne sont pas? O erreur si promptement conçue, tu n'arrives jamais à une heureuse naissance; mais tu donnes la mort à la mère qui t'engendra.

TITINIUS.

Holà, Pindarus! Pindarus, où es-tu?

MESSALA.

Cherchez-le, Titinius, tandis que je vais au-devant du noble Brutus, foudroyer son oreille de cette nouvelle. Je puis bien dire foudroyer, car l'acier perçant et les flèches empoisonnées seraient aussi bien reçues de Brutus que le récit de ce que nous venons de voir.

TITINIUS.

Hâtez-vous, Messala; et moi pendant ce temps je chercherai Pindarus.

(Messala sort.)

Pourquoi m'avais-tu envoyé loin de toi, brave Cassius? N'ai-je pas trouvé tes amis? n'ont-ils pas mis sur mon front cette couronne de victoire, me chargeant de te la donner? n'as-tu pas entendu leurs

acclamations ? Hélas ! tu as mal interprété toutes ces choses. Mais attends, reçois cette guirlande sur ta tête. Ton Brutus me recommanda de te la donner ; je veux accomplir son ordre. — Viens, approche, Brutus, et vois ce qu'était pour moi Caïus Cassius.—Vous me le permettez, grands dieux ! j'accomplis le devoir d'un Romain. Viens, épée de Cassius, et trouve le cœur de Titinus.

(Il meurt.)

(Une alarme.)

(Rentre Messala, avec Brutus, le jeune Caton, Straton, Volumnius, et Lucilius.

BRUTUS.

Où est-il ? où est-il ? Où est son corps, Messala ?

MESSALA.

Là-bas, là ; et Titinius gémissant près de lui.

BRUTUS.

Le visage de Titinius est tourné vers le ciel !

CATON.

Il s'est tué !

BRUTUS.

O Jules César, tu es puissant encore ! ton ombre se promène sur la terre, et tourne nos épées contre nos propres entrailles.

(Bruit d'alarme éloigné.)

CATON.

Brave Titinius ! Voyez, n'a-t-il pas couronné Cassius mort ?

BRUTUS.

Est-il encore au monde deux Romains semblables à ceux-là ? Toi le dernier de tous les Romains, adieu, repose en paix : il est impossible que jamais

Rome enfante ton égal. — Amis, je dois plus de larmes à cet homme mort que vous ne me verrez lui en donner. — J'en trouverai le temps, Cassius, j'en trouverai le temps ! — Venez donc, et faites porter ce corps à Thassos. Ses obsèques ne se feront point dans notre camp ; elles pourraient nous abattre. — Suivez-moi, Lucilius ; venez aussi, jeune Caton : retournons au champ de bataille. Labéon, Flavius, faites avancer nos lignes. La troisième heure finit : avant la nuit, Romains, nous tenterons encore la fortune dans un nouveau combat [52].

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Une mêlée. — Entrent en combattant des soldats des deux armées ; puis BRUTUS, CATON, LUCILIUS, et plusieurs autres.

BRUTUS.

Encore, compatriotes ! oh ! tenez ferme encore un moment.

CATON.

Quel cœur dégénéré le refusera ? Qui veut me suivre ? Je veux proclamer mon nom dans tout le champ de bataille. — Je suis le fils de Marcus Caton, l'ennemi des tyrans, l'ami de ma patrie. Soldats, je suis le fils de Marcus Caton.

(Il charge l'ennemi.)

BRUTUS.

Et moi je suis Brutus, Marcus Brutus, l'ami de mon pays : connaissez-moi pour Brutus.

(Il sort en chargeant l'ennemi. — le jeune Caton est accablé par le nombre et tombe.

LUCILIUS.

O jeune et noble Caton, te voilà tombé! Eh bien, tu meurs aussi courageusement que Titinius; tu mérites qu'on t'honore comme le fils de Caton.

PREMIER SOLDAT.

Cède, ou tu meurs.

LUCILIUS.

Je ne cède qu'à condition de mourir. Tiens, prends tout cet or pour me tuer à l'instant. (*Il lui présente de l'or.*) Tue Brutus, et deviens fameux par sa mort.

PREMIER SOLDAT.

Il ne faut pas le tuer : c'est un illustre prisonnier.

SECOND SOLDAT.

Place, place. Dites à Antoine que Brutus est pris.

PREMIER SOLDAT.

C'est moi qui lui dirai cette nouvelle. Le général vient. (*Entre Antoine.*) Brutus est pris, Brutus est pris, mon seigneur.

ANTOINE.

Où est-il?

LUCILIUS.

En sûreté, Antoine; Brutus est toujours en sûreté. Jamais, j'ose t'en répondre, jamais ennemi ne prendra vivant le noble Brutus. Les dieux le préservent

d'une telle ignominie ! En quelque lieu que tu le trouves, vivant ou mort, tu le trouveras toujours semblable à Brutus, semblable à lui-même.

ANTOINE.

Amis, ce n'est point là Brutus ; mais je vous assure que je ne regarde pas cette prise comme moins importante. Ayez soin qu'il ne soit fait aucun mal à cet homme ; traitez-le avec toute sorte d'égards. J'aimerais mieux avoir ses pareils pour amis que pour ennemis. Avancez, voyez si Brutus est mort ou en vie, et revenez à la tente d'Octave nous rendre compte de ce qui est arrivé.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Une autre partie de la plaine.

Entrent BRUTUS, DARDANIUS, CLITUS, STRATON et VOLUMNIUS.

BRUTUS.

Venez, tristes restes de mes amis : reposons-nous sur ce rocher.

CLITUS.

Statilius a montré au loin sa torche allumée : cependant, mon seigneur, il ne revient point ; il est captif ou tué.

BRUTUS.

Assieds-toi là, Clitus : tuer est le mot ; c'est l'action appropriée au moment. Écoute, Clitus.

(Il lui parle à l'oreille.)

CLITUS.

Quoi ! moi, mon seigneur ? Non, pas pour le monde entier.

BRUTUS.

Silence donc, ne dis mot.

CLITUS.

J'aimerais mieux me tuer moi-même.

BRUTUS.

Dardanius, écoute.

(Il lui parle bas.)

DARDANIUS.

Moi ! commettre une pareille action ?

CLITUS.

O Dardanius !

DARDANIUS.

O Clitus !

CLITUS.

Quelle funeste demande Brutus t'a-t-il faite ?

DARDANIUS.

De le tuer, Clitus. Regarde, le voilà qui médite.

CLITUS.

Maintenant ce noble vase est si plein de douleur, qu'elle déborde jusque par ses yeux.

BRUTUS.

Approche, bon Volumnius. Un mot, écoute.

VOLUMNIUS.

Que veut mon maître ?

BRUTUS.

Ceci, Volumnius. L'ombre de César m'est apparue la nuit à deux reprises différentes, une fois à

Sardis, et la nuit dernière ici, dans les champs de Philippes. Je sais que mon heure est venue.

VOLUMNIUS.

Non, seigneur, non.

BRUTUS.

Elle est venue, j'en suis certain, Volumnius. Tu vois ce monde, Volumnius, et comment tout s'y passe. Nos ennemis nous ont conduits toujours battant jusqu'au bord de la tombe. Il est plus noble de nous y lancer nous-mêmes, que d'hésiter jusqu'à ce qu'ils nous y poussent. Bon Volumnius, tu sais que nous fûmes aux écoles ensemble. Au nom de cette vieille amitié qui nous unit, tiens, je t'en prie, la poignée de mon épée, tandis que je me jetterai sur le fer.

VOLUMNIUS.

Ce n'est pas là l'office d'un ami, mon seigneur.

(Une nouvelle alarme.)

CLITUS.

Fuyez, fuyez, mon seigneur; il n'y a pas un instant à perdre.

BRUTUS.

Adieu, vous, et vous, et vous Volumnius. — Straton, tu es resté tout ce temps endormi : adieu toi aussi Straton. — Compatriotes, mon cœur sent cette joie, que dans toute ma vie je n'ai pas trouvé un homme qui ne me fût fidèle. Je recueillerai plus de gloire dans ce jour de désastre, qu'Octave et Marc-Antoine n'en obtiendront par cette vile conquête. Ainsi, adieu tous à la fois, car la langue de Brutus a presque terminé l'histoire de sa vie. La

nuit est suspendue sur mes yeux; et mes membres, qui n'ont travaillé que pour atteindre à cette heure, demandent le repos.

(Alarme. — Cris derrière le théâtre.)

Fuyez, fuyez, fuyez.

CLITUS.

Fuyez, mon seigneur, fuyez.

BRUTUS.

Pars, je vais te suivre. — (*Sortent Clitus, Dardanius et Volumnius.*) Straton, je t'en prie, reste auprès de ton maître. Tu es un homme plein d'attachement, ta vie n'a point été sans honneur : prends donc mon épée, et détourne ton visage, tandis que je me précipiterai dessus. Veux-tu, Straton?

STRATON.

Auparavant, donnez-moi votre main. Mon maître, adieu!

BRUTUS.

Adieu, bon Straton. — César, maintenant apaise-toi : je ne te tuai pas la moitié d'aussi bon cœur.

(Il se précipite sur son épée, et meurt.)

(Une alarme. — Une retraite.)

(Entrent Antoine, Octave et leur armée; Messala et Lucius.)

OCTAVE, regardant Straton.

Quel est cet homme?

MESSALA.

Il appartient à mon général. — Straton, où est ton maître?

STRATON.

Hors des chaînes que vous portez, Messala. Les vainqueurs n'ont plus que le pouvoir de le réduire en cendres. Brutus seul a triomphé de Brutus, et nul autre homme que lui n'a l'honneur de sa mort.

LUCILIUS.

Et c'était ainsi qu'on devait trouver Brutus. — Je te rends grâces, Brutus, d'avoir prouvé que Lucilius disait la vérité.

OCTAVE.

Tous ceux qui servirent Brutus, je les retiens auprès de moi. — Mon ami, veux-tu passer avec moi ta vie?

STRATON.

Oui, si Messala veut vous répondre de moi.

OCTAVE.

Fais-le, Messala.

MESSALA.

Comment est mort mon général, Straton?

STRATON.

J'ai tenu son épée, il s'est jeté sur le fer.

MESSALA.

Octave, prends donc à ta suite celui qui a rendu le dernier service à mon maître.

ANTOINE.

Ce fut là le plus grand de tous les Romains. Tous les conspirateurs, hors lui seul, ne firent ce qu'ils ont fait que par jalousie du grand César : lui seul entra dans leur ligue par un principe vertueux et

de bien public. Sa vie fut calme; les élémens de son être étaient si heureusement combinés, que la nature put se lever et dire à l'univers : *C'était un homme* (53).

OCTAVE.

Rendons-lui le respect et les devoirs funèbres que mérite sa vertu. Son corps reposera cette nuit dans ma tente, environné de tous les honneurs qui conviennent à un soldat. Rappelons l'armée sous les tentes, et allons jouir ensemble de la gloire de cette heureuse journée.

(Ils sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR JULES CÉSAR.

---

(1) Ce conjuré s'appelait non pas *Decius*, mais *Decimus Brutus*, surnommé *Albinus*. C'est lui de qui Plutarque dit, dans la vie de Brutus, qu'on s'ouvrit à lui de la conjuration, « non » qu'il fût autrement homme à la main, ou vaillant de sa per- » sonne, mais parce qu'il pouvoit beaucoup à cause d'un grand » nombre de serfs escrimans à oultrance qu'il nourrissoit pour » donner au peuple le passe-temps de le voir combattre; joint » aussi qu'il avoit crédit alentour de César. » Il dit ailleurs qu e César avait tant de confiance en ce Decimus Brutus qu'il l'avait nommé son second héritier. Ce fut lui qui le jour de sa mort alla le chercher et le décida à se rendre au sénat, malgré Calphurnia et les augures.

(2) *Soals*, semelles; dans l'ancienne édition, *souls*, âmes. Ces deux mots se prononcent de même, et c'est là-dessus que roule la plaisanterie du savetier; la correction faite dans les éditions subséquentes ne me paraît pas heureuse; car si le cordonnier disait que son métier est de raccommoder les mauvaises semelles, *bad soals*, ils serait étrange que Marullus ne le comprît pas sur-le-champ. Le mot *souls* m'aurait donc paru plus convenable à laisser dans le texte. Quant à la traduction, il s'est trouvé, par un bonheur qui n'est pas commun lorsqu'il s'agit de rendre un calembourg, que, dans l'argot du cordonnier, une partie de la botte s'appelle *âme;* ce qui a donné le moyen de rendre ce jeu de mots avec une fidélité qu'il n'est pas possible de promettre toujours.

(3) *Be not out with me, yet if you be out.* — *To be out* signifie également être de mauvaise humeur et avoir un vêtement déchiré.

(4) *I meddle with no tradesman's matters, nor women matters, but with awl. — With all* ou *withal*, jeu de mots qu'on n'a pu rendre, mais qu'on a tâché de suppléer parce qu'il est dans le caractère du personnage.

(5) *When they are in great danger I re-cover them. — Recover*, recouvrir; *recover*, guérir, sauver, recouvrer.

(6) Cette dernière phrase est omise dans la traduction qu'a faite Voltaire des trois premiers actes de *Jules César*. Voltaire ayant donné cette traduction pour exacte et même pour la *seule fidèle* qui ait encore été donnée en France d'aucun ouvrage ancien ou étranger, on se croit obligé de relever quelques-unes de ses nombreuses inexactitudes.

(7) Après la victoire remportée en Espagne sur les enfans de Pompée. C'était la première fois que Rome voyait triompher d'une victoire remportée sur des Romains, et ce fut ce qui commença à indisposer fortement contre César. Shakspeare place ce triomphe le jour de cette fête des Lupercales où Antoine offrit la couronne à César, ce qui n'eut lieu que plus d'une année après. Il fait de même des Lupercales la veille des ides de mars, quoique les Lupercales se célébrassent vers le milieu de février, et que les ides fussent le 15 mars.

(8) Ce ne fut point à ce moment, mais après que la couronne eut été offerte à César, que Flavius et Marullus dépouillèrent ses statues non pas d'ornemens triomphaux, mais des diadèmes dont quelques-unes avaient été couronnées.

(9) Voltaire n'a pas bien compris le sens de ce passage et a cru que César triomphait de la bataille de Pharsale.

> Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
> Du vainqueur de Pompée encor teint de son sang!

(10) Voltaire, *paix, messieurs*; le mot *messieurs* qu'il attribue ici à César n'a aucun équivalent dans l'original. Voltaire traduit aussi constamment le *my lord* par *mylord* qui n'en est point la traduction. *Mylord* n'est qu'une application particulière que les

Anglais font du mot de *lord* à la dignité de pair, et qui n'affecte en rien la signification générale de ce mot, consacré en anglais à exprimer toutes les sortes de dominations et de dignités, en sorte qu'à moins qu'il ne s'applique à des pairs d'Angleterre, il doit être traduit comme tous les autres mots de la langue, par un équivalent français.

(11) Traduction de Voltaire.

Vous vous êtes trompé : quelques ennuis secrets,
Des chagrins peu connus, ont changé mon visage;
Ils me regardent seul et non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même :
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'est pas.

(12) *Set honour in one eye, and death i' the other.*

Voltaire a traduit :

La gloire dans un œil, et le trépas dans l'autre.

Eye veut dire ici *point de vue*; il est continuellement employé en anglais dans ce sens.

(13) Voltaire s'est ici tout-à-fait mépris sur le sens; il traduit ainsi :

Et cette même voix qui commande à la terre,
Cette terrible voix (remarque bien, Brutus,
Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres.)

(14) *Now it is Rome indeed, and room enough*
When there is in it but one only man.

Room, place, lieu, endroit, se prononce comme *Rome*. C'est tout au plus si on a pu dans la traduction donner un sens à cette phrase, qui dans l'original n'en a absolument que par le calembourg. Elle avait été supprimée dans la traduction de Letourneur.

(15) *Ferret*, espèce de rat dont les yeux ont la prunelle rouge.

(16) L'original dit *coronet*, ce qui signifie, non pas comme l'a dit Voltaire, les *coronets* des pairs d'Angleterre, mais quelque chose qui paraît à Casca un peu différent d'une couronne.

(17) Traduction de Voltaire :

« Ma foi je ne sais, je ne pourrai plus guère vous regarder en face. » C'est un contre-sens.

(18) Ce fut plus tard, et pour avoir, comme on l'a déjà dit, arraché les diadèmes placés sur quelques-unes des statues de César. Ils avaient aussi reconnu et fait arrêter quelques-uns des hommes qui, apostés par Antoine, avaient applaudi lorsqu'il avait présenté la couronne à César.

(19) Traduction de Voltaire :

Son joug est trop affreux, songeons à le détruire :
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(20) *Thunder-stone.* Shakspeare parle encore ailleurs de cette *pierre du tonnerre*, et son commentateur M. Steevens, dans une note, traite de fable, comme de raison, l'existence de la pierre de tonnerre.

Voltaire traduit :

Pour moi dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs,
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

(21) Traduction de Voltaire :

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre affreux de roi;
Et sur terre, et sur mer, il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome, où déjà César règne.

(22) *Remorse.* On ne conçoit pas pourquoi Johnson, Warburton, etc., ont voulu que *remorse* signifiât ici *miséricorde*, *pitié*, *sensibilité*.

(23) Traduction de Voltaire :

. . . . . On sait assez quelle est l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente;
Elle y monte en cachant son front aux spectateurs.

C'en est assez de ces citations pour donner une légère idée de l'inexactitude de la traduction; on ne relèvera plus que les erreurs de sens.

(24) *That by no means I may discover them,*
By any mark of favour.

Favour signifie ici *trait*, *maintien*. Voltaire s'y est trompé, et a traduit ainsi :

Pas un à Lucius ne s'est fait reconnaître,
Pas la moindre amitié.

(25) Voltaire s'est trompé. Il traduit :

Quels projets importans
Les mènent en ces lieux entre vous et la nuit ?

(26) *The face of men.* Les commentateurs ont cherché à expliquer ce passage de différentes manières, dont aucune n'a paru aussi satisfaisante que celle-ci. Voltaire ne l'a pas traduit. En tout, ce discours de Brutus est l'un des morceaux les plus défigurés dans sa traduction.

(27) En anglais, *course*. Voltaire l'a traduit par le mot *course*, et fait une note pour l'expliquer dans un sens tout-à-fait bizarre, ce qui était parfaitement inutile. *Course* peut se traduire littéralement par les mots *procédés*, *marche*, *carrière*, etc., et n'a rien de plus extraordinaire qu'aucun de ces mots et une foule d'autres que nous employons continuellement dans un sens figuré.

(28) Dans l'anglais, *ceremonies*. Voltaire a traduit :

Et l'on dirait qu'il croit à la religion.

(29) En se plaçant devant un arbre derrière lequel on se retire au moment où l'animal veut vous percer de sa corne, qui de cette manière s'enfonce dans l'arbre, et laisse la licorne à la merci du chasseur. Spencer, en plusieurs endroits, fait allusion à cette fable.

(30) *Good gentlemen.* Voltaire traduit *mes braves gentilshommes*, et met en note qu'il a traduit fidèlement : il se trompe. Tout le monde sait aujourd'hui que *gentlemen* ne peut presque dans aucun cas se rendre par notre mot *gentilhomme*. Dans son sens le plus ordinaire, *gentleman* n'a pas de correspondant en français.

(31) Voltaire traduit :

Et je pris ce moment pour un moment d'humeur
Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.

Et une note placée au bas de la page paraît destinée à faire remarquer comme ridicule ce vers, qui n'est pas dans l'original. Les deux suivans présentent un contre-sens.

Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir, etc.

(32) *Harlot.* Voltaire, avec une étrange légèreté, fait ici une note pour nous apprendre que le mot de l'original est *whore.* Le sens de ce mot serait plus grossier que celui de *Harlot.*

(33) *All the charactery of my sad brow.*

Voltaire traduit :

Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

(34) Voltaire fait de cette phrase un *a parte*, ce qui n'est pas dans l'original.

(35) Voltaire paraît n'avoir pas remarqué le sens caché de ces paroles qui font évidemment allusion au projet de meurtre. Il traduit ainsi :

Par vous Rome vivifiée
Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.

(36) *Taste some wine with me.* Voltaire a traduit : *Buvons bouteille ensemble*, et met en note : *Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.*

(37) *Cassius or Cœsar never shall turn back.*

Voltaire a traduit :

Cassius à César tournerait-il le dos ?

(38) Voltaire a traduit :

Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

(39) Suétone rapporte seulement comme un ouï-dire, auquel même il n'ajoute pas de foi, que César dit en grec, à Brutus, καὶ

συ τεκνον, *et toi aussi mon fils*. Les historiens ont depuis naturalisé ce mot en latin, et en ont fait le *et tu Brute*, mot devenu si populaire, que Shakspeare n'imagina pas probablement qu'il fût permis seulement de le faire passer dans une autre langue. Il est assez singulier que Voltaire n'ait pas fait mention de cette bizarrerie.

(40) Voltaire a traduit :

Allez, qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre, et de parler pour nous ;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

(41) *O world, thou wast the forest to this hart*
And this, indeed, o world, the heart of thee

Hart, cerf; et *heart*, cœur, se prononcent de la même manière : ainsi la phrase d'Antoine signifiera également, il était *ton cœur* ou *ton centre*, et, il était *ton cerf*.

(42) *Havock* (dévastation, carnage) était en Angleterre, dans les anciens temps, le cri par lequel on ordonnait aux combattans de ne faire aucun quartier.

(43) *No Rome of safety*. Shakspeare a eu probablement ici l'intention de renouveler le jeu de mots entre *Rome* et *room*, déjà employé dans la première scène, entre Cassius et Brutus.

(44) Ce ne fut point Publius, mais Lucius César, son oncle, qu'Antoine abandonna à la proscription.

Voyez PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*.

(45) Ce ne fut que le lendemain de cette querelle que Brutus *condamna judiciellement en public*, *et nota d'infamie Lucius Pella*, ce qui « despleut merveilleusement à Cassius, à cause que peu de jours auparavant avoit seulement admonesté de paroles en privé, deux de ses amis atteincts et convaincus de mesmes crimes, et en public, les avoit absouls, et ne laissoit pas de les employer et de s'en servir comme devant. »

PLUTARQUE, *Vie de Brutus*.

(46) Imitation de ce vers d'Homère :

Αλλὰ πίθεσθ'. ἀμφωδέ νεωτέρω ἑςὸν εμεῖο.

Ce personnage n'était pas un poëte, mais un cynique nommé Marcus Faonius « qui avoit été, par manière de dire, amoureux de Caton en son vivant, et se mesloit de contrefaire le philosophe, non tant avec discours et raison, qu'avec une impétuosité, et une furieuse et passionnée affection. »

PLUTARQUE, *Vie de Brutus.*

(47) Nicolaüs le philosophe, et Valère Maxime placent la mort de Porcia après celle de Brutus, et l'attribuent à la douleur de cette perte, « Toute fois, dit Plutarque, on trouve une lettre missive de Brutus à ses amis, par laquelle il se plaint de leur nonchalance, d'avoir tenu si peu de compte de sa femme, qu'elle avoit mieux aimé mourir que de languir plus long-temps malade. Ainsi sembleroit-il que ce philosophe n'auroit pas bien cogneu le temps, car l'épistre, au moins si elle est véritablement de Brutus, donne assez à entendre la maladie et l'amour de cette dame, et aussi la manière de sa mort. »

PLUTARQUE, *Vie de Brutus.*

(48) *My heart is thirsty for that noble pledge.*

Pledge, coup de vin destiné à faire raison à celui qui boit à votre santé. La formule usitée autrefois en français, était : *Je bois à vous*, à quoi le convive répondait : *Je vous pleige d'autant.*

(49) *Outlawry.*

(50) Depuis ce mot jusqu'à ceux-ci de Brutus, *et très-prudemment*, passé dans la traduction de Letourneur.

(51) « Brutus luy respondit : estant encore jeune et non assez expérimenté ès affaires de ce monde, je fis, ne sçay comment, un discours de philosophie par lequel je reprenois et blasmois fort Caton de s'estre desfait soy-mesme, comme n'estant point acte licite ny religieux, quant aux dieux, ny quant aux hommes

vertueux, de ne point céder à l'ordonnance divine, et ne prendre pas constamment en gré tout ce qui lui plaist nous envoyer, ains faire le restif et s'en retirer : mais maintenant me trouvant au milieu du péril, je suis de toute autre résolution: tellement que s'il ne plaist à Dieu que l'issue de cette bataille soit heureuse pour nous, je ne veux plus tenter d'autres esperances, ny tacher à remettre sus de rechef autre équipage de guerre, ains me délivreray des misères de ce monde, car je donnai aux ides de mars ma vie à mon pays, pour laquelle j'en vivrai une autre libre et glorieuse. » (PLUTARQUE, *Vie de Brutus*.)

Shakspeare, qui n'a jamais mis en récit que ce qu'il lui est impossible de mettre en action, renferme ici en une seule scène le changement que plusieurs années ont opéré dans l'esprit de Brutus. C'est d'ailleurs une explication donnée d'avance des raisons pour lesquelles Brutus ne se tuera pas après la mort de Cassius et l'événement très-incertain de la bataille. Il s'annonce comme déterminé à tout supporter avec résignation, excepté le malheur auquel il ne croit pas qu'il soit permis à un homme d'honneur de se soumettre, la honte d'être mené en triomphe. Cette intention de l'auteur est évidente; les commentateurs anglais qui ont multiplié les notes sur ce passage, auraient dû la faire remarquer.

(52) Ce ne fut pas le même jour, mais trois semaines après, que Brutus donna la seconde bataille dans ces mêmes plaines de Philippes où les deux armées demeurèrent tout ce temps en présence.

(53) Plutarque rapporte dans la vie d'Antoine que celui-ci ayant trouvé le corps de Brutus, lui dit d'abord quelques injures, « mais ensuite il le couvrit de sa propre cotte d'armes, et donna ordre à l'un de ses serfs affranchis, qu'il meist ordre à sa sépulture : et depuis ayant entendu que le serf affranchi n'avoit pas fait brûler la cotte d'armes avec le corps pour autant qu'elle valoit beaucoup d'argent, et qu'il avais substrait une bonne partie des deniers ordonnés pour ses funérailles et pour sa sépulture, il l'en feit mourir. »

ERRATA.

Page 73, ligne 25; *Propero*, lisez, *Prospero*.
Page 176, ligne 19; *microscome*, lisez, *microcosme*.
Page 238, ligne 26; *franchisse*, lisez, *franchise*.
Page 253, ligne 2; *notre*, lisez, *votre*.
Page 324, ligne 24; *prises*, lisez, *prise*.
Dans les notes sur la *Tempête* et la notice sur *Coriolan*, au lieu de *Shakespeare*, lisez, *Shakspeare*.

OCT 16 1926